

Paysages en récit

POUR UNE APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE DE L'ATLAS
DES PAYSAGES DE LA SEINE-SAINT-DENIS

ALESSIA DE BIASE

CRISTINA ROSSI

ALICE SOTGIA

PIERO ZANINI

Paysages en récit

Paysages en récit

POUR UNE APPROCHE ANTHROPOLOGIQUE DE L'ATLAS
DES PAYSAGES DE LA SEINE-SAINT-DENIS

ALESSIA DE BIASE

CRISTINA ROSSI

ALICE SOTGIA

PIERO ZANINI

AVEC LA COLLABORATION DE
SANDRA PARVU

RECHERCHE RÉALISÉE ENTRE 2014 ET 2016 PAR LE LABORATOIRE ARCHITECTURE ANTHROPOLOGIE-LAA,
UMR LAVUE 7218 CNRS | ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS LA VILLETTE

COMMANDITAIRES : CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA SEINE-SAINT-DENIS, DRIEE

PARTENAIRES : CAUE 93, DRIEA UT 93

© 2016 LAA RECHERCHE



laa
RECHERCHE

SOMMAIRE

INTRODUCTION 7

1

Pre-Terrain

CADRER 13

SIGNIFIANCE PLUTÔT QUE REPRÉSENTATIVITÉ 17

CHOISIR NOS INTERLOCUTERUS 25

2

Terrain

PAR QUOI PASSE L'EXPERIENCE DU PAYSAGE ? 63

LA CONSTELLATION SEMANTIQUE 81

3

Cartographe

RESPIRATION 163

ENNUI 175

HÉRITÉ 187

VIVANT 199

FRAGILE 211

HOSTILE 223

POTENTIEL 235

4

Analyses

COMPARER 249

CHANTIER DE REFLEXION 1 255

CHANTIER DE REFLEXION 2 265

CHANTIER DE REFLEXION 3 279

ORIENTATIONS 289

ANNEXES 295

INTRODUCTION

Le mot « paysage » a la particularité de renvoyer en même temps à la « chose » (comme réalité physique construite et pratiquée) et à l'image de la « chose » (comme expérience sensible), c'est-à-dire au monde et à sa représentation, de telle manière qu'il devient difficile de distinguer l'une de l'autre. Cette impossibilité de séparer le sujet de ce qui l'entoure, cette simultanéité de « présences », fait l'intérêt et la complexité de cette expression particulière de relation au monde qu'est le paysage.

De ce point de vue, le paysage comme perspective pour penser l'urbain nous oblige à ne pas privilégier l'une ou l'autre de ses deux facettes, mais à prendre en compte cette ambiguïté et la tension qu'elle nous propose : c'est dans le va-et-vient entre ces deux pôles que se construit notre expérience de la réalité du monde. Cela nous demande une compréhension profonde de la dissonance qui existe sur le plan individuel et collectif, entre d'un côté les désirs, les mémoires et les représentations qui régissent notre mode d'habiter le monde, et de l'autre le temps des transformations matérielles liées à ce même mode d'habiter. Car si les paysages changent plus vite que les schémas perceptifs sédimentés en nous, comment questionner l'écart qui existe

entre ce que nous imaginons du monde et nos manières ensuite de l'habiter, de le projeter, de le fabriquer et de le raconter ?

C'est à partir de cette question et de l'approche développée depuis plusieurs années par le Laboratoire Architecture et Anthropologie (LAA-LAVUE, UMR 7218 CNRS) que nous nous sommes engagés dans le programme de recherche *Paysage en récit*. Au cours des réflexions menées par le Groupe Paysages en vue de l'élaboration de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis, la question de la perception du paysage par les habitants a été maintes fois posée. Préconisée par la Convention Européenne du Paysage (2000) et les méthodes sur les atlas devenues références ministérielles (1994 et 2015), l'intégration d'un volet lié aux perceptions sociales dans les phases de diagnostic et d'analyse d'un atlas est donc apparu indispensable, notamment dans le contexte très urbanisé du département de la Seine-Saint-Denis. Si par le passé, l'attention portée à la dimension perceptive du paysage a souvent été laissée à la seule sensibilité des paysagistes, dans le cadre de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis, grâce au choix courageux de la maîtrise d'ouvrage, elle a fait l'objet d'un véritable

programme expérimental de recherche étroitement lié à l'élaboration de l'atlas. Le Laa, a été choisi pour porter ce volet, ce qui a été pour nous un défi passionnant pour différentes raisons. D'abord pour la possibilité d'approcher du point vue anthropologique la question du paysage. Ensuite, pour le caractère éminemment expérimental du programme de recherche qui prévoyait dès le départ une collaboration étroite entre les équipes de chercheurs et de paysagistes chargés de l'élaboration de l'atlas des paysages.

Comment alors intégrer «la perception des habitants» dans le processus de production de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis ? Le choix méthodologique et épistémologique que nous avons mis en oeuvre a été celui d'assumer que par la parole d'habitants pouvaient surgir des éléments forts et capables non seulement d'intégrer une analyse paysagère, mais aussi de contribuer à sa structuration à travers le dialogue avec l'équipe des paysagistes. S'appuyant sur un travail de terrain préalable de plusieurs mois, cette démarche a demandé nécessairement un certain temps pour être mise en œuvre afin que les équipes, en collaboration avec la maîtrise d'ouvrage, puissent définir les bases sur lesquelles faire

dialoguer perception quotidienne et perception savante du paysage. C'est là que réside la dimension "expérimentale" du programme où un réel dialogue entre différentes approches peut avoir lieu, où d'autres expériences et d'autres perceptions - notamment celles liées au vécu quotidien de ceux qui habitent la Seine-Saint-Denis - peuvent contribuer concrètement à l'élaboration de cet outil de connaissance d'un territoire qui est l'Atlas des paysages.

REMERCIEMENTS

Cette recherche n'aurait pas pu se réaliser sans l'active participation de tous les interlocuteurs habitants et acteurs territoriaux qui pendant ces deux années ont été toujours disponibles à discuter avec nous de leur expérience des paysages de la Seine-Saint-Denis et à cheminer ensemble dans des réflexions paysagères. Nous remercions l'Atelier de l'Île qui a accepté avec une grande ouverture d'esprit de se confronter à d'autres manières de faire, et d'expérimenter nos méthodes afin de prendre en compte les perceptions des interlocuteurs habitants et acteurs dans l'élaboration de leur lecture des paysages de la Seine-Saint-Denis.

Enfin nous remercions le Groupe Paysage et le Comité de Pilotage de l'Atlas pour avoir été toujours ouverts au dialogue et à l'imprévu des résultats scientifiques, ce qui fait la beauté et l'intérêt de ce parcours.



1

Pre-terrain

CADRER



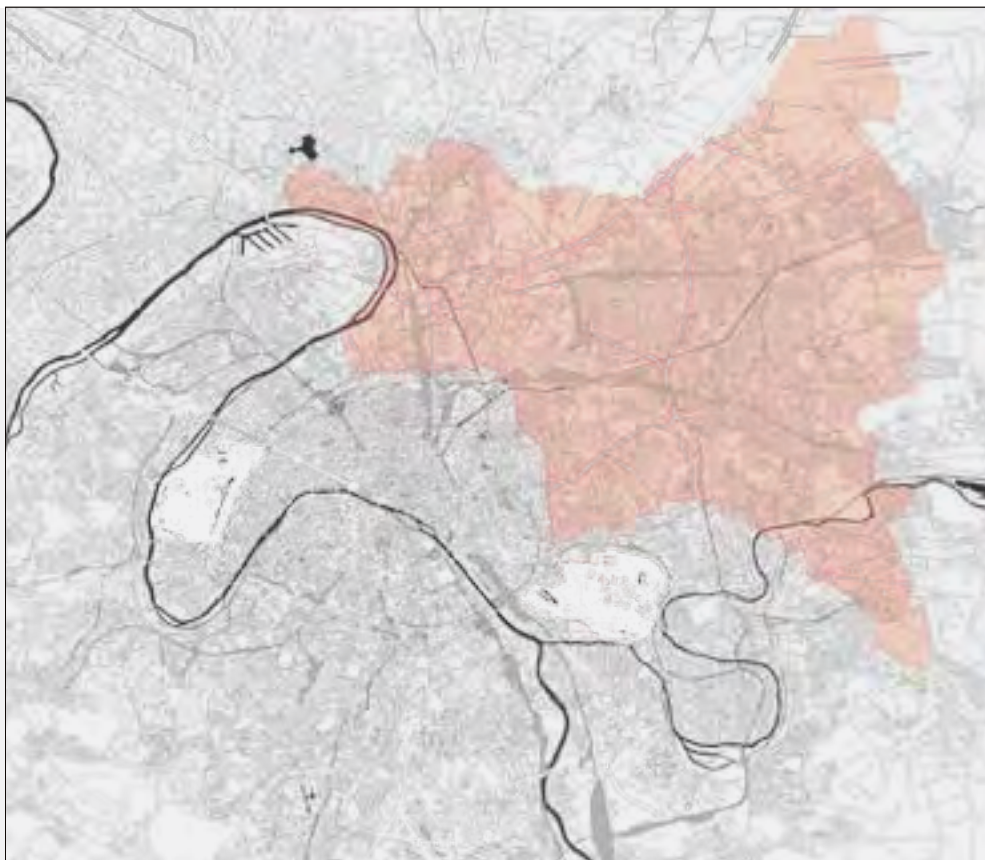
Nous faisons l'hypothèse que si des facteurs aléatoires très « abstraits » interviennent dans le choix du terrain, ils mettent le chercheur dans la situation « de pouvoir observer ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien est forte la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres hypothèses » (J.P. Olivier de Sardan)

Trouver un cadrage, une grille construite par une mesure abstraite, qui puisse rythmer le territoire et le faire découvrir autrement. Construire ce dispositif de cadrage qui permet de se débarrasser, dans cette phase de la recherche, de toute une série de présupposés (historico-urbanistiques et socio-économiques) qui « chargent » et donnent déjà une « forme » au terrain, avant même de commencer la recherche. Il s'agit de se defaire des idées préconçues, du langage, des stéréotypes, en faisant tomber les défenses; déranger les certitudes et déstructurer les schémas de connaissance et de perception dans le processus d'appréhension de la ville. La dimension de cette grille n'est jamais absolue. Une trame du LAA a été conçue pour le territoire parisien lors de la recherche qui a initiée cette méthode (Tranche de

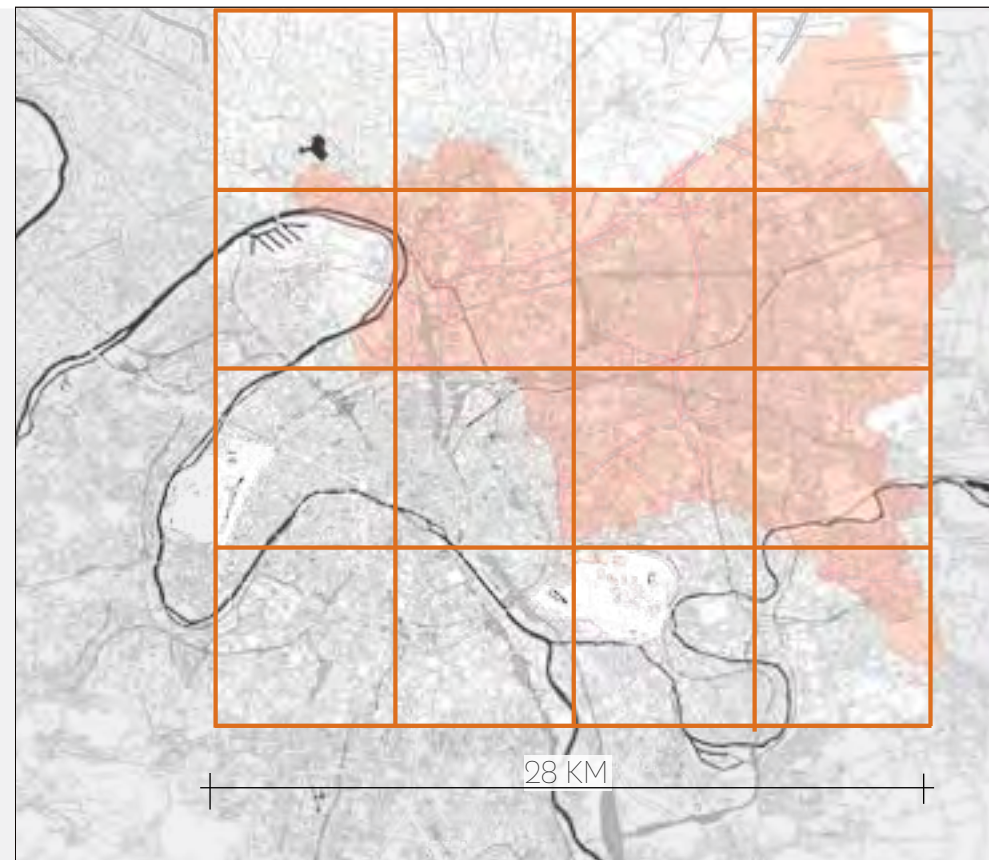
Ville, LAA-APUR, 2005). 1,3 km était le « pas » de cette grille qui était construite à partir de la distance de ce qu'à Paris l'on considère comme proche, « voisin » et joignable à pied.

Mais dans le cadre du 93 et du thème de cette recherche nous avons augmenté cette dimension, le « pas » de la grille, pour l'adapter au territoire : 16 cadres, de 7 km environ, qui ne ressentent plus de la mobilité capillaire du metro parisien mais qui rendent compte d'autres mobilités (comme la voiture et le RER) qui induisent d'autres perceptions, même lourdes, de la distance. Cette dimension veut aussi prendre en compte les distances du regard et de l'horizon qui se construit dans ce va et vient entre le proche et le lointain. Une mesure qui se veut absolument subjective qui tient compte de l'expérience corporelle et du ressenti.

LE TERRITOIRE ET SES LIMITES

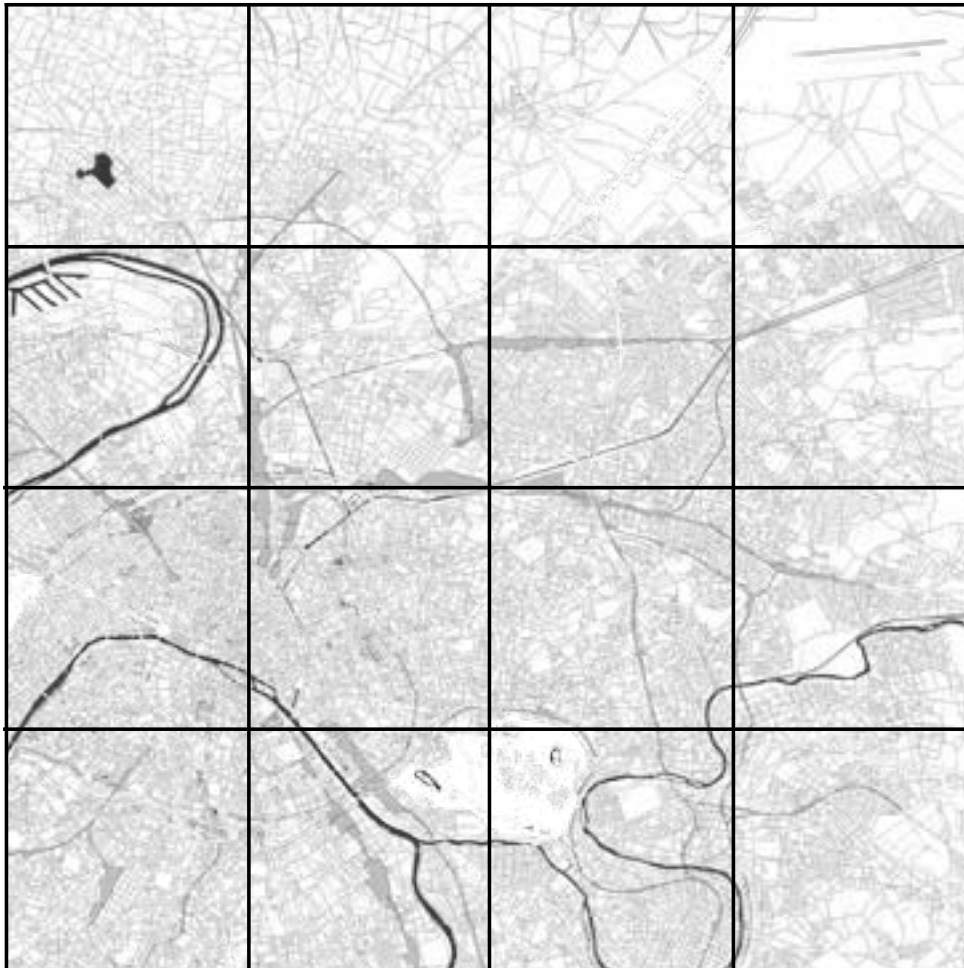


LE CADRE DE L'ENQUÊTE ETHNOGRAPHIQUES DES CARTOGRAPHIES



H 24
HABITANTS

A 21
ACTEURS TERRITORIAUX



SIGNIFIANCE PLUTÔT QUE REPRÉSENTATIVITÉ

Une fois établi le cadrage du territoire, l'équipe se pose la question du nombre d'interlocuteurs « habitants » avec lesquels travailler, et les critères à partir desquels les choisir. Les uns et les autres sont bien évidemment étroitement liés à l'objet de la recherche. La logique du travail ethnographique et les expériences de recherche mûries à l'intérieur du laboratoire dans les derniers dix ans nous ont conduit à donner plus d'importance à la signifiante des nos interlocuteurs plutôt qu'à leur représentativité statistique. Celle-ci n'est pas exclue à-priori, mais elle se limite essentiellement à la construction d'un panel équilibré d'interlocuteurs en fonction des critères sociologiques classiques tel le genre (homme-femme), le statut (habitant-travailleur), la tranche d'âges, etc.

Si la représentativité est donc fonction d'un ensemble de facteurs quantitatifs et abstraits, la signifiante est au contraire intimement qualitative et vise à construire une diversité des récits des interlocuteurs à partir du type d'expérience qu'ils pourraient mettre à l'œuvre en tant qu'habitants de ce territoire spécifique. Cette expérience pressentie se définit à partir de la question posée par la recherche, et elle se construit pour chaque

interlocuteur à travers un ensemble de critères qui peuvent renvoyer à la fois au vécu, à des facteurs géographiques, à des modes d'appréhension sensibles, à des pratiques ou encore à des temporalités.

Travailler avec un nombre limité d'interlocuteurs n'implique pas une limitation de la possibilité de faire émerger des éléments de connaissance du territoire choisi, capables de répondre aux questions posées par la recherche. Au contraire, et grâce à l'intensité de la relation ethnographique qui peut ainsi s'instaurer, entre chercheurs et interlocuteurs, cela permet dès le départ de porter l'attention sur leurs « expertises » et leurs « expériences » spécifiques.

H 24

CRITÈRES COMMUNS

Le choix des 24 interlocuteurs « habitants » est fait tout d'abord suivant des catégories socio-professionnelles classiques et du type de relation qu'ils ont avec le territoire. Ils habitent le territoire de la Seine-Saint-Denis soit parce qu'ils y résident, parce qu'ils y travaillent ou le traversent quotidiennement. D'ailleurs,

pour choisir nos interlocuteurs et travailler autour de leur « signifiante », nous avons établi des critères communs liés à ce qui signifie entre autres habiter un territoire : au contexte d'habitat, aux trajectoires des déplacements quotidiens et aux moyens de transport, et aux logiques d'itinéraires résidentiels.

ÂGES

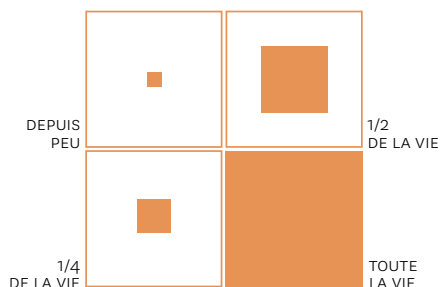


STATUT SUR LE CADRE



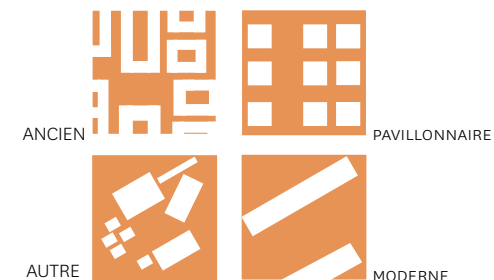
VÉCU SUR LE TERRITOIRE

Le temps que les interlocuteurs ont vécu sur le territoire n'est pas considéré en nombre d'années, plus ou moins élevé, mais comme expérience, plus ou moins étendue, en relation étroite avec l'âge des interlocuteurs.



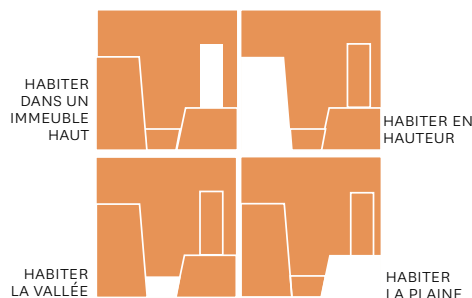
CONTEXTES DE VIE SUR LE TERRITOIRE

Le contexte prend en considération les typologies des tissus (où l'on habite ou l'on travaille), les différentes périodes historiques et les imaginaires qui les accompagne.



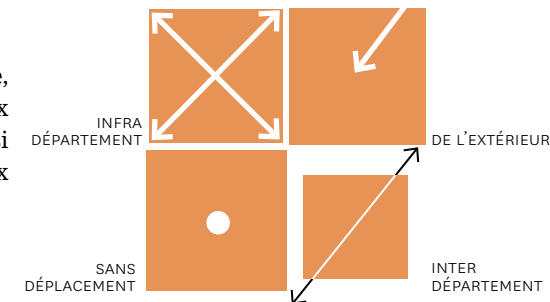
HORIZONS

Quel type d'horizon peux-tu voir depuis où j'habite? Les interlocuteurs seront choisis à partir de leur accès à différents horizons (habiter en hauteur et/ou dans un immeuble haut, dans la vallée ou dans la plaine).



TYPES DE DÉPLACEMENTS

Les déplacements, ou leur absence, seront considérés par rapport aux échelles et aux trajectoires, mais aussi par rapport à leurs fréquences et aux modes de transport.



H 24

FORMES DE RELATION AU PAYSAGE

Les interlocuteurs sont choisis aussi en fonction de formes spécifiques et concrètes des relations qu'ils entretiennent avec le paysage. Il s'agit de prendre en compte la diversité d'expériences paysagères des « habitants » tant à l'échelle de la vie quotidienne qu'à celle du parcours

résidentiel. Les critères que nous avons retenus sont notamment liés aux rythmes jour/nuit, à la proximité de l'eau et des lisières, aux activités artistiques et aux pratiques d'extérieur tels que l'entretien et le travail en plein air.



TRAVAILLER EN PLEIN AIR

Il s'agit de personnes ayant une activité professionnelle qui se déroule à l'extérieur, sans pour autant transformer le territoire..



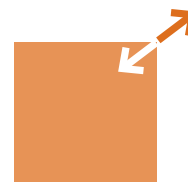
EXPÉRIENCE DE L'EAU

Ce critère concerne ceux qui résident à proximité ou fréquentent régulièrement les cours d'eau et leurs abords.



EXPÉRIENCE DE LA NUIT

Ce critère décrit l'expérience et la perception du paysage de ceux qui vivent le territoire de la tombée de la nuit à l'aube.



EXPÉRIENCE D'UN AILLEURS

Il s'agit de personnes ayant une activité professionnelle qui se déroule à l'extérieur, sans pour autant transformer le territoire..



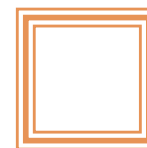
HABITER À LA LISIÈRE

Ce critère décrit une expérience de la limite entre tissus urbains différents, entre pleins et vides, entre urbain et rural.



PARTICIPER À L'ENTRETIEN D'UN TERRITOIRE

Il s'agit de ceux qui font des activités qui transforment concrètement les espaces et les paysages.



APPROCHES ESTHÉTIQUES/SAVANT

Ce critère se réfère à ceux qui approchent le territoire à partir d'une pratique artistique ou d'une connaissance scientifique.

A 21

ACTEURS TERRITORIAUX

Dans la troisième phase de la recherche, celle cartographique, 24 acteurs territoriaux (politiques et économique, ainsi que les concepteurs, les techniciens et la société civile) sont ajoutés aux interlocuteurs habituels d'une enquête en anthropologie de la ville, c'est-à-dire les

« habitants ». Cet élargissement du panel d'interlocuteurs nous permet de mieux comprendre la complexité des enjeux du terrain d'enquête, et de travailler les relations parmi les récits produits et les échelles spatio-temporelles utilisées par les différents acteurs impliqués.



DÉCIDEURS

Personnes qui occupent des rôles politiques ou administratifs, ayant un pouvoir de décision, à différents niveaux et échelles (commune, département, région, Etat), sur un territoire spécifique.



ACTEURS ÉCONOMIQUES

Tout acteur public et privé qui a la fonction et la capacité d'orienter, d'influencer ou d'agir concrètement sur le développement d'un territoire (entreprises, établissements publics, institutions financières et culturelles,...).



SOCIÉTÉ CIVILE

Toutes formes d'auto-organisation de la vie sociale à caractère volontaire, sans but lucratif et en dehors du cadre étatique, tel que les associations, les collectifs, etc...



CONCEPTEURS ET CHERCHEURS

Tous les professionnels liés à l'aménagement du territoire et à la fabrication de la ville, tel qu'architectes, urbanistes, paysagistes et ingénieurs, et aussi les chercheurs impliqués dans les études territoriales et urbaines.



TECHNICIENS

Personnes qui connaissent et contrôlent professionnellement des domaines techniques dans la gestion d'un territoire (techniciens des collectivités, bailleurs, STID, RFF, Eau de Paris, IAU, APUR,...).

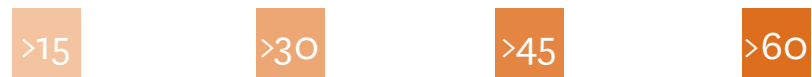
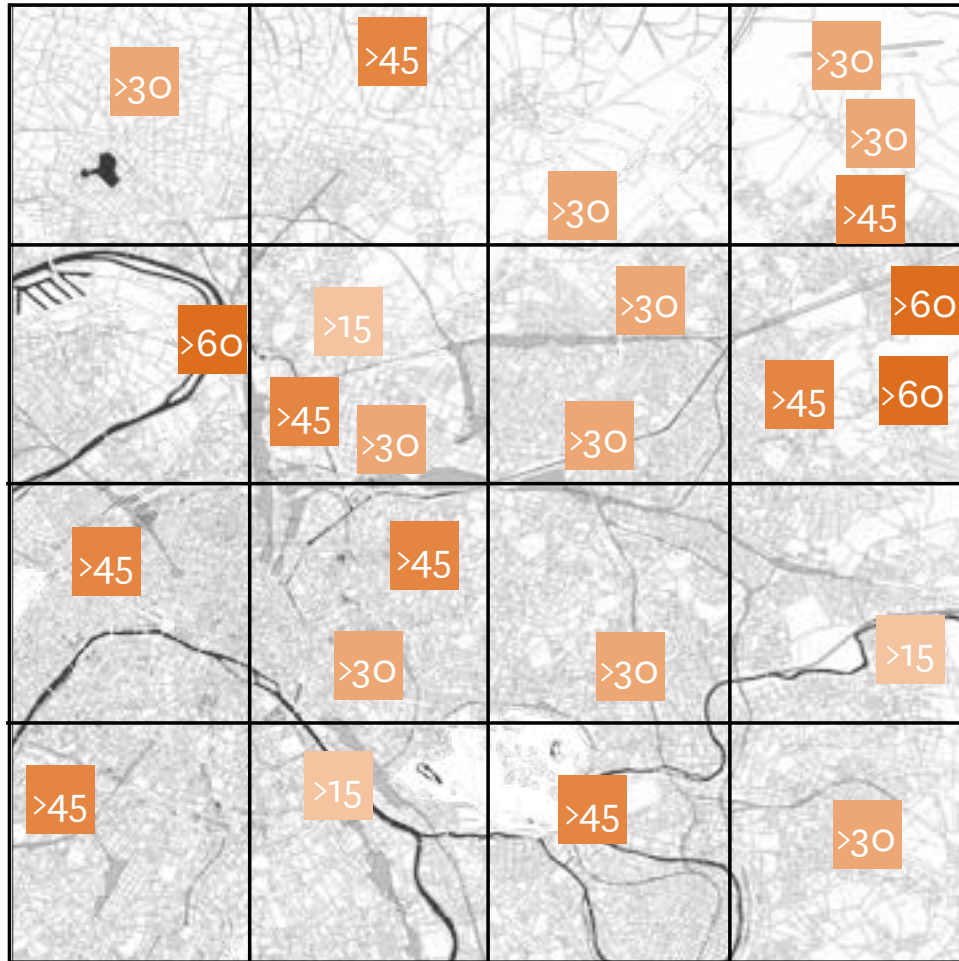
CHOISIR NOS INTERLOCUTEURS



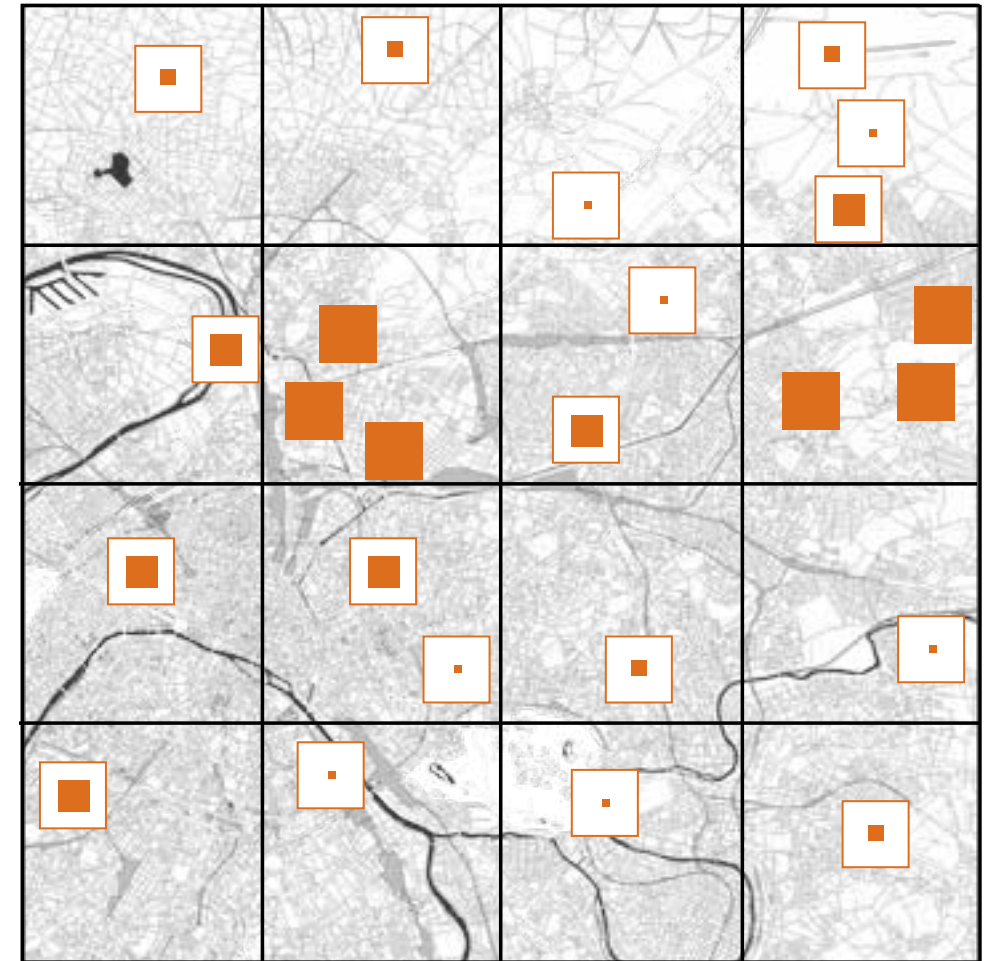
Les expériences de recherche dans le Département de la Seine-Saint-Denis mûries à l'intérieur de notre laboratoire dans les dernières dix années, et la logique propre du travail ethnographique nous ont conduit à donner plus d'importance à la signification de nos interlocuteurs plutôt qu'à leur représentativité statistique (même si, bien évidemment, les « critères classiques » tels que le genre, le statut, la tranche d'âge ont été pris en considération). Pour identifier sur le terrain des interlocuteurs capables de répondre aux critères communs et aux formes de relation au paysage établis au début de la recherche, nous avons mobilisé les réseaux développés lors de précédentes recherches menées par le LAA dans le département, et pratiqué le territoire en ethnographes. Cela nous a permis, petit à petit, de construire un groupe d'interlocuteurs potentiels, au sein duquel nous avons choisi les 24 personnes (résidents et/ou travailleurs) qui ont manifesté à la fois la disponibilité pour un travail de longue durée et un fort intérêt pour les thématiques de la recherche. Bien que chacun de nos interlocuteurs soit lié à un lieu spécifique de résidence et/ou de travail, tel qu'identifié sur la carte, tous ont été retenus parce qu'ils sont aussi porteurs d'une expérience plus large du territoire objet de la recherche.

Le cadre de la recherche est le territoire représenté par la grille ci contre. Chaque interlocuteur est associé à un carré car il y réside ou il y travaille. Par ailleurs, tous ont été retenus par le temps vécu sur le territoire ; par les types de déplacements pratiqués au quotidien ; par le contexte de vie et les horizons qui s'en dégagent ; ou encore, par une forme de relation particulière au paysage. Les relations que nous avons tissé avec ces interlocuteurs tout au long de la recherche nous ont permis de faire émerger des possibles déclinaisons de la notion de paysage et d'identifier certains éléments pour comprendre ce que veut dire faire l'expérience d'un paysage dans le département de la Seine-Saint-Denis. Les prénoms de nos interlocuteurs ont été tous modifiés pour leur garantir l'anonymat. Chaque interlocuteur réside et/ou travaille dans un des carrés qui compose le cadre de la recherche et c'est en tant que tel qu'il apparaît comme travailleur (T) et/ou résident (R) dans son carré. Tous les interlocuteurs entretiennent une relation quotidienne de résidence ou de travail avec le département de la Seine-Saint-Denis.

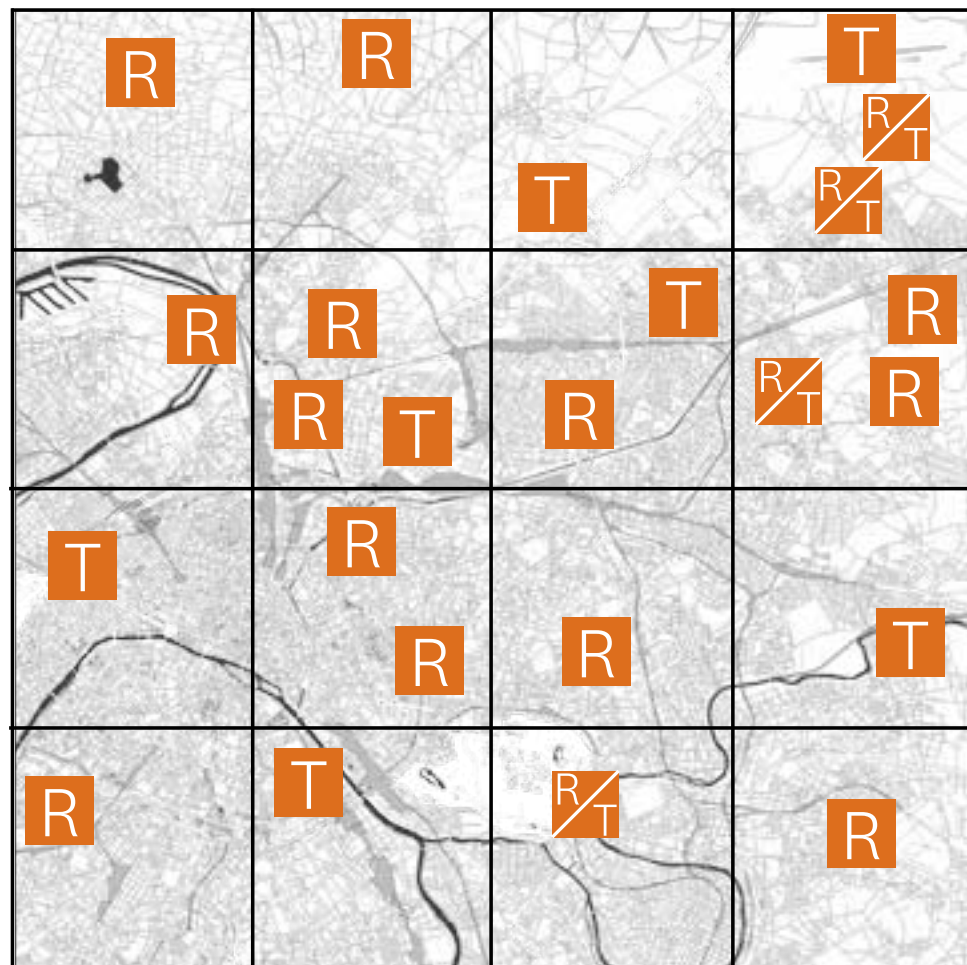
ÂGES



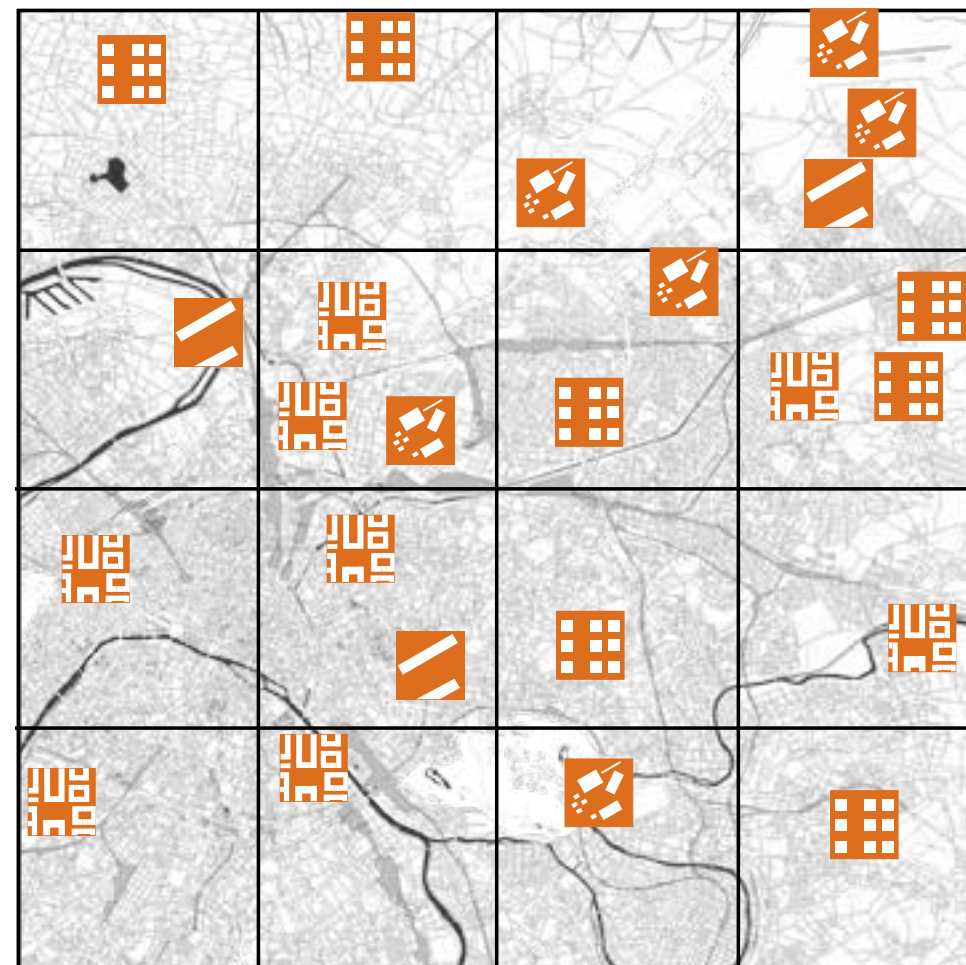
VÉCU SUR LE TERRITOIRE



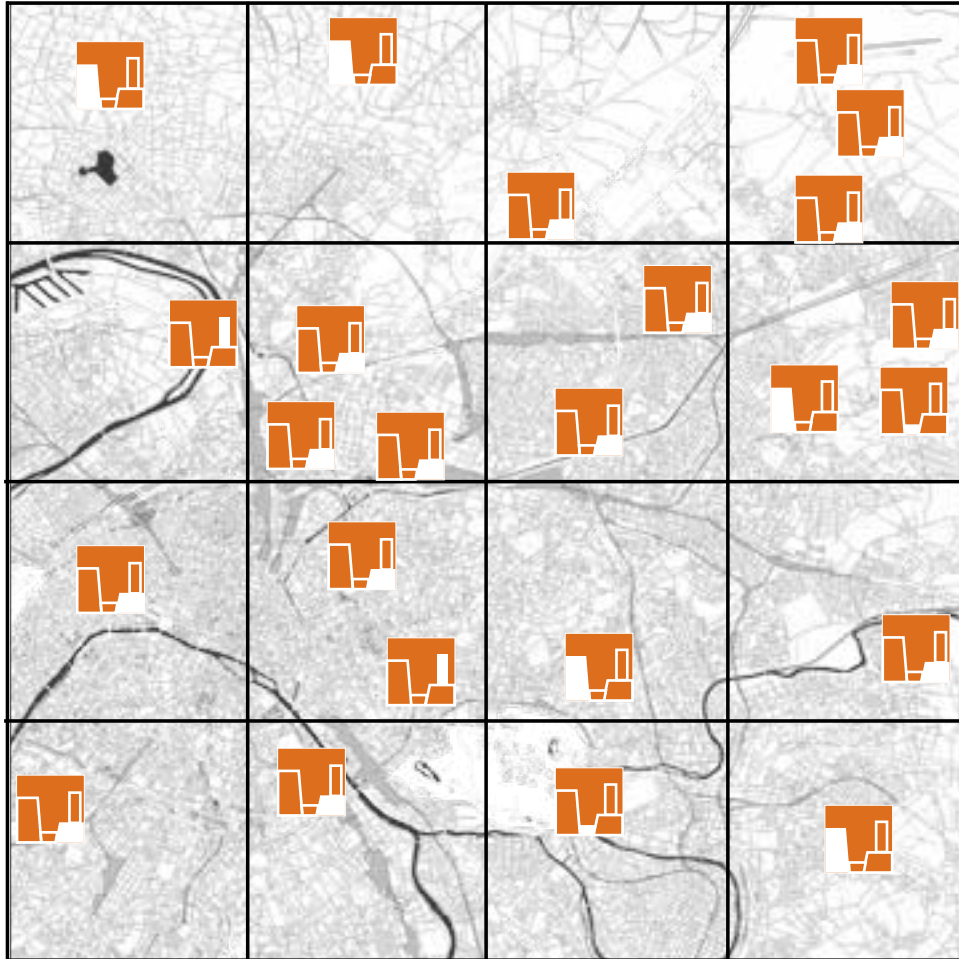
STATUT SUR LE CADRE



CONTEXTES DE VIE SUR LE TERRITOIRE



HORIZONS PAR RAPPORT AU TERRITOIRE



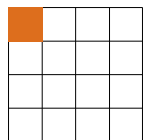
-  DANS UN IMMEUBLE HAUT
-  EN HAUTEUR
-  DANS LA PLAINE
-  DANS LA VALLÉE

TYPES DE DÉPLACEMENT

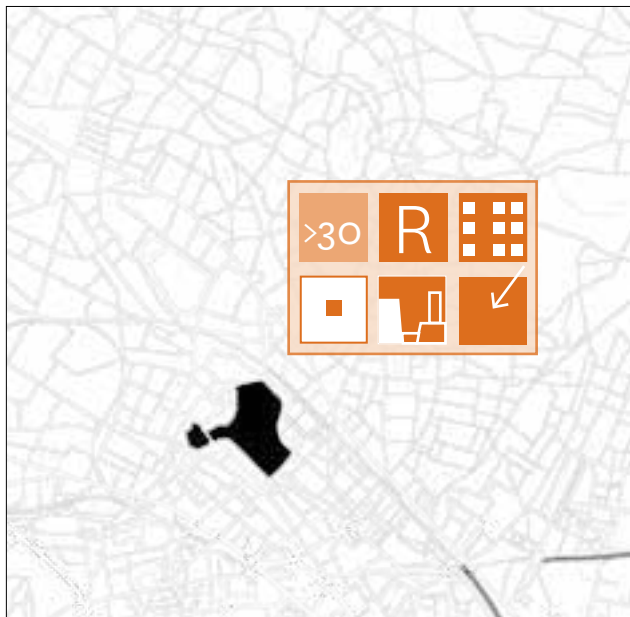


-  INFRA DÉPARTEMENT
-  INTER DÉPARTEMENT
-  DE L'EXTÉRIEUR
-  SANS DÉPLACEMENT

FRÉDÉRIQUE



Artiste et graphiste, après avoir vécu à Versailles et à Paris, elle habite depuis 10 ans à Montmorency. Elle travaille dans une association implantée dans une cité à Aubervilliers qui s'occupe de favoriser l'accès aux pratiques artistiques et culturelles et à une éducation à l'environnement.

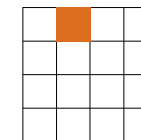


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

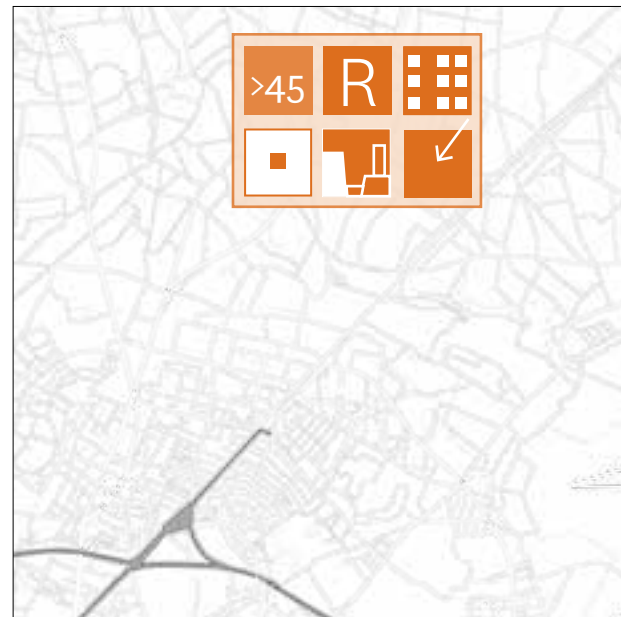


« Bien à l'abri des bruits de la ville, c'est mon petit havre de verdure. »

CHRISTOPHE



Né à La Courneuve, où il y a vécu longtemps et où il travaille toujours en tant qu'animateur pour la jeunesse, il a déménagé dans le Val d'Oise il y a une vingtaine d'années. Il est passionné de photographie.

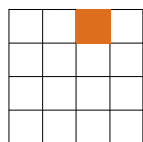


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

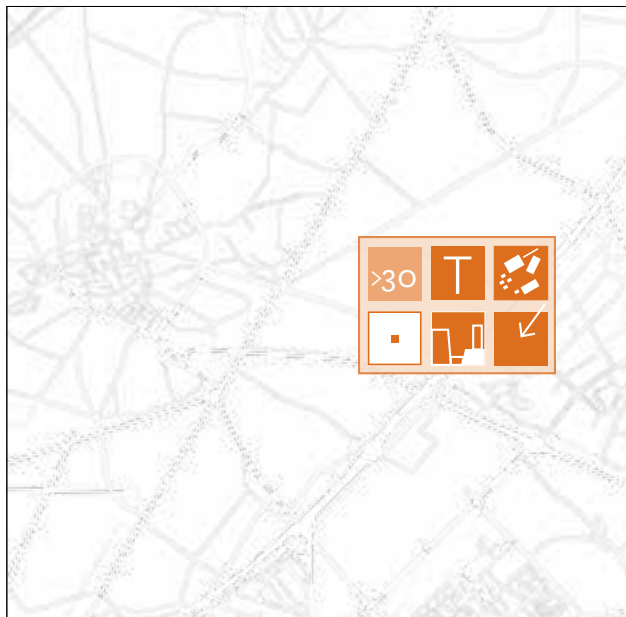


« En banlieue, comme en ville, dès lors qu'elle s'est implantée sur une plaine sans aucun ou presque aucun relief, l'horizon est toujours derrière. Il faut en quelque sorte et si on le désire, l'inventer, le rêver. Il y a des arbres, la preuve ils ont des ombres. »

EMMA



Après un master à Londres en «théorie de l'art contemporaine», elle a déménagé à Paris il y a quatre ans, où elle habite, et depuis deux ans elle travaille dans une galerie d'art au Bourget. Pour ses trajets quotidiens, elle se déplace en bus.

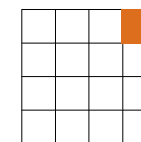


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« J'ai pris cette photo parce que ce qui me manque le plus ici c'est l'horizon tel qu'on le voit à la mer ou dans des espaces naturels. Le paradoxe c'est de le retrouver au Bourget, dans un cadre urbain et gris. Mais il me semble qu'il y a quand même de la poésie. »

ROSA



Née en Italie, elle habite à Paris, dans le troisième arrondissement, depuis une dizaine d'années et elle travaille à l'aéroport Charles de Gaulle en tant qu'employée d'une compagnie aérienne. Pour ses déplacements elle utilise les transports en commun.

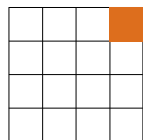


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Vu par le couloir de mon bureau : le monde en mouvement. »

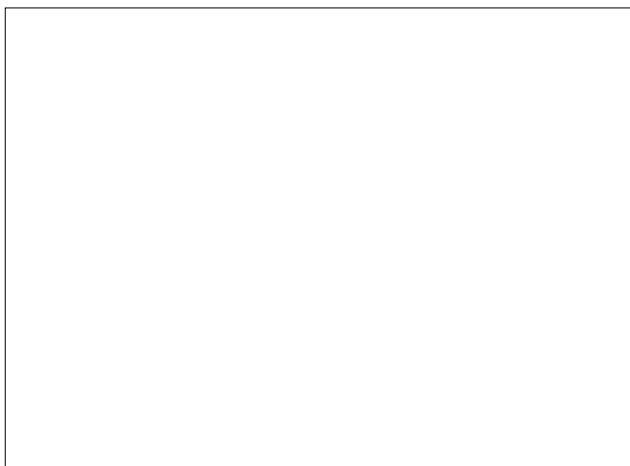
FRANÇOIS



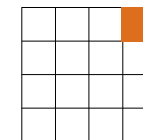
Depuis quelques années, il est chef de culture d'une entreprise agricole qui existe depuis plusieurs décennies, à Tremblay. Engagé politiquement, il travaille et habite dans le même lieu.



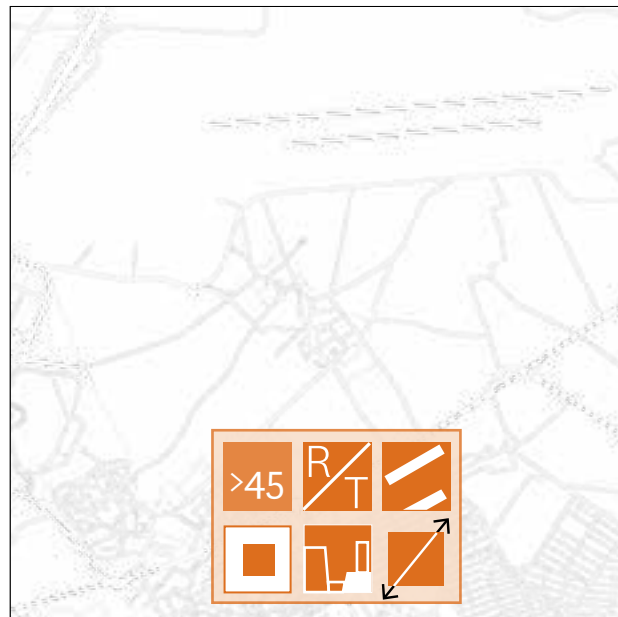
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



ISABELLE



En Île-de-France depuis son enfance, elle habite depuis une quinzaine d'années à Villepinte, d'où elle s'apprête à déménager vers Saint-Denis. Elle est architecte spécialisée dans le domaine de l'environnement et de l'énergie et passionnée de photographie.



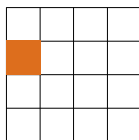
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Cette image est donc prise du 5ème étage. La présence de la neige a pour effet d'unifier les matériaux, de donner à voir une épure, une vision simplifiée des volumes, des couleurs et des matières. Comme un résumé de ce qui fait ce paysage. L'essentiel »



PIERRE



Il y a presque quarante ans il déménage de Nancy à l'Île-Saint-Denis pour travailler dans une maison d'éditions. Il est engagée à plusieurs niveaux dans des actions concernant l'aménagement du territoire où il habite.



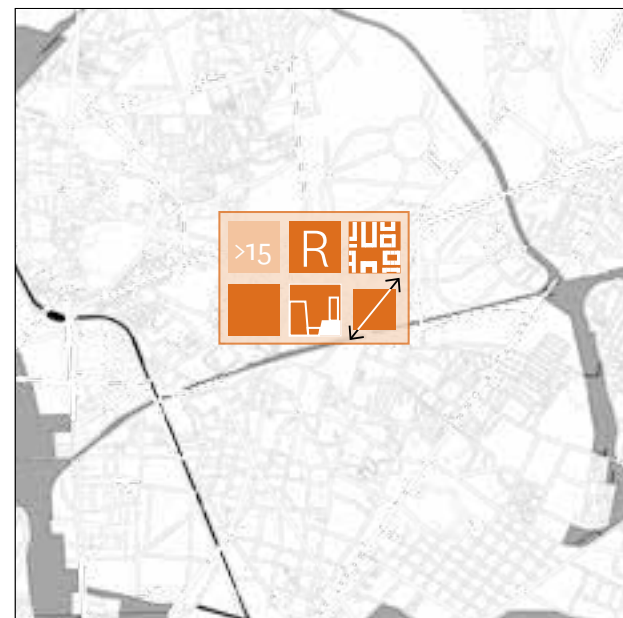
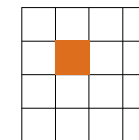
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Parce qu'il y a à la fois l'eau, la calme de la nature, et la ville ; les avions, les trains, les péniches... La tranquillité ancienne et la modernité, l'urbanité. »

Né à La Courneuve, ingénieur-paysagiste, il a fait ses études à Angers et à Paris, où il travaille actuellement.

KEVIN

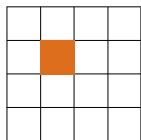


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Le parc Georges Valbon c'est l'espace vert à la fois le plus proche de chez moi et le plus étendu du département. J'y ai passé énormément de temps depuis mon enfance, et continue de le faire visiter à des amis qui ne le connaîtraient pas encore. J'y joue également régulièrement de la musique en plein air avec une fanfare. »

JEAN-PAUL



Né à Paris, il a habité longtemps à Saint-Ouen, pour déménager il y a 15 ans à la Plaine Saint Denis en face des « cathédrales de rail ». Ancien chauffeur de bus à Paris et en Seine Saint-Denis, il est à la retraite.



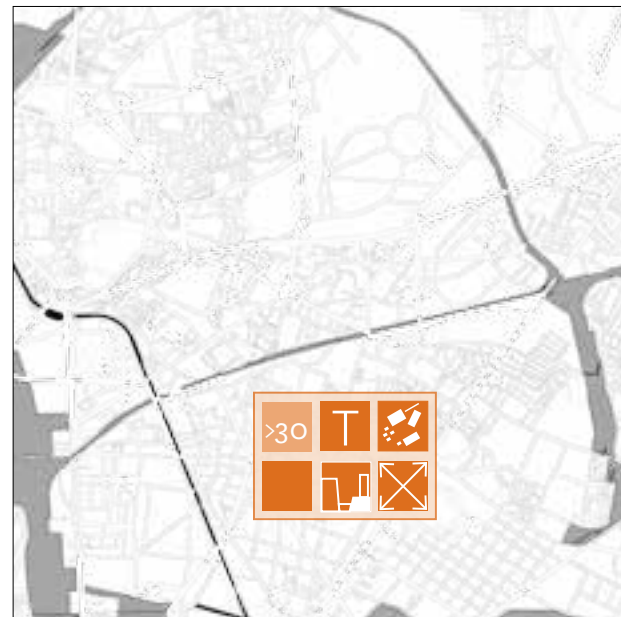
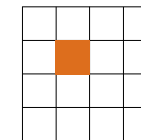
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

« Paysage multiple, tout se mêle : la friche, l'industriel, l'habitat ancien, l'habitat moderne. Saurons-nous préserver toutes ces couches ? Gardons ces horizons, laissons nos pas parcourir ces voies pour écouter ces voix du passé. Gardons-nous, de figer des paysages standards où le minéral l'emporte sur le végétal. Voilà mon horizon, voilà mon histoire entre campagne, friches et voies ferrées. Ces paysages où la poésie et l'imaginaire ont encore une belle place. »



Née à Saint-Denis, elle habite actuellement au Pré-Saint-Gervais dans un immeuble. Depuis trois ans et demi, elle travaille dans un centre d'art et d'action culturelle à Aubervilliers, en tant que chargée d'accueil.

CAROLINE



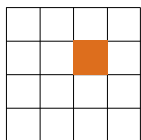
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Les Laboratoires, j'y passe énormément de temps, c'est donc pourquoi j'ai choisi cette photo. Nous avons la chance d'y avoir un jardin où l'on peut jardiner, lire, se reposer, discuter, rire, manger et qui est utilisé par plein d'autres usagers. Ce jardin, c'est devenu le jardin de tous. »



CHRISTINE



Née en Autriche, il y a une quinzaine d'années elle a déménagé en Seine-Saint-Denis, d'abord à Montreuil et ensuite à Bondy. Elle travaille dans le domaine du théâtre.



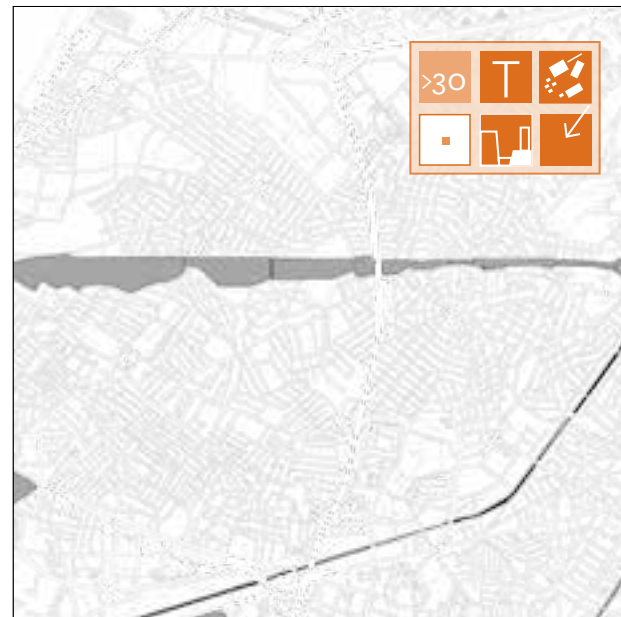
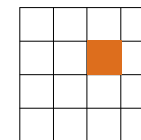
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Ma terrasse, mon havre de verdure et de calme à 15 minutes de la capitale. »

Il habite en Bourgogne et, depuis cinq ans, il fait des permanences de quelques jours par semaine dans un hôpital psychiatrique à Aulnay-Sous-Bois. Il a participé à l'écriture et au tournage d'un film en cours de réalisation sur cette institution.

LÉON

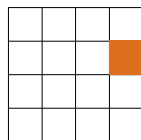


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

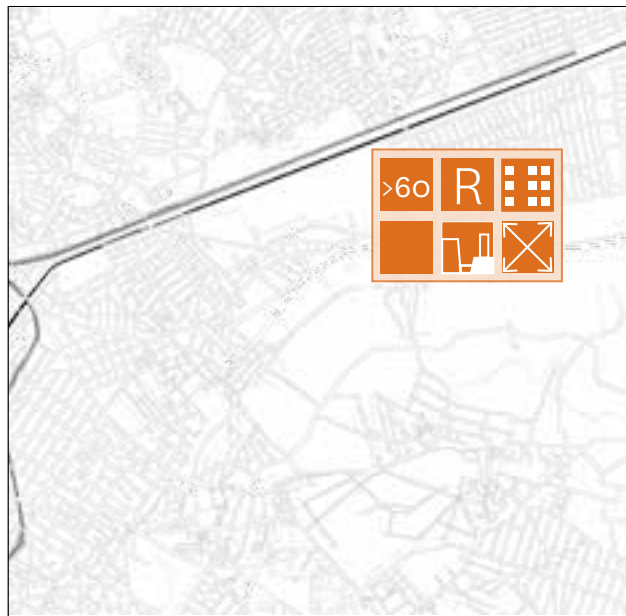


« Cette photo parmi tant d'autres, parce que c'est là que je marche et suis le plus souvent "immergé", voir de haut l'un de ses territoires. »

ANNE



Née à Paris, elle a habité à Romainville et ensuite à Livry-Gargan. Actuellement à la retraite, elle a travaillé dans la petite entreprise de son mari, puis dans une grande entreprise en tant qu'employée. Elle est activement engagée dans les débats concernant l'aménagement du territoire.



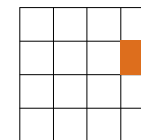
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Le parc Lefevre, ancienne demeure de Mme de Sévigné. On y fait des photos lors de mariages, il y a un lac avec des cygnes... Histoire de faire sauter les stéréotypes sur le 93 ! »

Etant née et ayant grandi à Aulnay-sous-Bois, depuis vingt ans, elle habite à Clichy-sous-Bois où elle travaille aussi dans un collectif, en s'occupant des familles en difficulté.

SOULEYMA

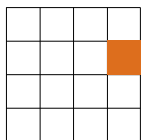


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« C'est mon chemin depuis toujours ; c'est un chemin qui amène à tout ; pour moi c'est la rue principale de Clichy. »

MARIE



Née à Sevran, elle a été enseignante puis directrice d'école dans le Département. Actuellement à la retraite, elle vit entre Coubron et le sud de la France. Pour ses déplacements elle utilise la voiture.

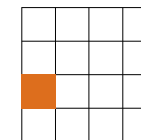


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Un petit étang en face de chez moi, qui a donné à mon fils le goût de la pêche, l'un de ses passetemps préférés. »

INÈS



Elle a grandi à Pantin où elle habite actuellement. Venant d'une formation en géographie et urbanisme, entre Tours et Paris, elle a habité longtemps dans la capitale, où elle travaille à la Chambre de Commerce et d'Industrie. Elle est également musicienne.



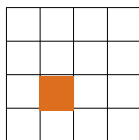
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« C'est un lieu où je passe ; une rupture et un symbole de Pantin. Un lieu qui a été énormément investi par la Mairie ces dernières années. »



THIERRY



Après une enfance en Val d'Oise, il a vécu à Paris et au Pré Saint Gervais, où il habite actuellement. Céramiste, depuis 13 ans il travaille dans un musée en Basse Normandie, en faisant des allers-retours hebdomadaires.

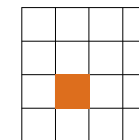


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Cette photo est très représentative d'un urbanisme de cette banlieue du 93, où l'on découvre derrière les portes des jardins, des anciens ateliers, des cours. Un urbanisme qui favorise les liens sociaux et qui témoigne de l'histoire d'un lieu. »

ADAMA



Il habite dans un foyer de travailleurs migrants, situé dans une cité à Montreuil. Né au Mali, il a travaillé en Libye comme couturier et en Espagne comme ouvrier agricole, avant d'arriver en France, où il est actuellement sans emploi.

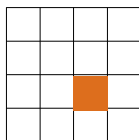


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« J'aime regarder par ma fenêtre les voitures sur le Périph, les avions qui décollent et qui atterrissent, et ce qui se passe juste en bas... C'est la beauté de la Noue! »

CORINNE



Il y a une quinzaine d'années, elle a déménagé de Vincennes à Montreuil. Elle fait partie d'une association qui entretient une parcelle de jardin aux Murs à pêches et travaille comme animatrice dans une autre association qui s'occupe de jardins d'insertion à Paris.

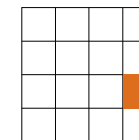


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

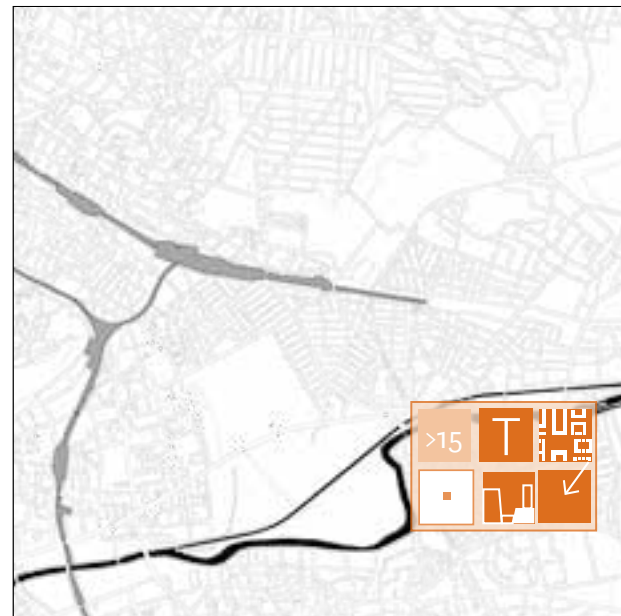


« Un jardin créé sur une friche pleine des detritus... »

CAMILLE



Née à Paris, où elle habite après avoir vécu une période à l'étranger, elle travaille dans un projet théâtral à Noisy-le-Grand. Pour s'y rendre, elle utilise le RER ou la voiture. Ces différents moyens de transport changent sa perception du paysage.

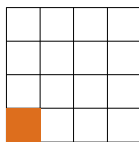


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

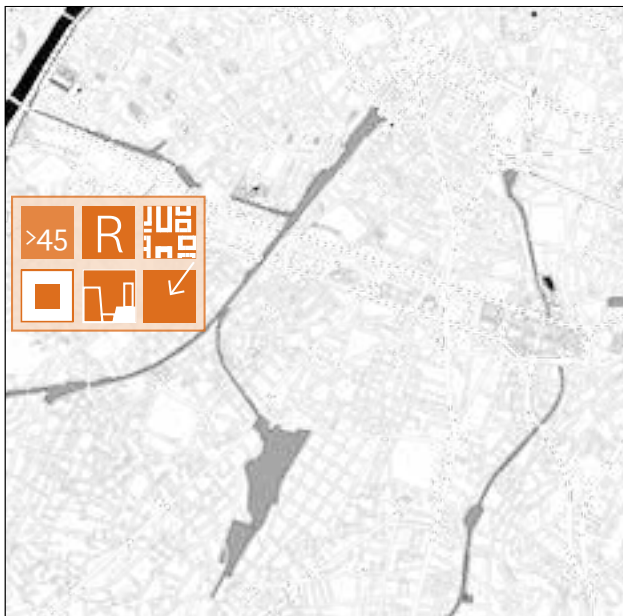


« Voici pour moi l'image du paysage de Noisy-Le-Grand. Ce miroir d'eau est la première chose que je vois et que je contorne pour me rendre au Théâtre. Il est changeant selon les saisons et les heures de la journée... Il est central dans mon expérience du paysage de Noisy quand je m'y rends en RER. »

GILLES



À Paris depuis son enfance, où il vit toujours, il travaille à Saint-Denis dans une grande entreprise de transport. Après un congé sabbatique à Vienne pendant lequel il s'est consacré à un travail photographique, il souhaite poursuivre cette activité dans le territoire parisien.



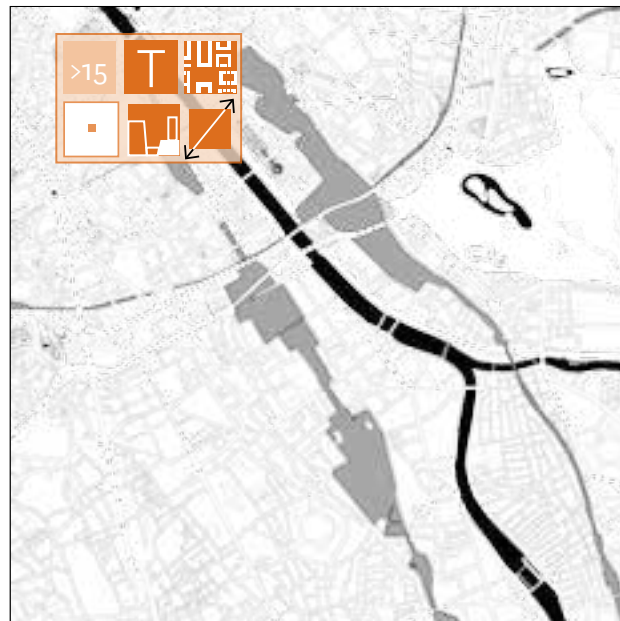
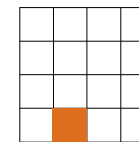
QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Chaque matin j'abandonne ma Gazelle au portail du Luxembourg. Le Sénat noyé de verdure est ma dernière image de Paris emportée dans le flot souterrain des RER pour Saint-Denis. »

Étudiant en géographie à Paris Diderot, il est également musicien et passionné de photographie. Il habite depuis toujours un pavillon aux Lilas.

RAPHAËL

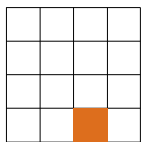


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?

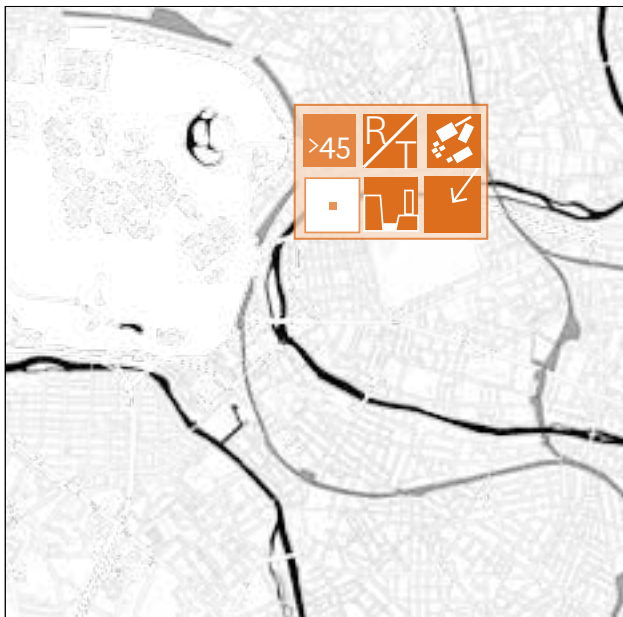


« Voilà ce qui me semble être le plus représentatif de mon quotidien. Je fais de la musique aux Lilas depuis mes 5 ans et pour revenir chez moi du conservatoire je dois passer par la rue Bernard ; en voilà la vue. C'est, je pense, le monument de Paris que l'on peut voir le plus aux Lilas. »

BERTRAND



Né dans la campagne lyonnaise, il est skipper et, à cause de son travail, il voyage beaucoup en France et à l'étranger. Il habite six mois par an aux Antilles. En Ile-de-France, il habite dans un bateau sur la Marne qu'il utilise aussi pour son travail.

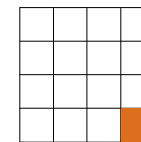


QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« Au fil de l'eau le paysage change en fonction de la lumière. »

PHILIPPE



Steward, il habite depuis quinze ans à Villiers-sur-Marne, dans une maison avec jardin, après avoir habité à Paris. Avec sa femme, ils ont visité beaucoup de maison pour en trouver une où pouvoir dormir à toutes les heures. Il se rend à Charles de Gaulle en voiture.



QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN ?



« C'est un paysage que je traverse depuis vingt ans et c'est celui-là qui m'émeut. C'est sur le trajet pour me rendre sur mon lieu de travail, une vue sur la Marne depuis l'autoroute A104 francilienne. Le pont surplombe la Marne et permet une vue de chaque côté sur la rivière et j'attends ce moment à chaque fois, à l'aller et au retour pour voir la Marne, ses rives, la brume en surface quand je rentre de bon matin et les jours de chance, une péniche. Sa vue me transporte. »

QUEL EST VOTRE PAYSAGE AU QUOTIDIEN?



21 ACTEURS

LES ACTEURS TERRITORIAUX ET CONCEPTEURS CHOISIS

DÉCIDEURS

BELAIDE BEDREDDINE, vice-président Conseil général de la Seine-Saint-Denis en charge de l'écologie urbaine et de l'assainissement

FRÉDÉRIQUE DENIS, Conseillère départementale Noisy-le-Grand

DANIEL GUIRAUD, Maire des Lilas

OLIVIER KLEIN, Maire de Clichy-sous-Bois

ACTEURS ÉCONOMIQUES

STEEVEN BRILLANT, Responsable des Services Paris Nord 2

LAURENT CHATELAIN, Directeur des Pépinières Chatelain

DANIEL ORANTIN, Directeur du Comité départemental du Tourisme de la Seine-Saint-Denis

FRANÇOIS TAMISIER, Direction de l'Ingénierie et de l'Architecture, Aéroport de Paris

CONCEPTEURS ET CHERCHEURS

MICHEL COLLIN, Paysagiste et Paysagiste Conseil de l'État

BENOIT GRIMBERT, Photographe

MARIE PIRE, Paysagiste

TECHNICIENS

SOPHIE BAOUR, Chef du bureau de l'Environnement, Préfecture Seine-Saint-Denis

GUILLAUME COPPÉ, Chargé de mission CDT Grand Paris, Préfecture Ile-de-France

FRÉDÉRIQUE DEQUIEDT, Déléguée générale à l'écologie, Plaine Commune

SOPHIE MAGNONE, Responsable pôle « Plaine Commune », Sequano aménagement

FLORENCE MONFORT, Service écologie et urbanisme réglementaire, DRIEA Ile-de-France

SOCIÉTÉ CIVILE

JEAN-PAUL AUGER, Président du Comité départemental de randonnée pédestre de la Seine-Saint-Denis

RÉMY BEAUVISAGE, Directeur APIJ (Association pour l'insertion des jeunes)

FRANCIS REDON, Président de l'association Environnement 93

ALAIN ROGER, Professeur au Lycée des métiers de l'horticulture de Montreuil

MICHEL LE BEC, Fondation Patrimoine 93



2

Terrain

**PAR QUOI PASSE L'EXPERIENCE
DU PAYSAGE?**

QUELQUES ÉLÉMENTS SUR LA MÉTHODE...

Lors d'un atelier avec le comité de pilotage nous avons déterminé la question à poser aux interlocuteurs : « Par quoi passe l'expérience du paysage ? ». Cette question, a été posée aux interlocuteurs, lors du premier entretien. Sa complexité a permis à nos interlocuteurs de se confronter à des registres d'interprétation de leurs expériences du paysage auxquels ils n'étaient pas habitués. Ce caractère d'inattendu leur a souvent permis d'entreprendre des cheminements non quotidiens et très stimulants car ils leur donnaient la possibilité d'approfondir et appréhender différemment leur expérience du paysage.

Ces vingt-quatre entretiens ont été ensuite analysés, et trente-six thèmes représentatifs des récits de tous nos interlocuteurs ont été extraits. Il s'agit des mots ou groupe nominaux suivant: hostile, repli, gris, imposé, précaire, monotonie, détail, voir loin, point de vue, rupture, fragmenté, repère, se reconnaître, intime, émotion, composition, harmonie, potentiel, respiration, entretien, partage, lien, invisible, ce qui bouge, entre-temps, rythme, spectacle, contemplation, inattendu, diversité, intensité, sentir le passé, survivances, désert, être dedans, vécu. Ces thèmes ont été imprimés sur des

petits papiers et ont été présentés lors du deuxième entretien à nos interlocuteurs, afin de faire émerger à travers des collages des familles de sens. Certains ont choisi d'organiser les mots en distinguant l'expérience individuelle du paysage et celle collective comme par exemple :

Je vais faire 3 groupes de mots : 1) le paysage tel que je le ressens moi même tout seul, ce qu'il m'inspire. Le paysage et l'individu, moi. 2) le paysage comme partage ... ce qu'on ressent ensemble, ce sur quoi on communique ... là, ça serait du collectif. (François, A4, 2ème entretien)

D'autres ont en revanche privilégié une construction qui visait à distinguer les cotés positifs et les cotés négatifs du paysage. L'analyse de ces vingt-quatre collages et des récits qui les soutiennent, nous a permis de faire émerger sept familles de sens desquelles nous avons décliné, avec le comité de pilotage, les sept catégories qui cadreront le troisième et dernier entretien « cartographique ».

PAR QUOI PASSE L'EXPÉRIENCE D'UN PAYSAGE ?

Avant d'entrer dans l'analyse détaillée des sept familles de sens liées aux paysages de la Seine-Saint-Denis, il nous a paru nécessaire

faire quelque considération générales sur le paysage en forme d'introduction aux pages qui suivent. L'objectif de cette introduction d'assumer et de restituer de la manière la plus fidèle possible la complexité de la notion de « paysage », telle qu'elle émerge des discours de nos interlocuteurs, et par leurs capacité à la problématiser et à la questionner.

L'expérience d'un paysage, c'est bizarre de parler d'expérience pour un paysage. Enfin... en général en parlant de paysage, on parle plutôt de la contemplation, où l'on est passif devant, enfin... Moi je parlerais plutôt d'une expérience d'un environnement, c'est pour ça [que] l'expérience d'un paysage c'est... c'est plus complexe, c'est comme si on regarde quelque chose et puis ça devient finalement notre vécu, je sais pas... c'est... c'est bizarre. Moi je dirai comme ça, l'expérience d'un paysage forcément c'est un paysage... dans lequel on vit. En tout cas on ne peut pas vivre dans un paysage, un paysage qu'on voit vraiment tout le temps. Parce que sinon on peut pas vraiment en faire l'expérience. (Raphaël, D2, 1er entretien)

L'expérience d'un paysage... grande question. Comment... les corps ou les pensées, ou les langages, ou les modes d'écritures architecturaux, ou des décisions d'aménagement des territoires, ou d'histoire, etc... viennent inscrire une subjectivité ou une façon d'être dans le monde, ou de machines qui peuvent être constituantes d'un... de relations, de circulations, de rencontres... des questions de temps, d'espaces qui viennent construire des relations sociales ou des flux... plus ou moins monétarisés, des humains etc. Que... les paysages pour moi en tout cas, pour comment je les vis, sont toujours aussi une partie de nous même en fait. Ou comment ça peut être des façons d'être au monde et de qu'est-ce que ça constitue pour nous quoi. (Léon, B3, 1er entretien)

On apprend sur soi à travers l'extérieur et le paysage nous reflète. Et on se voit, on se voit à travers le paysage. (Gilles, D1, 1er entretien)

Paysages ? Face à nos questionnements autour des leurs expériences du paysage, nos interlocuteurs ont souvent été confrontés à la difficulté de le définir, et ont mesuré la dimension polysémique du terme.

Le paysage c'est ce que notre imagination, notre pensée a fait, ce à quoi elle donne du sens. Le paysage en lui même n'a pas tellement de sens. C'est notre imaginaire qui va le saisir et va lui donner du sens. Et y compris un sens esthétique, ou aussi d'ordre affectif, émotionnel. Le paysage ce n'est pas un défilé d'objets, d'objets dans le sens large. Non, non... C'est l'agencement de la nature transformé par l'homme, en fait. C'est ça qui compte, qui va faire que c'est un paysage. Ça a un sens, un paysage. Ce n'est pas une succession de photos. (Thierry, C2, 1er entretien)

Un paysage il faut qu'il y ait quelque chose, il faut qu'il y ait quelqu'un qui regarde et quelque chose qui soit regardé. [...] Alors que bon, voilà, avoir un aperçu, pas un aperçu mais... comment dirais-je, en effet, un état des lieux de son environnement quotidien ça c'est beaucoup plus neutre et beaucoup plus... Bon qu'est-ce qui peut-être caractéristique de mon environnement quotidien... Parce que le paysage ce n'est pas un lieu de sédentarisation, je ne pense pas. C'est forcément un lieu de passage, en fait. On ne peut pas dire qu'on est chez soi, que je sors de chez moi et je vois le jardin de la copropriété et que c'est un paysage. (Thierry, C2, 1er entretien)

Moi, ce qui me fascine, c'est les grandes étendues. [...] Pour moi le paysage c'est quelque chose qui n'a pas fin, c'est la nature qui ne s'arrête pas. [...] En ville... je n'appellerais pas ça du paysage. [...] Pour moi paysage c'est un peu synonyme de nature. (François, A4, 1er entretien)

Quand je pense « paysage », je pense à ce qui défile par la fenêtre du TGV, par exemple, quand je pars en Allemagne. Donc des étendues... un point de vue qui m'ouvre justement la vue sur un espace. « Paysage » ça me fait donc penser à « espace », « point de vue », donc en hauteur, souvent. [...] Alors après que ce soit montagne, mer ou campagne, peut importe. Mais espace, et souvent donc, point de vue, donc c'est souvent en hauteur mais pas forcément. Et quand je pense à la ville, c'est vrai que je ne pense pas « paysage », parce que l'espace est coupé régulièrement. Maintenant... on peut parler de paysage urbain et à ce moment là, je ne sais pas... un lotissement comme celui dont je voulais te parler tout à l'heure à côté de chez moi, ça peut être un paysage, parce qu'il a un flair, parce qu'il a des couleurs, parce qu'il y a certaines plantes, parce qu'il est aménagé d'une certaine façon donc il y a... tu vois, une ambiance et... visuellement c'est cohérent et ça... peut-être à ce moment là, c'est un paysage urbain. [...] quoi que un terrain vague c'est aussi un paysage. Donc c'est... ça peut ne pas être aménagé, mais en tout cas c'est pas... si tu veux [sur] un terrain vague la nature reprend ses droits mais tu vois que l'homme y a fait des choses. Bon à la campagne quand tu as des champs cultivés c'est pareil, c'est l'homme aussi mais... Mais c'est difficile à définir. (Christine, B3, 1er entretien)

Le mot paysage tout seul ne me suffit pas. Paysage agréable ? Paysage où j'ai envie d'aller ? Paysage qui me repousse ? qui m'attire ? Me parle ou pas ? J'aime beaucoup marcher, je suis une marcheuse, j'aime me promener dans la ville, dans les paysages, dans la campagne aussi. Ce que je cherche, quand je me promène, c'est un paysage qui me donne envie d'y rentrer dedans. (Isabelle, A4, 1er entretien)

Mais c'est vrai qu'un paysage passe par le regard et que je peux passer deux heures à regarder le soleil se coucher et que ça me fait du bien en fait. J'ai pas forcément besoin... d'être avec des humains tout le temps. Où d'être dans des espaces socialisés. Mais qu'en

tout cas je, être dans un paysage c'est aussi comment ça vient te nourrir. Une forme de paysage intérieur. Et quand tu fais parti un peu, ou de possiblement d'un paysage, tu... juste tu regardes un soleil qui se couche. Ça peut paraître très banal, mais en même temps ce n'est pas si banal que ça. Parce que tu le fais pas ici, en fait. Ou... des fois juste de s'arrêter, de regarder un arbre. Des choses assez cons. Même l'espace du corps, là-bas je coupe du bois, je fais du jardin etc... Ici l'espace du corps, ça va être un hall où tu vas faire du sport. (Léon, B3, 1er entretien)

Quand j'étais plus jeune, « paysage » ça m'évoquait les cartes postales. Et je ne voyais pas forcément... comment on pouvait envoyer une carte postale de La Courneuve à quelqu'un... [...] Les cartes postales les plus récentes que j'ai pu voir de la Seine Saint Denis... c'était peut-être de Bobigny... on y voyait le tram, les voies, un parterre de fleurs aménagé de manière rectiligne et horticole [...]. Et c'était sous un ciel bleu. [...] Je ne me voyais pas essayer de trouver une carte postale du département pour l'envoyer à quelqu'un. [...] Après, par ma formation, quand je pense paysage, je pense à la définition de la convention européenne du paysage, donc c'est beaucoup plus technique, mais voilà. [...] Donc le paysage serait ce qui nous entoure à partir du moment où on peut le percevoir. Après je ne sais pas, il y a peut-être des gens qui estiment qu'on ne peut pas percevoir le paysage en Seine Saint Denis, malgré le fait qu'on a des yeux, des oreilles, enfin je ne sais pas... (Kevin, B2, 1er entretien)

C'est-à-dire que... c'est, enfin là [Front Populaire] c'est des paysages récents d'urbanistes... tu vois ? Avec des lignes particulières mais plutôt récentes. Où il n'y a pas tellement de rappel avec l'histoire. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Une tension forte ressort à plusieurs reprises de la parole des habitants. Elle interroge, sur le plan spatiale et personnel,

la relation plus ou moins conflictuelle entre la ville, l'urbain et la campagne, jusqu'au point de se questionner sur : « Y a-t-il un paysage urbain? ». Entre les lignes, apparaît une sorte d'aspiration partagée à une condition que l'on pourrait définir utopique, c'est-à-dire de comment se sentir moins urbains tout en pouvant continuer à profiter de ce que la ville offre.

C'est... le mot paysage pour moi, m'a évoqué rural et pas urbain d'emblée. Et j'ai pensé montagne, champ, campagne, etc... je n'ai pas pensé ville. Alors que je sais bien que c'est de la ville dont tu parles. Donc c'est amusant parce que ça c'est culturel. C'est vrai qu'on parle plus d'un beau paysage que d'un moche paysage dans le langage. Donc il y a un mot paysage, c'est moins souvent le paysage urbain et donc oui... (Inès, C1, 1er entretien)

Donc je suis sur ma terrasse, j'ai les troènes, j'ai le lilas et tout autour, bah il y a de la verdure en fait, sur les murets tout autour. Et comme il y a pas de rue, parce que à côté ce sont les deux autres terrasses des voisins... derrière c'est un jardin, enfin tout le long, il n'y a que des jardins, puis des maison, puis une petite rue à sens unique. Tu n'entends pas de voitures, quasiment. Et... quand il fait beau c'est juste génial quoi, je mets ma chaise longue, un bouquin et je suis en vacances. Je suis en vacances et je suis à douze minutes de la gare du Nord. Donc ça c'est super, [Bondy] ce n'est pas la campagne faut pas exagérer, mais quelque part ce n'est pas la ville. Parce qu'en même temps Bondy c'est quand même une ville... (Christine, B2, 1er entretien)

... Mais là, je suis fatiguée de la ville... j'ai envie d'aller à la campagne ! Un copain a mis un lien sur FB comme quoi il y a un village à vendre dans l'Aveyron... des vieilles maisons en pierre... rien autour... mais bon, je ne sais pas si je pourrais y vivre... ! [elle rit]. Non, je ne pourrais pas... si c'était mon seul horizon... non. Il y a quelque chose

dans l'urbain qui me nourrit... (Isabelle, A4, 2e entretien)

Parce que moi j'ai un problème avec le paysage déjà. Parce que dans paysage, je pense d'abord, arbres, champs, vaches... nature. Et je ne suis pas nature, j'ai toujours des problèmes avec l'environnement naturel. Je suis plutôt artifice, construction, je suis plus asphalté que champs. Je suis plus ruelle, escaliers tortueux entre façades, que champs de maïs avec collines enneigées, tout ça, etc. Je suis plus urbain que nature, que campagne. Je suis ville à fond. Donc mon expérience du paysage, c'est mon expérience de la ville, des mégalo... de la station de métro qui fume... des sirènes de voitures de pompiers dans des rues... des rues sombres ou avec des lampadaires... qui éclairent un passant immobile, qui attend en train de fumer, voilà. Moi c'est de l'urbain et plus la ville est grosse, plus elle m'attire. Donc je suis pas du tout... mais ça, ça fait partie d'un paysage, c'est un paysage. Mais ce n'est pas un paysage naturel, voilà. Mon expérience du paysage... J'ai appris que voilà, plus la ville est englobée, plus elle m'intéresse. Parce que on peut s'oublier et... et... j'aime les endroits où on est complètement... en... anonyme et perdu. Donc... la, le vert, le vert m'agresse un peu, enfin la nature m'est un peu étrangère. C'est mal barré là, Parce que c'était plutôt paysage naturel quoi qu'on attendait de moi, quoi [rire]. (Gilles, D1, 1er entretien)

Quand je me suis installé ici [Tremblay], c'était dépayant parce que avant j'étais en pleine campagne, alors que là je suis un peu en ville. [...] On ferme le portail et on est dans une cour de ferme, je regarde par là et je vois les champs, donc je suis à la campagne. Dès que je sors, je suis en ville puisque à 100m il y a un feu rouge, un rond-point... D'autre part on est pas mal séparé de Tremblay, puisque entre les Le Vieux Pays et les autres quartiers il y a des champs. La mairie est là bas, et ici il n'y a pas un commerce... (François, A4, 1er entretien)



Je me demande toujours si la ville est un paysage... la question me revient quand je vois des mots comme « désert », « imposé »... Comment on peut dire ça? Enfin oui, je comprend... c'est des gens qui vivent dans le « gris », ils ne se reconnaissent pas là dedans, ils subissent... et puis il y a peut-être plein de monde, mais c'est le « désert ». Oui, et du coup le paysage est « invisible » car il n'y a aucun élément de nature. (François, A4, 2ème entretien)

J'adore le parc de Sevran parce qu'il y a beaucoup de parties laissées à la nature, un peu comme au Bois de Vincennes. Mais j'adore aussi les parcs structurés du genre Bercy. Ce n'est pas la même chose, ce n'est pas le même

esprit. Le parc de Bercy, le parc André Citroën et le parc des Guilands ... c'est la nature dans la ville, ou la ville dans la nature... ce sont des prolongement du paysage urbain. (Christine, B3, 1er entretien)

Malgré trois générations, je me sens plus attirer par la campagne, besoin d'espace, j'ai besoin de, tu vois de, d'horizons... Et, ici, bah... Arrivé à la campagne je peux me déplacer dans cet espace qui peut-être sans limite. Parce que plus tu avances, plus l'horizon... même principe que quand tu es en mer. Bon à u moment donné tu arrives sur un autre continent, mais si tu te déplaces tu as l'impression que l'horizon recule. Et puis tu vois des kilomètres devant toi, donc tu as, voilà, tu

as de l'espace. [...] Bah c'est-à-dire, c'est des paysages urbains, sont des paysages fermés pour moi, et les paysages ruraux sont des paysages ouverts. Après, bah effectivement, je me sens mieux dans des paysages ouverts que des paysages fermés. J'ai besoin de voir... loin. (Christophe, A2, 1er entretien)

Parce que bon, il y a un peu des habitations sur le bord mais bon... C'est pas des immeubles, ça reste de la petite habitation, c'est du pavillon. On a pas de grands buildings. Et donc même au niveau horizon t'arrives à voir loin. Tu vois même quand on rentre de Neuilly, tu vois, on a une vision assez loin et c'est quand même 80% c'est du vert quoi. On voit pas spécialement beaucoup d'immeubles. Bon y en a, mais qui vont être plus ou moins cachés... Et c'est ça que j'aime bien moi ici, c'est que... voilà je me sens... je me sens moins urbain, alors qu'on est quand même urbain. Mais... moi je suis né à la campagne, j'ai toujours grandi dans la campagne. Donc la ville j'aime bien pour tout ce qu'elle nous offre, mais si je peux être un peu retiré, retiré de... Tu vois aujourd'hui être dans un immeuble avec des voisins, ça me paraît impensable quoi. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Une autre manière d'aborder les différences mise en avant entre une expérience du paysage axée sur l'urbain plutôt que sur la campagne, est celle qui s'exprime dans l'idée de stabilité et dans l'idée de mouvement, c'est-à-dire dans l'existence ou moins d'un « rythme » qui serait spécifique à un contexte plutôt qu'à l'autre, et qui se révélerait aussi dans des différentes attitudes perceptives.

Pour moi il y a une notion de parcours dans un paysage. Il y a quelque part l'idée d'un mouvement. C'est, ou le mouvement de la personne qui est dans le paysage; ou le paysage... qui bouge sans être spécialement regardé. Mais il y a quelque part un rapport avec la fixité et le mouvement. Il y a un déplacement quelque part. Ce déplacement,

il est pas forcément physique, il peut-être imaginaire. Mais il y a un déplacement, voilà. Et donc ça veut dire qu'on est dans des changements d'identité des choses, soit l'identité au niveau naturel, soit au niveau du paysage construit. Mais on est dans quelque chose qui est de l'ordre de... d'une indication, d'une variation en fait, voilà. Donc c'est ça le paysage, un paysage ça indique un mouvement quelque part, voilà. Alors après il peut y avoir un paysage urbain, un paysage naturel, mais... Je crois, l'exemple que je trouve le plus caractéristique c'est celui du paysage que l'on regarde lorsque l'on est dans un train par exemple. Voilà. Et et donc là il y a quelque chose de l'ordre du défilé, en fait de défilés, pour que ce soit un paysage voilà. Alors on pourra dire en effet qu'il peut y avoir des paysages qui sont fixes, de l'ordre comme ça du donné, point, et puis on le regarde et c'est terminé. Mais, même si on le regarde, même si le paysage ne bouge et que le spectateur ne bouge pas, de toute façon il va à un moment le quitter ou il va arriver. Donc de toute façon, il y a quand même l'idée quelque part d'un déplacement. (Thierry, C2, 1er entretien)

C'est plus statique la campagne de la ville. La ville me donne des coups de fouet et me dynamise mais ça c'est un cas très personnel, voilà. Alors que la campagne, c'est un endroit où je vais m'arrêter, j'ai peut-être peur de m'arrêter et je risque de tellement m'arrêter de m'enfuir de la terre quoi. Alors j'ai une pratique un peu particulière de la campagne, j'ai découvert la campagne très tard et je me suis toujours senti agressé par les éléments naturels, les insectes et compagnie, voilà. Donc l'expérience du paysage, la confrontation avec son environnement nous apprend à nous connaître et c'est dans les villes que je fais mes meilleurs photos... j'ai jamais fait des photos par exemple... de nature, elles sont ratées, je pense si j'en ferais. Et mes plus belles photos c'est jouer avec la géométrie des architectures, avec les façades, la confrontation des façades, la symétrie des rues et... les ombres des personnes qui viennent se déplacer entre ces façades. (Gilles, D1, 1er entretien)

Enfin, pour moi le paysage il se fait en mouvement. En vélo, à pied, parce que c'est une sensation physique en même temps, le paysage. (...) Tu peux le faire en marchant, en courant, en prenant le bus, mais c'est toujours en mouvement... plus que, effectivement, à la campagne, je serai plus dans, comment dire... une contemplation et en ville plus dans un truc de mouvement. C'est du un peu, aussi à l'agitation urbaine, où l'on est toujours en train de s'agiter d'un point à un autre, en faisant pleins de choses. A la campagne souvent on se pose plus, enfin, surtout quand tu y vas en touriste, en vacances... Parce que c'est pareil, je pense que ça doit être très différent pour quelqu'un qui habite à la campagne et quelqu'un qui ne fait que passer à la campagne. [...] Parce qu'il a ses activités, même si c'est un paysan. Il a ses activités du champs qui lui fait aussi faire un rythme quand même, même si ce n'est pas exactement le même qu'en ville. [...] Quelqu'un qui est en vacances, quelque part il se laisse porter, quelque part le temps n'a plus tout à fait la même dimensions... Et donc effectivement, je pense que tu peux plus facilement être dans la contemplation et tu as... le paysage tu ne le reçois pas de la même façon, c'est moins dans le mouvement. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Moi je vois dans le paysage quelque chose, quelque chose d'un peu... d'un peu immuable. Qui bouge pas. Que pour pouvoir le percevoir il faut pas que ça bouge sinon... Une rue dans Paris, c'est... je trouve difficile d'appeler ça un paysage. Enfin. Disons pour appeler ça paysage faut trouver des choses fixes, parce que si on voit que les choses en mouvement... je sais pas pour moi c'est une situation c'est plus un [paysage]... Le paysage c'est ce qui va rester, c'est le décor... Après encore une fois ce décor, il n'est pas toujours le même pour tout le monde. Mais... les gens qui bougent, les voitures qui bougent... ça fait plutôt parti de l'environnement, c'est ce qui va... être dans ce paysage. Mais ce n'est pas... Mais après ça peut aussi bien être des gens qui

font partie du paysage mais... d'une certaine manière, je sais pas comment dire... il faut quand même quelque chose d'immuable. (Raphaël, D2, 1er entretien)

LES DIMENSIONS POLITIQUES ET ÉCONOMIQUES DU PAYSAGE

Nombreux de nos interlocuteurs ont évoqué leur expérience du paysage en termes politiques. Lors des entretiens, il a souvent été question d'aménagements territoriaux imposés « par le haut » ou au contraire jaillis « par le bas », et notamment des articulations entre ces deux polarités, ayant, bien sûr, des implications paysagères. Parfois l'accent est mis sur les actions promues « par le haut » et sur leurs réussites :

A Bondy il y a un truc exceptionnel, c'est notre pyramide, sur le rond-point, une pyramide coupée sous laquelle il y a les services techniques de la ville, l'eau et l'électricité, je crois. Et comme c'était moche comme construction, ils ont complètement végétalisé. Elle change à chaque saison, il y a toujours de fleurs différentes. Le service des espaces vert à Bondy est assez fort. On a un jardinier très créatif qui récupère ce qu'il trouve dans les parcs, des planches, des seaux, plein de trucs. Des fois il travaille par thème, par exemple « thème Tintin », avec une Castafiore en bois, ou « thème musique », donc sur la pyramide tu as des notes entre les plantes. C'est sympa, ça change régulièrement. [...] Sur le Canal de l'Ourcq on peut faire des belles balades. Les villes de Bondy et de Noisy le Sec réaménagent leurs berges... Un théâtre de verdure s'est créé et il y aura d'autres aménagements. On a fait des balades en vélo jusqu'à Meaux et, de l'autre côté, jusqu'à La-Villette. Aménagé comme ça, c'est un vrai plus, c'est un peu comme les bords de la Marne. Continuer à l'aménager ça va donner un vrai bel espace de détente. [...] Il y a des parcs absolument géniaux dans le 93, ils



ont été dynamisés ces dernières années, ils ont été mis en valeur et ça c'est une de marque de fabrique du 93. (Christine, B3, 1er entretien)

Plus souvent, et à différentes échelles, les situations paysagères issues d'aménagements imposés « par le haut » posent problème :

A Aubervilliers t'as des espaces verts qui sont entretenus par la Mairie mais ça fait... y a des grilles. Ils appellent ça « les jardins de contemplation ». Je les trouve horribles. C'est des trucs hyper carrés avec des fleurs qui vont ensemble. Il n'y a pas une herbe qui dépasse... et puis t'as ces grilles devant, quoi. Tu ne peux pas

rentrer, tu regardes à travers une grille. C'est triste. (Caroline, B2, 1er entretien)

J'ai un regard qui est légitime, parce que, je me dis, je suis quand même habitante... je paye des impôts sur cette ville-là. Là il y eu la rénovation urbaine, le PRU... Mais sans la concertation d'aucun habitant... Mais on est quand même les premiers concernés ! Des nouveaux bâtiments, des nouveaux parcs de jeux pour les enfants, mais sans concertation avec les enfants, avec les familles. Donc, ça aurait été bien aussi que les familles participent, que les habitants participent, parce que quand même c'est leur lieu de vie. Et moi je dis que, si l'habitant n'est pas... n'est pas associé au projet, le projet devient un échec. Un échec, c'est un mal vivre. Parce que normalement

un projet c'est pour mieux vivre ensemble. Et si les habitants ne sont pas concernés, après ils le vivent mal, donc ils s'imprègnent pas des lieux, ils s'imprègnent pas des paysages. Et pour moi c'est un échec. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Au départ ça devait être un jardin partagé. A Aubervilliers a voulu faire des jardins partagés partout. Mais sans demander l'avis des gens. La ville a aidé, au départ, à créer des parcelles. Il y a une association qui était responsable, au départ, et qui a abandonné très vite, parce qu'on n'a pas de point d'eau, on n'a pas d'électricité... Les adhérents de cette association venaient des endroits alentours. Ils n'habitaient même pas la cité. Et ils venaient avec leurs bidons d'eau pour arroser le jardin. En plus, on est tombé sur une

année où il faisait très chaud. C'était une vraie galère, et puis il y a eu beaucoup de détériorations... les légumes plantés étaient volés ou s'étaient cassés tout simplement. Et du coup, ils ont abandonné. Et nous on avait pris une parcelle pour faire un jardin pédagogique, à la base. Et pour faire des activités d'arts plastiques, puisque c'est notre formation de base. Et puis petit à petit on s'est étalé. [...] Après c'est OPH et la ville qui nous ont demandé si on voulait bien continuer à faire des activités dans ce jardin. Et essayer d'en faire un jardin partagé... et un jardin partagé on n'a pas réussi, ça ne marche pas. On a de la casse tout le temps. Et depuis qu'ils ont détruit plusieurs grilles, nous on a demandé qu'elles ne soient pas remplacées. Du coup, on a un petit peu moins de casse, mais

quand même. On a un chalet mais dans ce chalet, on ne peut rien y mettre. Le chalet c'est un blockhaus, il est vissé. Tout est vissé, parce qu'ils ont tout cassé, les portes, les volets, etc ... pour rentrer dedans, pour prendre ce qu'il y avait dedans. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Le fait que ça soit « triste », que « ça ne marche pas », que les habitants ne puissent pas « s'imprégner des paysages » semble être lié à une sorte de malentendu entre les différents acteurs impliqués. C'est comme si les enjeux des uns et des autres ne faisaient à aucun moment l'objet d'un débat et d'une négociation possible. La description des ratés du jardin partagé à Aubervilliers - où la Mairie installe des jardins partagés « partout » en s'appuyant sur une association qui « abandonne très vite » puis en demandant à des artistes plasticiens de créer un jardin pédagogique constamment mis à mal par la « casse » - donne un aperçu significatif du flou qui parfois accompagne les expériences d'agriculture urbaine ou d'aménagement « écologique » des espaces verts, et des décalages interprétatifs entre les différents acteurs concernés :

Les gens qui habitent dans l'immeuble qui donne sur le Jardin sur le toit, je crois qu'ils n'ont pas conscience que c'est vraiment nous qui l'avons fait. Ils viennent là, ils disent « oh, c'est un jardin ! Oh, c'est beau » et puis voilà. Ils ne posent pas de questions. Effectivement, c'est parce qu'ils ne se rendent pas compte. La plupart des gens nesaient pas, même dans mon travail, si tu veux, on se bat... On nous ordonne de plus en plus de travail et nous on dit « attendez on a déjà beaucoup, là... ». Ils nous disent « mais c'est pas grave, le jardin c'est qu'un support ». Tu sais, c'est un jardin d'insertion social, à la base. Donc c'est qu'un support, c'est les gens qui viennent, la chose importante. J'ai dit « oui, mais il faut que ça soit beau. Parce que le truc qui donne envie aux gens de venir, c'est que le jardin est agréable ». Si tu fais un

jardin qui est moche euh... c'est difficile. Mais bon, ils me disaient « t'as qu'à pas faire tout ça, si tu peux pas, tu le fais pas ». Mais je crois que c'est simplement parce qu'ils ne se rendent pas compte de ce que c'est que le travail de jardinage. Et même l'assistante sociale qui a mis en place ces jardins ne se rend pas compte de ce que c'est que le travail là-dedans. [...] Mais la valeur thérapeutique, elle est là à condition qu'il y ait la matière. Moi j'accueille des gens qui viennent de l'hôpital psychiatrique, et des enfants aussi. Il faut leur mâcher le travail. Je prépare des salades, je prépare des plants, je fais pleins de choses pour que ce soit prêt au moment, où il faut. La nature n'attend pas. Il y a un moment pour semer. Si on dépasse ce moment c'est loupé pour la saison. Ça s'imbrique tout ça. Même moi, je pense qu'avant que je vienne vraiment au jardinage, je pensais qu'il suffisait de faire comme ça et après ça poussait ! [...] Les espaces verts pas peignés, pas entretenus... c'est très difficile de voir ça. Beaucoup de personnes aiment bien les géraniums aux fenêtres et qu'il n'y ait pas un brin d'herbe qui dépasse, nickels ! Je pense que pour ces gens, de voir que il y a les herbes qui repoussent comme ça, voir que c'est pas entretenu comme ils l'entendent... ça marche pas. A Montreuil, à côté de la déchetterie, il y avait un endroit où ils faisaient pousser des fleurs champêtres. Et il y a une pancarte qui explique un peu la démarche. Le problème c'est que, dans ces lieux, c'est joli au printemps et puis après, quand l'été arrive... ça sèche ou ça meurt parce que c'est l'été et que les prairies en été, voilà, ça sèche. Tu vas à la montagne, tu vas partout, bah quand il pleut au printemps tout est beau et puis après, ça sèche. Et donc ce lieu, effectivement il était très beau, et puis après l'été venu ça a séché. Et donc c'est devenu un dépotoir parce que les gens pensent que c'est pas entretenu, qu'on se moque d'eux, qu'on ne les respecte pas. On leur met des trucs comme ça, qui sont pas beaux. Je pense que c'est très compliqué l'entretien des espaces verts... les parterres de fleurs, tout ça. (Corinne, C3, 1er entretien)

Les conflits d'interprétation et d'intérêt autour d'un paysage se produisent aussi dans d'autres contextes et sur d'autres échelles :

J'ai entendu parler de l'agriculture urbaine, des gens qu'en ville font des jardins potagers en bas de chez eux, sur les toits des immeubles, parfois même des jardins verticaux. Et nous, la terre on nous la prend ! Mais bon, l'agriculture urbaine ça fait bien sur l'affiche électorale. Après, en soi c'est bien, et puis ça réjouit quelque centaine de personnes, mais bon, tout ça c'est quand même un peu... schyzophrénique. (François, A4, 1er entretien)

Le paysage c'est aussi une question politique. L'est parisien, on en fait pratiquement un ghetto. On met de l'argent pour construire dans l'Est plutôt que dans l'Ouest. Ici on a fait des ghettos, mais si les politiques se donnent les moyens, ils peuvent décider de faire mieux. [...] C'est un combat de chaque jour pour avoir un peu de verdure, pour que ça sente bon, pour avoir un peu d'oxygène. Par exemple, à une époque, on a du monter une association parce que une ancienne carrière de gypse pas loin avait été transformée en décharge. Des ordures ménagères de toute la région parisienne y étaient déposées. Vers la fin de l'après-midi il y avait une puanteur ! ça avait été monnayé, je pense. Le maire nous avait mené en bateaux, mais finalement ça a fermé. Et là aussi, c'est politique. [...] Même pour les transports, le trajet du T4... la ville du Raincy a tout fait pour éviter que le tramway aille chez eux, et finalement le T4 ça va passer chez nous, dans une rue où il y a des écoles, des commerces qui d'ailleurs vont fermer parce qu'avec les chantiers du tram ils vont de toute façon avoir du mal à maintenir leur activité. Nous, on s'était battus pour que le trajet soit ré-étudié, pour garder la rue commerçante et parce que on aura déjà une gare du Grand Paris ici. Mais bon, on a laissé tomber parce qu'il était quand même question de désenclaver les gens de Clichy-Monfermeil et finalement on n'a pas voulu se mettre en travers de ça. (Anne, B4, 1er entretien)

Les expériences de fabrication du paysage « d'en bas » semblent assez restreintes et limitées à l'échelle micro-locale ou aux espaces qu'on a la possibilité de maîtriser. Rarement on arrive à « s'emparer » collectivement de portions de territoire « un peu vides » sur lesquels exercer une sorte de « droit au paysage ». Plus souvent, celui-ci découle de l'ajustement et du « faire avec ».

Voilà, il y a des choses qui sont faites comme ça, parce que les gens ont pu s'en emparer... parce ce qu'il y avait un espace un peu vide, par exemple les Murs à Pêches ou La Ferme du bonheur à Nanterre. (Corinne, C3, 1er entretien)

Pour moi le paysage n'est pas forcément quelque chose de surprenant. C'est mon paysage, j'y suis attaché, aussi par mon métier, parce que le l'entretien, le paysage. (François, A4, 1er entretien)

Quand je travaillais à l'école à Montfermeil j'ai fait un jardin scolaire. J'ai recréé du paysage vert dans l'école. J'ai fait rentrer le paysage, mes images de paysage, de verdure et de nature. J'ai apporté dans ce paysage urbain mon cadre de vie pour donner aux enfants l'envie... l'envie de nature. J'ai transmis ça à mon fils, qui a fait du jardin scolaire avec moi quand il était petit, et maintenant lui même, dans notre jardin à Coubron, fait son petit jardin potager avec son fils. (Marie, B4, 1er entretien)

Pour les enfants, le jardin partagé c'est quand même un petit paradis, surtout depuis qu'ils ont tout cassé pour pouvoir y rentrer. On a vu effectivement cet été. Le mois d'août, on n'est pas allé du tout au jardin. On a fait un festival au mois de juillet, avec beaucoup d'activités pendant trois week-ends. C'était entrée gratuite, libre, tout le monde pouvait venir. Et du coup, les enfants, pendant le mois d'août, sont revenus au jardin et ils ont joué, ils ont fait des choses dans le jardin. Ils ont refait un mini-festival pour eux. On a vu, en revenant en septembre, qu'il y avait des traces de jeux, ils nous ont imités. Ils

ont imité ce qu'on faisait pendant l'année. Et ils l'ont fait entre eux, tous seuls. Pour eux c'est une expérience. Mais les adultes ne viennent quasiment pas. Si on n'est pas là, ils ne viennent pas. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Depuis quelques années, à cause de la PAC, la politique agricole commune, on est obligé de mettre 4% de nos surfaces en jachère. On nous propose de faire des jachères mellifères. Je pourrais semer une plante verte, banale... mais je sème des fleurs, un mélange de cinq variétés. Il y a des trèfles, qui sont blanc, rose, pourpre, la vesce qui fait des fleurs bleues. Et ça c'est toujours visible, c'est vu par tout le monde parce que autour des champs il y a des routes partout. L'année dernière c'était le long de la Francilienne, et ça se voyait pas mal. Cette année c'était derrière le TGV. (François, A4, 1er entretien)

Souvent, le domaine du politique est associé à celui de l'économie. A différentes échelles, aussi bien en contexte urbain que sur les terres agricoles, l'organisation de la production et de la distribution des richesses est imbriqué dans les choix et dans les postures des décideurs et elle contribue à façonner les paysages.

A Montreuil il y avait un entrepôt de meubles orientaux. C'était une vieille usine. Il y a 10-15 ans, un groupe américain l'a acheté, enfin, ce qui les intéressait c'était pas la vieille bâtisse, ils ont acheté pour le terrain. Le bâtiment, ils voulaient le détruire, mais les communistes ont dit « non, ça a été une usine pendant des années, nous on veut la garder, il y a un passé ». Donc, ils n'ont pas pu démolir, ils ont du garder la façade, ils ont agrandi. [...] Mais à côté du périp'h', où il y avait des bâtisses limite insalubres, là tu vois bien comment le paysage a changé! Tu as Décathlon, des bâtiments énormes, des banques, Air France... les petits mécanos, les petits entrepôts... tout ça a disparu et ça devient du building, des bureaux à louer. Les mecs sont arrivés et ils ont racheté petit bout par petit bout et puis

ils ont tout pétié. [...] Et c'est pareil pour la rue de Paris entre Robespierre et la Croix de Chavaux. [...] Les entreprises ont besoin d'être à Paris, mais comme à Paris il n'y a plus d'espace... [...] Et puis aux boîtes ça coûte moins cher d'être là qu'à Paris. Donc le paysage on le voit changer et ça va continuer. [...] Il y en a pleins des gens qui sont nés à Paris, et qui ne peuvent pas y rester parce que voilà, le coût économique... et puis si t'as des gamins, il faut un plus grand appartement et peut-être t'as envie d'un petit jardin ou d'un autre espace comme ça. Et le 93 c'est peut-être pas le paysage que t'as rêvé, peut-être t'es là aussi parce que il y a une activité économique. T'as un boulot qui fait que tu t'installes là. A mon boulot, je vois pleins de gens... des bretons, des normands qui me disent « la région parisienne c'est pas mon choix, mais en fait j'ai choisi parce que je ne pouvais pas rester en Bretagne, je n'avais pas de boulot ». (Bertrand, D3, 1er entretien)

A cause de la PAC, on est obligé de mettre 4% de nos surfaces en jachère et on nous propose de faire des jachères mellifères. [...] L'agriculture est en partie subventionnée. Pour pouvoir toucher les aides PAC il faut faire de la jachère. Je peux ne pas en faire, mais je vais être hors des règles et je ne toucherai rien. [...] On nous impose ça à cause de la surproduction, ça été mis en place dans les années '90. Aujourd'hui c'est « vendu » un peu en lien avec la biodiversité, les abeilles... - l'année prochaine, d'ailleurs, ça va s'appeler « les surfaces d'intérêt écologique » - mais c'est aussi une question de surproduction. (François, A4, 1er entretien)

Dans les années à venir on a des terres qui vont sauter [...]. Il y a des surfaces qui sont ciblées et qui vont être construites d'ici quelques années. [...] Nous, ici, on a des chances de pouvoir rester parce que on est peut-être trop près de l'aéroport pour que ça soit constructible, à moins que ça soit construit en zone industrielle. Après, il y a, soi-disant, une volonté politique de garder de la nature, des espaces verts. Mais c'est totalement faux. Dernièrement un candidat a fait sa campagne électorale en

disant « Tremblay, ville verte, 500 ha de terre cultivables ! » C'est pas vrai, il y en a plus que 300 et on nous en prend tous les ans. Oui, il faut construire des lotissements, agrandir une route ou l'aéroport, ok. Mais il faut pas avoir le double langage « oui, on protège la nature » pour faire plaisir aux écolos, pour faire plaisir à tout le monde, mais avec des trucs qui sont faux. (François, A4, 1er entretien)

LES SENS DU PAYSAGE

Quand je pense paysage, je pense vraiment à l'image. (Inès, C1, 1er entretien)

Si la vue est le premier des sens à être mobilisé par nos interlocuteurs pour décrire leur expérience d'un paysage, il est presque toujours accompagné par les autres sens et notamment l'ouïe. Quand il est possible, le choix d'habiter dans un endroit précis est souvent lié à la recherche d'une absence de bruit.

Mais bon, tu sais à quel moment le voisin il rentre, t'entends claquer sa porte... Si il parle un peu fort, tu vas les entendre. Si toi tu fais du bruit, tu vas avoir quelqu'un qui va te rappeler à l'ordre, qui ne faut pas faire de bruit, alors que... je dirais c'est ce que j'aime sur le bateau. Bon moi j'ai pas du gros son, mais si j'avais envie de mettre la musique à fond, je vais gêner personne quoi. Parce que personne ne va me dire, faut pas faire ci, faut pas faire ça. (Bertrand, D3, 1er entretien)

On a visité 30 maisons, enfin 29 maisons je crois, on a visité. Et on trouvé celle-là qui était très calme. Alors là tu entends du bruit parce qu'on a les voisins qui font des gros travaux. Mais sinon, sinon c'est très très calme. Étonnamment calme. Et donc ça permet, c'est super agréable. (Philippe, D4, 1er entretien)

Le bruit il peut dans, dans la question urbaine, il va être... à mon avis plus souvent une gêne

qu'un plaisir. Donc ça va être, le bruit de la rue, enfin de la rue, des véhicules. Les gens qui crient, des... voilà. Et après, c'est vrai, mais même je pense ici dans cet immeuble. On a, on a... beaucoup de silence... Et parfois beaucoup de bruits. Le bruit des enfants, le bruit de l'école maternelle. Donc c'est... c'est des bruits qui sont pas gênant. Mais on peut pas dire qu'ils soient agréables, parce que c'est bruyant. Parce qu'ils sont très sonores. Parce qu'ils sont à proximité. Donc le bruit agréable que moi je perçois ici, chez moi dehors [dans le jardin], c'est les oiseaux. Et ça je les entends sovent. Et si je sors dans la rue, je les entends plus, on les entend rarement dans la ville, les oiseaux. Parce que c'est couvert par d'autres bruits qui sont... Donc oui c'est sur que c'est important et... ce qui contribue pour moi à l'esthétique d'un paysage c'est son silence. Je pense et là je pense par exemple à un paysage de montagne sous la neige. C'est silencieux et ça c'est beau. La beauté du silence. (Inès, C1, 1er entretien)

Le bruit est souvent associé à un paysage urbain qui devient inquiétant quand il est silencieux [§ Le spectacle de la vie] et auquel s'oppose le silence de la nature.

Alors sonore, justement c'est pas du tout naturel ; c'est que des bruits de voiture, de klaxons, d'embouteillages. T'as pas du tout de... Donc c'est très, très urbain et pas du tout... pas du tout naturel. C'est vraiment le contraire du naturel. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Il y a des éléments sonores qui se retrouvent dans plusieurs entretiens, tel le bruit des sirènes, des avions ou des hélicoptères, mais aussi du fourmillement de la vie quotidienne.

Bah là, il y a l'école, l'école, donc il y a les enfants en fonction des sorties, des, des cours de récréation, des. Où les sorties, par exemple, là quand ils sortent en groupe là, pour une sortie. Ça fait un espèce de brouhaha d'enfants mais... y a ce bruit là, surtout. Puis après c'est les sirènes, ici

y a beaucoup de sirènes, parce qu'il y a l'hôpital Bichat. Y a toujours des sirènes de police, ou d'ambulance, ou de pompier et ça, c'est très fréquent quoi. Et ça c'est pareil moi j'ai toujours été baigné avec ce son là. Parce que j'étais à côté de l'hôpital Bichat aussi à St-Ouen. Donc c'est les sirènes. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

On a quoi comme son ici ? C'est les bruits de voiture, c'est le bruit des voitures de police, c'est le bruit des camions de pompiers, euh... les bruits des motos. Je veux dire c'est pas agréable comme bruit. Moi j'aurais bien aimé entendre les oiseaux, je sais pas... euh... Mais là que des bruits sonores et... nuisibles pour moi, pour mes oreilles. C'est pas des jolis bruits. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Là où j'habite c'est une petite allée relativement calme. L'accès est contrôlé par un portail. Le mercredi après-midi, le week-end, en fin de journée on entend les enfants qui jouent derrière sur l'esplanade en béton qui est le toit d'un parking souterrain. Ils jouent au foot ou font du vélo. Avec la fenêtre ouverte on les entend rire et jouer. [...] En bas il y a aussi une salle qui était utilisée, à un moment, pour des fonctions religieuses et le dimanche matin on entendait des chants. ça nous renseignait sur le jour et l'heure ! [...] Quand il y a la fête de l'aviation au Bourget il y a des avions de chasse qui passent et si on est dehors, par exemple au parc, on est obligé de se boucher les oreilles... le bruit ça fait vraiment mal ! [...] Quand j'étais au collège à Dugny, quand on avait cours, on entendait pas les profs parler tellement les avions faisaient du bruit ! Ailleurs on entend les passages du tramway ou du RER, les voitures, etc (Kevin, B2, 1er entretien)

Avant, il y avait énormément d'hélicoptère qui survolaient, ce qui est quand même une autre présence sonore du paysage. Un hélicoptère je pense de la gendarmerie qui, contrôle ou je sais pas ce qu'ils font. C'est très oppressant d'avoir des, te sentir contrôlé tout le temps. [...] Ça aussi c'est un paysage sonore. Y a l'aéroport Charles-de-Gaulle qui est vraiment pas très loin, suivant

le sens des vents, c'est très présent, et une sonorité aussi qui est pas celle de la grande ville. (Léon, B3, 1er entretien)

Pour nous décrire leur expérience d'un paysage, nos interlocuteurs évoquent aussi le toucher : la sensation donnée par une matière sous la main ou sous les pieds.

J'aime beaucoup toucher, je suis très visuelle, mais j'imagine ce que ça peut faire sous la main. Quand je parle de « murs lépreux » je vois le mur qui s'écaille, qui s'effrite. Je pense à ma main qui va le toucher, le doigt qui va appuyer pour voir si ça va continuer à s'effriter. (Christine, B3, 1er entretien)

Dans mes trajets quotidiens, je ne marche jamais dans l'herbe, il y en a pas, enfin il y en a un peu mais c'est des réservoirs à crottes de chiens. Les revêtements... il y a quelques ruelles où il y a du vieux pavé [...] D'endroits un peu sablonneux il y en a presque pas. Enfin, au Parc de La Courneuve on marche sur la terre, sur des chemins, et on peut marcher sur les pelouses. Mais en gros, le revêtement est uniforme, c'est du bitume, quoi. (Kevin, B2, 1er entretien)

La distinction entre un paysage urbain (le béton) et un paysage naturel (l'herbe) passe aussi par le toucher.

Je peux pas voir que du béton, quoi, à un moment j'en peux plus du macadam, du béton... Tu vois faut que je marche dans la boue, faut que je sois... dans la nature quoi. [...] Tu te poses, t'es dans l'herbe, tu t'assois dans l'herbe. Et je préfère être assis dans l'herbe que sur un banc quoi. J'aime bien le contact moi... direct avec... avec la nature. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Après le visuel et le toucher, l'odorat est la troisième composante que je trouve importante dans un paysage. On fait des associations olfactives avec des endroits, des souvenirs d'endroits. Par exemple, quand je fais Bondy-

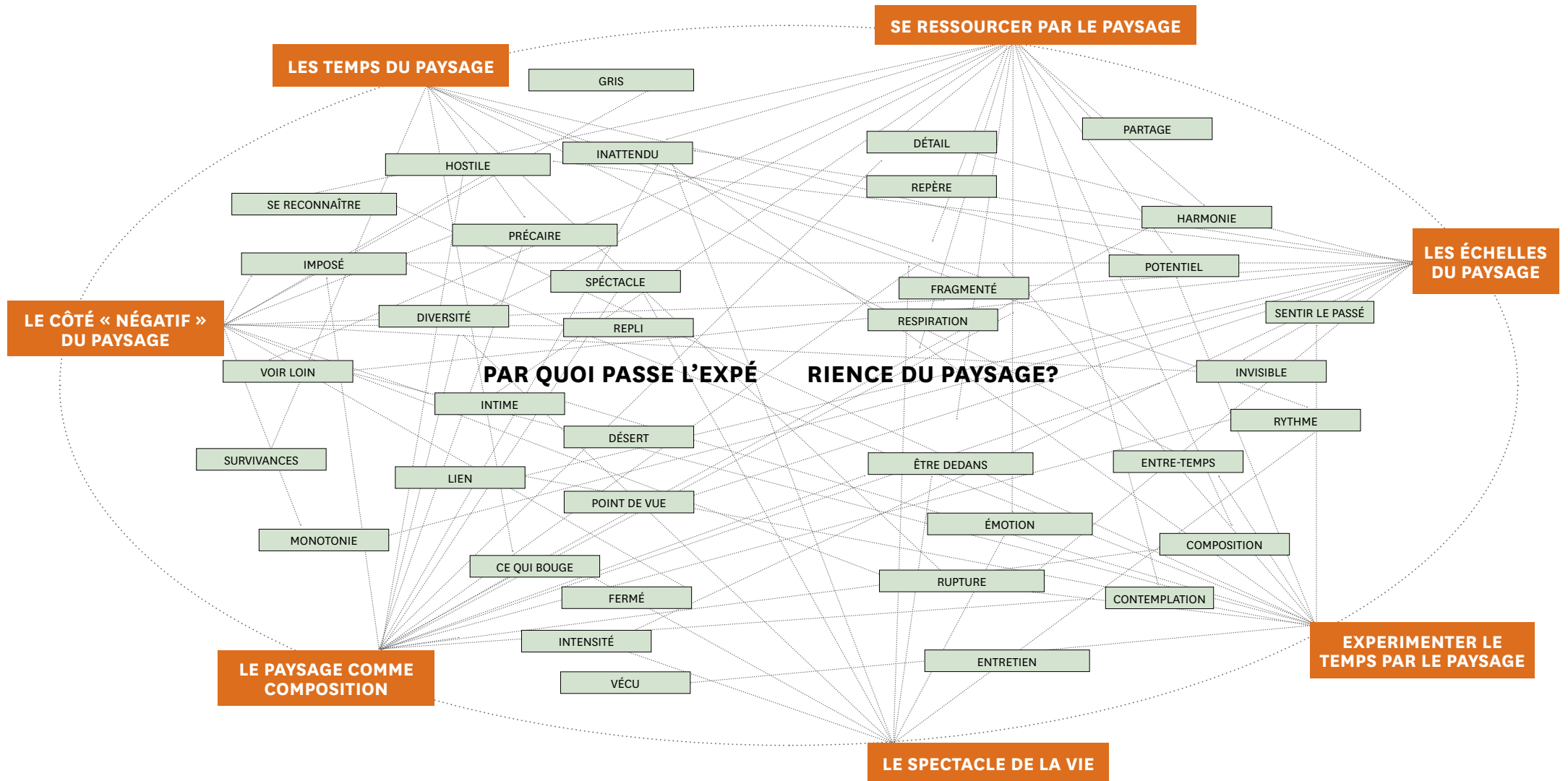


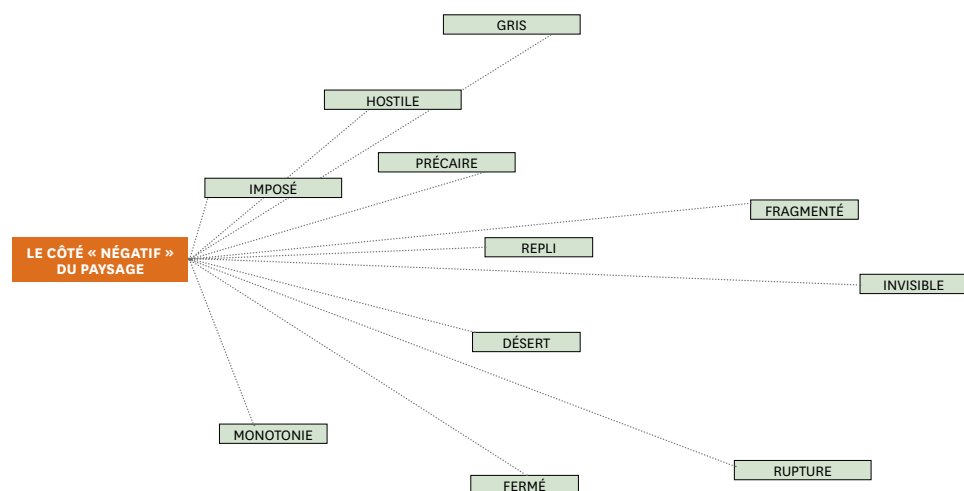
Montreuil en voiture, quand j'arrive à Montreuil, rue de Paris, je sens l'odeur de la pollution. J'ouvre la portière et, première chose, [elle inspire], cet odeur de pots d'échappement. (Christine, B3, 1er entretien)

A proximité des infrastructures ça sent la pollution. C'est pas très agréable. Sur le pont à côté du stade Géo André, par exemple, je dirais que ça sent la Seine-Saint-Denis, qu'on entend la Seine-Saint-Denis et qu'on voit la Seine-Saint-Denis. [...] Au Parc de La Courneuve il n'y a pas du tout les mêmes odeurs, ça sent à peu près la forêt, la nature, la prairie. L'automne ça sent les feuilles mortes. (Kevin, B2, 1er entretien)

LA CONSTELLATION SEMANTIQUE

LES FAMILLES DE SENS





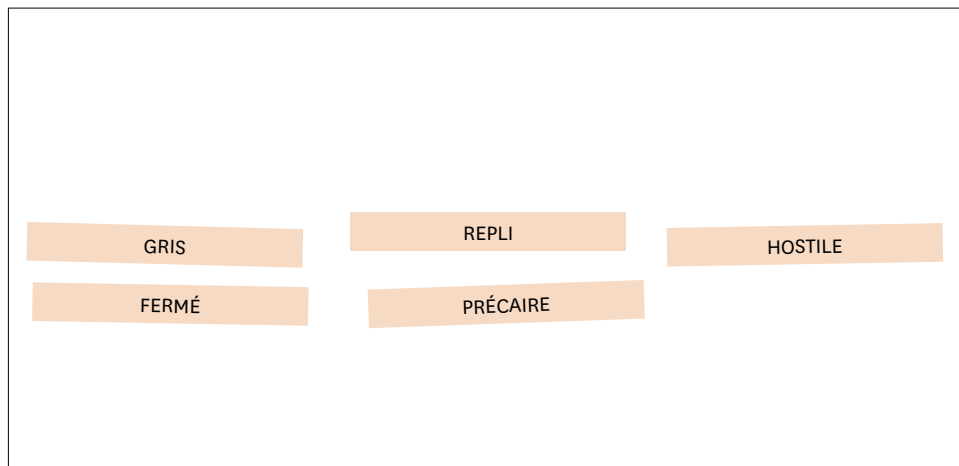
LE CÔTÉ «NÉGATIF» DU PAYSAGE

Dans les récits de nos interlocuteurs cet aspect est souvent le premier à ressortir, une sorte de «défoulement» obligatoire mais aussi attendu. Un « récit d'habitudes » acquis, et bien entraîné par les médias, qui doit, de manière générale, absolument figurer dans un discours sur la Seine-Saint-Denis.

Un imaginaire qui, à chaque fois, doit être reconstitué pour être bien surs que l'on parle du même endroit. Un espèce de préambule obligatoire qui est propédeutique à toute réflexion. Même si cela ressemble à un leitmotiv que l'on répète de manière systématique, et que l'on a pu trouver dans d'autres recherches, il nous semble intéressant de pouvoir le déployer sur le thème du paysage pour comprendre comment même cette dimension qui devrait à priori échapper de cet imaginaire négatif du 9-3, en réalité en fait partie.

Une idée d'imposition, de ne pas avoir vraiment le choix, émerge des récits de nos interlocuteurs, qui se sentent victimes des politiques qui ont investi, dans l'histoire, ce territoire. La fragmentation et la rupture dues aux infrastructures en sont un exemple. Mais victime est aussi le paysage qui devient dans leurs récits, gris,

« Il y a plus de béton que d'espaces verts. La présence de l'eau on la voit peu. Les grands ensembles sont hostiles pour toutes les légendes métropolitaines qui peuvent s'y passer et pour l'architecture. Le pavillonnaire est hostile parce que c'est ennuyeux, par la morosité qu'il dégage » (Kevin, B2)



KEVIN, B2, 2ÈME ENTRETIEN

de béton, monotone, avec une « nature géométrique », triste... et la relation entre la morosité du paysage et la tristesse des personnes est très liée et en fait, engendrerait chez les Autres (des autres départements) une réelle méconnaissance du territoire et de sa valeur paysagère. Un paysage qui, bien qu'il existe, devient alors invisible et non reconnu. Une idée négative du paysage qui s'exprime toujours de manière très générale, à la grande échelle, mais qui change ou prend une coloration légèrement différente dès qu'on évoque des détails, des lieux spécifiques. Une fois de plus l'articulation entre la petite et la grande échelle devient indispensable.

UN PAYSAGE MOROSE

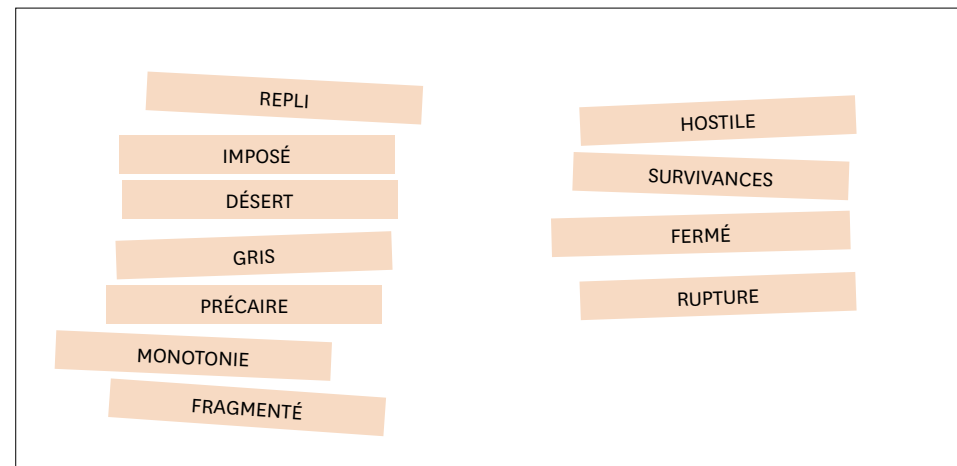
Le paysage est vu comme le responsable de la santé psychique mais plus largement du bien-être des ses habitants (§ Se ressourcer par le paysage). Une relation

stricte est donc tissée entre ce qu'on voit et ce qu'on ressent.

Moi je trouve que c'est un paysage très très dur, en fait. Je pense que, si j'habitais ici, j'aurais des chances d'être en psychiatrie, en fait. (Léon, B3, 1er entretien)

Quand on se lève le matin, et qu'on ouvre ses fenêtres et qu'on a un beau paysage devant soi, c'est agréable. Mais quand on ouvre les fenêtres, qu'on n'a que du béton, que des bâtiments, croyez moi que la journée, elle commence un peu mal. [...] Quand on a un paysage qui est tout le temps monotone, morose... c'est pour ça, je pense, qu'il y a beaucoup de gens qui sont en dépression, déprimés. Il y a le paysage, aussi, qui joue... il n'y a pas que l'environnement familial ou du travail. Il y a l'environnement, aussi, dans lequel nous habitons, nous travaillons, ça aussi c'est important. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Malheureusement je ne connais pas Saint-Denis, donc je n'ai ni la ville qui vie, qui me plaît, ni la campagne. Donc mon expérience du paysage à Saint-Denis est désespérante. Je déprime complètement. Voilà. Par contre,



CAMILLE, C4, 2ÈME ENTRETIEN

je vois qu'il y a des belles infrastructures pour qu'on travaille dans les meilleurs conditions. Mais on est pas amené à découvrir l'environnement. (Gilles, D1, 1er entretien)

Pas de transports, pas de lieux de loisirs, pas de jardins publics, des paysages pas très jolis, des tours, des barres d'immeubles horribles. Et vous les concentrez sur une petite ville Clichy-sous-Bois. L'emploi qui est pratiquement inexistant... tout ça crée un mauvais climat. C'est un mauvais paysage, virtuel. Parce que quand je dis paysage, ça englobe un tout. Il y a le paysage visuel, qu'on voit, il y a le paysage qu'on vit, le paysage social. Et il y a le paysage, comment vous dire ça... comme climat. Et tout ça c'est pesant. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Le Bourget centre c'était au moins un peu plus vivant qu'ici. Parce que quand même on est un peu à l'extérieur du centre. Il y a la poste... et c'est au moins un peu plus actif. Et oui, cette tristesse... c'est aussi un peu les couleurs. Tous les bâtiments sont un peu gris, et avec le temps qu'il y a souvent... La même couleur, pas beaucoup de vie, pas beaucoup de lieu de rencontres... Juste ici, cet espace là, autour de l'aéroport comme ça, et c'est quand même un lieu très... habitant. (Emma, A3, 1er entretien)

UN PAYSAGE IMPOSÉ : S'ADAPTER, NE PAS AVOIR LE CHOIX

L'imposition n'est pas simplement ressentie comme une impossibilité de la part des habitants à choisir leurs lieux de vie, mais aussi comme une impossibilité du côté des politiciens qui subiraient, eux aussi, ces choix.

On s'adapte parce qu'on n'a pas le choix, surtout. On s'adapte parce qu'on a pas où aller. On s'adapte parce que, malheureusement, la vie fait qu'on ne peut pas aller ailleurs. Et on finit par s'adapter malgré nous. Mais c'est pas un choix, c'est un fait. Moi j'aurais choisi, j'habiterais pas Clichy-sous-Bois. Ça, non. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Ce paysage est imposé. On dit « il y a besoin de logements », on casse ce qu'il y avait avant et on construit. Le maire va dire « on m'impose de construire des logements ». (Kevin, B2, 2ème entretien)

UN PAYSAGE D'ALIÉNATION

Un paysage qui refléterait et traduirait la gestion de ce territoire du point de vue social et politique. La construction d'un dangereux entre-soi social et «infrastructurale» mais aussi paysager. Une homogénéité des personnes qui crée une monotonie paysagère et qui à la fin amène à la disparition de soi.

Fermé... les vues sont fermées et c'est plat. Il y a des immeubles partout. En plus, le département est enfermé sur lui même. Le tramway c'est « infra- » et les bus aussi. Il n'y a que le RER, la ligne 5, la 7, les autoroutes. (Kevin, B2, 2ème entretien)

La plupart des patients sont nés ici, vivent ici. On sait qu'on est au fin fond du 93, à la limite, à 2-3 kilomètres, tu es dans l'Oise et tu es dans la campagne. Et ils en parlent quand même, de qu'est-ce que c'est comme type d'aliénation... les paysages qui sont proposés dans ces espaces urbains là. Alors, il y a cette idée du Grand Paris, c'est aussi comment les classes sociales, on le voit, sont en train de muter. Là on voit qu'on est pratiquement les seuls d'origine européenne dans le supermarché, etc. Et en fait, c'est en train de migrer parce que il y a encore beaucoup de logements sociaux. Il y a des gens qui s'insèrent dans la société qui vont construire plus loin et sortir de cette espèce de chape de plomb, de déterminisme social, aussi. Là on est dans un coin où y a encore un peu de verdure, mais toutes les cités qui sont autour c'est vraiment des espaces où on se sent limite en prison, par moment. Ils sont très délimités, très quadrillés par la police. Desservis aussi, y a encore des transports qui sont privatisés, de plus en plus. Mais le soir, à partir de 21h, sans bagnole, c'est très difficile de se déplacer. (Léon, B3, 1er entretien)

C'est un laboratoire, je me sens dans un laboratoire. Véritablement un paysage laboratoire de gestion des populations. (Léon, B3, 1er entretien)

UN PAYSAGE PRÉCAIRE

La précarité concerne non seulement les personnes (à cause du manque de travail, de la pauvreté, etc...) mais aussi les infrastructures qui sont de plus en plus en déshérence. Un paysage qui s'exprime aussi par le manque d'activités, un «désert» que l'on peut ressentir à cause du manque de diversité.

Là, tu vois, il est 18h c'est en train de tout fermer, à part le supermarché. C'est fini. Il n'y a plus rien. [...] Et après, il n'y a que les urgences où c'est ouvert, un endroit où il fait chaud et où il y a de la lumière. Je sais que des gens qui vivent dans le quartier, donc qui sont fous, ils vont souvent là, le soir, pour boire un café, pour trouver une communauté de gens qui sont quand même des gens éclatés, des gens qui se font arrêter par des flics, qui ont été blessés. Enfin, c'est l'horreur. Mais c'est un endroit où, en effet, tu peux boire un café. C'est quand même très significatif. Et c'est ouvert 24h/24. Et c'est un peu sur ce territoire là, c'est le seul lieu, en fait. C'est un lieu de vigie. Tu pourrais faire une enquête sociologique là, c'est un endroit complètement hallucinant. (Léon, B3, 1er entretien)

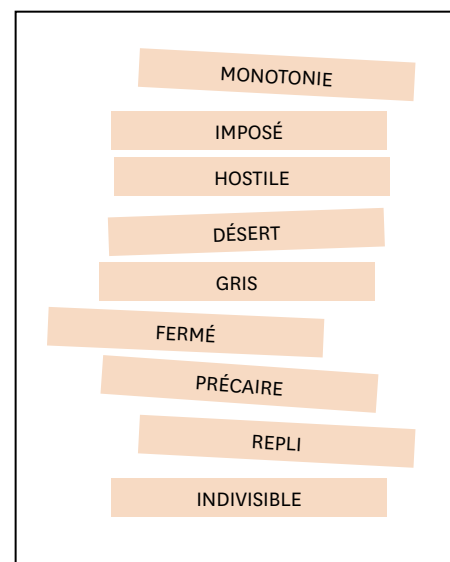
Ça laisse un espoir qu'il va y avoir de la vie dans quelque temps. Mais pour l'instant, il n'y a rien. Et on ne connaît pas Saint-Denis, on n'a pas d'église, on n'a pas de vieilles bâtisses, on n'a pas de commerces, on a rien. Donc on se rabat aux gares, aux bâtiments qui parfois... (Gilles, D1, 1er entretien)

Précaire c'est aussi les gens, c'est l'état des immeubles, c'est des choses qu'on installe et qui sont casées assez rapidement. L'hostilité de cet environnement pas beaucoup de commerces, des chaussées défoncées, des ordures... et monotonie des barres grises. (Christine, B3, 2ème entretien)

Précaire... il y a énormément de gens en situation de précarité de l'emploi, du logement ... et ça se ressent dans le paysage: manque d'entretien, déchets... A Saint-Denis, à Aubervilliers - tout ce qui est proche du périphérique - même à Montreuil il y a des bidonvilles! Je ne parle même pas des squats qui brûlent, des logements sociaux non réhabilités, là je parle vraiment des gens qui vivent en bidonville car c'est encore plus impressionnant! (Kevin, B2, 2ème entretien)

Je pense à un camps de Roms vers Bricoman, énorme, un manque de propriété... et la solution n'est pas de les mettre dehors, mais d'organiser les choses avec un point d'eau et des sanitaires, déjà. (Anne, B4, 2ème entretien)

Précaire est aussi le paysage des déplacements: non seulement ceux liés aux transports qui ont été décrits comme un des points problématiques (et très reconnus) de la Seine-Saint-Denis, mais aussi ceux du piéton qui sont fortement influencés par un paysage jugé trop monotone.



GILLES, D1, 2ÈME ENTRETIEN

On met un temps fou pour se déplacer aujourd'hui. [...] Si je veux aller au Raincy, je suis obligée de prendre 2 bus et les bus passent tous les quinze minutes. Alors, je suis désolée mais je prends ma voiture et en 10 minutes j'y vais. (Anne, B4, 1er entretien)

Douze minutes de train, c'est vrai que c'est rapide. Mais une fois que tu es à la gare, pour circuler dans les autres villes, il te faut une voiture ou tu prends le bus. Sinon tu ne peux pas circuler. [...] Ça c'est super important, alors ça fait peut-être pas partie du paysage, mais c'est les usages. Le handicap, ici, c'est le transport. (Frédérique, A1, 1er entretien)

C'est compliqué de marcher à Villepinte ! J'ai mis pas mal d'années, mais j'ai fini par comprendre cette histoire: pourquoi à Villepinte je ne marchais pas beaucoup ? On marchais jusqu'à l'école, mais même quand c'est à moins de 500m il y a beaucoup de parents qui ne marchent pas, qui accompagnent les enfants en bagnole. Et pourquoi ? C'est dans une réflexion plus récente sur les écoquartiers que j'ai compris ça : marcher ou pas marcher c'est pas mal dû à la nature de la séquence qu'on a à traverser. J'ai posé la question à beaucoup de gens et ça m'a conforté : en fait, le paysage dans lequel on a envie de marcher... il fait qu'il y a une séquence relativement animée, rythmée et variée. Et si c'est une séquence soit ennuyeuse, soit moche, soit trop longue, on va pas avoir envie d'y aller à pieds. (Isabelle A4, 1er entretien)

UN PAYSAGE FIGÉ

Une certitude anime presque l'ensemble de nos interlocuteurs : à l'extérieur, la Seine-Saint-Denis a une très mauvaise réputation et le paysage n'étant perçu comme pas attractif ne fait qu'entériner cette opinion. L'idée d'attractivité du paysage se construit, là aussi, sur un stéréotype paysager qui l'associe

inévitablement à une idée de nature bucolique sans aucune place pour l'aspect culturel, urbain. Ils sont donc stupéfiés quand, de l'extérieur, on apprécie et on reconnaît ces particularités.

J'aime bien la campagne, les montagnes, la mer, les rivières. Nous, ici, c'est que des murs de béton. On a un bois, certes. Mais sinon... [...] Par contre on a des beaux endroits en Seine-Saint-Denis c'est vrai. On a des villes qui sont très fleuries. Malheureusement c'est pas le cas de chez nous, ici à Clichy. Mais c'est vrai qu'il y a des endroits magnifiques. C'est vrai que le paysage clichois c'est triste, voilà. Le mot c'est la tristesse. Il n'y a pas de couleurs, et ça, moi, je trouve que ça finit par peser, à force. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Seine-Saint-Denis... on en a une image a priori négative, populaire, cité, violence... On imagine pas qu'en Seine-Saint-Denis, il y a cette diversité d'habitats et de populations, et d'ambiances et de cultures. (Inès, C1, 1er entretien)

Hostile... parce que c'est pas connu, parce que on entend beaucoup de choses sur la sécurité dans ces endroits là... tu as l'impression que c'est hostile, alors que quand tu parles aux gens qui y habitent ou quand tu y vas tu te rend compte que ce n'est pas hostile du tout. C'est beaucoup dans la tête, en fait. (Rosa, A4, 2ème entretien)

Ils sont souvent plutôt surpris d'une façon positive. Par rapport à ce qu'ils se faisaient comme image... même les gens de Versailles, l'autre fois qu'on a promené... C'était vraiment un public atypique, pour nos contrées. Parce que c'est plutôt des gens qui avaient des hauts revenus, des gens de soixante ans, confortables et tout, mais qui font des sorties culturelles. Ils ont même fait un gros mot de remerciement au président de l'association. Ils étaient assez époustoufflés de ce qu'on leur racontait, des choses en transformations, de ce qu'ils voyaient. Parce que les gens n'ont pas forcément ces images là. On sait, par exemple,

que depuis trente ans il y a énormément de choses qui se créent en Seine-Saint-Denis, graphiquement, musicalement, il y a tout le mouvement hip-hop qui avait commencé aux Etats-Unis. Et une grosse partie des gens qui ont été les fers de lance de tout le mouvement hip-hop sont de Seine-Saint-Denis. Les NTM, enfin... tous les groupes un peu connus, les chorégraphes Gabin Nuissier... il y en a plein ! (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

... et si on y habite il faut aussi être engagé, lutter contre cette image stéréotypée du département. La Seine-Saint-Denis demanderait alors une attitude active, engagée dans le rachat d'image et non pas passive, neutre et désintéressée...

Que les gens voient la réalité, au lieu que ce soit par des fantasmes des journaux, des média. Et puis les idées qu'ils s'en font, qu'ils colportent. Que les gens se rendent compte de la richesse déjà architecturale suivant ce qu'ils veulent déjà découvrir. Mais l'engagement c'est ça : qu'ils s'intéressent un peu au territoire. C'est pas spécialement pour s'héberger à pas cher. C'est aussi parce qu'il y a un petit engagement moral. Alors en fonction de leur séjour, de la durée, de leurs possibilités. Mais voilà, c'est un peu un engagement qu'ils ont. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

UN PAYSAGE HOSTILE

Le paysage peut devenir hostile, il rend la vie difficile, il engendre la peur, il est laid, blessant et brutal par les sentiments qu'il déchaîne. Le paysage n'est pas un allié, il devient vraiment un ennemi.

Moi ce qui me choque c'est l'entrée dans la rue de Paris qui est d'une laideur... avec d'un côté Carrefour et de l'autre la CGT. Cet aménagement, qui a été fait dans les années fin 70-80, peut-être c'est incongru ! Il y a un espace pié-

ton avec des arbres mais qui est juste... beurk ! C'est juste la laideur. C'est dans la même famille que Bobigny préfecture ! [...] Il y a quand même des paysages qui m'horripilent ! Par rapport à ce qui a été construit, à ce qu'on construit... il y a des choses hostiles, des paysages laids ! Par exemple Bobigny c'est juste une horreur ! C'est gris, imposé, fermé ! Donc, oui, il y a de ça ! (Corinne, C3, 2e entretien)

La brutalité fait partie de la banlieue. Si on cherche à évoquer un paysage qui soit représentatif de cette banlieue et qui la symbolise... on va aller chercher une image qui contienne cette brutalité ! Si on cherche à représenter le paysage comme moi j'aime... je vais l'éviter, la brutalité, parce que moi je cherche des paysages d'harmonie, avec une géométrie où il y a des pleins, des vides, des profondeurs, des dialogues. De mon point de vue personnel, je cherche à éviter la brutalité. (Isabelle, A4, 1er entretien)

Il y a plus de béton que d'espaces verts. La présence de l'eau on la voit peu. Les grands ensembles sont hostiles pour toutes les légendes métropolitaines qui peuvent s'y passer et pour l'architecture. Le pavillonnaire est hostile parce que c'est ennuyeux, par la morosité qu'il dégage. (Kevin, B2, 2ème entretien)

Hostile, oui, quand il y a trop d'immeubles. [...] La densification... voir tous ces immeubles qui poussent comme des champignons à Livry, qui est une ville charmante, justement parce que c'est une ville pavillonnaire ! (Anne, B4, 2ème entretien)

Les Infrastructures, jouent sans aucun doute un rôle dans cette hostilité. Non seulement elles coupent mais elles augmentent la complexité des vues, des échelles rebattant l'homme à une échelle trop petite, presque invisible.

A côté du Stade Géo-André il y a un espèce de noeud d'infrastructures. Il y a un pont qui passe au dessus de la A86, le tramway y passe aussi, et la voie ferrée en dessous. Quatre routes s'y croisent. Quand on est sur le pont on voit les voies ferrées, le clocher de la mairie de La Courneuve, les futurs anciens entrepôts Eurocopter. C'est l'un des seuls endroits du quartier où on prend un peu de hauteur. On est exposé aux quatre vents et on sent... comment dire, c'est hostile, comme ambiance. On a l'impression que si on est là... on n'a rien à y faire, on passe juste par là pour aller d'un endroit à un autre. J'évite vraiment de passer par là. [...] Il n'y a personne, sauf des voitures, des trains, du vent. ça sent pas bon. Il n'y a pas un arbre. [...] C'est ultra-minéral. Devant le stade, il y a des des grands projecteurs pour éclairer le stade la nuit. Ils font je ne sais pas combien de mètres de haut, en ferraille. C'est assez hostile. Quand j'imagine ce lieu, quand je vous le raconte, l'image que je me fais dans ma tête c'est forcément sous le ciel gris. (Kevin, B2, 1er entretien)

Il y a une chose à Bondy qui est épouvantable, l'autoroute A3 ça passe dans Bondy... et avec la nationale ça fait un amasement d'infrastructures. Il y a un triangle entre trois communes de Bondy, Bobigny et Noisy le Sec et à ce niveau là tu as le Pont de Bondy, où tu as aussi une station du tramway et l'accès à la A3, direction Roissy. Donc tu as plusieurs grandes routes et toujours beaucoup de circulation. La N3 continue sur Bondy et coupe vraiment la ville en deux. Et au niveau du pont de Bondy, la A3 monte sur pilotis et passe à côté des maisons... et ça doit être épouvantable pour les gens qui y habitent, à quelque mètres seulement de l'autoroute ! (Christine, B3, 1er entretien)

Pendant la journée et surtout la nuit, le paysage assume encore plus un caractère négatif et hostile et tout l'imaginaire se déclenche pour arrêter tout désir ou idée de découverte.

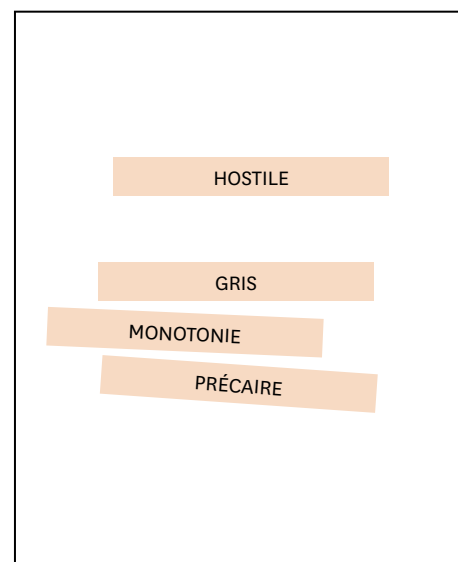
Ça cartouche un peu dans le coin, on entend dans les médias, mais moi j'ai jamais eu dans ce paysage là... tout le monde m'avait dit « fait gaffe, ne rentre pas tard », etc. Je n'ai jamais eu un problème à part la violence de la Police qui des fois, fait des arrestations pour chopper des sans-papiers. Là, à la station où tu es descendue, parfois, il y a des CRS qui quadrillent, qui chassent des gars, où je ne sais pas quoi. Enfin, la violence... on peut se poser la question d'où elle vient. Parce que c'est quand même un endroit très fantasmé. Depuis 2005, d'autant plus quand il y avait eu les émeutes, etc. Ils se passent des choses, c'est évident. Mais je pense qu'il y a des territoires... Je me suis beaucoup promené à pied dans ces lieux, c'est vraiment incroyables au niveau des architectures. Tu changes d'ambiances totalement et c'est aussi lié à l'architecture : on a pensé d'y mettre quelques arbres ou pas? Est-ce qu'il y a des endroits pour se retrouver ou pas? Il y a très, très peu de cafés ou des trucs comme ça, des espaces... les liens sociaux doivent se faire dans les espaces privés. A part l'été quand on peut aller dehors. Mais tu sens que tout est quadrillé par les choix municipaux des écoles, mais y a pas eu vraiment d'espaces, à part des parcs, ici, il y en a quand même deux. Le parc du Sausset, qui est juste à côté, qui est un truc assez moderne. Et le parc de la Poudrerie, qui est pas très loin non plus, là où il y a eu un meurtre dernièrement. Il y a, en effet, une certaine violence. Là c' était un meurtre fait par un fou qui était dernièrement dans ce service là, qui a tué quelqu'un. Et ça, c'est des psychoses qui font parties du paysage, c'est-à-dire : à partir d'une certaine heure. En tout cas, les gens qui sont dans l'association disent que c'est très compliqué de sortir, par exemple. Parce qu'il y a tout un imaginaire qui en effet, je pense, est lié à des choses vues ou entendues ou vécues. Le soir... c'est vide, le supermarché ferme c'est terminé. (Léon, B3, 1er entretien)

On fait soit à pied, soit en vélo, l'autre groupe a fait son parcours en voiture parce que voulait voir un peu plus large et n'avaient pas trop envie... c'est des gens de Versailles, donc ils

étaient pas trop habitués au décor social. Donc ils se sentaient pas trop à l'aise de marcher à pied. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

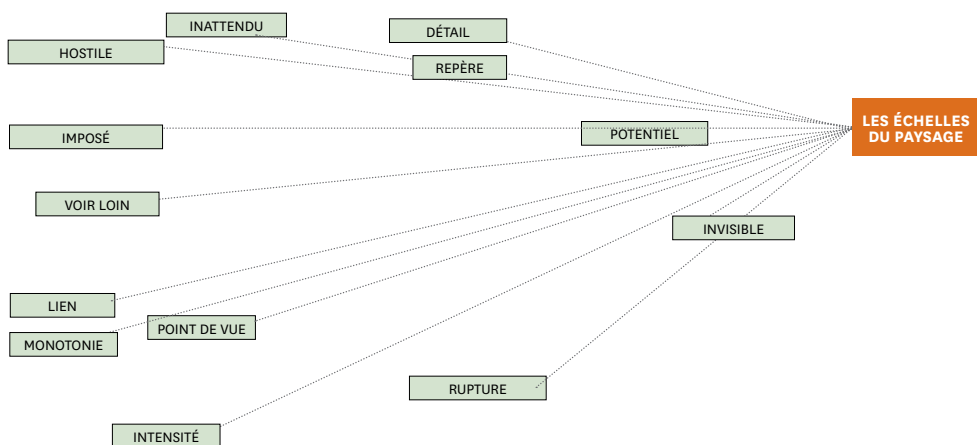
L'hostilité se dégage aussi dans la rapidité du changement qui ne permet pas forcément de pouvoir inscrire les générations actuelles et les prochaines.

Le paysage a quelque chose aujourd'hui en Seine-Saint-Denis d'un peu blessant, je veux dire. C'est une espèce de négation, de ce qu'on a été, de ce qu'on a vécu. Et en même temps c'est un désir de sortir des pesanteurs, justement, du quotidien. Le paysage c'est quelque chose de vraiment mouvant dans une vie. Et peut-être je dirais la douleur doit jouer... c'est surtout la rapidité avec laquelle la transformation s'est faite. Il y a des changements de paysage qui se sont faits sur des siècles. Et là... ça se fait sur une vie. Et quand des gens, au bout d'une vie, ont l'impression que c'est le contraire de ce qui était au début... C'est peut-être que le paysage c'est aussi dans le mental. Sa vie, la négation de sa propre vie. (Pierre B1, 1er entretien)



CHRISTINNE, B3, 2, 2ÈME ENTretien





LES ÉCHELLES DU PAYSAGE

Dans les récits de nos interlocuteurs, l'expérience du paysage fait souvent référence à une pluralité d'échelles, souvent imbriquées entre elles. Le mot « échelle » est mobilisé principalement pour identifier un rapport qui se construit à partir de la présence d'un corps immergé au milieu des réalités du monde sensible, et qui en constitue la mesure. Ce rapport se décline d'abord, et de manière prédominante, par la vue et le fait que le regard puisse ou non s'ouvrir sur une étendue, sur un horizon dégagé, perçu comme quelque chose qui peut donner lieu ou s'accompagner d'un sentiment de respiration. Si cette possibilité de voir loin « fait » paysage, c'est aussi parce qu'elle permet à certains éléments dans le paysage de ressortir et de devenir des repères.

En tant que «opérateur de transformation», l'échelle joue un rôle sur le plan de l'existence, car elle établit et articule le lien entre des réalités différentes. Elle instaure des relations qui peuvent permettre ou pas le va-et-vient d'une réalité à une autre, du grand au petit, du proche au lointain, d'ici à l'ailleurs, et vice-versa. En ce sens, l'expérience du paysage peut prendre de l'intensité à partir de certains détails qui, bien que fragiles, agissent comme des « métaphores paysagères », capables

« J'ai pris une photo, on voyait à la fois, le pont, on voyait un bateau qui passait, le chemin de fer et un avion. Donc... il y a une espèce de concentration, à la fois un isolement et une espèce de concentration... d'horizons en même temps. »
(Pierre, B1)

d'ouvrir un passage. Mais elle peut aussi être réduite ou même bloquée face à une échelle spatio-temporelle ressentie comme subie, pour des raisons historiques, pour l'imaginaire qui la marque ou, encore, pour l'hostilité qu'elle peut engendrer sur le plan de la vie quotidienne.

Du coup, ma question c'était « qu'est-ce qu'on on pourrait retravailler dans les aménagement des espaces publics, de modes de transports, d'usages, qui pourrait faire peut-être un lien entre leur extrême et mon extrême » ? Et de rejoindre un peu les deux parce qu'on est peut-être chacun à un bout du curseur mais la qualité de vie dans ces banlieues là pourrait être dans l'intermédiaire, et qu'on pourrait travailler à ré-qualifier certaines rues pour que le paysage soit agréable... rejoindre les extrêmes, tisser des liens entre les échelles, aussi ... du très grand, du très petit, du loin ... et de voir comment le tracé d'une rue et la manière dont elle est aménagée va impacter sur l'ensemble du quartier et du coup sur la plus grande échelle, [par exemple] sur le Clos Montceuleux, qui est une zone pavillonnaire très déstructurée parce qu'elle a été composée au gré de la loi Loucheur en 1920 qui a autorisé les paysans à tracer une rue dans leur champs et des rue transversales, à découper des parcelles et à les vendre. A partir de ce principe là, selon que la parcelle était grande, le lotissement était grand et donc il avait ce qu'on trouve dans les cartes IGN de la banlieue des lotissements en arrête de poisson ou un cercle concentrique avec des étoiles, et des formes géométriques qui se sont incrustées dans le paysage qui était agricole et qui est devenu extrêmement dense parce que découpé en toutes petites parcelles, 500-1000 mètres carrés au max alors qu'auparavant les champs faisaient plusieurs hectares. Donc à partir de 1920 il y a un changement d'échelle autour de la banlieue qui est monstrueux, qu'on n'oserait plus faire, maintenant. Le Clos Montceuleux à la particularité d'être installé sur des champs qui étaient tout petits et donc

chaque paysan, chaque agriculteur a pu tracer son petit bout de lotissement mais il n'y a pas eu des plans d'aménagement d'ensemble et donc il est particulièrement labyrinthique, il a un plan qui n'est pas lisible : il n'est pas en arrête de poisson, il n'est pas en étoile. A Tremblay en France il y a un quartier où il y a toutes les régions de France : le Languedoc, la Champagne, les rues se suivent et ont les noms des régions de France, les noms, je veux dire, qui sont inscrits dans une géométrie, c'est cohérent, c'est lisible, etc... Le Clos Monceuleux, c'est tout et n'importe quoi ! Il n'y a pas de cohérence, ni dans le noms des rues, ni dans le tracé des rues. Si on connaît un peu on sait qu'à pieds ou en voiture cette rue là va nous mener quelque part, mais il y a plein de rues qui mènent nulle part ! Parce qu'elles tournent en rond, font des boucles, elles desservent en fait des zone pavillonnaires qui ont été tracées par chaque agriculteur dans son champs. (Isabelle, A4, 1er entretien)

La banlieue, c'est des gens qui sont... c'est ni une ville, ni la campagne, c'est entre les deux. Et... c'est souvent artificiel donc, en plus l'image de Saint-Denis, c'est quand même une image banlieue. Ce côté banlieue est dénaturé. Vienne n'a pas de banlieue. Vienne est une ville où on passe directement à la campagne. On est dans Vienne, et après on se retrouve dans un village. Le phénomène banlieue, c'est un phénomène français. On a une ville, Paris est tout petit, c'est quatre fois plus petit que Vienne. Et après on se tape des banlieues à n'en plus finir, qui sont inhumaines. Moi je me perds et après on se trouve à la campagne. C'est quand même curieux. (Gilles, D1, 1er entretien)

J'ai pris une photo, on voyait à la fois, le pont, on voyait un bateau qui passait, le chemin de fer et un avion. Donc... y a une espèce de concentration, à la fois un isolement et une espèce de concentration... Je veux dire d'horizons en même temps. Tout était rassemblé, les moyens modernes, l'avion, le bateau, le train, la voiture et en même temps la Seine tranquillement... la photo là, c'est un concentrée de paysage

justement qui dit tout. Qui dit à la fois, les aspirations humaines... qui sont contradictoires souvent. (Pierre, B1, 1er entretien)

PRENDRE DE LA HAUTEUR...

Le fait d'habiter en hauteur, dans un immeuble haut ou sur un relief, ou de pouvoir profiter d'un point haut permet en général un rapport direct à la grand échelle et au grand paysage, accompagné souvent par un changement de perspective.

J'ai besoin d'être un peu en hauteur. C'est pareil, ça doit être lié... j'ai toujours vécu en étage. Donc me sentir dans une ville à ras du sol, non, j'ai besoin d'être perché comme dans un arbre. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Voilà, il n'y a pas un étage qui me couvre. Et je suis au 8e étage donc ça me donne une vision énorme. Donc ça me donne quelque chose, une vision large parce que... j'ai cette chance de ne pas être vu par des [autres] étages ou des choses... Et pour être en hauteur chez nous par exemple, dans les campagnes où on n'a pas eu la chance d'avoir des maisons de 8 ou de 13 étages... c'est de 2 étages... Et donc par rapport à ici, par exemple, si tu es au pays... à mon village natal, pour essayer de voir le vrai paysage il faut se déplacer à cinq ou six kilomètres parce que à côté il y a une montagne... Et donc nous, on préfère aller là-bas pour essayer de voir notre paysage. Et la... c'est la nature, ce sont les champs, la verdure. (Adama, C2, 1er entretien)

Bah justement c'est quand on prend de la hauteur, que je trouve que l'architecture t'écrase. Parce qu'il n'y a aucun espace de respiration à part les arbres. Et quand on monte, on les voit en fait. C'est ce qu'on a réalisé, quand on a fait le tournage. On a filmé, on voit tout le 93 de là-haut et c'est très vert. Parce que tu le vois pas quand tu es un petit humain... et d'ailleurs tous les gens qui étaient dans le projet du film disaient : mais c'est

incroyable. On a l'impression qu'on est noyé dans une forêt ! Et je pense qu'avant c'étaient des espaces de forêt ou de... en tout cas sur l'hôpital c'est flagrant parce que les arbres sont plantés depuis plus de 70 ans. Donc on est dans une forêt. Et je trouvais ça assez beau d'avoir ce paysage là, vu d'un autre angle. ... Parce que sinon, il est vrai qu'au niveau du regard tu sais pas forcément où le poser pour voir quelque chose de beau. Même les couchers du soleil, t'en vois pas grand chose, parce que t'es tout le temps un peu entouré par des tours. Il n'y a pas d'horizon en fait. A part dans les parcs, en tout cas celui du Sausset où tu peux aller, mais t'auras toujours forcément une pollution d'avions. Parce que c'est blindé d'avions. Enfin, c'est très particulier, où que tu regardes. Là encore, on est dans des briques rouges, etc. Mais tu vas dans les quartiers, dans les cités, etc, je pense que de ta fenêtre tu as vue sur quelque chose qui ne te donne absolument pas... quelque chose de l'ordre de l'humain ou d'une certaine esthétique qui te donne envie de regarder quoi. Moi ici, et pourtant j'ai beau être quelqu'un d'assez contemplatif, j'ai l'impression que mon regard se ferme. Dans le sens ou... c'est pour ça que cette photo était une façon de voir différemment aussi qu'on est quand même au bout du 93. Et... on est noyé dans une masse, mais on la voit pas quand on est en bas... mais quand on est en haut en fait. C'était juste à un moment, et je me suis dit, ah, quand même, il y a... c'est beau d'en haut. (Léon, B3, 1er entretien)

C'est lié à cette expérience parce que c'est un pont qui permet une vue en hauteur sur la Marne. C'est à dire que la Marne elle coule pas loin d'ici, on peut la voir couler. Mais l'expérience qu'on peut en avoir elle se fait du bord de l'eau. Et du coup de la perspective en... en hauteur ou en... en vue possible qui est complètement différente parce que justement le pont est au-dessus. (Philippe, D4, 1er entretien)

J'aime bien le Parc de Guilands, tu peux tout y faire: aller courir au stade là haut, t'assoire et rien faire, pique-niquer ... les enfants peuvent

jouer ... il y a de l'espace. Et j'aime beaucoup la vue que tu as sur la ville. Tu vois Vincennes, tu vois jusqu'à Champigny, tu vois Paris, la Tour Eiffel dont le phare, le soir, vient te balayer. (Christine, B3, 1er entretien)

Ce paysage décrit quand même une rivière. [...] et le pont passe au-dessus, le pont de l'autoroute passe au-dessus de la Marne à la perpendiculaire... c'est un pont qui permet une vue en hauteur sur la Marne. C'est à dire que la Marne elle coule un peu pas loin d'ici, on peut la voir couler. Mais l'expérience qu'on peut en avoir elle se fait du bord de l'eau. Et du coup de la perspective en... en hauteur ou en... en vue possible qui est complètement différente parce que justement le pont est au-dessus. (Philippe, D4, 1er entretien)

... ET VOIR LOIN

La où on ne peut pas prendre de la hauteur, la possibilité de voir loin, de libérer un horizon (qui parfois peut être aussi temporel, comme possibilité d'imaginer un autre devenir [§ Les temps du paysage]) passe à travers d'autres éléments, même si ce qui nous entoure n'est pas toujours beau : des perspectives, des espaces ouvertes, des ruptures dans le tissu urbain, etc.

Au moins pour tous les paysages, une chose que je regarde toujours c'est un peu l'horizon. Donc, la vision dans la... la longueur. Et la chose que je dis du Bourget, c'est que je trouve, c'est pas le lieu le plus euh... beau du monde. Mais une chose qui me manque sur Paris, c'est l'horizon, parce que je trouve que c'est une ville assez fermée. Avec tous les maisons, et tous ces rails que je vois au coucher du soleil et... euh... Je trouve qu'il y a jamais beaucoup d'espaces ouverts. Et ici au Bourget au moins, même si ce qu'on voit, ce n'est pas la chose la plus belle, parce que c'est quand même une banlieue que je trouve un peu triste, mais il y a ces espaces ouverts, ces horizons un peu vastes. Et il y a

des couchers de soleil, magnifiques... (Emma, A3, 1er entretien)

Et pour moi, paysage ça implique d'avoir un espace, une étendue, euh... assez grande de vision possible. Et c'est peut-être ce pourquoi je n'ai pas choisi [comme photo] mon jardin qui est un jardin urbain, et qui du coup n'a pas une étendue, une ouverture qui permet d'appeler ça un paysage. C'est pour ça que j'ai choisi... pour moi paysage ça voulait dire quelque chose où il y a de la place pour... on dit toujours, des fois, venez observer le paysage. Le paysage sur la route, c'est un endroit quand même où il y a une vue dégagée, soit par le relief, la hauteur, la perspective et donc... c'est ce pourquoi je n'ai pas choisi mon jardin. (Philippe, D4, 1er entretien)

L'horizon et la lisibilité du paysage sont liés. Si on voit loin, on identifie plus de choses et on arrive peut-être à mieux les organiser [...], à mieux les cerner dans leur forme globale, à les regrouper en catégories, en noyaux. (Kevin, B2, 1er entretien)

C'est le train, l'espace donc une visibilité quand même qui est plus grande que si tu as des immeubles, ou si t'es dans un tissu urbanisé. Puisque là c'est quand même, c'est à la fois un barrage, puisqu'une voie ferrée tu la traverses pas où tu veux, mais en même temps c'est un champs surtout là, il y a cinquante voies de... de voies ferrées. De largeur, cinquante voies qui sont l'une à côté de l'autre. Donc ça te fait une largeur et un horizon qui en ville n'est pas forcément fréquent. Parce que tu as toujours un truc qui te barre la route visuellement. [...] Dans beaucoup d'endroits, il y a aussi des espaces, du ciel... et pour ça, pour moi ça c'est important. Parce que je suis quand même un mix des deux. Je suis un urbain parce que j'ai quand même beaucoup vécu en ville mais je suis aussi à l'aise à la campagne. On parlait souvent... j'ai toujours vécu un peu sur les deux univers. Donc je peut être à l'aise aussi bien en forêt que le long des voies ferrées, quoi... j'ai besoin d'espace. De bord de mer, pour avoir l'œil qui va loin. J'aurais

pas pu vivre dans une vallée encaissée moi... (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Bah pour moi [le paysage] c'est d'abord visuel... c'est très important les perspectives ou les manques de perspectives que tu as, c'est à dire le manque d'horizon que tu peux avoir. Et puis après c'est... la pratique de ce paysage et le bien être quoi... Parce que si tu veux moi je vis, je vis dans un endroit ici, qui est très vert, très ouvert. Très... nature et je vais travailler quasiment tous les jours dans un endroit où il y quasiment pas de vert. Et euh... où le paysage il est vertical et pas du tout horizontale... et euh... Et donc voilà, moi quand je vais justement dans le 93... à part le Parc de La Courneuve... je connais peu d'endroit dans le 93. Je connais surtout Aubervilliers et un peu Pantin, parce que j'ai habité un petit peu Pantin, mais euh... voilà, moi je suis ici sur un truc horizontal avec de l'air et... un horizon. Et quand j'arrive là-bas c'est... y a pas, enfin j'ai pas d'horizon, c'est des immeubles partout, c'est fermé quoi... Pour moi, tu ne peux pas te sentir super bien dans un endroit où tu ne vois que le prochain bâtiment. Tu ne vois jamais plus loin vraiment que le prochain bâtiment. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Malgré le fait que ma famille est là depuis trois générations, je me sens plus attiré par la campagne. J'ai besoin d'espace, j'ai besoin d'horizons. A la campagne je peux me déplacer dans cet espace qui peut être sans limite. Parce que plus tu avances, plus t'as l'horizon... même principe que quand tu es en mer : tu te déplaces et tu as l'impression que l'horizon recule. Et puis tu vois des kilomètres devant toi. Tu as de l'espace. Les paysages urbains, sont des paysages fermés pour moi, et les paysages ruraux sont des paysages ouverts. Je me sens mieux dans des paysages ouverts que des paysages fermés. J'ai besoin de voir loin. (Christophe, A2, 1er entretien)

REPÈRE

Dans leur pratique quotidienne du territoire, l'expérience du paysage de nos interlocuteurs relève aussi d'une dimension d'orientation et de reconnaissance. La présence d'éléments physiques permet de rythmer un mouvement, de distinguer de moment significatifs et émouvants, de préciser sa propre position.

À la fin la perception, le regard c'est, c'est grâce à ça... et aux repères. Le paysage c'est un repère. C'est la chose, la première chose que peut-être... qui fait qu'on est sûr d'être bien là où on est. Donc il y a cette dimension de repère, d'orientations et de... d'identifications dans... oui dans un passage, dans un trajet, si c'est lié au quotidien. Du coup... il y a une forme d'identification on va dire, non ? C'est une façon de rapporter... l'inconnu au connu. [...] La première donnée visuelle qui fait reconnaître, qui te fait reconnaître que tu es arrivée et que... que c'est l'endroit, ton endroit d'appartenance, on va dire. Euh, c'est à travers le paysage, donc de toute façon, il y a une forme de... de familiarité... (Camille, C4, 1er entretien)

Je l'attends à chaque fois que je passe devant. Parce que je sais qu'à cet endroit très particulier, il va y avoir une vue qui me plaît beaucoup et qui à chaque fois me... me fait voyager, m'évoque quelque chose de nouveau... m'évade de l'endroit où je me trouve, donc c'est une invitation... bah, oui, au voyage et puis à l'inconnu, à la découverte de quelque chose. C'est la vue d'une rivière, la Marne. Qui s'en va loin, et on ne sait pas où. Et parfois il y a un bateau qui passe, une péniche et à chaque fois je me dis, je rêve que je suis sur cette péniche et que je remonte ou je descends la rivière à mon rythme. Et quand on est sur une rivière, le rythme est très différent de... bah, des trépidations de la vie moderne, ailleurs. Justement ça se fait, à un temps très particulier. Et donc ce temps, ce paysage, je l'attends, je sais que je vais passer devant et quand je vais passer

devant, je regarde bien à gauche et à droite parce que c'est un pont sur l'autoroute qui passe par dessus la rivière et il y a cette vue et c'est un moment important, pour moi. Et je fais exprès depuis vingt ans de passer devant, de... de regarder. ... Je pourrais prendre un autre chemin, mais celui-là est très pratique. Mais euh... sur tout le chemin, quelques kilomètres avant, je me dis, attention bientôt il y a le pont, tu pourras voir ta vue à toi. Donc... voilà. C'est... c'est quelque chose que je fais depuis toujours, [c'est sur mon] trajet domicile travail. C'est très routinier et c'est assez monotone. Et c'est un peu toujours la même chose. Tu as le son des voies urbaines ou semi-urbaines avec beaucoup de trafic et autour on voit que des habitations et quelques forêts. Tout d'un coup de voir cette large rivière, la Marne c'est une grosse rivière... et qui comme elle est bordée de forêt, et un peu d'arbres et de champ autour d'elle, ça fait un poumon vert un peu dans le paysage. Et donc ça fait vraiment une cassure, une césure qui y a pas, qu'on trouve, que je trouve pas sur le reste de mon trajet, ou de mon quotidien. Et... je trouve qu'elle est... c'est vraiment particulier, c'est notable. On voit cette chose là différemment du reste. (Philippe, D4, 1er entretien)

À La Courneuve il n'y a pas des rue repère. La seule voie structurante est la rue le long du tramway. Sinon, bah, la rue Pasteur... oui... elle vient d'Aubervilliers, elle passe sous la gare, elle traverse une partie de La Courneuve, il y a le château d'eau qui est l'un des rares éléments patrimoniaux, ancien et plus haut, donc on le reconnaît facilement et on le voit de loin. En plus la rue Pasteur passe par le carrefour des Six Routes, qui est très important, et après ça continue vers le parc... Mais bon, pour moi la route la plus structurante c'est la voie du tram. Elle va de Stains, Aubervilliers, etc... vers Saint-Denis en passant pas loin de la mairie et où s'organisent le commissariat, l'église, les Six Routes... Le tramway est le moyen de transport à l'échelle locale le plus emprunté, le plus pratique et le plus marquant dans le paysage. Le bus passe est puis c'est tout, mais

les voies du tram elle restent là, implantées là. On peut marcher le long des voies. (Kevin, B2, 1er entretien)

Repères... il y en a de moins en moins, ça change tellement vite ! Mais il y en a, il en faut ! (Corinne, C3, 2ème entretien)

Parfois, cette dimension d'orientation permet aussi de choisir une échelle spécifique pour vivre.

J'ai choisi de déménager à Saint Denis justement pour les choses qu'on peut faire à pieds. C'est un mini Paris, c'est la seule ville en Seine Saint Denis où on peut vivre à pieds, avec cette intensité urbaine, c'est un peu proche de Montreuil comme intensité, mais Montreuil est quand même plus distendue, plus décousue. Il y a la rue de Paris, mais dès qu'on s'éloigne on est dans une morphologie de faubourg, un peu distendue. Pantin c'est complètement bouffé par les zones industrielles, la nationale, le cimetière, et c'est très décousu. Aubervilliers c'est compliqué aussi, il n'y a pas de centre, pas d'identité urbaine et il n'y a que à Saint Denis que j'ai trouvé ce vieux centre avec du patrimoine, et c'est de ça dont j'avais envie. De ça et du métro ! Pour se déplacer il y a plusieurs solutions, alors que, pour avoir vécu vingt ans de RER B, pour avoir été coincée à chaque fois qu'il y avait une panne; je sais que c'est l'enfer ! Et là, pendant 2 mois j'ai fréquenté quelqu'un qui habite à Cergy-Pontoise où j'ai retrouvé exactement cette ambiance de banlieue, avec la bagnole, dans une maison isolée, loin de tout, sans transports en commun. De chez cette personne à chez moi en transport en commun, sans bagnole, il fallait 2 heures ! 25 minutes à pieds pour aller jusqu'à l'arrêt de bus, le bus va jusqu'à Cergy-Pontoise, de Cergy le RER A jusqu'aux Halles, et ensuite le RER B jusqu'à ici. C'est pas possible ! Deux heures ! Et ce mode de vie de banlieue lointaine, vraiment, je n'en veux plus. Ça me donne des boutons ! (Isabelle, A4, 1er entretien)

DÉTAILS

Dans les récits des habitants, l'expérience du paysage passe parfois aussi par une échelle très particulière, celle du détail, comme quelque chose capable de mobiliser, de façon plus ou moins complexe, d'autres dimensions du paysage de la Seine-Saint-Denis.

La question des échelles me semble fondamentale ! Les détails, les textures, les pavés qui sont parfois très irréguliers... et avec certaines chaussures c'est désagréable, du coup moi je change de parcours pour ça, ou de trottoir. A vélo aussi on ressent ça. Avec des grosses baskets tu ne ressens pas ça, mais avec des chaussures à semelles fines, là tu sens vraiment. La sensation du sol est importante, aussi. (Isabelle, A4, 2ème entretien)

Voilà, cet aspect d'herbe sauvage qui pousse entre les pierres et dans le coin des murs, au pied des murs. Et alors je sais qu'il y a beaucoup de gens qui trouvent ça sale... qui n'aime pas ça. Oui, pas entretenu, tu vois ? (Corinne, C3, 1er entretien)

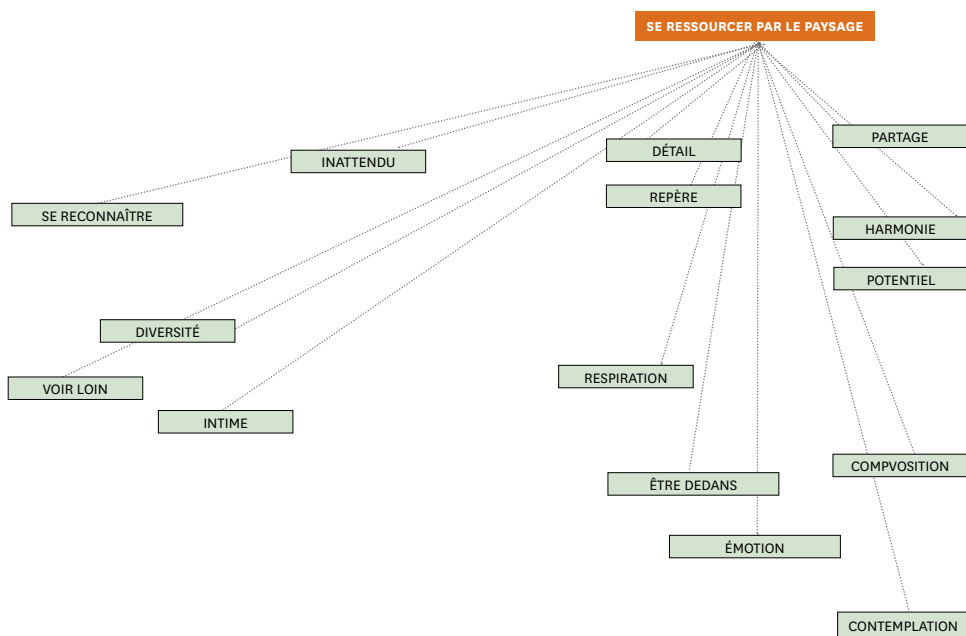
Moi ce que j'aime bien à Bagnolet, c'est les roses trémières. C'est le premier truc qui m'a sauté aux yeux. J'ai un ancien collègue qu'habite à Bagnolet, donc quand je fais le trajet pour aller chez lui... ça doit être des jardiniers de la ville qui plantent ça, mais ça fait non institutionnel [...] C'est un peu comme à l'île de Ré ? (Caroline, B2, 1er entretien)

C'est une multitude de micro diversités et en même temps ça s'enchaîne. Du coup il y a unité du territoire... ça a l'air très homogène vu d'en haut, mais quand tu le regardes de près c'est vraiment pas monotone. La multitude de détails fait que de loin le territoire n'est pas lisible. Tous ces détails ne sont pas lisibles parce que de loin ça apparaît comme un tout, d'où la difficulté de lecture, le manque de lisibilité. (Kevin, B2, 2ème entretien)

Ça m'arrive souvent de regarder par la fenêtre du RER B. En revenant vers Gare du Nord, je regarde surtout l'église de Montmartre. Je regarde aussi tout le temps un grand bâtiment à côté des rails, juste après la Gare du Nord. Je me souviens de quand ils ont commencé à le démolir. il y a eu aussi un reportage à la télé. A un moment donné il n'était plus là. Et tu te dis « c'est un autre lieu ! ». (Rosa, A4, 1er entretien)

Le discours autour du détail devient aussi une manière d'articuler la complexité du regard porté sur le paysage, entre perception individuelle et imaginaire collectif, entre vécu et « projeté », etc.

On ne fait même pas exprès, c'est plutôt sans faire attention, on prend des éléments du paysage parce qu'on ne peut pas tout prendre. C'est pas ce qu'on veut, mais c'est ce qu'on peut. Je ne sais pas comment c'est déterminé, mais je pense qu'il y a beaucoup le vécu, ce à quoi on s'intéresse. Si on aime bien les maisons bleues, on va plutôt retenir les maisons bleues, enfin voilà. Si on aime bien les très grands lampadaires, on va retenir les lampadaires. Ça dépendra des gens. « Ah, ça j'aime bien. Donc la prochaine fois, qu'on y revient, faut qu'on le retrouve ». Forcément on a son petit regard... si jamais le détail n'est plus là, ça peut être dérangent, ou on peut se dire, « ah, mince, il y avait ça ». Ou s'en rappeler. Finalement le paysage ça vit avec nous, ça change tout le temps. Et même le paysage qui bouge, change, parce que nous, on change, je pense. Il y a des trucs qu'on zappe, ou des trucs qu'on additionne. On prend ce qui nous fait du bien, ce qui attire l'œil. Et c'est vraiment propre à chacun. [...] Après, il y a des paysages qui peuvent mettre en avant des choses. Quand l'architecture ou les urbanistes prévoient des plans, ils veulent que certaines choses soient vues. Donc en général la majorité des gens le voit. Donc il y a certaines choses qui sont imposées. Mais on a beaucoup de choses choisies, peut-être en réponse à ça, justement, parce que peut-être on n'a pas envie qu'on nous impose des choses. Peut-être on a envie de voir ce qu'on veut voir, les petits détails. (Raphaël, D2, 1er entretien)



SE RESSOURCER PAR LE PAYSAGE

Cette partie de la constellation sémantique réunit les mots utilisés par nos interlocuteurs pour décrire le paysage en tant que dimension qui participe au bien-être quotidien. On se ressource dans les espaces verts, face aux grandes étendues fortement marquées par la nature, en étant dehors et en contact avec les éléments, mais aussi par la «petite dose de Paris» qu'on amène avec soi chaque jour en allant au travail en Seine-Saint-Denis ou en observant les trains et les flux depuis la passerelle sur les rails à Bondy. Le paysage nourrit l'imaginaire tant à la grande échelle du « voir loin » qu'à la petite échelle du « détail », où souvent se niche l'«inattendu» [§ Les échelles du paysage].

Le paysage devient aussi ressource, en tant que support d'un sentiment d'appartenance permettant de « se reconnaître » et/ou de se situer par rapport à sa propre histoire de vie, mais aussi face aux nombreuses transformations territoriales en cours.

Certains paysages, notamment à la petite échelle, inspirent un sentiment de calme et d'intimité et sont associés à l'idée de pause et au mot « respiration ». Il s'agit souvent de situations ressenties comme harmonieuses et caractérisées par une «composition» résultant de la « diversité » du bâti et de la présence d'éléments naturels. La figure discursive de la campagne revient souvent

« Pour bien vivre, j'ai besoin d'une ouverture sur l'extérieur et sur la nature. J'ai besoin de quoi me faire un petit paysage, un endroit où je puisse m'installer avec le soleil, la lumière, une table et quelques plantes qui grimpent. » (Mairie, B4)

dans ces descriptions, un peu comme si cela représentait une sorte de « ville autrement », un « potentiel », l'un des possibles de la ville à venir.

BIEN-ÊTRE

Dans les dires de nos interlocuteurs, le paysage apparaît comme un élément qui participe à la qualité de la vie quotidienne. Le « bien vivre », la perspective d'une « bonne journée », et même le fait d'aller « vers l'autre » sont souvent liés à la possibilité de profiter d'un paysage même « petit », même sous la forme d'un « signe ».

Pour bien vivre, j'ai besoin d'une ouverture sur l'extérieur et sur la nature. J'ai besoin de quoi me faire un petit paysage, un endroit où je puisse m'installer avec le soleil, la lumière, une table et quelques plantes qui grimpent. (Mairie, B4, 1er entretien)

Y en a pas beaucoup, de bateaux. Ils pourraient y en avoir beaucoup plus. Ça pourrait diminuer une part de camions. C'est pour ça que quand je passe devant et je vois un bateau, c'est une chance. C'est un peu comme un signe... on se dit « aujourd'hui c'est une bonne journée ». Je vois un bateau, c'est sympa. Je me dis « tiens, je vais regarder la rivière, est-ce qu'il y aura un bateau ? ». (Philippe, D4, 1er entretien)

Si on est un dans un beau paysage, dans un bel endroit, normalement on est joyeux, on est content et on est bien. Donc, quand on est bien, on va vers l'autre. On est plus à l'écoute, on est plus réceptif aussi... on se donne plus, il y a un partage. Et quand on est dans un mauvais paysage... bah, c'est triste, c'est malsain à la limite. Et c'est nuisible aussi pour la santé. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Nous, ici, on a une vie sociale. On fait la fête des voisins. Le 14 juillet on sort les tables et on passe

la soirée ensemble. On est de toutes origines et tout le monde s'entend très bien. Je pense qu'on peut le faire, justement, parce que ici c'est harmonieux. On peut faire des trucs comme ça quand il y a des constructions harmonieuses autour de soi. (Anne, 1er entretien)

L'AILLEURS ET LES POSSIBLES

Certains paysages qu'on fréquente quotidiennement ou régulièrement, ressourcent car ils évoquent l'« ailleurs » et les « possibles ». Ils permettent de changer de décor, de « s'évader » pour un temps, même pour un instant, de « murs » et de « voitures », de l'urbain et du péri-urbain ou simplement du cadre et du rythme de la vie de tous les jours. Il peut s'agir d'espaces verts mais aussi d'angles de vue qui parfois s'ouvrent, en pleine ville, grâce aux infrastructures.

Le lundi après midi on marche au Bois de Bondy pendant trois heures, avec des mamans de tout âge. Et bah c'est... leurs bouffées d'oxygène de la semaine et elles attendent ça avec impatience. Qu'il pleut, qu'il vente, qu'il neige, on le fait quand même parce que... elles disent que ça les changent de voir les murs, les voitures etc... A l'intérieur du bois, il y a un lac, c'est vrai qu'il y a beaucoup d'arbres. Elles s'évadent dans le bois. Elles ont l'impression qu'elles sont sur une autre ville, dans un autre lieu. Et c'est pour ça que je vous dis que les paysages c'est important. (Souleyma, B4, 1er entretien)

Derrière chez moi il y a une passerelle piétonne qui enjambe la voie ferrée. Des fois on y va avec les enfants pour regarder les trains et pour faire coucou ! Tu as le TGV, le RER E, le Transilien, et même les rames inox, tu as le tramway et des fois même un ICE, le TGV allemand blanc et rouge. Donc, au niveau ferroviaire t'as un programme très complet ! Les enfants font coucou et les conducteurs font des appels de

phares ou klaxonnent. [...] J'adore cette vue, tous ces rails t'amènent vers tous les possibles. Tu vois le tram qui part d'un côté, le rail tout droit vers Villemonble, des rails qui font une courbe et tu ne sais pas où ça va... c'est mystérieux. Et des arbres et des buissons, partout. Puis de l'autre côté tu as plein de rails qui arrivent sur la gare de Bondy, avec les quais, et tu vois les gens qui attendent, qui courent, qui descendent. (Christine, B3, 1er entretien)

L'AILLEURS COMME CAMPAGNE

Plusieurs de nos interlocuteurs associent les paysages qui ressourcent à l'image de la « campagne » en tant qu'espace autre que celui de la ville. Ce qui semble les toucher, c'est aussi la proximité des deux univers paysagers, qui se trouvent juste à une dizaine de kilomètres de distance, séparés par quelques stations de métro à peine.

Moi je dirais que j'adore ce bief, d'ici jusqu'à l'écluse de Neuilly-sur-Marne. Je trouve ça très bucolique, on a vraiment l'impression d'être à la campagne. C'est vert, il y a des arbres de partout. Ce que j'aime bien, c'est qu'il y a vraiment un air de campagne. Tout en étant, à 10, 12 kilomètres de Paris ! Les arbres, l'eau... tu vois, même d'habiter sur le bateau, je me sens déjà vachement moins urbain que si j'étais dans un immeuble avec des voisins. Ici c'est pas si urbanisé que ça, et puis les îles, par là, l'île Fanac, l'île d'Amour, quand tu jettes un coup d'œil sur l'île, il y a quelques habitations, mais ça reste encore... campagne, c'est peut-être pas le mot il y a quand même la nature, voilà, il y a tous les oiseaux. Et puis toute cette végétation... il y a des arbres centenaires ! [...] Quand j'étais à Bastille... la campagne est loin. Même quand tu sors du port en bateau, tu as tous les quais hyper urbanisés. Après une fois qu'on est sorti de Paris on retrouve ce « côté campagne ». Mais bon, faut naviguer pas mal, tandis que là, on

sort... dès qu'on a passé le pont de Joinville ou le petit bras derrière, là c'est fabuleux, au niveau nature, et on se croit vraiment loin de Paris, loin de la ville. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Quand je suis arrivée ici j'ai senti ça, de la respiration. Par rapport à Vincennes... je sortais du métro à Bérault et j'étais dans une rue, comme à Paris. Il n'y avait pas une rupture. Quand je suis arrivée ici, je sortais à Mairie et je remontais les petites rues... et ça n'avait rien à voir ! Ici c'est une espèce de « campagne »... après ça dépend de où l'on habite, à Montreuil... (Corinne, C3, 2e entretien)

INATTENDU

On retrouve ici l'expérience du paysage comme espace-temps « différent », très apprécié car il sort de l'ordinaire, de l'habituel. L'accent est mis sur une sorte d'effet surprise, même si parfois l'« inattendu » est, dans les faits, un élément du quotidien. L'« inattendu » peut se déployer à différentes échelles, de la « large rivière » qui « apparaît tout d'un coup » au « petit détail » en passant par le « jardin au milieu de plein d'immeubles ».

Oui après, les gens quand ils viennent dans le jardin en été [...], c'est une bulle d'air ! C'est une bulle d'air, une bulle de vert dans Aubervilliers. Ils sont assez surpris de voir cet espace là, au milieu de pleins d'immeubles. Ça c'est cool. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Oui, ça me fait voyager. Et c'est vrai, même si je vois différents paysages ailleurs, très loin, qui peuvent être différents... en Amérique du Sud, ou en Afrique, en Extrême-Orient... les paysages sont vraiment différents de la Seine-Saint-Denis ou du Val-de-Marne. Il n'empêche que moi, ce paysage dont je te parle, je le vois sur un trajet domicile-travail. C'est quelque chose que je fais en voiture. C'est très routinier

et c'est assez monotone. Et c'est un peu toujours la même chose. Tu as le son des voies urbaines ou semi-urbaines avec beaucoup de trafic et autour on voit que des habitations et quelques forêts. Tout d'un coup, de voir cette large rivière, la Marne, qui part... elle est bordée de forêt, et un peu d'arbres et de champ autour d'elle. Ça fait un peu un poumon vert dans le paysage. Et donc, ça fait vraiment une cassure, une césure qu'il n'y a pas, que je trouve pas sur le reste de mon trajet, ou de mon quotidien. C'est vraiment particulier, c'est notable. On voit cette chose là, différemment du reste. (Philippe, D4, 1er entretien)

Harmonie, ce qui bouge, inattendu... je les relis. Par exemple, à Montreuil, une ville où j'ai vécu, tu trouves une toute petite rue pavé qui fait un crochet, avec des petites villas. Tu tombes sur un petit parc, ou plutôt un terrain vague où on a placé des choses improbables pour s'asseoir et où des artistes on mis des choses. Quand j'ai connu ce lieu, le Terrain d'aventure, il y avait encore la ruine de l'ancienne usine. C'est inattendu... et dans le département il y en a partout de choses comme ça [...] même entre les barres grises il y a de l'inattendu, des détails incongrus [...] comme une maison incroyable au détour d'une rue, ou alors un figier immense. [...] Point de vue, détail, invisible... c'est le petit truc à dénicher, la jolie pierre, la jolie plante qui pousse entre deux pavés, la texture d'un mur ou d'un arbre. (Christine, B3, 2ème entretien)

SE RETROUVER

Pour certains de nos interlocuteurs, le paysage ressource aussi dans la mesure où il constitue un support d'identification et une manière de « se retrouver ». Ainsi, on profite d'un lieu quand ses transformations spatiales le rendent plus adapté à nos représentations et à nos pratiques de l'urbain. On s'approprié un paysage, « ton paysage

à toi », en tant que petite surprise du quotidien. On va vers un type de paysage car il correspond à notre nouveau choix de vie. On s'identifie à un paysage car on en est « tombée amoureuse » dans notre jeunesse et qu'on y a passé toute une vie. Ou encore, au contraire, en tant que nouvel arrivant, on a le sentiment d'être « animé » par le paysage parce qu'en le regardant on peut mieux se situer tant dans une géographie inconnue que dans sa propre histoire migratoire.

A Villepinte, quand je regardais par la fenêtre, là c'était de la contemplation ! Le ciel, les nuages, le soleil, l'arc en ciel... J'habitais au 5e étage, hein ! Dans «contemplation» il y a une notion de détente, de prendre le temps... c'est comment le paysage permet de se retrouver soi. On ne regarde pas vraiment le paysage, on se regarde soi ! [...] Quand je contemple, je lâche prise, je suis moi avec le paysage, mais c'est plus moi qui importe. (Isabelle, A4, 2e entretien)

Avant, les gens qui travaillent on les voyait très peu, parce que les espaces étaient pas adéquates, je sais pas comment ils se débrouillaient. Ils se dispersaient plus. Après, ils sont concentrés parce que l'espace leur correspond aussi. C'est-à-dire que... c'est un paysage qui correspond un peu plus à ce qu'ils aiment voir. Parce que [...] visuellement, ils se sentent mieux que dans La Plaine plus traditionnelle, on pourrait dire. Donc, la sociologie va changer très rapidement aussi dans les 10 ans qui viennent. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Sur tout le chemin, quelques kilomètres avant, je me dis « attention ! Bientôt il y a le pont, tu pourras voir ta vue à toi ». C'est vraiment quelque chose que je fais depuis toujours. (Philippe, D4, 1er entretien)

[En évoquant son parcours professionnel, du domaine de la mode à celui du jardinage] Donc

là, j'ai envie de me rapprocher de la nature. D'être dehors, voilà, quelque chose comme ça. (Corinne, C3, 1er entretien)

Je suis née au Raincy. Enfant, j'ai habité à Sevrans dans des conditions très difficiles. Très jeune, je suis venue travailler à Coubron et je suis tombée amoureuse de ce village, je ne pouvais plus concevoir d'habiter ailleurs. C'était la découverte de la nature. Et puis ici j'ai plein de souvenirs. On a fait plein de jeux, avec les enfants, dans ces champs. On venait aussi cueillir les mures et on faisait de la confiture [...] Ces pieds de vigne dont s'occupe la Confrérie du Clos de Bréon, c'est les enfants des écoles qui les ont plantés, mon fils a du en planter un lui aussi! [...] Passé la colline, ce n'est plus pareil... d'un seul coup je suis chez moi. D'un seul coup on est à la campagne, on n'est plus en ville et ça m'apaise. (Marie, B4, 1er entretien)

Vraiment, ce paysage ça anime quelque chose dans ma vie. Parce que je vois quelque chose qui est différent de là où moi j'étais. (Adama, C2, 1er entretien)

Se reconnaître... ça vient de moi, ça ! Effectivement, regarder le paysage ça me donne des idées sur là où je suis maintenant, là où j'ai été et je n'y suis plus... (Adama, C2, 2e entretien)

INTIME ET CALME

On se ressource par un paysage, souvent à la petite échelle, quand on en fait l'expérience en tant que « havre de paix » et/ou de « refuge », en tant que espace-temps de contemplation et d'harmonie. Il s'agit, à la foi, d'intensité et de pause, un peu comme « en vacances ».

La photo que j'ai choisi, « mon havre de paix à quinze minutes de Paris », c'est une terrasse. Elle n'est pas très grande. Il y a une table, des chaises. C'est un carré délimité. Autour il y a des plantes un peu envahissantes, d'un côté le

lierre et de l'autre la vigne vierge. Il y a aussi des rosiers, un jasmin et un lilas. Moi, j'ai mis aussi des plantes en pot : menthe, citronnelle, lavande, fraises... Après la terrasse il y a des troènes [...] aux pieds desquels on fait du compost. Il y a aussi des mauvaises herbes qui font des fleurs roses et blanches. [...] On n'entend pas des voitures parce que tout autour il y a des jardins. Quand il fait beau je mets ma chaise longue, je prends un bouquin et je suis en vacances ! (Christine, B3, 1er entretien)

La première famille de mots commence par « harmonie » et pour moi c'est un peu l'image de ma terrasse, toute verte, toute calme. L'endroit où je peux me retirer, pas comme un repli, mais comme un retour sur soi, pour se ressourcer. [...] Intime : ma terrasse est entourée de jardins, donc pas de vis-à-vis, pas de passages. L'émotion d'une fleur qui pousse, d'un rouge-gorge qui vient picorer. C'est très simple, hein! C'est mon paysage-refuge. Et il y en a pas mal de lieux comme ça en Seine-Saint-Denis ! J'en vois plein quand je me balade, le soir... je regarde les maisons entourées par les jardins, les lumières aux fenêtres, dans les appartements, et je me dis que ça doit être intime, intense. (Christine, B3, 2ème entretien)

Au printemps mon cerisier est tout blanc, magnifique. Et moi je me mets là, devant la fenêtre avec mon petit café et j'admire mon cerisier. (Anne, B4, 1er entretien)

Regarder la nature qui pousse, être proche des éléments. Certains de nos interlocuteurs se ressourcent par le paysage en tant que nature qui se transforme et s'épanouit à toute les échelles, de « l'émotion d'une fleur qui pousse » au « jaune puissant » d'un champs de colza. Ils apprécient aussi le fait d'être dehors - ce qui parfois signifie « hors Paris » - car cela permet d'être en contact avec les éléments et les saisons.

La nature... [...] les champs, la plaine, les cultures... le colza qui fleurit au mois d'avril c'est superbe, c'est d'un jaune puissant. Un champs de pommes de terre qui fleurit, pareil. C'est le cycle de la nature. Là on a semé du blé et d'ici quinze jours il va lever. Il va être tout petit et si vous regardez une grande surface, le champs, si vous vous baissez un peu, vous voyez tout ce vert qui sort de terre. Et c'est une belle image. Ou une petite gelée, l'hiver, sur le blé haut comme ça ... tous les brins de blé sont raides, ils sont gelés, c'est blanc, c'est superbe. Ou une rosée le matin, les araignées ont tissé leurs toiles d'un blé à l'autre, ça fait un maillage. C'est des plaisirs qu'on n'a pas ailleurs. (François, A4, 1er entretien)

Après Aulnay il y a toute une partie hyper verte et tu vois tout de suite, quand ça commence à glacer, quand il y a de la neige. A Paris tu ne le vois par forcément, ces changements, les changement de saisons, tu les vois dans le vert. Quand il y a des la neige c'est beau, tout est blanc, tu vois loin. A l'aéroport et à côté de l'aéroport, tu vois les avions enneigés, c'est beau! Et c'est très beau aussi de regarder les couchers du soleil de la fenêtre de mon bureau, sur les pistes, sur les avions. Je prends aussi des photos. C'est des moments d'émotion. (Rosa, A4, 1er entretien)

Ce que j'aime bien dans le fait d'habiter un bateau c'est que tu vis directement avec la nature et s'il pleut, tu sais qu'il pleut. C'est pas en regardant la télé que tu sais qu'il pleut. C'est que... voilà t'entends qu'il pleut. Il fait beau, bah voilà tu sors. Il y a un rayon de soleil. Et voilà tu vis... tu vis un peu avec les éléments, quoi. Même si c'est pas le désert, c'est pas la montagne, c'est pas la mer, c'est pas des grands éléments. Mais quand même tu perçois les éléments. Quand il fait froid, on le sait tout de suite. Parce qu'on est pas confiné toute la journée dans un appartement bien chauffé, etc. Et ce que j'aime bien c'est qu'il y a un espace dehors. Tu peux sortir, aller arroser tes plantes. Tu peux passer un moment dehors sans sortir de chez toi. Je me mets sur la plage

arrière, je suis dehors, je suis en contact direct avec le temps ! (Bertrand, D3, 1er entretien)

HORIZONTALITÉ

Parfois, l'accent est posé sur la possibilité de « voir loin » comme condition nécessaire à la contemplation [§ Les échelles du paysage].

La contemplation est rare en Seine-Saint-Denis. La plus part du temps on est dans le mouvement, dans le spectacle. Des pauses il y en a pas beaucoup, mais parfois... par exemple il y a un endroit que j'ai découvert en faisant du vélo avec ma fille au parc de La Courneuve, tout derrière, là où personne ne va, il y a un plateau, comme les causses, Larzac. C'est très haut, vraiment en dessus de toute la banlieue, et on voit très loin. Il y a des buissons, pas des arbres, et c'est vraiment la caractéristique des causses. Le plateau regarde à 360°, domine la plaine sans être un pic à 2000m. Le regard se porte très très loin, il y a le sol et le ciel... et ça c'est des moment où je m'arrête, c'est des moments qui me touchent beaucoup. Et là, le mot contemplation, oui ! Et aussi certaines balades que j'ai fait en partant de Villepinte, dans les champs autour de Tremblay. J'aime bien cette horizontalité. Voir loin est important. Quand je sors de zones bâties dense c'est ça que je cherche : voir loin. Et quand je suis en ville je cherche le spectacle, l'inattendu, l'être dedans, les rencontres, les repères, le potentiel qui fait la richesse de la vie urbaine, mais il est important d'en sortir, aussi. (Isabelle, A4, 2e entretien)

RESPIRATION

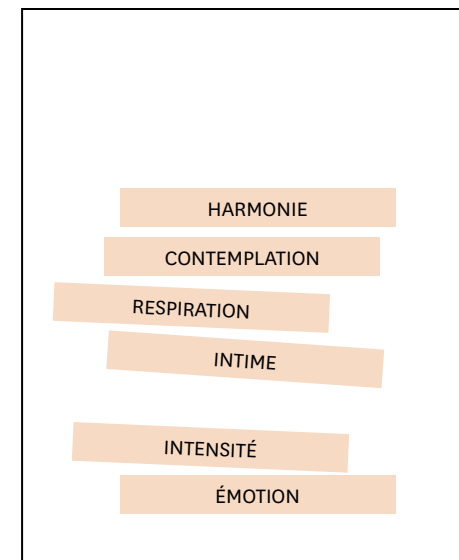
Les métaphores qui décrivent le fait de se ressourcer par le paysage en termes de respiration reviennent très souvent dans les dires de nos interlocuteurs. On se souviendra des « bouffées d'oxygène dans

le bois de Bondy» et de la «bulle d'air» dans le jardin à Aubervilliers, fortement liés à la présence du vert, mais on remarquera, dans l'extrait d'entretien qui suit, que les « bouteilles d'oxygène » sont associées au paysage parisien. François, quant à lui, « respire » sur les champs qu'il cultive entre « l'aéroport, le TGV, et la francilienne » surtout dans les moments de « détente » qu'il consacre à la chasse, alors que pour Anne « respirer » est lié à quête d'une « harmonie entre la ville et la nature ».

Je laisse ma gazelle à l'entrée du Luxembourg et je prends ma dose de Paris. Le Paris que j'aime, avant de m'engouffrer dans le... dans l'underground, le RER. Et là j'ai assez pris de doses de Paris pour pouvoir survivre sous terre jusqu'au lieu de travail. [...] je prends le plus possible de réserve comme quand on va sous l'eau avec ses bouteilles d'oxygène. Et puis, voilà. (Gilles, D1, 1er entretien)

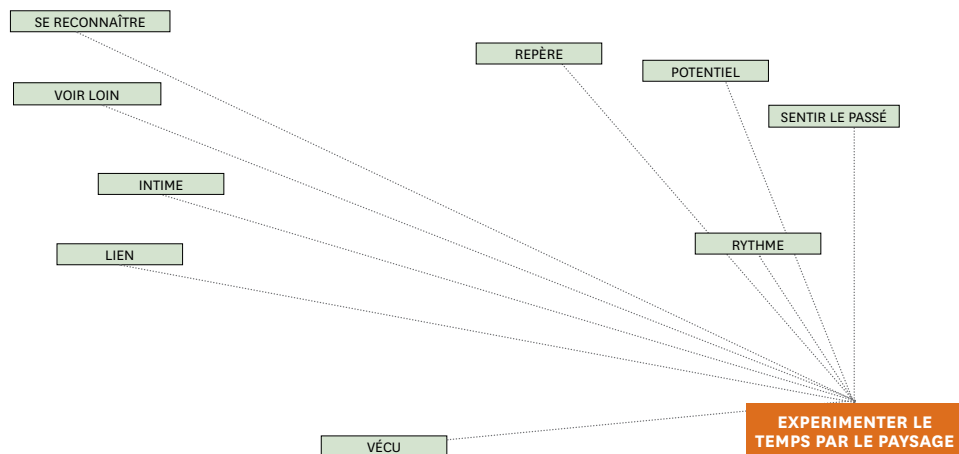
Le Parc de La Courneuve c'est le seul endroit de nature à proximité de chez moi. Si j'ai envie de respirer sans aller trop loin, si j'ai envie de prendre l'air, je vais pas sortir dans le centre ville, quoi, je vais au parc, forcément. (Kevin, B2, 1er entretien)

Je chasse. ça me fait une balade, je prends l'air. Alors que oui, je suis dehors tous les jours, dans les champs. Mais bon, quand je chasse je respire, enfin je respire, c'est un moment de détente, quoi. [...] Je chasse dans le coin, je reste ici - sauf si on m'invite ailleurs - et je prends le temps de regarder. J'observe. C'est l'occasion de voir comment poussent mes récoltes, aussi. Je marche doucement et j'observe. [...] certains pourraient trouver ça un peu absurde et ridicule parce que je fais ça entre l'aéroport, le TGV, la francilienne... mais ici il y a quand même par mal d'animaux, par exemple, pour la chasse, les pigeons de campagne. Il y en a une quantité astronomique! (François, A4, 1er entretien)



CHRISTINE, B3, 2.ÈME ENTretien

Tant qu'à faire... habiter loin de Paris - et moi, j'adore Paris! - mais au moins pouvoir respirer et retrouver une harmonie entre la ville et la nature. (Anne, B4, 2ème entretien)



ÉXPÉRIMENTER LE TEMPS PAR LE PAYSAGE

Pour nos interlocuteurs, l'expérience d'un paysage assume une dimension temporelle très forte qui se décline, d'une part, dans les transformations physiques et sociales du paysage dans le temps [§ Les temps du paysage], de l'autre, dans une manière d'expérimenter la durée, avec ses continuités, discontinuités et co-présences, et les différents rythmes qui font paysage. Expérimenter le temps par le paysage fait resurgir des éléments constants qui permettent à nos interlocuteurs d'identifier le département de la Seine-Saint-Denis. Il ne s'agit pas de monuments ou des lieux symboliques, mais des événements ou des repères, à l'échelle individuelle ou collective, souvent découverts grâce à une fréquentation quotidienne. Toutefois, dans certains cas, l'habitude deviendrait une source de « neutralisation » et le fait d'être habitué à un paysage effacerait certains éléments que l'on ne voit plus. Ces paysages temporels qui émergent sont souvent décrits comme instables, précaires, fragiles, pas seulement parce qu'ils sont caractérisés par un habitat précaire [§ Le coté « négatif » du paysage], mais aussi parce qu'ils expriment une incertitude face à leur devenir. La transformation est tellement rapide que des repères il y en a de moins en moins, comme nous confient certains interlocuteurs [§ Le paysage

« Un paysage que j'attends et par rapport auquel je me reconnais. Les survivances nous permettent de sentir le passé et de trouver une harmonie » (Philippe, D4)

comme composition]. Enfin, expérimenter le temps par le paysage veut dire aussi en écouter les rythmes, souvent liés aux modes de transport, à la lenteur de l'eau ou celle des embouteillages, à la rotation des cultures agricole, du jour et de la nuit ou des saisons.

S'INSCRIRE DANS L'HISTOIRE PERSONNELLE ET COLLECTIVE

Donc la première expérience pour moi elle est sensorielle. La deuxième expérience d'un paysage c'est qu'elle t'évoque quelque chose. Donc on n'est plus dans le domaine sensoriel mais on est plutôt dans tout ce qu'il évoque. Donc là on joue sur la mémoire parce que ça évoque quelque chose, une réminiscence d'une expérience passée. [...] La mémoire, le souvenir et ce que ça peut évoquer et ce que ça appelle. Parce que certains paysages t'invitent à découvrir qu'est-ce qu'il y a derrière. (Philippe, D4, 1er entretien)

Comme nous le raconte Philippe, avoir l'expérience d'un paysage passe aussi par la réminiscence des expériences passées. Souvent, nos interlocuteurs font référence au paysage de leur enfance dont ils sont imprégnés.

Mais je pense que ça joue beaucoup quand même avec les images, dans lesquels on s'est imprégné quand on était enfant je pense. Parce que moi, je vois même avec mes filles, c'est pas la même chose, parce que elles, elles sont dans une autre époque, elles vivent pas les mêmes choses, donc quelque part les paysages, elles les touchent pas de la même façon. [...] Ils changent les paysages, donc t'es imprégné d'un paysage mais qu'est celui de ton enfance. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

D'ailleurs, un paysage est décrit comme familier même s'il renvoie à une

connaissance collective que l'on peut avoir de l'histoire d'un lieu.

On va recevoir différemment un paysage qui nous est familier parce qu'il est quotidien ou parce qu'il renvoie à un vécu... plus ancien... Et un paysage qui est complètement nouveau, un paysage complètement nouveau. Dans un pays étranger par exemple, un paysage que l'on connaît pas, qu'on n'a jamais pu voir. [...] Je pense comme ça au site d'Oradour-sur-Glane par exemple. Qui est une ville qui a été complètement bombardée par les allemands pendant la seconde guerre mondiale et qui est un site que l'on visite. C'est un paysage de ruine, mais on sent que ça a été bombardé que c'est l'homme qui a fait ça et qu'il y a eu des centaines de morts. Donc l'émotion du paysage est liée à la connaissance que l'on a de l'histoire de ce lieu. (Inès, C1, 1er entretien)

Dans les deux cas, très souvent il y a une distinction qui émerge. L'expérience que l'on peut avoir d'un paysage que l'on rencontre pour la première fois est très différente de celle que l'on peut avoir d'un paysage que l'on connaît et dont on a l'habitude.

LE TEMPS DE L'HABITUDE

Ce que tu évoque là ça me fait penser à deux façons d'envisager le paysage... il y a la première fois... et puis les fois suivantes ! [...] J'essaie de me souvenir de la première fois que je suis allée au Vieux Tremblay... j'étais fascinée, comme toi. Un vrai village, si près de Paris... et oui, on pourrait y faire du tourisme comme on fait quand on est en vacances et qu'on se donne la peine d'aller visiter... on pourrait faire la même chose ici, quoi. Et après, ayant pris plus l'habitude presque de la vie quotidienne, dans ce lieu là, les premières impressions s'estompent, mais par contre il reste cette impression de... je pense qu'on est nombreux à chercher des mélanges d'anciens et de

nouveau, d'endroits qui ont été un minimum respectés. (Isabelle, A4, 1er entretien)

J'ai un regard extérieur. Après c'est la fréquence qui fait que t'es dedans. Mais sinon, j'ai un regard extérieur d'abord. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Quand je pense au paysage, effectivement le regard, mais le regard forcément subjectif. Parce que c'est lié à l'histoire aussi que l'on a, le vécu. Donc l'habitude que l'on a de certains paysages. (Inès, C1, 1er entretien)

Parce que dans le mot expérience, ça s'inscrit dans la durée. C'est une histoire... avoir de l'expérience, l'expérience ça s'acquiert avec la durée. On peut avoir des expériences fulgurantes. Mais en général plus on a de temps, plus on peut s'imprégner d'une expérience. (Gilles, D1, 1er entretien)

Être habitué à un paysage permet de rentrer dans le paysage et de s'en imprégner. Pour d'autres, elle cache des éléments que l'on ne voit plus parce qu'on y est habitué.

Mon paysage c'est aussi mon quotidien, c'est ce que je vois tous les jours, du coup on a tendance à ne pas voir... ce qu'on voit tous les jours. Parce qu'on y est habitué. (François, A4, 1er entretien)

Pour d'autres interlocuteurs, l'habitude arrive à neutraliser même le paysage qui semble ne pouvoir exister que dans sa dimension intime.

Parce qu'on peut en effet ne concevoir que le paysage c'est... il y a un spectateur et c'est ce qu'on voit de chez soi, bon. Ça c'est la vue, en fait. Mais je pense qu'il y a une dimension autre du paysage... c'est l'éphémère. C'est à dire que ça, ça va marquer ça va faire écho à des sentiments, à une émotion. Parce que ce qu'on... ça va imprimer à un moment notre

imaginaire, nos émotions, parce qu'on va le quitter, parce qu'il n'est pas là tout le temps. Donc, il n'est pas neutralisé par la force de l'habitude, voilà. Donc, c'est pour ça que là, il devient en effet paysage. Enfin qu'il va, qu'il va donner quelque chose au niveau du sens. Qui va toucher quelque part, voilà. Parce qu'il ne va pas être neutralisé par l'habitude. (Thierry, C2, 1er entretien)

EXPÉRIMENTER LA FRAGILITÉ

Je pense que pour avoir l'expérience d'un paysage, il faut vraiment le voir souvent. Par la récurrence de notre passage à nous dans ce paysage en fait, peut-être qu'on voit d'autres choses. Qui apparaissent. C'est comme un puzzle un peu, il y a toujours d'autres pièces à apporter. Qu'on pourra placer un peu indéfiniment, voilà, ça c'est là. Alors si jamais un jour on enlève une de ces pièces c'est... Ah... horrible. On a cassé tout un repère visuel. (Raphaël, D2, 1er entretien)

Comme nous le dit Raphaël, ce paysage puzzle qui se construit au fur et à mesure grâce à l'accumulation d'expériences est d'ailleurs très fragile. Cette incertitude est souvent liée au temps qui passe et à la disparition de certains paysages.

L'expérience pour moi elle est passagère. Le vécu c'est dans le temps. Ça reste ancré dans la mémoire. Des paysages comme la banlieue parisienne sont empreints de nostalgie de ce qu'ils ont été, et de ce qu'ils deviennent. Parce que, c'est plus du tout les mêmes paysages d'il y a cinquante ans, aujourd'hui. C'est un vécu d'ailleurs. Ce paysage fait partie, même ses transformations, des choses voulues... Et, dans une certaine mesure, on détruit le paysage de notre enfance. Enfin c'est pas l'enfance, mais les premières impressions de paysage disparaissent petit à petit et chaque fois c'est quand même douloureux pour les gens. (Pierre B1, 1er entretien)

Dans d'autres cas, il s'agit d'une fragilité due au contexte politique et économique, comme nous le raconte Jean-Paul à propos d'un projet de logement à la Plaine.

Donc tout ça, ça reste toujours fragile ça, parce que tant que ce n'est pas encore engagé et fait. Mais vu le site ça sera plutôt des logements de luxe. Ce qui fait le petit programme, des logements relativement de luxe. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

SE RECONNAÎTRE

La première fois que Philippe a vu la Marne depuis l'autoroute a été par hasard - comme il nous le raconte - pour devenir enfin un repère qu'il attend et qu'il recherche chaque fois qu'il parcourt ce trajet pour aller travailler à l'aéroport Charles-de-Gaulle.

C'est un peu presque anachronique de voir une grosse rivière comme ça passer à travers les villes. Je crois que la première fois a été un hasard que je tourne la tête. Et puis depuis je le fais à chaque fois. [...] Et donc ce temps, ce paysage, j'attends, je sais que je vais passer devant et quand je vais passer devant, je regarde bien à gauche et à droite parce que c'est un pont sur l'autoroute qui passe par dessus la rivière et il y a cette vue et c'est un moment important. Pour moi. Et je fais exprès depuis 20 ans de passer devant, de regarder. (Philippe, D4, 1er entretien)

Ce paysage habituel, que l'on connaît et que l'on attend, devient un élément rassurant, harmonieux, où se reconnaître.

Un paysage que j'attends et par rapport auquel je me reconnais. Les survivances nous permettent de sentir le passé et de trouver une harmonie. (Philippe, D4, 2e entretien)

Pour Adama, c'est la dimension évocatrice du paysage qui nous parle et qui nous permet d'y se reconnaître et donc de s'intégrer.

Donc le paysage aide beaucoup à s'intégrer. C'est depuis 22 ans que je suis plus chez moi. Et que j'ai vu beaucoup de paysages différents. Le Sahara avec le désert et le paysage par exemple sur le fleuve Niger. Je me trouve ici à Montreuil actuellement, demain je peux être à Marseille, à Montpellier ou bien Nice. En Espagne, en Italie, en Allemagne. Les paysages ne sont pas les mêmes, mais tout paysage communique et sert à s'intégrer. Tout paysage communique, parle. [...] Chaque fois que le paysage change donc ça communique, ça parle. Le paysage montre du mouvement. Cette cité a été créée à tel endroit, cette cité a été créée en telle année. Donc le paysage parle de l'histoire et du progrès. Parce que le paysage démontre qu'il y a quelque chose qui bouge ou ça bouge pas. Donc le paysage parle. Le paysage donne quelque chose. (Adama, C2, 1er entretien)

LES RYTHMES DE LA JOURNÉE ET DE L'ANNÉE

Les temporalités que nos interlocuteurs nous racontent, en décrivant leur expérience d'un paysage, ne sont pas seulement liées au passé, présent et futur, mais aussi aux rythmes de la journée ou de l'année : la rotation des cultures agricoles, les couleurs de l'hiver et de l'été, le premier bus du matin.

Dans les champs, on fait une rotation, on met du colza, de la pomme de terre, le maïs et le blé et un peu d'orge aussi. On fait tourner. C'est vieux comme le monde, mais ça marche toujours. (François, A4, 1er entretien)

Le paysage est assez vert quand il fait beau. Tout de suite les arbres ressortent. Il y a quand même énormément d'arbres... le long de la départementale, au Parc George Valbon [La Courneuve]. Mais les journées d'hiver, quand le ciel est gris uniforme, j'ai l'impression que c'est vraiment le béton qui ressort, et toutes les infrastructures, les signalisations routières, le mobilier urbain, les voitures, les trottoirs, les bâtiments... Les opérations de rénovation essayent de redonner un peu de couleurs... bref, ça dépend... c'est vraiment en fonction des saisons. (Kevin, B2, 1er entretien)

C'est des trucs que tu ne ferais pas forcément, si tu n'avais pas à te lever pour aller [conduire un bus]. Mais quand tu es le premier bus qui part, à 6h00 du matin, il n'y a pas beaucoup de voitures... et donc tu traverses Paris, un soir, enfin un matin d'hiver où la lumière est particulière. Et tu traverses les bâtiments historiques de Paris, tu traverses le Louvre et tout ça, tu as un paysage qui... En plus t'as très peu de gens qui prennent le bus dans le centre de Paris donc tu te promènes tout seul avec ton bus. Donc, oui, c'est des sensations. Ou ici, quand il y avait les gazomètres, j'ai fait les lignes quand il y avait encore les gazomètres. Donc ce paysage industriel, les voies ferrées. Le matin, les matins d'hiver c'est extraordinaire. A 5h du matin c'est pareil tu as, tu n'es pas embêté par la circulation, des fois il y a un peu de monde dans les bus. Parce qu'il y a quand même un peu de gens qui travaillent, qui se lèvent tôt dans les banlieues. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

LES RYTHMES DES DÉPLACEMENTS

Il y avait des bateaux qui partaient d'ici [Canal de l'Ourcq à Paris] et qui allaient au 6B [à Saint-Denis]. Et ça c'était une très très belle expérience de paysage, justement où on voit comment peut se vivre complètement différemment ce trajet là... en bateau, avec la lenteur, avec l'attente que l'écluse se ferme. Donc on a mis peut-être trois-quatre heures

pour arriver au 6B. (Camille, C4, 1er entretien)
Être voyageur oui, et puis à un rythme décalé. Où vraiment la rivière elle a un rythme complètement différent du reste de la cité, de la ville. Qui va très vite, qui est très très trépidante. Le rythme sur une péniche est très, très lent, très calme. Et j'ai jamais voulu travailler dans un camion ou une voiture... chauffeur de taxi ou chauffeur de poids lourds ça m'intéressait pas. Par contre travailler dans un avion, oui c'est ce que je fais. Mais travailler sur un bateau je crois ça m'aurait plu un peu. De transporter un chargement sur des centaines de kilomètres. Et la Marne et le réseau fluvial français, il est immense. Donc oui, peut-être il y a cette invitation au voyage. Et puis c'est une voie de communication, c'est un fleuve. Ça bouge tout le temps et c'est pour ça que dessus on voit des bateaux. [...] Et quand on est sur une rivière, le rythme est très différent. Des trépidations de la vie moderne, ailleurs. Justement ça se fait, à un temps très particulier. (Philippe, D4, 1er entretien)

Le temps de la navigation, et plus généralement l'image de l'eau des canaux et des fleuves qui coulent, émerge comme un temps propre d'un certain paysage qui exprime le calme. Il s'agit d'une lenteur très particulière et très différente par rapport à la lenteur liée aux difficultés à se déplacer dans les transports en commun ou en voiture.

C'est quand même chiant quand tu sais que tu pourrais y aller en vingt minutes et que voilà, tu mets une heure. L'ennui c'était surtout le trafic quoi. Quand ça roulait bien je trouvais ça super. Mais quand ça roulait mal, c'était une horreur. J'arrivais à mettre une heure et demi pour y aller des fois donc... Pour une petite distance tu mets un temps fou parce que voilà, c'est surchargé quoi. Donc c'était [un paysage] super métallique. (Bertrand, D3, 1er entretien)

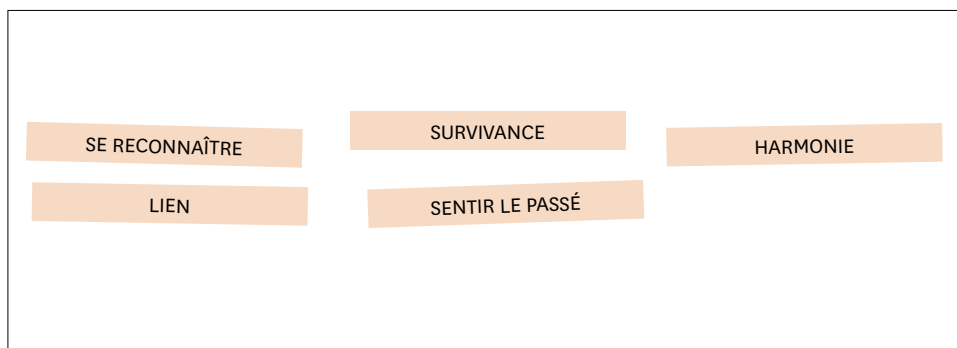
A Coubron on ne peut pas ne pas avoir une voiture, il n'y a pas de transports en commun suffisamment adéquates. Aller à Paris c'est de toute façon vraiment galère, en transport ça

veut dire bus plus train. Mais en voiture ou en transports ça fait une heure et demi le matin et une heure et demi le soir. C'est pas possible de faire ça tous les jours, ou alors oui, si on a des horaires décalés... très tôt, la nuit ... (Marie, B4, 1er entretien)

Le mode de transport devient aussi une manière pour choisir un rythme pour se faire sa propre expérience d'un paysage. Celui du vélo, par exemple, permettrait de compenser par la vitesse le caractère homogène des certaines séquences paysagère, mais il pourrait aussi nous amener - sans vraiment le vouloir - à sortir du temps du quotidien (se déplacer) pour rentrer dans le temps de l'événement (faire une randonnée).

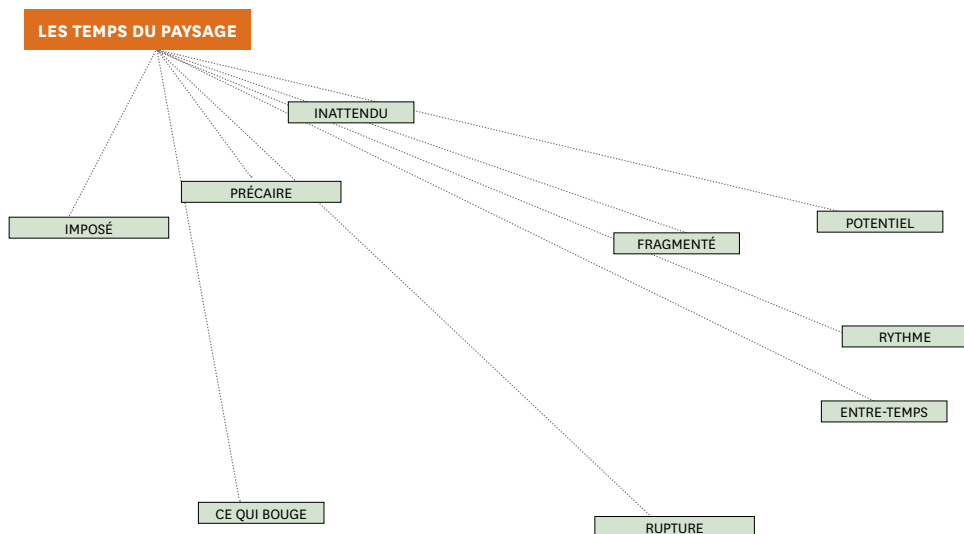
On peut tracer un cercle avec un compas sur la carte avec la pointe sur le parc de La Noue [à Villepinte] et puis se dire ce qu'on fait couramment dans la vie quotidienne à pieds c'est un rayon maximale de 300-500 mètres. Pour tout le monde, même dans les réflexions d'aménagement, pour les éco-quartiers... La réflexion est dans cette échelle de la vie quotidienne à pieds, c'est de ce périmètre là, qu'on arrive... Dès qu'on est un peu plus loin ça va être le vélo, la voiture... et pour ceux qui n'ont pas des transports individuels ça va être les transports en commun et là on est

soumis à des horaires qui sont quand même très contraignants, il y en a 2 par heure, ça ne dessert pas tout ... ce n'est pas qu'une question pratique. Il y a la marche entre les 300 et les 500m, et les 500m on les fait volontiers à Paris, mais il y a une espèce de distension, le paysage est tellement distendu dans la banlieue de la grande couronne que le trajet semble plus long. Par exemple du Parc de La Noue je ne suis jamais allée à pieds à Vert Galant. A vélo oui... ça passe plus vite. On rattrape avec la vitesse la faible densité de rythme du paysage. Une fois j'ai voulu de Villepinte aller jusqu'à Sevran en vélo, comme ça, pour voir, j'avais le temps, il faisait beau... mais j'ai trouvé ça long ! J'avais l'impression de faire une randonnée ! Ça m'a pris une heure ! (Isabelle, A4, 1er entretien)



PHILIPPE, D4, 2ÈME ENTRETIEN





LE TEMPS DU PAYSAGE

Les récits de nos interlocuteurs nous décrivent une polysémie temporelle du paysage. Tout d'abord, il y a le temps de la transformation : ce qui bouge. Le paysage de la Seine-Saint-Denis a été objet d'un processus de transformation très rapide, et qui est encore en cours, qui a des effets autant sur la possibilité d'y se reconnaître que sur sa dimension sociale. Il y a toutefois des paysages qui restent à l'écart. Il s'agit de paysages exclus et de l'exclusion ou de ceux à préserver. D'ailleurs, sortir du temps de la transformation devient aussi une manière de vivre l'immanence du paysage.

Nos interlocuteurs habitent donc un entre-temps : un paysage de passage spatial et temporel qui nous parle d'attente et de potentiel. C'est une temporalité incertaine et précaire parce qu'on ne peut pas savoir combien de temps certains paysages vont durer. Face à ces changements continuels, décrits par quelqu'un comme des « présages », l'ancrage dans l'histoire devient une nécessité : une histoire à rechercher et à marquer.

Toutefois, le rapport avec le paysage que l'on a hérité n'est pas toujours facile. Il est décrit de manière ambivalente comme quelque chose d'imposé ou alors comme une chance, les deux souvent liés à une émotion nostalgique.

« Il y a un présage de quelque chose mais il n'y a encore rien » (Gilles, D1)

CE QUI BOUGE

La transformation du paysage de la Seine-Saint-Denis est décrite comme continue, quotidienne, rapide et, dans certains cas, radicale et violente à tel point que le paysage devient méconnaissable pour quelqu'un qui le connaissait avant.

Oui, oui et puis il continue à changer tous les jours, presque tous les jours. C'est-à-dire tu passes une rue t'as, t'as un détail ou un truc. Ou des trucs qui s'écroulent, en ce moment il y a beaucoup de démolitions. En plus Condorcet c'est sept hectares et demi et là ils ont tout écroulé les hangars. C'est des hangars, enfin... de petites constructions solides. Et là ils ont tout rasé donc ça change le paysage. Bientôt ils vont attaquer la rue des fillettes du côté gauche là en allant sur le quartier espagnol donc ça va... Et après ils commencent aussi à attaquer le quartier espagnol, ils démolissent toutes les habitations, qui sont vraiment aussi... dégradées. Donc ils vont faire de la reconstruction au fur et à mesure mais... là y a au moins dix ans de... de transformations au jour le jour. Donc tous les jours le paysage il change. Ça, c'est aussi ça qui est un peu fascinant. Ils créent des rues, ils créent des bâtiments, tous, tous... tous les jours y a du neuf. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Donc tes petites rues, elles changent de tête avec ses constructions, c'est clair. (Inès, C1, 1er entretien)

Et on voit bien que le paysage change et... et sur dix-quinze ans, tu le vois changer. Si toi tu l'as connu avant, tu repasses, tu te dis, oui, quand même, c'est plus pareil. Après, t'aimes ou t'aimes pas, ça c'est pas le problème. Mais on voit le changement quoi. C'est net. [...] Le gars qui connaissait Montreuil, y a trente, quarante ans. Il repasse là, il reconnaît rien quoi. Parce que... ça a vraiment super super évolué. Comme, sur les quais dans le 13e... tu vois l'évolution, c'est impressionnant. Là où il

y a la bibliothèque. Hier j'avais une nana qui travaille chez Bouygues, elle me disait, oui, on est en train de s'occuper d'Ivry, Evry tu vas voir dans dix ans, tu ne reconnaîtras plus rien. Et en fait, ils rachètent les terrains avec les baraques. Et les baraques ils en ont rien à foutre. Le but c'est de... d'avoir le terrain et de reconstruire des gros trucs quoi. Du bâtiment, du bureau, un immeuble d'habitation... Et Montreuil je dirai qu'en quinze, vingt ans ça a... ça n'arrête pas d'évoluer quoi. Même tu vois entre Robespierre et le Croix de Chavaux. Là quand tu prends la rue Robespierre après Gracieuse, c'est pareil, moi je passe derrière je vois des trucs, je fais ouahah. Alors qu'avant, c'était de la petite baraque pas très haute. Là ça a... c'est du building tout neuf... et avec de l'activité. Parce que bon même si ils ne louent pas dans l'immédiat. Il y a un moment, ils vont louer à des boîtes ça coûte moins cher d'être là qu'à Paris, c'est à côté de Paris. Donc, le paysage on le voit changer. C'est, et puis ça va que continuer. Y a pas des raisons quoi. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Dans cette transformation, les typologies d'habitat jouent un rôle central et sont souvent utilisées pour décrire la dimension sociale de ces paysages.

Et quand je suis revenu après, en '96, jusqu'à aujourd'hui finalement j'ai vu Pantin changer et ce quartier... changer, une population nouvelle arriver, des constructions nouvelles. Ce quartier s'embellir effectivement mais je sais par ailleurs que dans d'autres quartiers la misère est plus forte. Mais qu'elle est plus forte partout ailleurs. Alors c'est presque un paradoxe parce qu'on va vers de la mixité sociale et en même temps... il y a moins de mélange social. Parce que je pense que si on prend la rue Hoche et les rues adjacentes y a pas de populations aussi pauvres que tu peux en trouver aux quatre chemins ou aux Courtilières. Mais ça c'est un phénomène social cet accroissement des écarts et des populations de plus en plus riches. Qu'on n'a pas à Pantin. A mon avis ça

s'arrête à la classe moyenne. Mais c'est... lié ça au départ des parisiens vers les environs parce que c'est plus possible d'acquérir ou d'habiter à Paris. (Inès, C1, 1er entretien)

Caroline, qui habite au Pré-Saint-Gervais et depuis trois ans travaille à Aubervilliers, décide souvent de parcourir ce trajet à pied. En décrivant ce parcours domicile-travail, elle raconte un paysage en pleine transformation où la description du bâti se mélange tout le temps avec celle des personnes qu'elle croise.

C'est... il y a des commerces, enfin un peu plus loin, là où il n'y avait rien il y a quelques années, il y a, je m'en rappelle, il y a un foyer, enfin c'était pas un foyer, c'était plutôt un, des appartements pas squattés, mais en tout cas, bref il y avait des immigrés clandestins qui avaient pris feu et tout ça... Ouais, c'était vraiment, c'était vétuste, c'était pourri. Et là, ils ont tout, tout rasé, enfin ils rasent de plus en plus et ils construisent, et ils construisent énormément ouais. Et après t'arrives à la mairie de Pantin, elle est bizarre cette ville je trouve. Je la trouve, bizarre Pantin, enfin je la trouve, ça fait bizarre. Je sais pas, elle est bizarre... c'est, parce que tu as ce côté là proche Paris, qui est vachement, entretenu, enfin voilà pour attirer les gens, nouvelle population je suppose. [...] Et après donc, tu continues et les quatre chemins alors là, c'est, c'est, bah t'as là, c'est, c'est, c'est, t'as un creux, je sais pas comment t'expliquer, t'arrives donc de Pantin tout ça donc c'est un peu voilà, ils sont en train de rénover, machin. Tu arrives aux quatre chemins où là c'est un peu n'importe quoi. Enfin c'est... c'est le bordel, les quatre chemins quoi... j'aime bien les quatre chemins, c'est... euh c'est marrant parce que t'as l'impression que c'est délaissé par rapport à, tu sais c'est entre les deux villes. [...] Et puis même les gens tu vois, moi j'ai connu Hoche... c'était... c'était un peu le ghetto quoi. Moi j'ai, dans les années 90 Hoche c'était chaud un peu, c'était un peu, pas autant mais un peu comme les Quatre-

Chemins. Et là c'est plus du tout...voilà. J'ai, c'est hallucinant maintenant. Tu arrives sur l'avenue de la République, tu remontes vers Aubervilliers. Et là c'est pareil, bon tu continues un peu, faut vraiment marcher, enfin, c'est, c'est tous ces mecs qui sont dehors, ces tristes, hein. Dehors, dehors, ils sont là, ils sont dehors. C'est des mecs y a beaucoup d'égyptiens, tunisiens, qui se retrouvent là, bah entre eux quoi, voilà, c'est ça, entre eux. Ils discutent, je sais pas, ils fument des cigarettes, ils boivent un peu, alors... Tu marches, tu as des commerces, beaucoup de commerces exotiques. Et puis après tu arrives, il y a le parc Stalingrad, ça c'est le parc d'Aubervilliers ! Même si ils en ont fait un autre un peu plus haut au Landy. Et puis après tu arrives à la Mairie, Mairie d'Auber. Et un peu plus loin c'est La Courneuve. (Caroline, B2, 1er entretien)

HORS LE TEMPS

Dans ce contexte plus général, il y a des paysages qui sont à l'écart. Il s'agit tout d'abord de paysages liés à une idée d'exclusion.

Ici ça bouge pas trop à part une mosquée qui se construit, gigantesque, là dans les quartiers, dits les plus délaissés. (Léon, B3, 1er entretien)

Au contraire, pour d'autres interlocuteurs, placer des paysages hors le temps de la transformation devient une manière pour les préserver. C'est l'exemple des Murs-à-pêches dont parle Caroline.

Mais je pense que là comme il est. Il faut pas trop toucher. Il faut pas trop y toucher quoi. Il faudrait, c'est très difficile, je pense que après ce qui va se faire, je crains, je crains quand même un peu. Parce qu'aujourd'hui, le problème c'est que tout doit être très sécurisé, très normalisé, entrer dans des normes. (Caroline, B2, 1er entretien)

C'est une manière de garder des repères, pour se retrouver et s'orienter.

En même temps, si c'est un repère, on essaye de reprendre un repère sur quelque chose qui ne bouge pas. [...] Quand on veut voir un objet qui bouge, si on veut comprendre comment il bouge, on est obligé de prendre un repère de quelque chose qui bouge pas. Sinon on va jamais pouvoir comprendre comment il bouge. Pareil pour le train et la vache ! [...] Donc finalement le paysage c'est peut-être un peu ça. C'est le truc qui ne bouge pas et qui nous permet d'avoir nos repères. Enfin nos repères qui ne bougent pas, qui nous permettent d'avoir nos marques et de bouger nous... sans se prendre les pieds partout. Moi je vois, enfin. Là quand je rentre chez moi, parfois je pense même pas au chemin que je fais. Je me retrouve devant la porte, j'ai oublié comment je suis venu. Mais parce que j'ai tellement de repères et justement le paysage je pense c'est tellement construit. Que finalement j'ai même plus besoin d'y penser et justement quand il y a quelque chose qui change. Ah ça fait tilt quoi. Enfin bon, voilà. (Raphaël, D2, 1er entretien)

Enfin, sortir du temps de la transformation, et plus en général du temps de l'expérience, aussi grâce à l'outil photographique, ce serait une autre manière pour vivre pleinement un paysage.

Ça fait appel aux intermittences de la mémoire en fait. C'est à dire que, les choses dont... ça va, ça va renvoyer des émotions justement parce que je peux fermer les yeux. Parce que je ne vois, voilà. Donc c'est quand je vais fermer les yeux que je vais pouvoir en effet être imprégné du paysage en fait. Et euh... (il réfléchit) Les gens qui partent en voyage, on peut se demander lorsqu'ils rentrent de voyage, ils vont parler de ce qu'ils ont vu. Et vont parler des paysages qu'ils ont vus. Et en fait, ça a certainement beaucoup plus de forces et de signes que lorsqu'ils étaient sur place, en train de le voir. [...] Pourquoi est-ce

que les gens font une photo ? C'est bien parce que... il y a quelque chose d'une immanence. Qu'on ne peut pas vivre pleinement ce paysage. On va le vivre pleinement, parce que justement on va en garder la trace imaginaire, le souvenir de ça. Qu'on va fixer dans la photo, voilà. Donc il y a forcément cette idée je crois de quelque chose qu'on va quitter. Il va y avoir rupture entre le spectateur et le paysage. (Thierry, C2, 1er entretien)

HABITER L'ENTRE-TEMPS

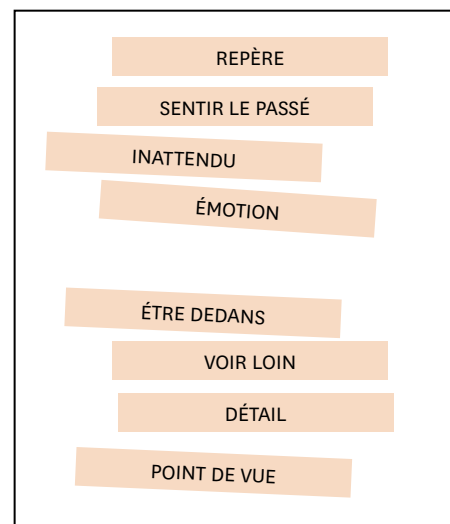
Pour tous ces gens qui traversent juste le territoire c'est un entre-temps entre là où ils vivent et là où ils travaillent. Pour eux la Seine-Saint-Denis n'est qu'un lieu de passage. Entre temps, aussi, car des gens vivent en Seine-Saint-Denis en attendant de pouvoir aller vivre ailleurs. On est dans l'attente de... comme si c'était une étape. Pour les touristes qui arrivent à Paris par l'aéroport, la Seine-Saint-Denis est un entre-temps pas important. La plupart ne regarde même pas par la fenêtre du RER, ou alors ils doivent se dire « bon, c'est pas grave, c'est pas là qu'on va s'arrêter ». Si on va voir un match au Stade de France, on va utiliser le territoire comme un entre-temps, on va au Stade et puis on va vite retourner chez soi. [...] Et je pense que la très grande majorité des spectateurs ne viennent pas du territoire où le stade est implanté car c'est trop cher pour les gens de Seine-Saint-Denis. Ils viennent de Paris, de province... Et l'aménagement du stade est fait pour. On a très très bien aménagé le cheminement qui va du RER au Stade, mais si tu veux aller des 4000 au Stade je pense qu'il faut passer par le Fort de l'Est [...] et il n'y a pas une promenade, un truc qui engage les gens de la cité pour aller à pieds au stade. (Kevin, B2, 2ème entretien)

Par certains de nos interlocuteurs, le paysage de la Seine-Saint-Denis est décrit comme un espace-temps de passage. Plus souvent, cet entre-temps est une

temporalité intermédiaire entre le vécu et un futur plus ou moins défini.

Parfois, quand on fait de la poussière dans les champs, des gens qui habitent dans les pavillons en face viennent râler. [...] Moi je leur dit « ne vous inquiétez pas, d'ici dix ans on va être expropriés et vous aurez un lotissement juste en face de chez vous et vous serez mieux ! ». [...] C'est un peu pour les provoquer, mais dans les années à venir on a des terres qui vont sauter. [...] Il y a des terres qui sont ciblées et qui vont être construites d'ici quelques années. Pour la zone industrielle là derrière, ils ont pris 200 ha entre le parc des expos et le Vieux Pays. Ça a été exproprié. (François, A4, 1er entretien)

Lors du deuxième entretien, souvent un lien a été établi entre « sentir le passé » et « voir loin », ce dernier décliné dans la dimension temporelle de « se projeter ». Entre ces deux temporalités, des détails permettent souvent de faire le passage. Le potentiel du paysage futur n'est presque jamais décontextualisé, mais il est associé



JEAN-PAUL, B2, 2ÈME ENTRETIEN

à des éléments que l'on retrouve dans le paysage actuel et que l'on voudrait garder. Comme le dit Emma, avec les mots qu'elle place plus à gauche pour indiquer qu'ils sont entre son expérience du paysage et le potentiel, dans le futur elle aimerait bien garder la diversité, le spectacle (dû à des choses surprenantes qu'elle observe), le sens de partage et le rythme. Si l'entre-temps nous parle donc surtout du potentiel, il nous raconte aussi un paysage qui n'est qu'un présage incertain et précaire.

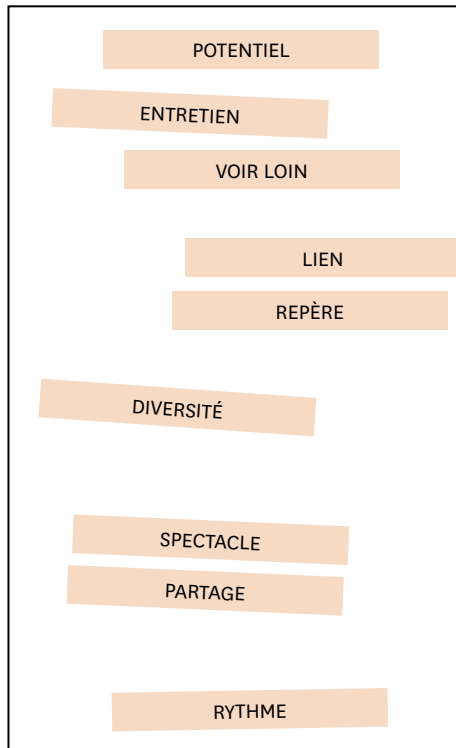
Il y a un présage de quelque chose mais il n'y a encore rien. (Gilles, D1, 1er entretien)

Entre-temps : ça bouge tout le temps et tu as toujours l'impression que quelque chose va changer. En plus tu as un mélange de styles, de bâtiments différents, de différentes époques, une partie qui n'est pas construite et des choses qui apparaissent très vite. Du coup, ça donne une impression... de précaire : je me demande toujours si ce que je vois ça va changer où si ça va rester comme ça. (Rosa, A4, 2ème entretien)

Mais c'est pleins de surprises parce que tu vois des aspects comme ça liés à la fois à... l'urbain qui apparaît et puis en même temps, encore la nature qui est là avec des éléments de, de nature mais tu te dis combien de temps ça va durer quoi. (Caroline, B2, 1er entretien)

Face à l'incertain, qui peut être déstabilisant, le seul ancrage possible semble exister dans l'histoire.

Donc c'est pas fini, il y a souvent des grues, encore. Il y a des bétonneuses... donc c'est encore dans la couveuse de la maternité. Donc ça a pas été confronté à l'expérience, donc voilà. Y a ça et puis y a des bébés arbres. Des bébés arbres, des arbrisseaux qu'ont été plantés. On leur a pas demandé leurs avis et



EMMA, A3, 2ÈME ENTRETIEN

passé industriel, les traces souterraines ou les parcs.

C'est des villes qu'ont des histoires longues. Et donc ils ont voulu travailler le projet urbain sur ces bases là. C'est-à-dire ils ont dit, là, pour la Plaine, le nom des rues c'est important. Donc depuis, historiquement les rues elles avaient un, elles ont toujours eu un sens dans l'histoire. Donc on marque le paysage avec les rues. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

L'histoire cheminote de Pantin, y a une volonté de, de la valoriser au travers de l'écoquartier. [...] L'écoquartier qui va se construire entre les gares et les quatre chemins. Il y a une volonté là, de valoriser les quais du, de la SNCF, de mettre aussi un peu en valeur cette histoire cheminote. (Inès, C1, 1er entretien)

Aubervilliers c'est assez neuf, en fait. T'as l'église. Et sinon... en bâtiment t'as la manufacture, enfin la documentation française qui maintenant sert à direction des affaires culturelles de bureaux, d'ailleurs. Mais bon, t'as un passé industriel à Aubervilliers qui fait que... l'histoire que t'as au niveau du bâtiment. C'est des anciennes usines... y a une vieille ferme, la ferme Mazier. Mais qui est en ruine quoi. Qu'ils sont en train de refaire. Et t'as pas, t'as pas cette... t'as pas cette impression. Moi ce que j'aime bien dans une ville c'est de sentir aussi le passé historique, enfin tu vois. Enfin je sais pas, si je m'exprime bien mais... de sentir que c'est pas une ville qui a poussé comme ça et qu'il y a eu des choses et tout. Et Aubervilliers... sauf si tu vas vers Pantin justement. Les quatre chemins, où là donc t'as ces usines avec les cheminées en brique. Mais sinon... pour moi c'est plus un amoncellement de bâtiment. Y a pas ce passé que je trouve super intéressant, enfin moi quand je me... promène n'importe où, je recherche ça donc. [...] Il n'y a plus vraiment de traces du passé quoi. Et moi ça c'est quelque chose qui est important pour moi. (Frédérique, A1, 1er entretien)

ils sont là, transplantés. Donc c'est pitoyable, c'est pas de la nature, c'est là... on les aide à tenir debout à... ils sont là, y a la bétonneuse à côté. Alors certains se projettent et disent, ah ça va être beau, c'est sympa, on a fait des efforts, on les a mis là. [...] Donc y a une période intermédiaire qui est très déstabilisante. Où j'ai du mal à trouver un ancrage. Ce qui est intéressant dans une ville est qu'il y a différentes strates temporelles. (Gilles, D1, 1er entretien)

MARQUER LE TEMPS DE L'HISTOIRE

L'histoire constamment recherchée est très ancienne ou beaucoup plus récente et on la retrouve dans une pluralité d'éléments, tel que le nom des rues, le

Mais bon on a fait des paysages comme le parc départemental. On a mis des poumons. C'est Napoléon III qui a pensé au Parc Départemental. Quand tu te rends compte du temps que ça met, pour que les choses apparaissent... [...] En tout cas, je peux te dire que je suis très sensible, moi personnellement à des choses comme, à un moment donné j'avais entendu parler de... de faire en sorte que les rivières qu'on avait rendu souterraines. Pouvoir donner la possibilité de revenir à la surface. Et ça, si on le fait, je crois, ce sera énorme, parce que... c'est énorme la présence de l'eau dans un tissu social et urbain. Ça permet de donner cette notion du temps qui passe, de, ça nettoie l'atmosphère l'humidité. (Christophe, A2, 1er entretien)

Là, c'est la grande carrière, c'était un site d'exploitation de gypse à ciel ouvert, vers 1900. J'ai toujours trouvé que ça a beaucoup de charme. Il y a des maisons à Coubron construites avec cette pierre. La carrière, vous le voyez, est intégrée à ce parcours culturel fait par l'ancienne municipalité. C'est aussi l'endroit où la mairie vient déposer les déchets verts. [...] Là, regardez ce que dit le panneau, c'est ... [elle lit] « la Butte de la justice domine les champs alentours », oui... et c'est là où au moyen âge s'exécutaient les décisions de justice. Ce terrain là plus tard appartenait à l'un des anciens maires et aujourd'hui c'est un terrain de chasse. Il y a encore une Société de chasse qui fonctionne à Coubron... Alors là, voilà la tuilerie, qui a cessé l'activité... avant le 18e siècle [...] Donc là on est sur la Dhuys, en dessous coule une rivière souterraine qui alimente Paris. Ça appartenait à la ville de Paris et c'est eux qui l'entretenaient autrefois. Maintenant je ne sais pas trop, mais c'est joliment aménagée. (Marie, B4, 1er entretien)

Il y a aussi de traces moins évidentes, qui n'ont pas une traduction directe dans le bâti, mais qui sont convoquées pour rechercher, ou bien créer, des continuités rassurantes.

Le sentiment, assez partagé, je crois, c'est d'un manque de lisibilité. Le paysage de La Courneuve, pour se l'expliquer, pour le comprendre, il faut presque avoir un livre d'histoire à côté. Il faut réfléchir, l'analyser, avoir des connaissances, des données historiques pour en comprendre l'organisation. (Kevin, B2, 1er entretien)

Parce que je discutais avec une collègue qui a habité longtemps aux Quatre Chemins avec sa fille et tout... et elle, ça l'a longtemps perturbé, pourquoi, comme si il n'y avait rien à faire aux quatre chemins, toujours des problèmes d'insécurité, voilà. Une population masculine très importante, concentrée, quand t'es une femme, t'es pas toujours tranquille quoi. Et en fait elle avait retrouvé un article qui datait du début du 20e siècle sur la communauté des quatre chemins qui réclamait son indépendance parce qu'elle en avait marre d'être..., euh, laissée à l'abandon en fait entre Aubervilliers et Pantin. Bah ça donne, enfin la misère tu te la prends en pleine tête, c'est ça que ça donne. (Caroline, B2, 1er entretien)

LE TEMPS DE LA NOSTALGIE

Le rapport avec ce passé que l'on recherche assume souvent une dimension nostalgique. On regrette une harmonie qu'il y aurait été avant, une dimension bucolique du village, des champs et des immeubles de petite taille. Dans ce type de récits, on ne retrouve plus le rythme rapide qui caractériserait la transformation urbaine d'aujourd'hui, mais cette dernière se serait faite, dans le passé, à un rythme beaucoup plus lent, « petit à petit ».

Tu sais, ces vieilles nationales qui partent de Paris et qui étaient... le faubourgs, elles étaient bordées de jolies maisons, hôtels particuliers, des belles demeures qui étaient égrenées le long de la nationale, avec des relais de postes, des petits commerces... faits pour s'arrêter quand on circulait lentement à cheval dans

le paysage... avec des arbres d'alignement, parce qu'on les retrouve dans les cartes de Cassini. On sent cette historique de la route nationale, très ancien, les usages du XVIIIe-XIXe siècle... et puis l'arrivée brutale du XXe siècle qui est entre deux maisons, entre deux hôtels particuliers, entre deux platanes... Une espèce de boîte en métal qui est un vendeur de bagnoles, de cuisines, de canapés... et qui sont hors d'échelles, hors-style, hors-sol... qui sont les mêmes partout... et qui sont ces fameuses boîtes qu'on a posé pour faire du commerce sur la nationale telle qu'elle est maintenant et qui est très différente de son origine... et c'est cette confrontation des histoires et des échelles et des usages qui pour moi évoque une certaine brutalité... parce que du coup la petite maison elle n'est pas respectée, elle n'est pas mise en valeur... t'imagines les habitants, là, noyés entre deux masses de métal... avec le flux de bagnoles dans un sens et de l'autre les gens qui viennent faire leurs courses... Voilà, il y a cette ambiance là de conflit d'usages, de proportions, de rythmes, d'échelles que je trouve assez disharmonieux dans beaucoup de banlieues.

Et je parle de Vrilli-Chatillons-Grigny parce que c'est à l'opposé de Villepinte par rapport à Paris. C'est le même collage, le même tissu désordonné qui compile des couches d'histoire très disparates et qui est à la fois très riche, très vivant, plein d'histoires et de créativité dans certains endroits... puis à d'autres endroits c'est un peu plus compliqué, quoi ! La ville de St. Denis fait partie de ces exemples [harmonieux] ; de vraie ville qui a évolué en gardant son vieux centre, sa matrice architecturale et urbaine et qui a intégré petit à petit, sans se dénaturer les époques suivantes. En même temps, Saint-Denis a gardé une grande partie de son histoire, donc il y a moins d'interférence avec ce que j'ai évoqué sur la Nationale 7, comme les grandes boîtes à commerce, qu'à Saint-Denis on retrouve, mais regroupées à La Plaine. (Isabelle, A4, 1er entretien)

C'était un paysage encore, à l'île Saint-Denis, un peu bucolique, encore un petit village

quoi presque, je veux dire ; encore avec les petites maisonnettes. Petit à petit, il y a eu des grands ensembles qui se sont faits, qui ont modifié complètement le paysage. Et on est passé d'une île qui était marinière. C'était un port d'attache, les bateaux se mettaient le long de la Seine. Et les enfants allaient à l'école à l'île Saint-Denis, c'était donc une île qui était très liée... au transport maritime, quoi je veux dire, sur la Seine. Je vais dire qui était une île batelière avec des petites ruelles qui traversaient d'un bout à l'autre et qui disparaissent petit à petit. Avec donc, une population qui était... un peu... nomade. Puisque les bateaux, ils étaient là, les enfants à l'école, c'était que des points d'attaches passagers, quoi. Et puis après petit à petit c'est devenu au contraire, une île qui a été envahie. Le paysage est devenu moins beau, parce que on a fait des entrepôts. Beaucoup d'entrepôts parce que les magasins de Paris, pour Paris, ils avaient besoin de lieux où on pouvait entreposer proche de Paris. Et l'île qui avait un espace donc important en terrain je veux dire. Un peu sauvage presque. Et l'île au moins, au moins, une très grande partie, presque la moitié de l'île a eut des entrepôts des Galeries Lafayette, du BHV, des entrepôts. Et... et à commencer à se construire des maisonnettes aussi ouvrières, les gens qui travaillaient dans les entrepôts, et les gens qui bâtissaient là, euh dans les premiers HLM. Qui étaient des ouvriers de chez Renault, Citroën, de l'après guerre. Donc le paysage a changé du point de vue aspect général quoi. Et petit à petit les terrains ont été occupés par des ensembles, des grands ensembles. L'île est devenue petit à petit... je veux dire des repères ont disparu. Je veux dire tout ce qui était lié le long du quai, à l'aménagement des bateaux, tout ça, ces petites entreprises ont disparu. Et tout ça, petit à petit a été remplacé par des logements. Donc c'est un peu ville dortoir, qu'elle est devenue petit à petit. Le paysage s'est transformé. Le paysage a complètement changé. Le paysage... physique je veux dire mais aussi humain. (Pierre B1, 1er entretien)

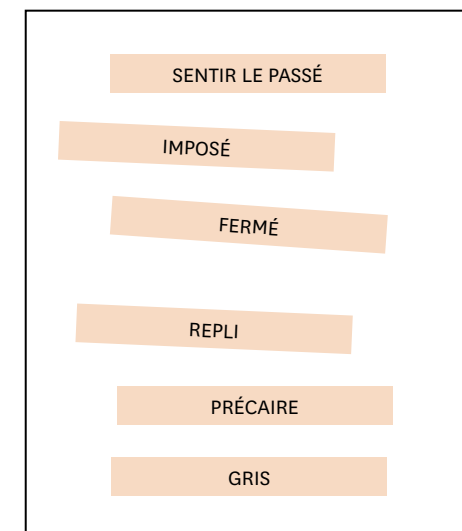
Depuis vingt ans par ici on a beaucoup construit. Il y a quarante ans, Livry-Gargan c'était une ville pavillonnaire. Il n'y avait pratiquement pas d'immeubles. Derrière la maison il y avait un champs de maïs géant, où mes enfants jouaient. Après ils ont construit des immeubles, une gendarmerie et un peu plus loin une petite zone industrielle. [...] Livry-Gargan c'était la maison secondaire des parisiens. C'était pas loin... 10-15 km de la Porte de Pantin. Il y avait des belles maisons avec 1500-2000 mètres carrés de jardin, très boisés, très arborés. Puis le maire a fait un droit de préemption sur les maisons qui allaient se vendre pour démolir et construire des trucs qui montent jusqu'à cinq, six étages. [...] Aussi, même nous, même les voisins... on a construit des extensions... on est resté avec un étage, mais n'empêche, c'est devenu plus... comme une ville. [...] Clichy aussi c'était adorable il y a 40 ans, c'était très agréable d'aller pique-niquer, il y avait plein de fleurs... Les premiers appartements étaient très beaux, très grand, et les immeubles pas très hauts. Après ils se sont mis à construire, construire, construire... et puis ils se sont rendu compte de la catastrophe et ils ont démolit, ils démolissent. Ils ont bien compris le problème et maintenant à Clichy-sous-Bois ils construisent des petites maisons sur deux, trois étages et bien accolées. [...] Et les usines... ça apportait du travail, c'était bien structuré et propre, bien pensé en son temps... puis ça a fermé. Et maintenant qu'est-ce qu'on va faire avec tout ça ? Il me semble qu'aujourd'hui on pense un peu à humaniser ce qu'on construit. Je pense que c'est plus réfléchi. (Anne, B4, 1er entretien)

UN HÉRITAGE

Comme un héritage, que l'on ne peut pas choisir, le passé nous impose un paysage qui n'est pas toujours ce que l'on aurait souhaité.

Il n'y a pas vraiment d'organisation. L'histoire et ses besoins ont façonné le département. A un moment donné les industries on les voulait plus dans Paris, donc on les a repoussées en banlieue. Du coup ça a une forte présence industrielle, un peu soudaine et pas souvent réfléchi. Les industries se sont mises là où il y avait de l'espace. Cela a provoqué la construction de logements pour les personnes qui travaillaient dans ces industries... et en fonction de l'époque des logements caractéristiques. On retrouve des nappes pavillonnaires qui témoignent du besoin de se loger de ces travailleurs. Puis il y a l'époque de l'immigration, donc encore une fois des collectifs, des grands ensembles construits là où il y avait de la place. Il n'y a pas eu de la réflexion sur le paysage, sur son organisation. (Kevin, 2B, 1er entretien)

S'il s'agit souvent d'un héritage difficile à gérer et à comprendre, il y a aussi des paysages inattendus qui apparaissent, comme des anciennes carrières devenues des parcs, ou des détails,



RAPHAEL, B1, 2ÈME ENTRETIEN

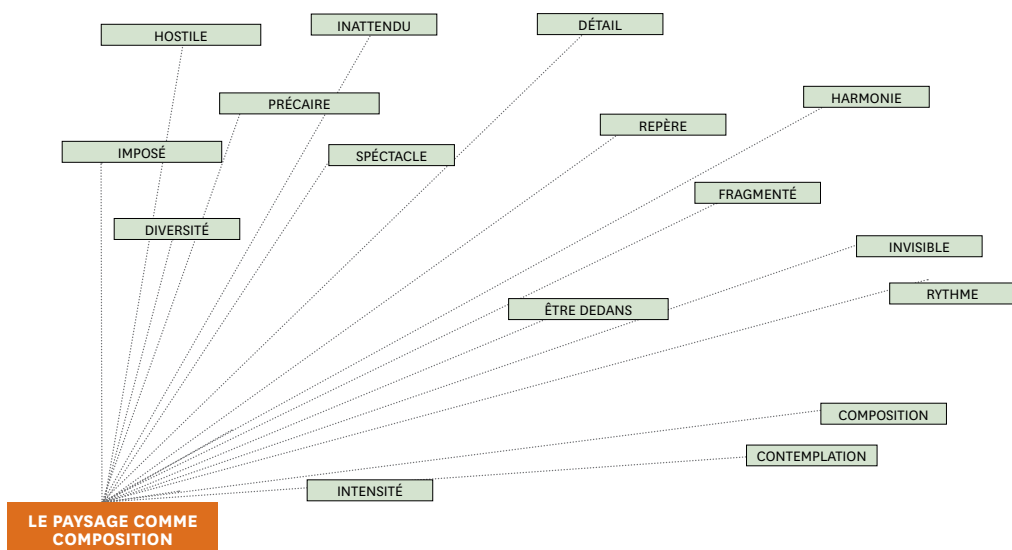
comme les herbes qui poussent dans les interstices.

Ce que je trouve génial à Montreuil ce sont les grand parcs, le parc des Guilands, le parc Montreuil... Montreuil a eu la chance d'avoir eu des carrières sur lesquelles on peut rien construire, d'où les parcs ! (Christine, B3, 1er entretien)

Les murs d'autrefois où il y avait des plantes qui poussaient dedans, des mousses et tout ça. C'est des choses qu'on voit de moins en moins et en même temps on revoit des choses qui reviennent aussi, ce qui est bien. Parce que, les herbes qui poussent dans les interstices tout ça, qu'on ne voyait plus parce qu'on mettait des produits. Maintenant ça revient, moi j'aime beaucoup quand il y a des choses qui apparaissent comme ça. Et donc les Murs à pêches c'était ça, c'était un peu ce paysage. A la fois... un petit peu quand même, une peu à l'abandon. Et puis envahit aussi, par des entreprises qui n'étaient pas très respectueuses, hein... (Corinne, C3, 1er entretien)



LE PAYSAGE COMME COMPOSITION



Le mot « composition » renvoie dans les discours des habitants à la fois à l'action de former un tout par assemblage ou combinaison de plusieurs éléments ou parties différentes, et au résultat de cette action, à sa manifestation sensible. En ce sens, la question du paysage comme composition est liée autant à des données factuelles (caractéristiques du territoire de la Seine-Saint-Denis) qu'à des facteurs perceptifs, selon un large spectre des valeurs balisées d'une part de l'idée de l'harmonie et, de l'autre, de celle de l'hostilité. S'agissant de quelque chose qu'en général l'on hérite d'une histoire, cette composition - soit-elle spatiale ou sociale - est souvent perçue comme précaire et fragile dans sa forme car constamment en quête d'un équilibre face à la nécessité de mettre ensemble, d'accorder et de faire dialoguer la pluralité d'éléments et de rythmes qui la caractérisent. Si parfois le « résultat » peut dans sa diversité induire à la contemplation, devenir spectacle vivant, d'autre fois il peut produire de l'ennui par sa monotonie ou, encore, rester invisible parce qu'illisible.

Imposée dans ses lignes générales, car inscrite dans un temps historique qui nous dépasse, la composition relève quand même d'une ensemble de décisions, des choix, qui laissent ouvert des possibles,

*« La banlieue est une composition anarchique, mais une composition quand même. »
(Corinne, C3, 1er entretien).*

même si cela demande de composer avec des temps différents.

La banlieue, par définition, ce sont des territoires qui sont issus des collages disparates, à des époques de réglementations et d'usages très très différents, donc il s'y côtoient et s'amalgament tout sorte de constructions qui ont du mal à dialoguer ensemble : un coup de pavillon, un coup de garage à voitures. La banlieue peut être très violente, très brutale, oui, pas violente, mais brutale. (Isabelle, A4, 1er entretien)

La première fois que je suis venue à Montreuil voir des amis qui habitaient dans le coin, j'ai été frappée par le mélange. Il y a trente ans, hein ! En tant que parisienne j'avais du mal à venir. Les parisiens ont encore d'ailleurs du mal à venir, c'est incroyable ! Je pensais que c'était fini, que maintenant la banlieue était quand même plus proche, qu'il y avait moins cette rupture, et en fait il y a toujours l'idée que passé le périphérique c'est un autre monde. Et pas que le 93, ça vaut pour toutes les banlieues. Moi j'étais comme ça aussi ! Quand je suis venue la première fois c'était un choc ! Ah ! Et il y a beaucoup des gens qui... surtout quand tu arrives comme ça, par la rue de Paris... c'est un choc. Ils n'apprécient pas. Moi j'appréciais, mais pour beaucoup c'est crade, c'est pas beau, c'est moche ! C'est aussi le paysage... « ethnique ». Mais bon, un changement va arriver, malheureusement. Les commerces, petit à petit, ça va se transformer. Moi je trouve formidable que ça soit comme ça. Après il y a des nuisances... mais si on commence à vouloir que ça soit comme à Paris il n'y aura plus... de spécificité ! Montreuil ce n'est pas Paris entre autre grâce à ce mélange de gens, à cette orientalisation de la rue de Paris. Et en plus ça fait longtemps que c'est comme ça, et les gens qui arrivent de Paris pour habiter dans le Bas-Montreuil... c'est eux qui sont pas chez eux quelque part ! (Corinne, C3, 2e entretien)

AVOIR ENVIE DE S'ARRÊTER

La qualité de la composition dépend d'abord de celles qui sont considérées être ses qualités esthétiques, ses particularités, leur manière de dialoguer avec, ou de s'inscrire dans l'ensemble, ou encore par leurs capacités d'attirer le regard.

Le premier mot qui me vient est « harmonie ». Le paysage existe tout le temps, après on le perçoit de manière plus ou moins positive, plus ou moins agréable... ça me plaît, ça ne me plaît pas, ça me fait vibrer, on va ressentir ou pas cette harmonie. Quand c'est moins harmonieux, plus dissonant, on va moins le regarder. Si là c'est moche, j'attends que la séquence soit terminée pour aller voir ailleurs. C'est un mouvement... je circule dans la ville et je visualise : la rue des Petits Ponts, qui est un parcours bien particulier, ou la transversale qui va de la Gare du Vert-Galant au Vieux Pays... c'est les deux grandes axes. J'ai beaucoup arpenté ces paysages, je les ai parcourus dans les détails. C'est vraiment des séquences, la notion de séquence est très importante.

Le paysage est mouvement, et dans le mouvement à un moment on s'arrête et on se dit « là il y a quelque chose qui me parle », c'est-à-dire une composition, une harmonie, une profondeur, des choses qui dialoguent entre elles et qui donnent envie de s'arrêter pour regarder cette composition qui apparaît tout d'un coup. Par exemple, dans la tranche entre la route des Petits Ponts et la fontaine Mallet, il y avait pendant longtemps une zone de friche. Dans les cartes anciennes, c'était une zone agricole qui allait... depuis la création de la gare jusqu'à l'église... et à partir du moment où la gare a été créé c'était le chemin principale, nord-est sud-ouest de la ville. C'est vraiment le grand axe structurant et il y a cette séquence au milieu avec, tout d'un coup, un espace qui n'est pas aménagé - ce qui est assez rare dans les villes - complètement en friche, et qui petit à petit a été restructuré en promenade paysagère, de manière assez esthétique, avec

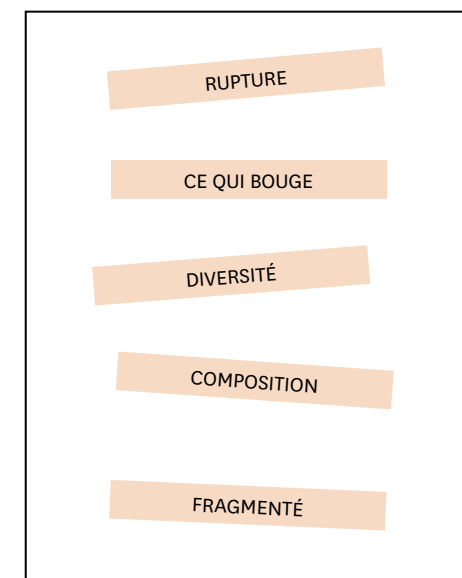
toute sorte de plantations, des petits bancs, des cheminements piétonniers. (Isabelle, A4, 1er entretien)

Pour que le paysage reste harmonieux, il faudrait qu'on reste dans le style des maisons un peu... Île de France, donc des petits toits de tuiles, d'ardoise, des maisons à un ou deux étages... et qu'on plante des arbres aussi. (Anne, B4, 1er entretien)

Les caractéristiques particulières du paysage physique : des différences entre ce qui est vieux et ce qui est nouveau, des ruptures. Et ça bouge tout le temps, des bâtiments disparaissent, d'autres arrivent. Et ça amène une diversité et ça fait des compositions, réfléchies où pas, mais compositions quand même ! Et fragmenté, oui, parce que tu a un bout de vieux village, puis tu as la partie des grands bâtiments nouveaux, tu as les entreprises, les bureaux et les bâtiments modernes avec beaucoup de fer. (Rosa, A4, 2ème entretien)

Saint-Denis a gardé une grande partie de son histoire, donc il y a moins d'interférences avec ce que j'ai évoqué sur la Nationale 7, comme les grandes boîtes à commerce, qu'on retrouve mais regroupées à La Plaine. Donc il y a tout le secteur du sud qui est le long de l'autoroute A1, qui est les Magasins Généraux et les quartiers qui se sont installés autour et qui sont dans des échelles du type industrie, commerce... assez cohérentes, et du coup c'est plus harmonieux ! Et plus au nord, autour du stade, là je suis un peu plus partagée sur ce qui a été fait récemment. Les immeubles type promoteur, beaucoup de bureaux, assez mono activité. Il y a des essais, un peu de mixité, mais très modestes. Et les quartiers de bureaux sont vraiment terribles ! Alors là, c'est un paysage qu'on pourrait dire harmonieux parce qu'il est sur plusieurs rues, donc ça finit par former un bout de quartier, avec des bureaux qui sont installés dans la même logique d'une grande avenue, avec de quoi faire passer beaucoup de voitures, transports en commun... et en

général il y a une piste cyclable. La piste cyclable est importante parce qu'elle donne l'échelle d'un déplacement plus piéton. C'est une vitesse intermédiaire qui fait que ce n'est pas une autoroute. Donc c'est important de la marquer dans l'espace, la place de la piste cyclable. Mais les bâtiments sont des grosses unités en verre et en acier, très noirs, avec des clôtures autour qui sont très noires aussi et... que du bureau ! Les gens viennent le matin et ils repartent le soir, c'est un quartier vide. Il y a plein de monde aux terrasses de café entre midi et deux et après il n'y a plus personne. Quand il fait beau, hein ! Parce que quand il ne fait pas beau on voit personne le long de la journée ! Ils sortent du RER, ils vont au bureau, ils rentrent le soir. Ce sont des quartiers qui n'ont pas de vie et tu le sens. Ils sont climatisés, repliés sur eux mêmes. Ils ont des patios, mais il sont repliés par rapport à la rue, ils n'ont pas de dialogue avec l'espace public, donc pas de dialogue humain, matériel. Il n'y a pas de bancs, je crois, il n'y a pas d'usages dans les espaces publics, dans ces quartiers là. Donc oui, il y a harmonie en termes de proportions,



ROSA, A4, 2ÈME ENTRETIEN

couleurs, formes... c'est cohérent. Mais ce n'est pas attirant, ce n'est pas chaleureux, ce n'est pas habité. (Isabelle, A4, 1er entretien)

D'ici, vous voyez, on peut regarder le village, c'est un point de vue sur Coubron. [...] L'ensemble des petits pavillons fait paysage, c'est un style, un style que je préfère aux grandes cités, à la Cité des Bosquets, par exemple. Mais là, on y est passé devant toute à l'heure par exemple, là c'est Les Jardins du renard, qui est aussi un ensemble d'appartements mais qui est bien inscrit dans ce paysage. Là c'est la station relais, qui est assez jolie et s'inscrit bien dans le paysage. (Marie, B4, 1er entretien)

Moi, quand je suis arrivé à Clichy-sous-Bois, par exemple, je n'ai pas du tout aimé. Parce qu'il n'y avait que des barres, des tours... malgré qu'on a deux bois qui sont pas très loin. Mais je trouvais qu'il n'y avait pas de parcs, pas des jolis paysages. Il y avait de la verdure, mais ce n'était pas... de la bonne verdure ! C'est à dire, ce n'était pas harmonieux. Voilà, c'était des blocs et d'un côté vous avez du vert. Donc ce n'était pas des choses en harmonie. C'était pas joli, esthétiquement ce n'était pas... c'était pesant. Et j'ai eu du mal à m'adapter. Bon, ça fait plus de 20 ans, maintenant. (Souleyma, B4, 1er entretien)

MAÎTRISÉ OU PAS ?

Jusqu'à quel point faut-il que la composition soit complètement maîtrisée ? Une tension apparaît sur ce point chez certains interlocuteurs qui reconnaissent comme la qualité d'un paysage puisse se révéler aussi dans l'inattendu, dans ce qui échappe à toute maîtrise. Ou, au contraire, se manifester dans un excès de contrôle.

C'est amusant de voir comment les jardiniers de Plaine Commune ont évolué par rapport à il y a quatre, cinq ans. Le paysage que t'avais dans une cité, par exemple... tu as une pelouse,

avec quelques massifs plantés, quelques arbres. Mais tout bien rangé et tout. Et depuis quelques temps, on voit qu'ils laissent des petites zones de friches sur la pelouse. Ils laissent pousser des plantes. Ils ont aussi changé un petit peu les plantes qu'ils utilisent. (Frédérique, A1, 1er entretien)

Les Quatre Routes ne ressemble pas à La Courneuve, c'est différent, c'est presque trop organisé pour être La Courneuve ! C'est un carrefour où il y a le métro, le tram, plein de bus. Autour du carrefour il y a la place avec beaucoup de commerces et derrière les commerces il y a des logements en grande partie pavillonnaires. Ça rassemble à un noyau relativement cohérent, mais c'est presque un noyau indépendant, presque une commune à part, ça ressemble vraiment à une commune. (Kevin, B2, 1er entretien)

C'est des superbes bâtiments spacieux, avec de la moquette. Tout a été fait pour qu'on y vive bien et on ne bouge surtout pas. L'idée c'est qu'on ne sorte pas. On ne doit pas être confronté aux paysages extérieurs, tout est fait dans les bâtiments. On a la cantine, on a même des snacks, on a des endroits où on peut même prendre des cafés et tout ça, on peut même être massé. Il y a ce qu'on appelle des conciergeries, où on nous apporte tous les loisirs ou les petits services pour faire repasser son costume. Pas la peine de sortir pour aller voir un pressing, on a tout dans un bâtiment. D'ailleurs, il y a rien à l'extérieur, pour manger ou pour trouver un bar... il n'y a pas de bar, il n'y a rien. Donc tout est ramené dans le bâtiment. Quand on va à l'extérieur, c'est le soir pour reprendre le RER pour rentrer à la maison. Donc la connaissance du paysage à Saint-Denis en tant que lieu de travail - je ne parle pas de la ville de Saint-Denis - on ne l'a pas. Tout est fait pour donner le meilleur confort dans des bureaux aseptisés, aux normes de qualités, de services, anti-bruits, tout ça. Donc c'est des bâtiments magnifiques qui n'ont pas de vécus, mais qui sont adaptés à la géométrie moderne, aux architectures modernes. Tout

est fait pour qu'on se sente bien et surtout pour que ça ne serve à rien d'aller à l'extérieur. Donc on ne sort pas, personne ne sort. Entre midi et deux heures, on va soit à la cantine, soit dans la cantine d'une autre boîte. Mais jamais on s'arrête pour aller dans un café. On a testé quelques restaurants... ils n'ont pas une offre attractive, les prix sont très élevés. Il n'y a pas de concurrence, c'est toujours les mêmes. (Gilles, D1, 1er entretien)

La première fois que j'y suis allée [aux Murs à pêches], comme ça, par hasard, avec une copine, j'ai adoré. Et je me suis dit «c'est génial qu'il y est encore un truc comme ça, ici, ça me rappelle mon enfance». Ce que je déplore dans le paysage d'aujourd'hui, c'est que de moins en moins on voit de vieux murs, de lieux qui restent un petit peu... pas à l'abandon, mais où il y a la nature, quand même, qui a son mot à dire. De lieux où ce n'est pas maîtrisé, où il y a un équilibre entre l'homme et la nature, où c'est laissé un petit peu... où c'est poétique, quoi ! Et, bon, j'étais contente qu'il y ait un lieu comme ça. Et petit à petit j'ai appris ce que c'était que les Murs à pêches. C'est le hasard, et des circonstances politiques, qui font que ce lieu existe encore. Et puis parce que il y a des gens qui se sont battus pour garder ce lieu, et encore maintenant des gens se battent. Tout ce qui se passe aux Murs à pêches c'est justement pour garder cet espace. Et en même temps, la difficulté avec des lieux comme ça c'est comment allier les cités, les lieux plus populaires. Parce que c'est vrai que ceux qui viennent aux Murs à pêches... c'est des gens - on va dire pour faire une caricature - bobo. C'est les bobos qui viennent. Des gens qui habitent à côté, aux Grands Pêchers... il y en a très peu, c'est très difficile de les amener là. Ceux qui jardinent ce n'est pas forcément des bobos. Mais ceux qui visitent, souvent le sont. (Corinne, C3, 1er entretien)

LE RÔLE DE LA « LACUNE »

Toute composition pose, à différentes échelles, la question de la répartition entre vide et plein. La fonction des espaces vides, des « lacunes », est apparue sous différentes formes dans l'expérience de nos interlocuteurs, qui en ont souligné plusieurs fois l'importance (§ Les échelles du paysage) tant sur le plan de la perception que sur celui de la compréhension, aussi « intime », et de l'imagination, d'un paysage.

La petite ceinture... là il y a cet élément qui est un lieu de lien, qui était un lieu de lien dans les quartiers, qui invite au mouvement et qui, en même temps, est une espèce d'image, de coulisses, en fait de la ville. Ce lieu est complètement désaffecté, il n'a pas d'identité particulière. Il s'intègre dans un urbanisme mais parce qu'il n'a plus de fonction. Et de ce fait là, il permet de voir la ville en creux, parce que justement il est un lieu complètement vide. Et je trouve qu'on a, dans ce parcours de la petite ceinture, un paysage urbain, une lecture extrêmement intéressante. (Thierry, C2, 1er entretien)

En vingt ans j'ai vu cette évolution là, c'est à dire beaucoup de friches et des tentatives de ré-aménagements. Les friches sont importantes parce qu'elles donnent un peu d'air, elles sont un potentiel, elles donnent de la respiration dans la ville... enfin un endroit où il ne se passe rien ! Et où, du coup, il peut se passer pleins de choses, donc une sorte de potentiel. (Isabelle, A4, 1er entretien)

Parfois, par contraste, c'est dans la perception du trop plein que se manifeste l'importance dont sont investis les espaces vides,

À Aubervilliers tu as quelques espaces verts, tu as le parc Stalingrad, tu as le nouveau parc Lotar, mais sinon c'est des logements,

logements, logements. [...] A Saint Ouen, dans le nouveau parc, là où il y a le château ... ils appellent ça les docks, parce que c'est vraiment sur les quais de Seine. Mais c'est vraiment tout autour du parc ils sont en train de construire. Donc il y a des nouveaux logements, pleins, pleins, pleins de logements. (Caroline, B2, 1er entretien)

DU POINT DE VUE DU MOUVEMENT

L'expérience d'un paysage est souvent décrite par les habitants en rapport au mouvement et au moyen de transport utilisé.

Pour moi il y avait un peu deux expériences du paysage. Une qui était liée à quand je faisais le trajet de chez moi à Noisy. Quand on arrive à la station du RER, la première chose qu'on voit c'est le Lac de Noisy. Et pour moi c'était toujours très beau, même si je faisais un trajet un peu long en RER, en sortant en banlieue, c'était toujours très plaisant de savoir que j'allais sortir dans un milieu vert, avec ce lac, ce plan d'eau... Et même le trajet que je faisais de la station RER jusqu'à l'espace Michel Simon où je travaillais c'était très beau parce que je faisais tout le tour du lac. Après je m'enfilais un peu dans les rues, dans les rues piétonnes. Et pour arriver directement au théâtre, il y avait toujours ce rituel de contourner le lac. Souvent il y avait des belles lumières en fin d'après-midi. Et le paysage c'était une expérience forte, ce n'était pas comme arriver à une gare RER et prendre une rue, un boulevard quelconque... Donc c'est pour moi c'est quelque chose de plaisant. L'autre version, c'est quand j'y allais en voiture. Et pour moi l'image qui me disait, « voilà, je suis arrivée à Noisy » c'était justement quand on sort de l'autoroute et la première chose qu'on voit c'est les deux... un grand camembert. Donc le grand... oui, deux je crois... ces grands immeubles, ce sont des grands cercles et c'est impressionnant. C'est un truc assez typique

apparemment, en parlant un peu avec les gens de là-bas... c'est un peu un symbole de Noisy. Et ça aussi, souvent, c'était avec une belle lumière, mais c'était une expérience complètement différente du paysage. Une expérience qui est plus liée à un naturel où je rentrais dedans, où je passais dans les arbres, dans les petites rues, et l'autre qui était plus urbaine, métropolitaine, architecturale, pas du tout à échelle humaine. Ce grand truc en cercle, c'est une espèce de navette spatiale arrivée là. Donc c'était vraiment deux dimensions complètement différentes du paysage et de comment l'humain est inséré dans le paysage. (Camille, C4, 1er entretien)

Dans le département il y a des murs et des barrières partout. On est tout le temps bloqué par quelque chose, par les infrastructures, par des murs, par des grilles, par des portes et des portails. Il y a aussi cette obsession de la sécurité, de la protection. (Kevin, B2, 1er entretien)

Quand on sort de Paris par le train, le paysage est assez froid, pas beau... je ne sais pas si « sale » c'est le bon terme, peut-être « déglingué ». [...] C'est très bétonné, il y a des vieilles maisons, il y a des murs lépreux, il y a beaucoup d'espaces industriels plus ou moins en friche. Puis on arrive à Pantin, on voit la Cité des Sciences, on voit le tramway et là c'est un peu mieux, ensuite on continue, il y a le grand Techno centre Paris-Est et tous les TGV, énormément de rails, de trains, qui sont garés là. On traverse le Canal de l'Ourcq et le paysage urbain n'est pas très joli sur les hauteurs. A Noisy le Sec il y a pas mal de tours. Et puis on arrive à Bondy et là on a plutôt des murs pleins de plantes dessus et ça devient plus vert d'un coup. (Christine, B3, 1er entretien)

Vous demandez à qui vous voulez : « est-ce que dans ce paysage tu as envie d'évoluer à pieds ? » en lui proposant des types de paysage comme un vieux centre ville, du pavillonnaire, une zone limite industrielle, ça sera le vieux centre ville ! Sans aucun problème. Et quand on veut faire du tourisme et qu'on chausse ses baskets,

à Rome ou New-York, on fait des kilomètres à pieds ! On peut faire jusqu'à trente km par jours, on ne s'en rend même pas compte parce qu'on est contents de parcourir des paysages qui ont cette richesse de séquences, et même si de temps en temps il y a des séquences moins harmonieuses, on sait qu'après on va trouver autre chose et donc on est attiré par la suite de l'histoire. Il y a un récit qui se fait dans la découverte de ce qu'on parcourt. Alors que, dans une zone pavillonnaire, à moins d'être un expert en façades de pavillons de banlieue, on s'ennuie ! [...] 500 mètres dans le pavillonnaire, tu n'a pas envie de le faire à pieds ! Alors que 500 mètres dans un vieux centre ville on le fait volontiers à pied ! Tu as plein de suites de séquences, les rez-de-chaussée avec les commerces, de l'animation, des choses qui se passent. Et en zone industrielle, les 500 mètres, en lieu d'avoir dix parcelles avec dix séquences différentes on va avoir deux parcelles avec deux façades très longues qui donnent aucune envie de les parcourir, parce qu'il ne se passe plus rien, il n'y a plus de richesse, il n'y a rien à regarder et on s'ennuie ! On n'a pas envie de le faire à pied. C'est plutôt des paysages qui sont au moins à vitesse de vélo ou de voiture. (Isabelle, A4, 1er entretien)

MÉLI-MÉLO

L'empreinte hétéroclite du paysage de la Seine-Saint-Denis, composée d'une juxtaposition parfois très poussée de morceaux disparates, ressort de façon plutôt consensuelle parmi nos interlocuteurs, qui en reconnaissent, d'une part, la dimension problématique (souvent en rapport aux clichés projetés sur le département) et, de l'autre, son caractère potentiellement surprenant.

Ce qui est étonnant dans cette seconde couronne de banlieue c'est qu'il reste encore des champs, des terrains en friche. Entre Villepinte et Sevrans, longer les champs, être

à la campagne tout d'un coup, c'est assez agréable ! Ça c'est vraiment la magie de s'éloigner de Paris : on retrouve ces espaces complètement verts, avec des coquelicots, du maïs, alors que juste avant on était dans le pavillonnaire ou dans les cités HLM. C'est assez rigolo, quand même ! Du coup le fait de se promener à vélo ça a du sens. (Isabelle, A4, 1er entretien)

Le mélange de l'aéroport et des champs, ce mélange des deux, moi j'aime, c'est pour ça aussi que je me suis installé ici. L'aéroport qui évoque les voyages, des choses qui sont loin, et puis cette proximité avec la terre. (François, A4, 1er entretien)

Ce que j'aime c'est la diversité, c'est que tu peux à la fois avoir des endroits où il y a des bâtiments énormes et des endroits pavillonnaires... Montreuil c'est un endroit où je me sens bien, parce que j'ai l'impression qu'il y a une mixité. Je sais pas si ça va durer... Dans le paysage de la rue de Paris, de temps en temps t'as l'impression d'être en Orient. Tu vois des gens qui sont arrivés du bout de l'Afrique et qui sont là. Et t'as l'impression qu'ils se sentent bien, qu'ils se sentent chez eux. Et ça j'adore, à Montreuil. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Je ne parle pas de paysage quand je vois des trucs qui sont tous pareil. Par exemple, les zones résidentielles, tu ne sais pas si tu es dans une rue plutôt que dans une autre parce que toutes les maisons sont pareilles, toutes les pelouses sont pareilles, les rues se ressemblent. [...] A Pantin, par exemple, en marchant, tu vois des grosses avenues, et après tu peux tourner et tu as une petite route et tu te dirais à la campagne. Tu sors du métro et c'est le bordel, tu as la grosse route, tu rentres là et tu as des rues semi-piétonnes avec plein de petits bâtiments, des jardins super jolis. C'est étonnant, j'aime bien ! (Rosa, A4, 1er entretien)

On peut parler d'un paysage... urbain. Par exemple, le lotissement à côté de chez moi c'est peut-être du paysage, parce qu'il y a un flair, des couleurs, certaines plantes... parce

que il est aménagé d'une certaine façon et tu vois une ambiance, parce que visuellement c'est cohérent. [...] Le lotissement c'était ma hantise. A priori, je déteste ça parce que j'ai horreur de l'uniformité. Les maisons toutes pareilles... si tu ne sais pas le numéro de la porte tu ne sais pas où aller. Et finalement j'ai atterri dans un lotissement! Et finalement c'est bien. [...] Il a été construit en '86 ou '87 et ils ont essayé de rendre ça pas trop uniforme. Les maisons n'ont pas toutes la même taille, elles ne sont pas toutes alignées, elles n'ont pas toutes la même couleur. (Christine, B3, 1er entretien)

Là où je vis c'est un peu comme partout en Seine-Saint-Denis : un méli-mélo, une juxtaposition de plein de choses très différentes. Dans un périmètre assez proche, de 1km2, disons, on peut trouver énormément de types de bâtis différents, d'activités différentes, de réseaux de transports, du pavillonnaire, de l'habitat collectif, des espaces verts, un peu en tâches, en fait. Il y a des espaces où d'un seul coup tu as une grande ouverture, presque aléatoirement. [...] Le paysage de Paris c'est comme une salade composée par un chef trois étoiles, alors que La Courneuve ça serait la salade de la cantine mélangée avec les restes. (Kevin, B2, 1er entretien)

Montreuil c'est pour moi une ville qui a plein de charme, mais qui en même temps, on va pas dire que c'est une belle ville. C'est une ville très morcelée avec des endroits très laids, mais plein de poésie. C'est assez hétéroclite. Les gens ont construit un peu n'importe comment des fois, parce que, les gens se construisaient eux-mêmes leurs maisons. Mais ce qui me plaît à Montreuil où dans les villes comme Montreuil c'est justement cet aspect fait de bric et de broc. Et ces arrivées successives de gens qui font que la ville est vivante. Ce n'est pas beau esthétiquement, mais c'est le fait que ça vit, qu'il y a de la poésie. C'est ça pour moi le plus important. (Corinne, C3, 1er entretien)

Quand je pense « 93 », je pense aussi « éclectisme », tant dans l'architecture que dans la population [...]. A Villemomble-Le Raincy, par exemple, c'est invraisemblable ce qu'il y a comme hôtels particuliers, comme maisons de ville. [...] C'est magnifique, ancien, toujours habité par des familles, certains ont encore de vrais parcs autour. [...] Et ces demeures superbes souvent sont à côté des grands ensembles. [...] À côté de chez nous il y a un autre lotissement, La remise à Jorelle, construit sur une ancienne friche industrielle. Ils ont fait un vrai effort d'urbanisme. Les maisons ont un peu le même style, mais différentes tailles et couleurs différents. Il y a aussi des immeubles avec des grands balcons aérés et des grandes fenêtres. Tu as des routes pour les voitures, des petites rues plantées et même des chemins sablonneux! En été, avec les petites maisons, le sable, les rosiers et les glycines, le ciel bleu... tu te dis qu'au bout de la rue tu vas avoir la mer! (Christine, B3, 1er entretien)

Quelque chose qui m'a surpris au début quand je suis allée à Saint-Denis c'est la prépondérance de l'eau. On s'attend pas quand on va en banlieue. Moi qui habite à Paris, quand on va en banlieue on s'attend plutôt à un paysage urbain très hostile. Alors que, la présence de l'eau, des canaux ou du lac à Noisy c'est quelque chose qui m'a surpris de façon positive. Cette présence de l'eau, et aussi comment la ville se rapporte à ça. Peut-être plus la partie de Saint-Denis que la partie de Noisy. Dans la partie de Noisy il y a les bords de la Marne, mais c'est une partie que je n'ai jamais vu, enfin, ça m'est pas arrivée de me promener sur les bords de la Marne. Alors que je sais que beaucoup de gens le font. Aller sur les bords de Marne, c'est une pratique assez fréquente. Mais par contre, la présence du lac c'est très décoratif. Alors qu'enfin, du côté de Saint-Denis, là où il y a le 6B, où là où j'ai cet ami qui a une péniche, j'ai trouvé qu'il y a un rapport à ce bord de fleuve qui est très vivant. Ce n'est pas seulement quelque chose d'esthétique, il y a quelque chose qui est là, quelque chose qui est vécu... (Camille, C4, 1er entretien)

Pour moi la Seine-Saint-Denis, c'est pleins de paysages différents. Alors, quand on dit Seine Saint-Denis, on pense 9-3, on pense cité et tout d'un coup on a l'idée du paysage des cités, des tours, des barres, parfois aussi des cité-jardin d'ailleurs, comme à Pantin. Ensuite, la Seine-Saint-Denis ce n'est pas que ça. C'est plein de paysages différents. C'est aussi un peu même de la ruralité dans les extrémités près de la Seine et Marne. C'est aussi un paysage, enfin, c'est aussi des communes un peu plus riches et un peu moins populaires où il n'y a pas des cités, comme Le Raincy. Je pense que la Seine-Saint-Denis, c'est probablement un des départements les plus diversifiés dans ces paysages de l'Île-de-France. En même temps, je sais que pour la plupart des gens la Seine-Saint-Denis, c'est 9-3, cités... (Inès, C1, 1er entretien)

EN QUÊTE D'UN LISIBILITÉ

La composition fortement fragmentée caractéristique de plusieurs secteurs du département de la Seine-Saint-Denis a fait émerger dans les discours des habitants une difficulté à reconnaître une cohérence dans le paysage qui les entoure. Cette difficulté de lisibilité passe parfois par le manque d'une idée de « centre ville » ou de « repère », parce qu'on ne sait pas ce que ce territoire « contient » ou, encore, parce que les choses autour changent trop vite.

Je la trouve bizarre cette ville. Il y a un truc, déjà ils ont pas vraiment de centre ville. Tu vois ce n'est pas comme à Aubervilliers où tu as la mairie, tu as une vie, tu as un centre. Là, tu passes devant la mairie de Pantin et c'est mort, quoi! (Caroline, B2, 1er entretien)

Le seul lieu de vie, c'est le supermarché, là où on est passé, où des fois je vais manger etc. Mais ce n'est pas des lieux très conviviaux, quoi. Dans le sens où même l'architecture, le lieu où tu es... tu es enfermé. Il y a des petits

centres villes dans le coin, à Aulnay, ou dans d'autres villes. Je vais surtout à Aulnay, mais là, c'est une autre classe sociale. Donc l'accès à la propriété ou au logement, les loyers sont beaucoup plus chers évidemment dans ce coin là. Et c'est vraiment une autre population. Mais c'est le seul centre-ville qui est, je ne sais pas, à dix minutes, quinze minutes. Tu sens que les gens vivant ici, sont très inscrits dans ce paysage. Et que c'est aussi, en tout cas, moi je le ressens, que tu as envie de partir. (Léon, B3, 1er entretien)

Je ne connais rien de Saint-Denis. Une ville c'est un clocher. La cathédrale de Saint-Denis, voilà, ça c'est beau. On entend pas des cloches à Saint-Denis. Et ça pourrait être n'importe quelle ville d'ailleurs. Il n'y a aucune signature, c'est artificiel, ce qu'on voit actuellement de paysagé c'est « tiens » - on voit une pelleteuse et on se dit - « qui c'est qui va venir s'installer ? » (Gilles, D1, 1er entretien)

Quand on a commencé à parler du centre de La Courneuve j'ai mimé des guillemets avec mes mains parce que dans mon idée de centre ville, de ce que j'ai pu voir en France ou en Europe, ou ailleurs, c'est implicitement lié à centre ancien. Alors, pour La Courneuve, je suis encore une fois, un peu difficile mais pour moi ça ne forme pas un noyau cohérent. Il y a des choses très modernes qui ont été construites à côté des rares choses qui datent d'avant le 20ème siècle. Et du coup j'ai du mal à appeler ça centre-ville. En plus, un centre-ville c'est pour moi aussi des boutiques et au final autour de la mairie il y a quasiment pas de commerces. Les seuls commerces qu'il y a ce sont le long de la voie du tramway : il y a un Franprix, il y a une presse, il y a un ou deux bars, il doit y avoir x nombres de kebab et des trucs de téléphonies mobiles. Mais après, au final c'est le centre parce qu'il y a une école primaire, il y a l'ancienne église St. Lucien, il y a la caserne des pompiers, le commissariat de Police, etc. Et c'est ça qui fait le centre, ce n'est pas vraiment l'activité commerciale. [...] Dans l'idée de centre, j'ai

à la fois l'idée d'ancien, l'idée de noyau et l'idée de commerce et il n'y a aucune de ces trois idées que je retrouve le long du tram à La Courneuve. (Kevin, B2, 1er entretien)

Les Quatre Routes, ça pourrait presque être un autre centre-ville. Mais dans ma tête ça a beau être La Courneuve... c'est peut-être parce que c'est coupé par la voie ferrée et l'autoroute et que pour y aller il faut passer ce franchissement, il faut longer cette voie du tram où c'est quasiment que du pavillonnaires. Pour aller au Quatres Routes il faut prendre le tram mais ça me semble quasiment aussi loin que Saint-Denis, alors que Saint-Denis, dans l'autre sens du tram, c'est quand même bien plus loin. Les Quatre Routes ça me semble loin et ça ne me semble plus La Courneuve, ça ressemble pas à La Courneuve. (Kevin, B2, 1er entretien)

C'est comme avec le Décathlon. Ça a changé, tu as des bâtiments énormes, tu as des banques, tu as Air France, tu as je ne sais pas quoi. Et puis tu regardes même un peu plus en profondeur... ça a vraiment changé. Les petits entrepôts qu'il y avait, les petits mécanos... tout ça a disparu. Et ça devient du building, du bureau à louer. Et ça tu vois que ça change assez rapidement, en une dizaine, une quinzaine d'années. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Tout ce paysage là... pleins de changements, et trop rapides. (Pierre B1, 1er entretien)

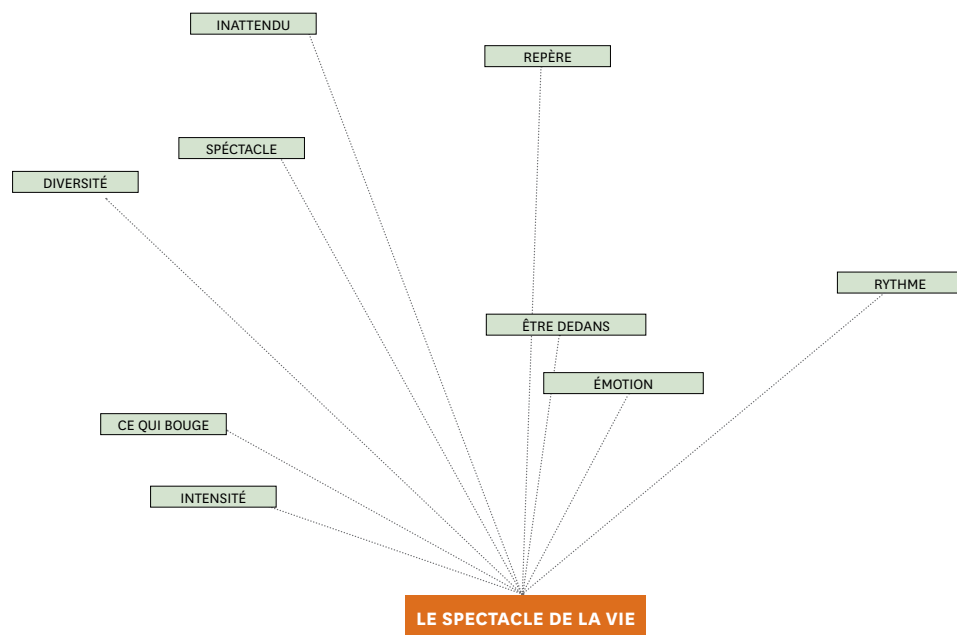
OUÛ SUIS-JE DANS TOUT ÇA ?

Je vois tout de chez moi, surtout la nuit, je vois comment le territoire est fait. Le paysage donne des leçons à l'homme. C'est un cours ! Des fois je suis chez moi et en lieu de regarder mon téléphone, de me mettre sur le wifi, je regarde tout ce que je vois du 8e étage : l'aéroport, les voitures qui passent, les pompiers, les camions, les voitures petites. [...] J'ai le monde qui bouge devant moi, et tous ces gens qui bougent n'ont pas les mêmes objec-

tifs, ni les mêmes problèmes. Il y a des avions qui descendent, d'autres qui partent. T'imagines combien de personnes il y a dans chaque avion, dans chaque métro, en prison, dans le bus, à l'hôpital. Et moi, je suis où dans tout ça ? L'autoroute que je vois de ma fenêtre est mouvementé 24h/24 ! Si je suis dans la cuisine je vois l'aéroport, si je suis chez moi je vois vers Paris, la Tour Eiffel... et moi je suis où parmi tout ça ? Et qui connaît les chiffres de tout ça ? Peut-être Dieu les connaît ! Le carburant gaspillé chaque jour, et toutes ces machines qui bougent grâce à des êtres humains comme moi. Je suis où là dedans ? Quelle est ma place ? Ça me fait travailler de la tête. Comment je me situe dans ce monde? (Adama, C2, 2e entretien)



LE SPECTACLE DE LA VIE



Dans les territoires fortement urbanisés de la Seine-Saint-Denis, la présence humaine est considérée comme une composante saillante du paysage. La densité de bruits, de lumières, de passages, d'activités et l'« intensité » des rythmes produits par la vie citadine sont appréciés par plusieurs de nos interlocuteurs, et décrits en termes de « ferveur », « effervescence », « forces vives », « excitation ». « Ce qui bouge » constitue une forme de « spectacle », et souvent on ressent l'envie, ou le besoin, d'y « être dedans ». L'intensité semble faire partie tant d'une l'expérience que d'une idée a priori de paysages urbains. Dans les espaces publics de la ville, la faible intensité est regrettée. Ainsi, par exemple, Gilles (D1, 1er entretien) décrit le manque de « vie » de La Plaine, et l'analyse de la manière suivante : « entre la campagne et la ville [...], c'est comme un présage de quelque chose, mais il n'y a encore rien. C'était la campagne, ce n'est pas encore la ville ». Ici, la métaphore de la campagne change de valeurs, désignant, dans ce contexte, une sorte de ville inaboutie, qui rappelle l'image d'« inachevé » évoquée par Kevin (B2, 2ème entretien) à propos de La Courneuve. Enfin, la « diversité » des typologies d'habitats, des activités et des populations - dont le caractère cosmopolite n'est qu'une des composantes - marque le paysage et contribue à sa « richesse ».

*« Dans le paysage, il y a aussi les bonhommes qui bougent. Et que c'est certainement une façon de décrire la Seine-Saint-Denis, la population. »
(Inès, C1)*

LES GENS FONT-ILS PAYSAGE ?

Pour la plus part de nos interlocuteurs, la réponse à cette question est affirmative. En ville, notamment, la présence des Autres, « d'autres observateurs, comme moi... », contribue à déterminer des ambiances et des expériences paysagères, aussi bien dans les espaces publics où l'on voit et l'on côtoie des inconnus, que dans des contextes d'urbanité où l'on identifie précisément des personnes et des pratiques. La forte composante humaine du paysage est parfois évoquée comme l'une des caractéristiques de la Seine-Saint-Denis.

Les gens, ils font partie du paysage, mais... ils sont absents, parce que les gens c'est pas un repère qu'on va prendre dans le paysage, à part si quelqu'un est toujours au même emplacement, par exemple une boutique avec un marchand dedans. Un commerçant, il va finalement être dans le paysage mais. Sinon, les gens qui passent pour moi c'est autre chose. Après je pense que quand on construit, on parle d'urbanisme, on pense beaucoup aux gens qui vont marcher dedans et tout. Mais quand je vois un paysage, je ne prends vraiment pas en compte les personnes... dedans. Pourtant j'aime beaucoup les gens, mais pas dans ce cadre là. Enfin, je suis content qu'ils passe dans mon paysage, mais c'est pas forcément eux qui vont le marquer. C'est pas eux qui vont le ponctuer. Ils vont être comme moi en fait, d'autres observateurs, la même chose dans un même paysage. (Raphaël, D2, 1er entretien)

Le paysage il est vraiment à la fois physique et à la fois humain. Le paysage, quand on peut être avec beaucoup de monde, c'est très bien. Si on est tout seul quand on est à une réception, on cherche toujours ceux qu'on connaît. Dans notre paysage il y a l'homme, il y a l'individu, il y a le rapport journalier avec le terrain. Le terrain, pour le paysan, c'est

son champ, par exemple un champ de blé. Et pour nous, le terrain c'est aussi la rue, les gens qu'on rencontre. Dans la cité, le paysage est beaucoup investi par l'homme. L'homme est une partie intégrante du paysage. (Pierre, B1, 1er entretien)

Ce qui fait que tu te sens plus ou moins bien, à un endroit plus qu'à un autre, c'est aussi les gens qui t'entourent, enfin, oui, même les gens que tu connais pas, ce qui fait le contexte social dans lequel tu vis. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

Ce qui bouge... je pense beaucoup aux gens, aux forces vives [...] Il y a beaucoup des gens qui cherchent comment améliorer ce département qui est très riche. Je pense aux fêtes dans les parcs, au mouvement qu'il y a dans les parcs ou sur le canal de l'Ourcq qui va être aménagé. C'est du potentiel, dans le paysage et dans les gens, qui sont très liés, en fait. (Christine, B3, 2ème entretien)

Mesnager, qui fait du street-art, a dessiné sur les murs au bout de la rue du Bailly. Il y a 42 dessins de Mesnager, là. Il a mis 20 ans et maintenant il est reconnu dans le monde de l'art. Il expose à l'île de Ré, dans les galeries où tu vois de gens très branchés art. Ils ont fait une expo de 10 artistes, moi j'en connaissais 3-4... lors qu'avant, jamais ils n'auraient pu être exposés à l'île de Ré ! Street-art à l'île de Ré ! Avant c'était plutôt les pastels, des paysages, de la mer. Et là d'un seul coup ils accrochent ce que les mecs font dans la rue, sur les rideaux, tout ça, donc, ça irradie. Ça a commencé dans les années '80, et maintenant ça marque, ça transperce. Mesnager, il a beaucoup été à Montreuil et aux Lilas. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

C'est pour ça que j'aime bien les villes, parce que c'est dans les villes que les gens peuvent écrire un peu leurs histoires. Par exemple, à Vienne, dans le quartier de Neubau chaque jour quelque chose différent apparaît. Et quand on repasse dans certains coins on voit la naissance d'une petite boutique ou un atelier

d'artiste qui quelques semaines plus tard aura peut-être disparu, parce qu'il aura pas tenu face aux regards des autres. Par contre, un autre sera développé. Et puis il y aura comme une traînée de poudre, le bruit court qu'à tel endroit on a tel artiste qui expose. Donc j'aime bien les villes... on peut renaître, dans une ville. (Gilles, D1, 1er entretien)

Dans un quartier de Montreuil, pas loin de Mozinor, il n'y a quasiment que des grandes routes, il n'y a rien, c'est assez déprimant. Ce jour-là il faisait chaud, il y avait de la poussière partout, c'était gris et monotone, les quelques arbres étaient desséchés. On était là pour rendre visite à une amie. On sort de chez elle et il y avait trois ados qui traînaient dans la rue, ils ne savaient pas quoi faire, visiblement, ils tuaient le temps. Il y en avait un qui ne faisait rien, juste adossé à un muret, un deuxième qui fumait et un troisième qui tournait en rond sur un mini-vélo et qui chantait à tue-tête « Emmenez-moi » d'Aznavour [elle chante] : « Emmenez-moi au bout de la terre, emmenez-moi au pays de merveilles, la misère serait moins pénible au soleil... ». Et ça, pour moi, c'est la Seine-Saint-Denis. (Christine, B3, 2ème entretien)

Dans le paysage, il y a aussi les bonhommes qui bougent. Et que c'est certainement une façon de décrire la Seine-Saint-Denis, la population. (Inès, C1, 1er entretien)

ANIMATION, FERVEUR, CINÉMA

Les paysages urbanisés sont souvent appréciés dans la mesure où ils sont denses des signes et du sens produits par les humains. Les bruits, les lumières aux fenêtres la nuit, les activités et les pratiques liées à la ville « habitée » et à la « vie populaire » et « piétonne », les flux dans les infrastructures, les avions, tout « ce qui bouge » crée de la « ferveur », de l'« effervescence ». Ce « spectacle »,

ce « film » qui passe en boucle « 24h/24 », « réveille », « anime » et parfois répond au « besoin de voir la vie à l'extérieur pour être en symbiose » ou de « se sentir au milieu de la vie ».

Il y a toujours quelque chose dans le paysage urbain qui vous divertit de la contemplation. Parce qu'il y a des voitures, il y a des gens. Donc, c'est pas le même rapport que si je suis face à la mer. Où, là, il y a un rapport au paysage qui est de l'ordre de la contemplation, et qui est très statique en fait. Le paysage urbain n'est pas de cet ordre là, puisque tout le temps on est divertit, on ne peut pas être dans la contemplation du paysage urbain. On se l'approprie, il fait appel à un vécu et c'est dans ce sens là qu'il peut-être vecteur d'émotions, d'histoire, etc. Il n'existe plus une nature totalement sauvage. En tout cas il y a une certaine image de la fixité des choses qu'on n'a pas dans les images et les visions urbaines. Oui, il y a quelque chose de posé, qui est là, qui est établi, qui est fixe, qui ne bouge pas ou rarement, qu'on pourrait presque assimiler à du vide, aussi. C'est beau la campagne, mais bon, il y a quelque chose de très statique, de très figé. Je dirai que ça fait plutôt penser à un décor de théâtre. Je n'ai pas ce rapport là à l'extérieur urbain. J'aime ce quartier, parce que ici j'ai rencontré la femme de ma vie ou je ne sais pas quoi. Il est porteur d'émotions en lui même qui. Le paysage naturel invite plutôt il est quelque chose d'un peu extatique qui ne renvoie pas forcément à ce côté vivant des choses. C'est complètement différent... (Thierry, C2, 1er entretien)

Dans la ville, le silence va être inquiétant. Parce que la ville c'est surtout le bruit. Source d'inquiétudes, le silence, « qu'est-ce qui se passe ? » On va circuler, dans la ville. Une ville silencieuse c'est la nuit, par exemple. Je ne me souviens pas de m'être retrouvée dans une situation de nuit dans une ville silencieuse et de me sentir rassurée. Pas forcément terrorisée mais... c'est pas un univers qui rassure comme

on peut trouver devant un paysage rural silencieux. Parce que, à priori, la ville ça doit être bruyant. Et si ça fait pas de bruit, ça peut inquiéter. (Inès, C1, 1er entretien)

Moi j'adore les tours, les grandes tours. Une de mes tantes habite dans une grande tour à Aubervilliers, à côté de la piscine et moi, quand j'étais petite, j'adorais regarder par la fenêtre, le soir je voyais toutes les lumières allumées. (Caroline, B2, 1er entretien)

Le paysage dans la ville c'est les lieux plutôt animés par la vie populaire : les magasins, les bars, tout ce qui est habité, le côté «petit village». [...] A Aulnay, par exemple, il y a un petit centre à côté de la gare [...] C'est joli de voir ces maisons, le bar du quartier, le marchand de journaux, les gens qui descendent du RER, qui vont au boulot, la vie quotidienne, la vie piétonne [...] ça donne l'idée de la tranquillité, de quelque chose qui est à mesure d'homme, où tu peux marcher et aller partout. ça me donne la sensation de vécu, de calme, de lieux qui sont actifs mais paisibles. Montreuil c'est un peu comme ça aussi, ça donne cette idée de village. (Rosa, A4, 1er entretien)

Dans le paysage de la ville il y a de la ferveur, sauf dans certaines villes où il y a comme un couvre-feu, là, il n'y a plus de ferveur. Et dans la nature on peut l'avoir, dans les îles, dans la mer, t'as une ferveur, dans le désert aussi, avec le vent. La ferveur à Saint-Denis c'est dans les gares, dans le stade et dans les lieux de travail. Ce que je recherche c'est la ferveur. On peut la retrouver dans la ville de Saint-Denis, dans le vieux Saint-Denis, peut-être, le soir [...]. J'aimerais traverser une ville de Saint-Denis qui vit. (Gilles, D1, 1er entretien)

Le mouvement des villes me donne la vie. La vie vient de ce mouvement là, de l'effervescence. Et c'est pour ça que je souffre que mon lieu de travail soit en dehors de la ville, par exemple. Parce que je considère que Saint-Denis, là où je travaille, c'est entre la

campagne et la ville, il n'y a pas encore de vie. (Gilles, D1, 1er entretien)

Donc la ville en général, avec des habitants qui bougent, donc des grosses villes, on a toujours des endroits d'excitations. [...] J'aime bien les villes, parce que c'est facile d'y trouver de la vie. J'ai besoin de voir la vie à l'extérieur pour être en symbiose. (Gilles, D1, 1er entretien)

De ma chambre, je vois les étages, les antennes de la radio ou de la télé, des hôtels qui sont un peu en hauteur, à Gallieni. De la fenêtre de la cuisine, je vois d'autres images, chaque 10 minutes je vois trois ou quatre avions qui descendent, qui décollent. Et je vois les voitures aussi, ça me donne beaucoup d'expériences de me dire que, voilà, les paysages ne sont pas les mêmes. Là où moi je suis né et là où je vis actuellement il y a une grande différence et ça me donne l'envie de regarder ce paysage. Chaque jour ça réveille quelque chose d'extraordinaire, entre Montreuil et Bagnolet, et j'apprécie beaucoup. Chaque fois que je reçois quelqu'un chez moi, il me dit « tu as un bon paysage et tu vois tout ! ». C'est un peu comme du cinéma, devant moi. [...] Tu vois la vie, comment ça se réveille. Les gens courent vers le boulot, les gens prennent le bus... Ce paysage te donne beaucoup de courage de vivre. Souvent, je rentre chez moi pour me réveiller, parce que c'est comme si j'ai un cinéma chez moi et j'ai un film qui tourne 24h/24 et qui me fait oublier mes soucis. Je me dis que je suis dans cette situation là, mais il y a d'autres qui sont pires que moi, je les vois. Et y en a d'autres qui sont mieux. ça me donne le courage de lutter, d'avancer, de te dire que tu es toujours au milieu de la vie. [...] Tu vois de près de la vie, et aussi de loin. Ce paysage c'est inoubliable pour moi, ça fait partie des plus beaux paysages que j'ai vu, ça bouge, ça évolue, ça tourne. La vie ne s'arrête pas. Si l'activité de très près ne fonctionne pas, de très loin ça bouge. C'est impossible que les deux s'arrêtent en même temps. 24h/24, sûrement qu'il y a quelque chose qui bouge.

Si ça ne bouge pas de très près, ça bouge de très loin. (Adama, C2, 1er entretien)

La nuit ici, il ne fait pas vraiment nuit parce qu'il y a toute la lumière de l'aéroport. En pleine nuit, quand on est là-bas dans les champs on est vraiment face aux avions. Il y a toutes ces lumières, ces avions qui décollent, qui atterrissent. C'est très fascinant. (François, A4, 1er entretien)

LA VILLE COSMOPOLITE

L'animation de certains espaces publics est parfois associée à la présence de populations ethniquement connotées. La rue de Paris à Montreuil est décrite comme « très orientale » et le jeune homme blond qui arrive à Pantin de province, « étonné » par le paysage humain de la ville, s'y sent « étranger ». Le caractère cosmopolite de la vie urbaine participe à son « charme », à sa « spécificité ».

La première fois que je suis venue à Montreuil voir des amis qui habitaient dans le coin, j'étais frappée par le mélange. [...] C'est le paysage « ethnique ». Mais bon, un changement va arriver, malheureusement. Les commerces petit à petit vont se transformer. Je trouve formidable que ça soit comme ça. Après il y a des nuisances, mais si on commence à vouloir que ça soit comme à Paris, il n'y aura plus de spécificité ! Montreuil ce n'est pas Paris, entre autres, grâce à ce mélange de gens, à cette orientaliation de la rue de Paris. Et en plus ça fait longtemps que c'est comme ça, et les gens qui arrivent de Paris pour habiter dans le Bas-Montreuil... c'est eux qui ne sont pas chez eux, quelque part ! [...] La rue de Paris c'est une rue animée ! Après, il y a peut-être des choses à changer : il y a beaucoup de circulation, énormément de voitures, c'est très pollué, il y a beaucoup de bouchons, beaucoup de gens qui se garent en double file... c'est très orientale ! Surtout quand il y a le Ramadan, les gens

s'arrêtent en double file, « juste cinq minutes, hein ! » pour acheter des fruits, un kebab. C'est aussi un peu comme dans le sud de l'Europe. Je peux comprendre que ça peut agacer. Quand je suis à vélo, par exemple, j'ai envie de dire « Mais gares-toi, marche un coup ! » [...] Peut-être il faudrait mettre un peu d'argent dans cette rue car au niveau architectural il y a des immeubles qui tombent un peu en ruine. Mais bon, cette rue telle qu'elle est fait aussi un peu le charme de cette ville. Enfin, la première fois que je suis venue j'étais quand même frappée. Il y a un côté un peu Marseille. Et Marseille c'est un peu la même chose : ils vont nettoyer les quartiers les plus animés, là où il y a tous les commerces arabes qui font aussi l'attraction de cette ville ! Et si on commence à nettoyer les quartiers où il y a de la vie, le charme va disparaître. (Corinne, C3, 2e entretien)

Tiens, je vais te raconter une anecdote. Le demi-frère d'Aurélié est normand. Il est blond, très blond. Et les premières fois où il est venu à Pantin pour voir sa sœur avec son père il a été particulièrement étonné de se retrouver dans une population qui lui était complètement étrangère. Parce que dans sa campagne en Normandie il n'y avait pas de personnes de peau noire, il n'y avait pas de personnes d'origine asiatique. Il n'y avait pas de personnes issues de l'immigration. Quand il est arrivé, c'est la première chose qu'il a dit. C'est le truc qu'il a repéré dans le paysage, tout de suite. Avant de voir les tours, les machins, avant toute choses c'est les gens. Et cette différence avec lui. Il se sentait étranger dans ce milieu. Tout blond avec sa peau hyper blanche. Il s'est senti étranger et il l'a dit comme ça, « Je suis étranger ». Et pourtant il n'était certainement pas le seul blond à peau blanche dans le quartier mais évidemment... il n'y avait pas des blonds ! (Inès, C1, 1er entretien)

La rue de Paris c'est un paysage. Elle a un côté cosmopolite. Tu vas trouver l'épicerie africaine, l'épicerie chinoise, tu vas aller pouvoir manger des petits gâteaux orientaux, boire du thé. Les premières fois où j'ai vu la rue de Paris, ça m'a

fait penser à l'Afrique. Ce côté maghrébin, les gens dehors, ça déborde un peu dans la rue, ça parle, ça vit. Je dirais que dans ces villes, le paysage c'est aussi les gens. Le paysage ça va pas être que l'architecture, que la forme des rues, que la forme des bâtiments. C'est aussi ce que tu vois dans la rue. Moi, ce n'est pas trop les maisons que je vais regarder. C'est quand même beaucoup les gens. Et à Montreuil c'est ça que j'aime. (Bertrand, D3, 1er entretien)

Émotion... c'est ce que je ressens dans le RER : tu as un mélange de cultures, tu vois des manières différentes de se mettre en relation, de s'exprimer [...]. C'est le paysage de l'intérieur du RER, c'est un autre paysage et il est spécifique à cet endroit-là. (Rosa, A4, 2ème entretien)

Nous habitons dans cette impasse à Bondy. Il doit y avoir trente maisons et les gens qui habitent... il y a des français, quand même, quelques uns, et des Guadeloupéens, des Haïtiens, des Cap-verdiens, des Guinéens, des Marocains, des Turcs, des Sri-lankais, des Indiens, des Cambodgiens, une femme à moitié Anglaise, un père à moitié Martiniquais, une mère moitié Autrichienne. On vit en assez bonne harmonie. Il y a plein d'enfants partout et ils sont tout le temps dehors, il y a un petit terrain de jeu avec une cage et un toboggan, un terrain de foot avec un panier pour jouer au basket, pas loin une piste cyclable, ils font des fresques avec des craies. On se connaît tous et évidemment on fait la Fête des voisins plus un autre truc en juin, avec un barbecue et les plats que chacun amène. [...] Et c'est du paysage, même si la perspective est courte, mais il y a plein de choses et plein de gens à voir, les maisons différentes, dans les jardins chacun a mis sa haie différente. (Christine, B3, 1er entretien)

HÉTÉROGÉNÉITÉ DU BÂTI ET DES GENS

La diversité perçue dans les espaces publics ne concerne pas que le caractère cosmopolite de la population. Nos interlocuteurs remarquent et apprécient aussi la « variété » de manières d'être en ville à travers l'observation des « styles d'habillement » et des différentes formes d'habitat, autant d'indices d'une pluralité sociale et spatiale ressentie comme « richesse » et comme « potentiel ».

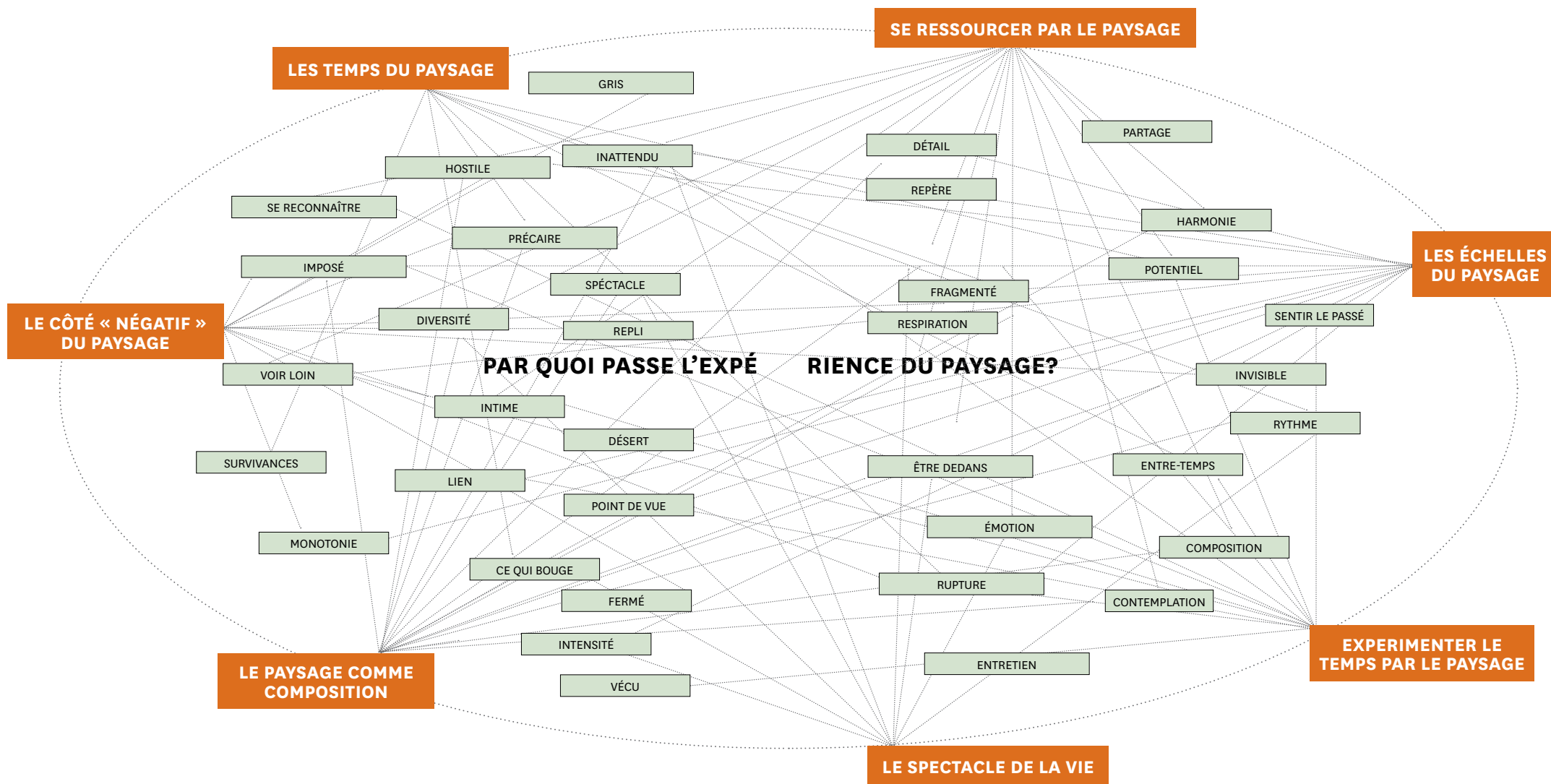
J'ai besoin de mélange social, de voir une ruelle avec des gens de toutes sortes, de toutes origines, de tous styles d'habillement... ceux qui sont habillés en travailleurs, d'autres qui sont habillés très sapés, d'autres en ordinaires, tout. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

C'est un habitat un peu mixte, d'immeubles, de petites cités, de pavillons différents... C'est un contexte assez varié. Par rapport à Paris, il y a un peu plus de variété dès qu'on se déplace dans la rue. Il y a des hauteurs et des densités moindres et en même temps un habitat très hétéroclites. (Jean-Paul, B2, 1er entretien)

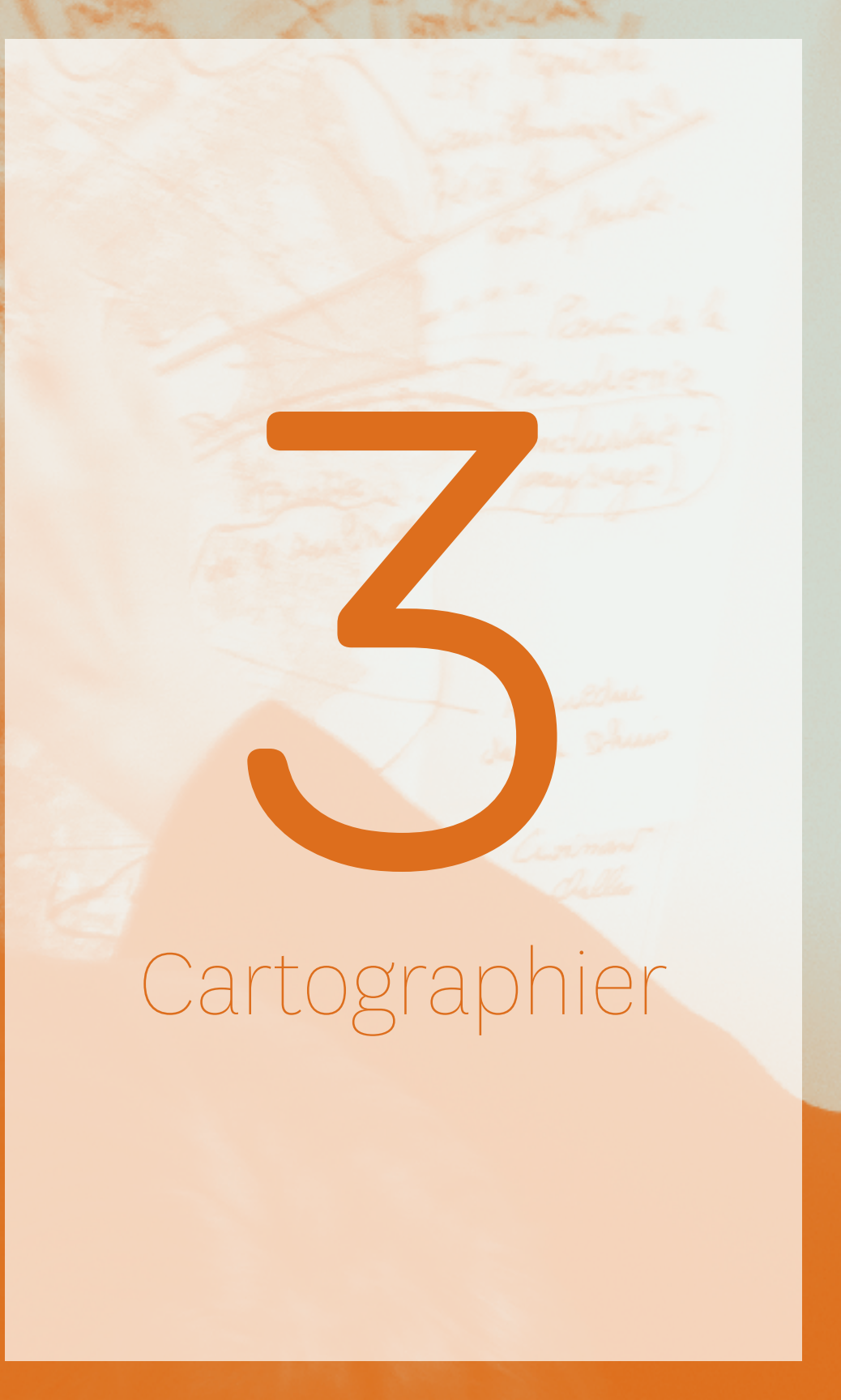
Une autre chose qui me plaît du 93 c'est la diversité, aussi bien dans l'architecture que dans le tissu sociale, les gens. Je dis « diversité » et je pense « richesse ». Tous ce gens qui vivent ensemble. [...] La composante humaine du 93... on en dit beaucoup de mal, mais elle est extrêmement riche, variée, intéressante et je pense qu'elle participe aussi au devenir des paysages, puisqu'elle y habite, donc elle les façonne. (Christine, B3, 1er entretien)



LES FAMILLES DE SENS ET LES CATÉGORIES



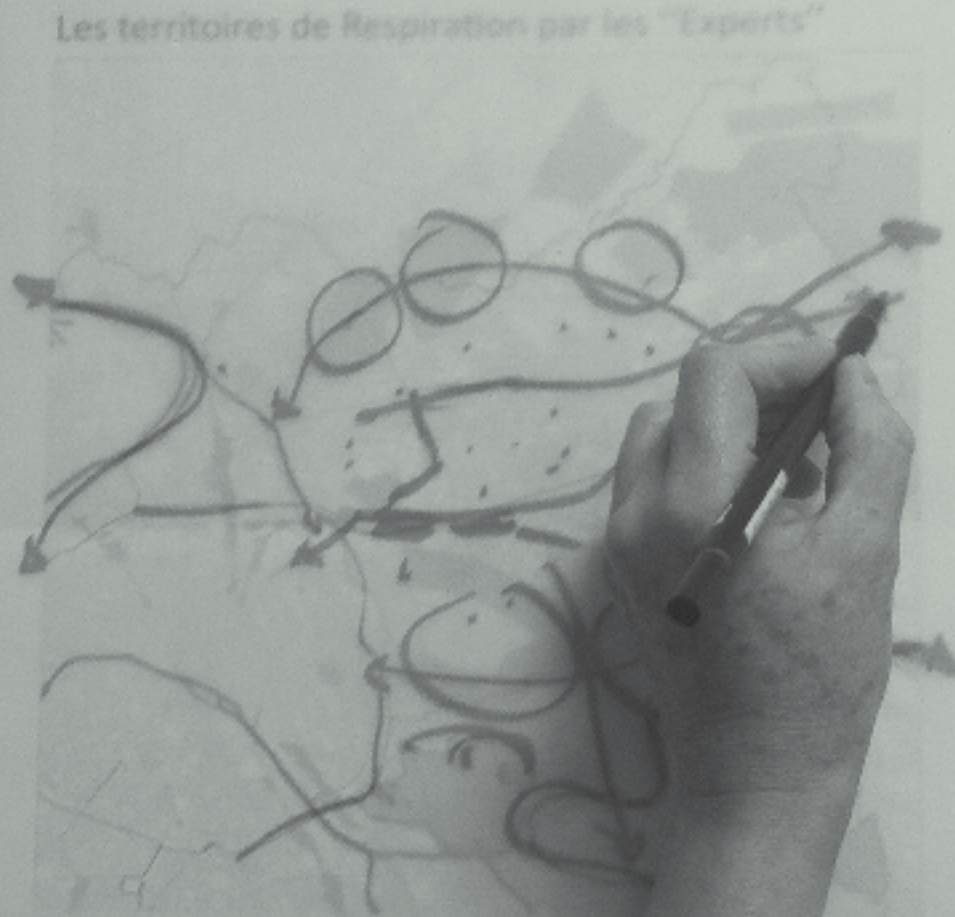
- RESPIRATION
- ENNUI
- HERITÉ
- FRA
- GILE
- VIVANT
- HOSTILE
- POTENTIEL



3

Cartographe

CARTOGRAPHIER...



Les données ethnographiques récoltées lors du premier et deuxième entretien nous ont permis d'identifier en collaboration avec le comité de pilotage sept catégories (Respiration, Ennui, Hérité, Vivant, Fragile, Hostile et Potentiel) décrivant l'expérience que les interlocuteurs Habitants ont du paysage de la Seine-Saint-Denis.

Pour chacune de ces catégories une définition a été élaborée en collaboration avec les membres de l'équipe constituée autour de l'Atelier de l'île (ATILE)¹ chargés de l'élaboration de l'Atlas. Ensuite, ces catégories ont fait l'objet d'un troisième entretien dit « cartographique », suivant un dispositif d'enquête élaboré par le LAA depuis une dizaine d'années². Il s'agit d'un entretien dans lequel chaque interlocuteur est invité à marquer sur un fond de plan identifiant le terrain d'étude les lieux et les aires qui lui semblent répondre d'une manière significative à chacune des catégories qui lui sont soumises.

Ce dispositif « cartographique » est une façon de visualiser graphiquement, en le spatialisant, le ressenti d'un interlocuteur à partir de la perception, de l'expérience et de la connaissance qu'il porte sur un territoire. Évidemment, la façon dont

cette spatialisation se réalise dépend aussi de l'échelle choisie pour le fond de plan. Dans le cadre de l'atlas des paysages du département de la Seine-Saint-Denis, elle répond au choix initial du cadrage d'étude (§1) d'inscrire le département dans un territoire plus large, afin de prendre en compte les distances du regard et de l'horizon qui se construisent dans ce va-et-vient entre le proche et le lointain. Par ailleurs, c'est à travers ce cadrage que nous avons identifié à la fois les critères communs et les formes de relation au paysage qui ont ensuite régis le choix de nos interlocuteurs Habitants.

Les entretiens cartographiques mélangent deux registres de communication différents, chacun avec sa propre logique et ses limites : le registre verbal du discours et le registre graphique de sa spatialisation sur la carte. Lors de l'entretien, à chaque interlocuteur est demandé de réagir à une catégorie (et à la définition que l'explique) en ayant sous les yeux un fond plan du territoire, et sur lequel il est invité à identifier et à dessiner des « zones ». Les cartes qui en résultent ont chacune leur grammaire graphique spécifique, et demandent un travail de traduction pour dépasser le caractère singulier de cette production

en lui donnant une cohérence graphique d'ensemble, collective. En ce sens, la carte dessinée par chaque interlocuteur n'est pas significative en soi dans son esthétique, mais plutôt par le discours qu'elle développe. La traduire signifie alors, très concrètement, la redessiner selon une grammaire graphique commune à tous les interlocuteurs, afin de donner une lisibilité au récit qu'elle porte, limitant autant que possible la déformation des propos des interlocuteurs. Pour chacune des catégories identifiées, le récit collectif que la carte porte est le résultat de la superposition, par « calques », des cartes des différents interlocuteurs. La grille de variation d'intensité du couleur des aplats est fonction du nombre d'interlocuteurs qui ont marqué une même zone: plus ce nombre est élevé plus la couleur est foncée; les zones non mentionnés restent évidemment en blanc. Ce qui en résulte est plus que la somme des ses parties et fait apparaître, par accumulation, quelque chose qu'auparavant on ne pouvait pas voir, c'est-à-dire un ensemble de tendances.

Les cartes qui ressortent de cette phase de la recherche sont un instrument analytique, un outil et non une fin en soi (comme pour les cartes d'un atlas géographique). Elles posent des questions à l'objet de la recherche, et, en même temps, elles se configurent comme un support dialogique entre les chercheurs et les récits des interlocuteurs.

Par son échelle le fond de plan de la carte fournit un cadre de référence tout en poussant l'interlocuteur à problématiser ses propos et à les préciser, car certains éléments de son discours résulteront par leur taille, inévitablement, « non cartographiables ». Ici c'est le cas, par

exemple, des petits espaces plantés ou des friches disséminés un peu partout sur le territoire, mais aussi des cumuls de débris et des déchets abandonnés aux abords des routes ou, encore, de la grande variété d'éléments patrimoniaux existant dans le département. Même s'ils sont « invisibles » sur la carte, ces éléments gardent toute leur signification vis-à-vis de l'analyse. C'est pour cette raison qu'ils nous est apparu important et nécessaire, dans le cadre d'une recherche sur la perception du paysage, de rendre compte de toute la richesse et complexité du discours tenu par l'ensemble des interlocuteurs (Habitants, Acteurs et ATILE) en mobilisant différents types de support. Pour chaque catégorie la carte relative à chaque typologie d'interlocuteurs s'accompagne ainsi à un texte de synthèse et à des images (photographique et non) illustrant souvent les facettes « non cartographiables » des propos tenus.

CONSTRUIRE UNE COLLABORATION

Au cours des réflexions collectives du « groupe paysages », la question de la perception du paysage par les habitants a été maintes fois posée. Comme préconisé par la Convention Européenne du Paysage (2000) et les méthodes sur les atlas devenues références ministérielles (1994 et 2015), l'intégration d'un volet lié aux perceptions dans les phases de diagnostic et d'analyse de l'atlas apparaît indispensable, notamment dans le contexte très urbanisé du département de la Seine-Saint-Denis. Cependant, une réelle intégration de la perception des habitants dans l'élaboration d'un atlas, auparavant ne s'est jamais traduite dans un véritable programme de recherche associé à

l'élaboration de l'atlas. Les perceptions des habitants sont souvent réduites à une dimension anecdotique et/ou à des bribes de paroles dans un discours plus global porté par le regard du paysagiste.

Que voulait dire, alors, « intégrer la perception des habitants » dans le processus de production de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis ? La co-construction du diagnostic de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis entre les équipes LAA et ATILE impliquait de manière explicite, dans le cahier des charges, une adaptation, voire une innovation méthodologique. Une démarche expérimentale a alors été initiée. La méthodologie de travail croisée entre les deux équipes était à inventer, faisant l'objet de nombreux questionnements et donc de tâtonnements propres à toute démarche expérimentale.

Si la « greffe » a certainement pris, dans la mesure où les deux équipes ont réussi à dialoguer, à débattre, à confronter points de vue et analyses et à les synthétiser quand cela était nécessaire, cette collaboration, certes fructueuse, n'est cependant pas exempte d'hésitations, de recadrages, de nécessaires mises au point liées au changement de posture ou aux nouvelles contraintes que toute expérimentation exige.

Les premières contraintes ont été d'abord méthodologiques, concernant l'analyse (quelles grilles de lecture?), la production (quels fonds plan? quels modes de représentation?), mais aussi la programmation temporelle (des calendriers à harmoniser). L'expérimentation demande un temps de maturation et de production plus long

que d'habitude. Elle implique des « ratés », des impasses, des aléas, des imperfections qui doivent être pris comme autant d'essais, d'ajustements, de tentatives, qui permettent de renouveler le genre. En l'occurrence, cette expérimentation dialogique nécessairement avec la méthode habituelle de réalisation des atlas notamment dans le but de comprendre comment les discours et les perceptions des habitants peuvent intégrer réellement et concrètement la fabrique de l'Atlas et ne pas être des « volets à part ».

DÉFINIR ENSEMBLE LES CATÉGORIES

La collaboration a démarré en demandant à l'équipe ATILE des participer à l'écriture des définitions des catégories. Ce premier moment de coopération entre les équipes, s'est fondé sur la nécessité de rendre intelligible et appropriable, autant pour les interlocuteurs que pour les paysagistes, le sens que chacune des catégories portait depuis l'ethnographie. Il s'agit d'un passage important pour deux raisons. D'abord, parce que le fait d'écrire la définition qui accompagne chaque catégorie a impliqué, du côté LAA, le partage, et, du côté ATILE, l'appropriation d'une méthode. Ensuite, parce que le fait de bien cerner les limites d'une catégorie est une condition nécessaire pour essayer de réduire les risques d'ambiguïtés, de surinterprétations et/ou de malentendus entre nous et les interlocuteurs lors des entretiens cartographiques. Cela est essentiel afin de pouvoir rendre superposables et, successivement, comparables les cartes produites. Suite à cette première phase de co-définition des sept catégories, les paysagistes ont été amenés à changer de posture et de

méthode. Le travail d'identification et de qualification « classique » du territoire a été mis de côté dans un premier temps, pour s'attacher à regarder et interroger le territoire au prisme des catégories Habitantes. La valeur essentielle de cette nouvelle approche est de mettre en avant, dans le diagnostic des paysages du département, la dimension des perceptions habitantes, et de la faire ensuite dialoguer avec la perception des paysagistes et avec leur connaissance de la dimension factuelle du territoire.

Dès le départ, l'enjeu a été non seulement d'intégrer l'analyse des perceptions des habitants, mais de s'appuyer sur celle-ci pour élaborer l'Atlas. Cette intégration des approches implique une acceptation des regards de part et d'autre, une compréhension et une prise de conscience partagée sur la base d'un vocabulaire commun : les sept catégories. Là, est l'expérimentation et la réelle intégration des approches. Cela permet de sortir de l'approche uniquement technique, de prendre en compte une autre réalité, de confronter une perception d'expert à une perception vécue. La confrontation entre le territoire vécu et l'espace de travail conforte une légitimation mutuelle. Le croisement des approches permet de mettre en avant les similitudes et les différences fondamentales. C'est à partir de cette analyse que pourront se définir les enjeux urbains et paysagers au plus près des réalités sociales, économiques et politiques actuelles. La réalisation de l'Atlas sera l'aboutissement du croisement de ces regards, de ces perceptions, de ces différents vécus avec les données plus factuelles liées à la géographie et à l'histoire du territoire. Un troisième entretien a été mené par

l'équipe LAA avec les 24 interlocuteurs Habitants auxquels se sont ajoutés d'autres entretiens avec le 21 interlocuteurs Acteurs précédemment identifiés. Cet élargissement du panel à des figures (politiques, économiques, professionnels, techniques ou liés à la société civile) qui jouent un rôle territorial permet d'élargir et approfondir la compréhension des enjeux du terrain d'enquête, et leur échelles spatiales et temporelles. En même temps, acceptant de « jouer le jeu », ATILE s'est questionné sur la manière de traduire, au regard de ces sept catégories, sa propre expérience des paysages de la Seine-Saint-Denis en tant qu'« experts ». Comment raconter et illustrer ce que sont dans le département les paysages de l'Ennui, du Fragile, de l'Hérité, de l'Hostile, du Potentiel, de la Respiration, et du Vivant ? Le but de ce retour sur le terrain a été de produire des cartes ATILE suivant la méthode et le graphisme proposée par l'équipe LAA, afin d'intégrer la perception des paysagistes/urbanistes dans la démarche, ensuite de pouvoir la comparer aux perceptions Habitants et Acteurs, et contribuer, ainsi, à la production d'un diagnostic commun capable d'alimenter la conception et l'élaboration de l'Atlas.

REPRÉSENTER DES FAMILLES DE PAYSAGES

C'est en ce sens qu'ATILE a fait un travail d'identification et de description des « familles de paysages » à partir des sept catégories afin de rendre plus explicite et articulée avec la dimension paysagère qu'elles portent. Ce passage répond à deux objectifs. D'abord, à la nécessité de qualifier, préciser, caractériser, objectiver de manière claire et rigoureuse à la fois par



des descriptions et par des photographies, les différents éléments, situations, identités et ambiances de paysages du département auxquelles renvoient les définitions de chaque catégorie. Ensuite, cela renvoie à la possibilité de pouvoir comparer les cartographies des habitants et des acteurs, élaborés par le LAA avec celles d'ATILE. Une nouvelle manière de représenter et de décrire est alors née pour l'équipe des paysagistes. Pour chaque catégorie a été établie, à partir de leur connaissance du territoire, la liste des éléments qui composent et caractérisent les paysages représentatifs de cette

catégorie, et qui dans leur ensemble, forment une « famille ». Pour traduire ce « récit » sur le fond de plan, l'équipe ATILE a travaillé par « aplats », comme dans les cartes LAA, en identifiant les différents éléments de paysage qui composent la famille d'une catégorie déterminée. Cela permet de montrer le degré de richesse et la diversité paysagère spécifique à chaque catégorie, sans pour autant prétendre à l'exhaustivité. La superposition des différents aplats donne la carte finale ATILE qui spatialise la famille de paysages de chaque catégorie. Mais à différence du LAA, où la densité du couleur correspond

au nombre d'interlocuteurs qui ont marqué une zone, ici elle se réfère au nombre de familles de paysage, de 1 à 4, qui se croisent. L'homogénéisation des rendus cartographiques entre les deux équipes rend ainsi possible leur comparaison.

MODE D'EMPLOI

Chacune des sept catégories proposées (Respiration, Ennui, Hérité, Vivant, Fragile, Hostile, Potentiel) est présentée par sa définition, suivi d'un volet consacré à la perception Habitants et Acteurs, et d'un volet commun LAA-ATILE qui propose une lecture critique conjointe à partir de la comparaison de trois cartes perception (Habitants, Acteurs, ATILE). A cette étape du processus d'élaboration de l'Atlas des paysages du département de la Seine-Saint-Denis, cette comparaison nous est apparue importante et nécessaire pour plusieurs raisons. D'abord, afin de garder la richesse des pistes de réflexions spécifiques aux trois points de vue, mais aussi parce que c'est par les convergences et/ou divergences de ces points de vue qu'apparaissent des thèmes et des lieux significatifs du paysage en Seine-Saint-Denis. Enfin, parce que c'est par les écarts et les articulations que surgissent des émergences.

Ces émergences doivent être considérées comme la pointe d'un iceberg, qui ne prend son sens que par rapport à sa base. C'est en gardant cette richesse et la complexité des relations qu'elle propose entre visible et invisible que l'on peut appréhender du point de vue de la perception les paysages de la Seine-Saint-Denis.

1 Le groupement Atelier de l'Île, réunit autour de lui différents figures professionnelles: Atelier de l'Île mandataire (Bernard Cavalié et Isabelle Otto, paysagiste), Lorraine Rist (architecte-urbaniste), Bénédicte de Lataulade (sociologue), Atelier des Giboulées (création graphique et communication). Toutes ces entités, sauf la dernière, ont participé à cette phase.

2 Avec la recherche *Tranche de ville* (2005), nous avons commencé un parcours méthodologique interdisciplinaire qui vise à retravailler de façon critique, avec les habitants, les mots et les concepts qu'aujourd'hui, par leur suremploi, se sont vidés de leur sens en devenant des boîtes vides. Cette méthode est née, et se développe, de la nécessité d'« enquêter » les concepts en essayant de les redéfinir à travers de nouvelles catégories et à partir de mots d'habitants. Nous avons commencé par un ré-questionnement du concept de « qualité de vie » (2005, 2007), ensuite de « banlieue » (2006), de « centre ville » (2008, 2010), de ville « en hauteur » (2009), de « transformation urbaine » (2011) et, aujourd'hui, de « paysage ». Cf. Alessia de Biase, *Hériter de la ville. Pour une anthropologie de la transformation urbaine*. Paris : éd. Donner lieu, pp. 118-150.



RESPIRATION

**LÀ OÙ S'OUVRE LA POSSIBILITÉ,
PARFOIS INATTENDUE, DE FAIRE
UNE PAUSE ET DE SE RESSOURCER
C'EST À DIRE DE RETROUVER UN
CONTACT SENSIBLE OU VISUEL
AVEC LE PAYSAGE**

RESPIRATION HABITANTS

LES GRANDS PARCS : ÊTRE « DEDANS » ET VOIR LOIN

Dans cette carte ressortent particulièrement les espaces verts (le Parc Georges Valbon, le Bois de Vincennes, le Parc forestier de la Poudrerie, le Parc du Sausset, la forêt de Bondy, le Parc départemental de la Haute-Île, le Lac d'Enghien, les Murs à Pêches). Bien que différents, ces lieux offrent la possibilité de se ressourcer et de profiter d'un contact sensible et visuel avec le paysage tout en y étant « dedans ». Le Parc Georges Valbon est notamment apprécié pour la variété de ses espaces et pour ses reliefs, qui permettent, d'après Jean-Jacques, de voir loin, et qui, de ce fait, rappellent à Isabelle le paysage des Causses.

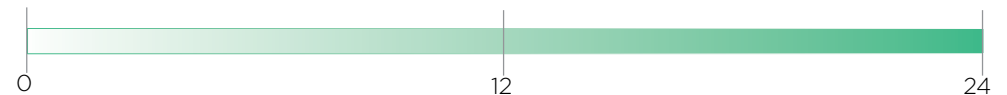
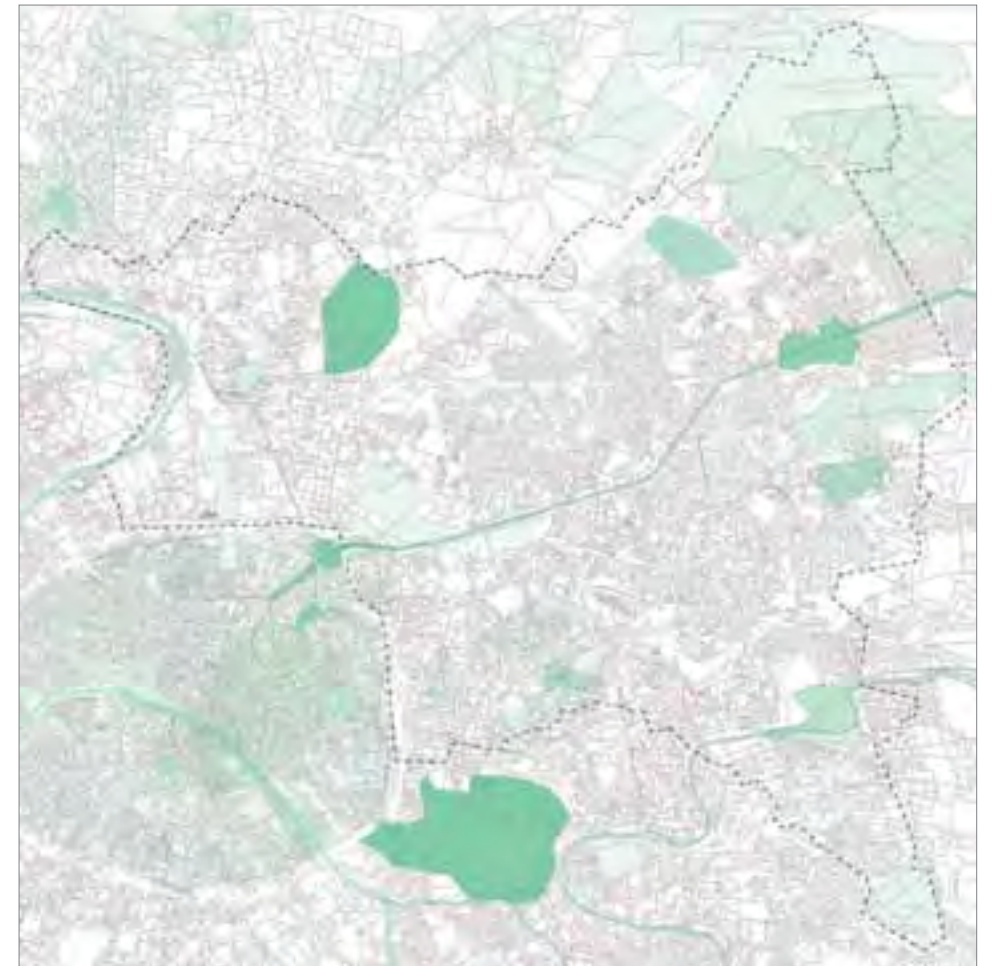
LES « PROMENADES AMÉNAGÉES » ET LES FLEUVES COMME « CAMPAGNE » ET COMME « AILLEURS »

Le Canal de l'Ourcq, plus fortement que le Canal Saint Denis, émerge comme un paysage de respiration lié au mouvement (se promener, faire du footing) et aux déplacements doux (notamment en vélo), ainsi qu'à la présence de l'eau et des arbres, soulignée par Christine et Emma. Pour Marie il s'agit d'un espace « de zenitude » qui « rappelle le canal du Midi ». La vue

fugace et quotidienne de la Marne du pont de l'autoroute « transporte » Philippe. La Marne est perçue, par Bertrand, comme un paysage « qui fait campagne même si on est à 10 minutes de Paris » et qui « fait aussi vacance ». Il pense notamment aux berges à Neuilly, où l'on trouve une guinguette, un camping, le parc de la Haute-Île, une écluse et un port de plaisance. Les berges de la Seine au niveau d'Epinais sont ressenties de cette même manière, alors que les abords parisiens du fleuve sont plutôt appréciés pour leurs aménagements et pour les vues qu'ils offrent sur la ville. La confluence Seine-Marne est marquée comme un lieu de respiration pour son ouverture et pour la vue du complexe hôtelier Chinagora, ressenti comme une sorte d'ailleurs hérité. Pour Camille, la présence de « l'eau changeant avec la lumière » sur ses trajets quotidiens, constitue un espace-temps paysager privilégié.

LES PAYSAGES PARISIENS COMME RESPIRATION DE « L'ESPRIT »

Paris, et notamment son hyper-centre et les quartiers qui se développent sur la Rive Droite vers Nord-Est, produisent, selon les dires de François, des paysages permettant une respiration « de la tête et de l'esprit ». Pour François, comme pour Léon et Caroline, le paysage parisien est « autre » et



« en rupture » par rapport à une certaine monotonie / ennui paysager ressenti dans leur vie quotidienne au Vieux Tremblay et à Sevran-Beaudotte. Voir Montmartre de sa fenêtre à La Courneuve ou d'une ruelle en pente des Lilas, tout comme apercevoir le phare de la tour Eiffel du haut de son tracteur au milieu des champs à Tremblay participent de ce sentiment.

LES ESPACES VERTS EN MILIEU URBANISÉ

Dans Paris, on peut distinguer des « hauts lieux » de respiration qui s'offrent, entre autres à Gilles, à la fois comme des espaces de nature et comme des ouvertures par rapport au tissu urbain dense aux alentours. La même appréciation vaut pour des espaces verts en première couronne (Parc de la Légion d'Honneur, le Parc de la Bergère ou les Murs à Pêche). Dans ce dernier site, le contact avec les éléments se matérialise, pour certain, par des pratiques d'entretien du paysage et notamment par le jardinage. A une plus petite échelle, les espaces verts de proximité sont considérés par plusieurs de nos interlocuteurs comme des paysages de respiration. Pour Raphaël, là « où il y a un tissu dense, il peut y avoir des inattendus où c'est possible de se ressourcer. Dans ce sens, je pense à l'échelle de Place des Vosges plutôt qu'à celle du Parc de La Courneuve ». D'autres interlocuteurs évoquent, dans ce sens, les cités jardin, mais aussi les ruelles des quartiers pavillonnaires avec les jardins privés très entretenus, et même des éléments à la micro-échelle tels que les balcons fleuris des tours et les pieds d'arbres plantés.

LA RESPIRATION DE CERTAINS QUARTIERS PAVILLONNAIRES

Des secteurs caractérisés par le tissu pavillonnaire, comme Bondy Sud et le Haut-Montreuil, ont été marqués sur cette carte pour la qualité de l'habitat et pour le paysage que ça génère : Christine décrit sa terrasse comme « mon havre de verdure et de calme à quinze minutes de la capitale » et Corinne perçoit le paysage de son quartier comme étant « vert, calme, avec un côté campagnard ». Certains de nos interlocuteurs soulignent ainsi la possibilité de « voir loin » offerte parfois par les voies qui traversent les quartiers à faible densité du bâti. Dans ce type de tissus sont aussi appréciés les sentiers et des détails comme par exemple des plantes qui poussent entre les pavés. A une plus grande échelle paysagère Marie fait l'exemple de Coubron, qualifié de « village-nature », ainsi que les possibilités liées à une redécouverte de la « coulée verte » de la Dhuys.

DES GRANDS ESPACES OUVERTS

Certains de nos interlocuteurs perçoivent l'aéroport Roissy Charles De Gaulle comme un paysage de respiration à cause de sa taille, de son ouverture et de son lien avec l'ailleurs. L'expérience du paysage de François passe, par exemple, entre autres, par la vue des champs et des machines agricoles avec, en arrière plan, les avions qui décollent ou atterrissent. Pour les mêmes raisons Rosa et Christine ont évoqué les rails, permettant de voir loin et véhiculant un imaginaire de voyage. Les terres agricoles apportent une respiration notamment dans leur contraste paysager avec la ville dense, qui n'est jamais très loin, par exemple dans les trajets quotidiens de Christophe et dans les promenades d'Isabelle.



« A CHAQUE FOIS J'ATTENDS CE PONT, CE MOMENT, POUR VOIR LA MARNE, SES RIVES, LA BRUME EN SURFACE DE BON MATIN ET, LES JOURS DE CHANCE, UNE PÉNICHE. SA VUE ME TRANSPORTE » (PHILIPPE)



« UN PETIT ÉTANG EN FACE DE CHEZ MOI, QUI A DONNÉ À MON FILS LE GOÛT DE LA PÊCHE, L'UN DE SES PASSETEMPS PRÉFÉRÉS » (MARIE)

RESPIRATION ACTEURS

Les paysages de la respiration identifiés par les acteurs montrent en général une correspondance étroite avec ceux reconnus par les habitants. Au-delà des grands parcs (le Parc Georges Valbon, en particulier) et des bois, la présence de l'eau y tient une place importante, même s'il s'agit en général d'une relation à re-découvrir (par exemple en favorisant l'accessibilité aux fleuves), soit-elle le long des canaux, des berges de la Seine à la hauteur de l'Île-Saint-Denis ou, à l'autre bout du département, dans le Parc de la Haute-Île - « pour son caractère non organisé » - et le long des berges de la Marne. Illisible sur la carte, mais très présent dans les discours, est le rôle joué par les petits espaces plantés disséminés un peu partout sur le territoire. Cela souligne aussi les liens étroits qui peuvent s'établir entre le paysage de la respiration et la dimension du quotidien, de l'ordinaire, et pour certains acteurs peut trouver une correspondance dans « un pied d'arbre fleuri ».

OUVRIR L'HORIZON

L'idée de respiration est souvent associée à l'ouverture d'un horizon, et à une forte présence du ciel (comme une sorte « d'offrande d'abstraction, de liberté, de la vie urbaine » nous a-t-il été dit). Elle vient à la fois du fait de pouvoir profiter d'un point

haut naturel (les coteaux, la promenade de l'Aqueduc de La Dhuis, le parc Jean Moulin), ou artificiel (la colline du parc Valbon ou, encore, le parking sur le toit du centre commercial Domus à Rosny-sous-Bois, ou la terrasse de l'Espace Michel Simon à Noisy-le-Grand), ou du dégagement de la vue autour des terres agricoles. Dans les différents cas, l'horizon qui s'ouvre prend du sens aussi car il permet de se repérer et « de comprendre où l'on est ». Les grands emprises des aéroports peuvent jouer aussi un rôle en ce sens, pour les acteurs plus que pour les habitants, dans leur capacité de dégager de l'horizon « sur un grand vide » (au nord de Le Bourget, vers Paris) ; c'est un peu moins le cas pour les emprises ferroviaires, où l'effet coupure souvent prend le dessus sur celui de respiration.

DEDANS/DEHORS ET À TRAVERS

Pour de nombreux acteurs, le canal l'Ourcq (de manière bien plus marquée que dans le cas du canal de Saint-Denis) représente un exemple majeur de paysage de la respiration d'abord par « l'absence des bruits et surtout de la dimension agressive de la voiture », et ensuite pour les usages qui les caractérisent : « hier, lieu du corps contraint, aujourd'hui du corps en mouvement, du corps sportif ». Sur le plan cartographique, sa signification vient aussi



de la reconnaissance partagé vis-à-vis de sa fonction d'axe métropolitaine à mobilité douce (dans un horizon grand parisien) et de liaison forte, non seulement entre Paris et la campagne, mais aussi pour les possibilités qu'il pourrait offrir en termes de respiration pour le secteur au centre du territoire départementale.

UN DOUBLE ARC PAYSAGER CONCENTRIQUE

Plusieurs acteurs ont souligné les enjeux liés à la création « d'un sentiment de respiration » à la grande échelle, et qui puisse se répandre au-delà de celui qui accompagne les parties singuliers qui le composent. Ce sentiment s'exprime, par exemple, dans l'attention portée pour l'arc paysager qui, en s'appuyant sur les parcs du Sausset, de la Poudrerie, le Bois de Bernouille, la Forêt de Bondy

et le Parc départemental de la Haute-Île, pourrait se dessiner à bref entre le nord et l'est/sud-est de de la Seine-Saint-Denis (en ouvrant de vues ponctuelles sur une grande partie du département lorsqu'il prend de la hauteur sur le plateau de Montfermeil). Un deuxième arc paysager, plus proche de Paris et d'une étendue plus réduite, mais non moins important (et qui s'ouvre visuellement sur le nord-est du département), se dessine autour de la Corniche des Forts le long des coteaux.



RETROUVER L'EAU, CANAL DE CHELLES. © LAA, 2015



VOIR LOIN, LA PLAINE DEPUIS ROMAINVILLE. © LAA, 2015



LA RESPIRATION AU QUOTIDIEN, LE BAS MONTREUIL. © LAA, 2015

RESPIRATION



GRADUATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADUATION DE UNE À 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- Les grands parcs : être “dedans” et voir loin
- Les “promenades aménagées” et le fleuves comme “ailleurs”
- Paris comme respiration de “l’esprit”
- Les petits espaces verts publics et privés en milieu urbanisé
- Des grandes espaces ouverts

POUR LES ACTEURS

- La présence de l’eau
- Ouvrir l’horizon
- Le canal de l’Ourcq: axe métropolitaine à modalité douce
- Le double arc paysager concentrique

POUR LES PAYSAGISTES

1. Les vues de loin
 - Belvédères, panoramas mais aussi échappées visuelles « Voir depuis ... »
 - Voies d’eau : « être dedans et voir depuis » les canaux ; « être dedans » les fleuves.
 - Les faisceaux ferroviaires
 - Les espaces agricoles
2. Les paysages de proximité avec la nature et les espaces de pause
 - Les parcs, les espaces verts, les forêts, les cimetières... « être dedans »

SYNTHÈSE FINALE

De manière partagée, la respiration est associée, d’une part à des lieux qui permettent de « voir loin », et d’autre part, à des lieux qui permettent une expérience sensorielle plus large, plus riche, plus nuancée, moins centrée sur la perception visuelle. Une perception qui naît de l’« être dedans », liée à une expérience personnelle.

Ainsi, différents types de lieux offrant des vues lointaines sont reconnus par tous comme lieux de la respiration : les belvédères, les situations en balcon à partir des coteaux qui permettent de larges vues panoramiques sur le paysage, mais aussi les points de franchissements sur les faisceaux ferroviaires ou sur le canal qui offrent des échappées visuelles et de longues perspectives. En même temps, si pour ATILE et les Acteurs les grands espaces ouverts sur les terres agricoles et sur l’aéroport Roissy-Charles De Gaulle en font partie, la majeure partie des Habitants ne les reconnaît pas en tant que lieux de respiration car ils ne font pas partie de leur expérience quotidienne, étant fermés.

Au regard d’une approche qui mobilise les cinq sens, les grands parcs (Georges Valbon, Sausset, Poudrerie, Haute-Ile, Fosse Maussoin, etc) proposent un cadre paysager riche et diversifié, à dominante végétale, que l’on peut parcourir, découvrir et où l’on peut avoir une expérience directe avec la nature.

A une autre échelle, au cœur des tissus urbains, de petits « paysages de proximité », non cartographiés mais cités par les habitants et relevés aussi par ATILE, offrent d’autres formes de respiration. On y

retrouve les petits squares de proximité qui permettent de faire une pause, mais aussi certains espaces « en marge », peu connus, à fort potentiel onirique, qui donnent de manière inattendue l’impression d’être ailleurs, de s’évader. Dans le même ordre d’idées, ATILE inclue aussi, les places publiques à caractère minéral, offrant une dilatation de l’espace au cœur du tissu urbain dense et un espace ouvert et de pause, un lieu possible de rassemblement et de fêtes.

Un autre point de divergence apparaît : si le tissu pavillonnaire est perçu comme un lieu de respiration par les Acteurs et les Habitants en raison de la possibilité de profiter sensoriellement depuis la voie publique de la richesse des jardins privés, pour ATILE, en revanche cette perception reste mineure (et exclusivement visuelle) et ne permet pas de produire un effet significatif de respiration.

Dans la comparaison des trois cartes, deux points émergent. Tout d’abord, en raison de l’importance donnée au fait de pouvoir profiter des vues lointaines dans cette catégorie, émerge clairement la question de la « confiscation des vues » résultant soit des ouvrages anti-bruit (écrans visuels) le long des infrastructures routières, soit de nouveaux programmes de construction aux abords du canal de l’Ourcq notamment, soit dans le champ des vues depuis les points hauts. D’ailleurs, les « petits paysages » de proximité constituent par leur nombre et leur répétition un réel maillage de petites respirations, perçu au quotidien par les habitants, au cœur des paysages de Seine-Saint-Denis.

ENNUI

**LA OÙ LE PAYSAGE EST TERNE ET
MONOTONE ET DONNE UNE IM-
PRESSION DE MOROSITÉ**

ENNUI HABITANTS

Le paysage ennuyant que nos interlocuteurs dessinent reprend la double déclinaison proposée par notre définition. Dans certains cas, il est caractérisé par une idée d'homogénéité et de monotonie : un paysage fade, insignifiant, qui manque d'expression et de surprise. Dans d'autres cas, il est plutôt associé à une impression de morosité: un paysage tendu qui produit de la tristesse, en s'approchant d'une idée d'hostilité. Le plus souvent, il s'agit d'un mélange de tous ces éléments qui évoquent, avec des intensités différentes, le paysage de l'ennui.

LE PAYSAGE DES VOITURES

Les infrastructures routières apparaissent de manière très nette : la N2, la N3, l'A1 (surtout jusqu'au Bourget), l'A86 (entre La Courneuve et Bondy) et, un peu moins, le Boulevard Périphérique. Leurs abords immédiats sont souvent décrits comme monotone, ennuyant à la vue, mais aussi comme encombrés par des débris ou des débris d'une habitat précaire [§ Hostile]. C'est le paysage que l'on aperçoit de la voiture lorsque l'on traverse le département, mais c'est aussi le paysage où la place de la voiture est prédominante : les axes routiers difficiles à traverser (comme par exemple Porte de Paris à Saint-Denis) ; les parking des centres commerciaux et

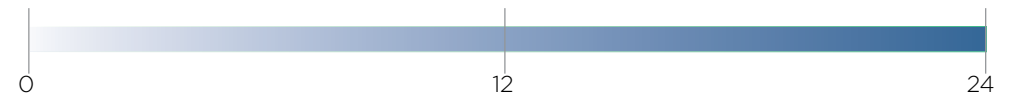
des gares routières ; des zones où - comme nous le dit Léon - « il n'y a pas des lieux de rencontre. Il n'y a que des voitures ; la vie est que des voitures qui passent ».

La présence des voitures caractérise aussi le paysage quotidien de certains interlocuteurs, comme nous montre le paysage choisi par Souleyma et décrit comme « la rue principale de Clichy ».

HOMOGÈNE À PERTE DE VUE

Le paysage ennuyant est celui homogène, et seulement dans certains cas il est associé également à une impression de morosité. Il s'agit surtout d'une homogénéité architecturale, perçue soit par qui y habite soit par qui y travaille et qui se spatialise dans des contextes très différents.

C'est tout d'abord le tissu pavillonnaire, ancien et récent, qui est décrit par exemple par Christine comme « homogènes à perte de vue ». Ce sont les grands ensembles et notamment là où il n'y a pas eu des projets de rénovation et/ou de réhabilitation et là où ils sont situés en bordure des grands axes. Il s'agit aussi des certains quartiers anciens, délabrés, comme la rue Victor Hugo à Aubervilliers. Ou encore, du nouveau « quartier d'affaire » de la Plaine Saint-Denis décrit par Gilles qu'y travaille, comme terne et monotone. Il s'agit de contextes historiques, morphologiques



et sociaux très différents mais qui sont associés entre eux par la profonde homogénéité perçue par la vue.

LE PAYSAGE RÉGLEMENTÉ

Pour nos interlocuteurs, le paysage ennuyant est aussi celui qui ne permet pas de surprises ou d'imprévus. Il s'agit d'un paysage monotone qui est spatialisé notamment dans une aire définie par nos interlocuteurs comme celle des aéroports (entre Le Bourget et Roissy Charles-de-Gaulle). Comme nous le décrit Philippe, steward, qui fréquente souvent les aéroports, c'est un paysage « gris, triste, réglementé ». Emma, qui travaille au Bourget, en décrivant la photo de son paysage au quotidien, nous parle d'un lieu où il y a la possibilité d'avoir l'horizon « tel qu'on le voit à la mer ou dans des espaces naturels » et, donc, d'avoir « quand même

de la poésie ». Toutefois, cela est décrit comme un « paradoxe » par rapport à son « cadre urbain et gris ».

L'ENNUI PROJETÉ

Enfin, le paysage ennuyant est celui où l'on projette une idée souvent préconçue : le tissu pavillonnaire, le 16e arrondissement parisien, la ville de Montrouge. Il s'agit des paysages qui sont décrits comme homogènes du point de vue morphologique et social, même si cette impression n'est souvent pas produite par une pratique ou une expérience directe du lieu.



JEAN-PAUL, CARTE DE L'ENNUI



« C'EST MON CHEMIN DEPUIS TOUJOURS ; C'EST UN CHEMIN QUI AMÈNE À TOUT ; POUR MOI C'EST LA RUE PRINCIPALE DE CLICHY » (SOULEYMA)



« J'AI PRIS CETTE PHOTO PARCE QUE C'EST L'HORIZON TEL QU'ON LE VOIT À LA MER OU DANS DES ESPACES NATURELS. LE PARADOXE C'EST DE LE RETROUVER AU BOURGET, DANS UN CADRE URBAIN ET GRIS » (EMMA)

ENNUI

ACTEURS

Contrairement aux habitants, plusieurs acteurs nous ont fait part de leur hésitation, sinon de leur difficulté, à penser les paysages de la Seine-Saint-Denis du point de vue de l'ennui, en particulier lorsque dans la définition donnée celle-ci est associée à une impression de morosité. Cette hésitation s'explique en partie par le rôle d'acteurs territoriaux qu'ils jouent et par le regard curieux et l'appréciation professionnelle que beaucoup d'entre eux portent sur le territoire départemental, et qui de fait le rend constamment une source d'intérêt. D'autre part, pour quelques un des acteurs, l'hésitation exprime aussi la volonté de ne pas projeter sur le territoire une catégorie qui identifierait, ou symboliserait, plutôt une condition individuelle et/ou sociale spécifique (comme, par exemple, les pratiques le long du canal, qui peuvent être perçues comme « tous pareil »).

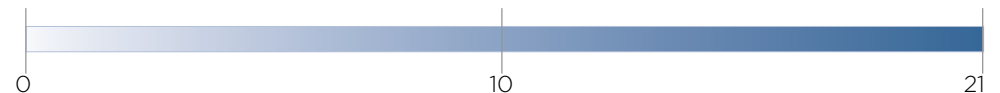
LES GRANDS AXES INFRASTRUCTURELS

S'il y a un paysage de l'ennui, celui-ci s'identifie d'abord aux grandes infrastructures routières, routes nationales ou autoroutes, qui traversent le département : la N1, la N2 et la N3, toute comme l'A1 (autour du Stade de France et, pour certains, jusqu'au Bourget), l'A3 et l'A86. C'est le paysage où la place

de la voiture est prédominante, où les franchissements piétons sont difficiles. C'est aussi, très important, le paysage que l'on aperçoit des abords immédiats de ces mêmes axes (et, en moindre mesure, des lignes RER) en les parcourant : un paysage monotone à la vue, « où il ne se passe rien ». La N3 est particulièrement dans le secteur compris entre la porte de Pantin et le pont de Bondy. Ce dernier, dans l'accumulation et l'amalgame de fonctions et d'échelle non piétonnes qu'il propose (échangeur, viaducs, grand ensemble en bordure, les centres commerciaux entre la nationale et le canal, etc.), est le lieu emblématique de ce type de paysage, qui très facilement devient aussi dérangeant [§ Hostile].

LA MONOTONIE DU CADRE DE VIE

Dans la perception des plusieurs acteurs, le paysage ennuyant est celui associé à certains tissus urbains perçus, et/ou vécus, comme monotones par l'homogénéité de leurs formes, dans l'absence de rythme et dans le manque de surprise qui les caractérise. C'est le cas de grandes nappes pavillonnaires (bien qu'avec une différence entre les anciennes et les plus récentes), et en particulier celles situées dans la plaine entre les coteaux ou à cheval du Canal de l'Ourcq. Sur un autre plan, ennuyant est aussi le paysage des grands ensembles qui



non pas encore fait l'objet des projets de rénovation et/ou de réhabilitation, ou qui ont été construits en bordure des grands axes routiers. C'est un ennui qui parfois est apparenté à « une condition subie », telle que l'enclavement, soit parce que liée à une zone mal desservie, soit « pour une manque d'occasion de sortir et d'aller voir ce qu'il y a au-delà de la zone où l'on a nos habitudes ». Enfin, un cas particulier de paysage de l'ennui est celui du centre de Bobigny, considéré par plusieurs acteurs comme étant sans âme.

LES ZONES COMMERCIALES ET DES SERVICES

Une autre forme de paysage de l'ennui concerne les zones commerciales, d'entrepôt et des services (et les grands surfaces de parking que les accompagnent) comme celle que l'on rencontre entre la N3 et le Canal de l'Ourcq, jusqu'à Bondy, le long de la A1 (avant d'arriver à Roissy) ou

encore de la A3. Ce sont à la fois des zones complètement normées et où, comme nous a été dit, « l'on y va par obligation et non pas par plaisir », ou encore de zone qui donnent « une impression d'abandon », ou qui « sont en train de mourir avant même que l'on se soit posés la question de savoir comment on pourrait les revitaliser ».

L'ENNUI CONTEMPORAIN

Même si elle ne ressort pas du point de vue cartographique, pour certains acteurs l'ennui s'associe aussi à une partie des rénovations urbaines et des quartiers de construction récents (à Saint-Denis, le long du Canal de l'Ourcq, à Noisy-le-Grand, etc.), qui semblent se ressembler tous par les matériaux et/ou les couleurs utilisés, ou encore dans la manière de concevoir et/ou d'implanter les nouvelles lignes de transport (le tramway le long de la N1, le GPE) sans prendre suffisamment en compte la dimension paysagère préexistante.



RETROUVER L'EAU, CANAL DE CHELLES. © LAA, 2015



VOIR LOIN, LA PLAINE DEPUIS ROMAINVILLE. © LAA, 2015



LA RESPIRATION AU QUOTIDIEN, LE BAS MONTREUIL. © LAA, 2015

ENNUI



GRADATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADATION DE UNE À 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- Le paysage des voitures
- Homogène à perte de vue
- Le paysage réglementé

POUR LES ACTEURS

- Les grands axes infrastructureux
- La monotonie du cadre de vie
- Les zones commerciales et des services
- L'ennui de la rénovation urbaine

POUR LES PAYSAGISTES

- Les quartiers pavillonnaires en "nappe"
- De grandes zones d'activités, de commerces et de bureaux :
- Certains ensembles de quartiers d'habitat collectif
- Les routes nationales en entrée d'agglomération
- Les espaces de desserte et le plateau agricole autour de Roissy

SYNTHÈSE FINALE

Sur les trois cartes l'ennui est représenté de façon unanime par les types de paysages homogènes caractérisés par la répétition de formes bâties, de maillages de voiries et aussi par leur étendue: les nappes de tissus pavillonnaires, les groupes de grands ensembles, les zones commerciales et d'activités et espaces de services liés aux activités aéroportuaires (le long de l'A1). La monotonie et l'uniformité des récents programmes de bureaux sur la Plaine Saint-Denis est également pointée par les Habitants et par ATILE.

D'autres lieux sont également repérés dans l'ennui avec toutefois quelques différences. Par exemple, l'ennui lié aux infrastructures routières (autoroutes, routes nationales) est perçu différemment.

Pour ATILE, l'ennui ressenti sur le « paysage des routes nationales » résulte de la longueur des séquences d'entrée de ville qui traversent des tissus déstructurés, et d'une absence de traitement qualitatif de l'emprise avec un vocabulaire routier dominant peu accueillant pour le piéton. En revanche, les Habitants et les Acteurs citent aussi les autoroutes, alors que pour ATILE, le caractère « hostile » de ce paysage ressort plus fortement que son ennui. Pour les Habitants et les Acteurs, routes nationales (comme la N2 et la N3) et autoroutes (comme l'A1) sont associées en tant que paysage ennuyeux dominé par la présence des voitures.

Pour ATILE uniquement, le caractère peu diversifié des paysages agricoles (grandes surfaces de monocultures qui occupent le champ visuel) de ces franges du département les rend en majorité

ennuyeux, alors que pour les Habitants, ces espaces, qu'ils ne pratiquent pas, ne sont pas perçus comme des lieux d'ennui. D'ailleurs, seuls les Habitants parlent de l'ennui du « paysage réglementé », où il est très difficile d'avoir des surprises, comme à l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle.

Il ressort de la comparaison des trois cartes que la deuxième couronne du département est marquée par deux types de paysages associés à l'ennui. D'une part, il s'agit des grandes « nappes d'ennui » liées aux infrastructures (par exemple, le long des axes routiers et de l'autoroute A1) et à une logique économique et technique qui a créé des paysages urbains monotones, indifférents au paysage dans lequel ils s'installent.

D'autre part, les grandes nappes de pavillonnaire en damier implantées dans la Plaine (Bondy, Sevran, Aulnay-sous-Bois, Stains) ont installé sur de très grandes surfaces un motif répétitif (le pavillon et son jardin) qui produit un paysage monotone (absence de repères, peu de hiérarchie des espaces).

A l'inverse, le pavillonnaire associé aux coteaux (comme, par exemple, à Montreuil et à Romainville) et/ou aux anciens tracés historiques (Le Raincy) ne produit pas d'ennui (relief, vues, composition héritée de l'histoire).

Aujourd'hui, aux franges du département en troisième couronne, plusieurs programmes d'habitat pavillonnaire continuent à fabriquer de l'ennui (Tremblay en France, Vaujours).

HÉRITÉ

**LÀ OÙ VOUS RECONNAISSEZ DES
PAYSAGES QUI SONT CONSTANTS
DANS LE TEMPS ET QUI RENDENT
IDENTIFIABLE LE DÉPARTEMENT**

HÉRITÉ HABITANTS

Les habitants abordent plusieurs temporalités lorsqu'ils évoquent le paysage hérité du département de la Seine-Saint-Denis: de la Basilique gothique de Saint-Denis au passé agricole du département, de son histoire industrielle aux grands ensembles des Trente glorieuses, pour arriver jusqu'aux projets les plus récents comme les Tours Mercuriales à Bagnolet ou le Stade de France. Même si pour certains de nos interlocuteurs « il est tellement changé que de paysage hérité il y en a pas beaucoup » (Jean-Paul), il y a des éléments paysagers qui permettent d'identifier le département et qui sont capables de nous raconter son histoire et son patrimoine.

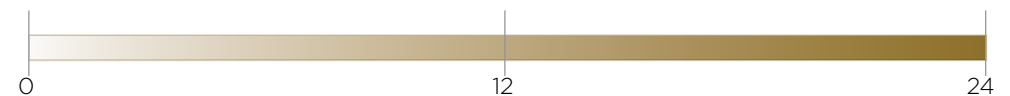
LES PAYSAGES IDENTIFIABLES

Les grands ensembles, qui par leur hauteur et dimension dessinent souvent l'horizon du département, sont indiqués par nos interlocuteurs comme l'héritage d'un modèle urbain qui est caractéristique de la Seine-Saint-Denis. Dans la plupart des cas, il s'agit d'un élément visuel qui caractérise le paysage, bien que, dans certains cas, ils nous racontent un héritage aussi social et culturel. Comme nous le dit Emma, « le paysage hérité pour moi sont les grands ensembles que j'ai commencé à connaître à travers la musique ». Identifiable est aussi le paysage industriel et productif : le réseau

ferré, les canaux, les activités industrielles (comme PSA ou Kodak). C'est un paysage qui pour nos interlocuteurs raconte non seulement une période de l'histoire du département, mais aussi sa relation avec Paris. Notamment, il est spatialisé dans des lieux (comme les guinguettes) ou des éléments paysagers comme les canaux : « paysage hérité qui est à la fois la banlieue et à la fois Paris ; un passage pour rentrer dans Paris » (Pierre). Enfin, il y a des lieux qui pour nos interlocuteurs sont identifiables d'un certain développement du paysage départemental, même si produits par un héritage plutôt récent. Comme nous le dit Raphaël, « quand il y a cinq kebabs l'un après l'autre, c'est clair que l'on est en Seine-Saint-Denis ! »

L'ACCUMULATION QUI FAIT PAYSAGE

La possibilité de percevoir la stratification de couches temporelles dans le territoire est le facteur qui permet à nos interlocuteurs de repérer le paysage hérité du département. La Seine et la Marne, comme des anciennes traces, et les infrastructures accumulées dans ce paysage dans le temps (le réseau ferré et routier, les canaux, les aéroports, le stade de France...) sont des éléments qui permettent de reconnaître cette stratification. L'image choisie par Pierre pour décrire son paysage au



quotidien est emblématique dans ce sens : la nature et l'urbain, les avions, les trains et les péniches, la « tranquillité ancienne et la modernité ». Dans d'autres cas, ce paysage de l'accumulation se spatiale dans des éléments paysagers qui sont, au contraire, presque anachronique par rapport à leurs alentours, comme « le paysage homogène » (Philippe) des canaux ; les terres agricoles et les fermes (notamment à Blanc-Mesnil et à Tremblay) ; les pavillons de la rue Danton à Montreuil, un tissu ancien qui préserve un peu de « campagne » à Paris.

LE PATRIMOINE

Le paysage hérité est enfin aussi décrit par la présence d'un patrimoine partagé et reconnu par sa valeur historique et artistique. Dans certains cas, il s'agit d'un patrimoine parisien qui marque l'horizon (comme la basilique du Sacré-Cœur

dans l'image du paysage au quotidien de Raphaël) ou que l'on sait qui est là même si on ne la voit pas directement (l'hypercentre de Paris).

Dans d'autres cas, c'est un patrimoine du département, des éléments paysagers ou, souvent, des lieux qui nous rappellent, en tant que monuments historiques ou architecturaux, l'histoire de la Seine-Saint-Denis : la basilique de Saint-Denis, le parc Georges Valbon, le parc Lefevre (photographié par Anne), mais aussi les Tours Mercuriales à Bagnolet, les bâtiments de l'architecte Jean Renaudie ou le cinéma Trianon à Romainville.



« VOILÀ CE QUI ME SEMBLE ÊTRE LE PLUS REPRÉSENTATIF DE MON QUOTIDIEN. C'EST, JE PENSE, LE MONUMENT DE PARIS QUE L'ON PEUT VOIR LE PLUS AUX LILAS » (RAPHAËL)



« PARCE QU'IL Y A À LA FOIS L'EAU, LA CALME DE LA NATURE, ET LA VILLE ; LES AVIONS, LES TRAINS, LES PÉNICHES... LA TRANQUILLITÉ ANCIENNE ET LA MODERNITÉ, L'URBANITÉ » (PIERRE)



« LE PARC LEFEVRE. ON Y FAIT DES PHOTOS LORS DE MARIAGES, IL Y A UN LAC AVEC DES CYGNES... HISTOIRE DE FAIRE SAUTER LES STÉRÉOTYPES SUR LE 93 ! » (ANNE)

HÉRITÉ ACTEURS

Le paysage hérité de la Seine-Saint-Denis est pour les acteurs comme pour les habitants, celui qui relève en général d'une accumulation progressive de traces et de couches qui renvoient à des temporalités différentes. Il nous raconte le passé lointain lié d'abord aux forêts (notamment la forêt de Bondy) et ensuite à l'agriculture (les anciennes fermes, les maraîchers, les sentes vicinales et, surtout, les Murs-à-Pêches), le passé industriel plus récent (avec la réalisation du réseau des canaux, des chemins de fer, des autoroutes et des aéroports, le Bourget en particulier), et que l'on retrouve notamment dans les Grands Moulins de Pantin, jusqu'à l'héritage plus récent, réorienté vers le tertiaire.

Pour les acteurs, ce système de couches est perçu comme une pluralité d'éléments : des hauts lieux patrimoniaux (la Basilique de Saint-Denis, le Camp de Drancy) ; des éléments paysagers forts (le Parc George Valbon, la Corniche des Forts) ou mineurs et disséminés (les jardins des pavillons) ; des exemples d'architecture industrielle (la Manufacture des allumettes à Aubervilliers, les Usines Mécano à La Courneuve) et plus moderne (Abraxas à Noisy-le-Grand, la Tour hertzienne de Romainville, le Stade de France) ; des lieux concernant une ancienne tradition populaire (les guinguettes au bord de la Marne), ou qui

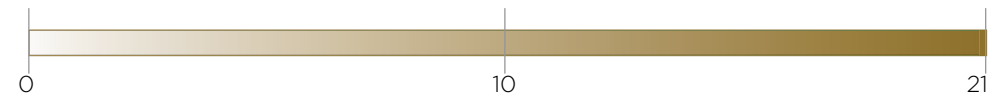
nous rappellent l'existence du socle et la sensation physique qui l'accompagne (le plateau d'Avron, les caractères vallonnés de l'est du département).

LES INFRASTRUCTURES

En regardant la carte, les infrastructures sont l'élément qui marque le plus le paysage hérité du département. A la différence de la perception des habitants, qui mettent en évidence plutôt des éléments particuliers, pour les acteurs il s'agit de tout le système des infrastructures. Toutes les axes routiers émergent de manière très forte, ainsi que les canaux (et notamment le Canal de l'Ourcq) et, en moindre mesure, le réseau ferroviaire. Pour nos interlocuteurs, elles ne représentent pas un « patrimoine » reconnaissable spécifique à la Seine-Saint-Denis, mais un élément paysager caractérisant toute la banlieue parisienne. Toutefois, elles sont un élément d'héritage très fort pour l'impact qu'elles ont eu, et qu'elles ont encore, sur le territoire et le paysage départemental.

DES TYPOLOGIES D'HABITAT EMBLÉMATIQUES

D'autres éléments paysagers qui émergent de manière très forte dans la carte. Ce sont les deux typologies d'habitat emblématiques de l'histoire du logement du XXe siècle en Seine-Saint-



Denis : les pavillons, en particulier ceux réalisés entre les deux guerres, et les grands ensembles. Les cités émergent comme un modèle urbain identifiable du département non seulement pour l'horizon qu'elles dessinent, mais aussi en tant que témoignage de la transformation subie par le territoire, et de stéréotypes qui encore marquent ceux qu'ont été « des lieux d'intégration » et qu'aujourd'hui sont perçus plutôt comme « des lieux de désintégration ». Une troisième typologie d'habitat héritée, le tissu faubourien du nord-est parisien, et présent chez les habitants, n'a pas été considéré par les acteurs, qui parfois ont plutôt porté leur attention sur les anciennes cités-jardins qui, comme certaines parties du pavillonnaire, sont décrites comme « agréables » par la présence de petits jardins publics et surtout privés, et par leur impact sur la rue. Il s'agit des lieux qui ne sont pas nécessairement

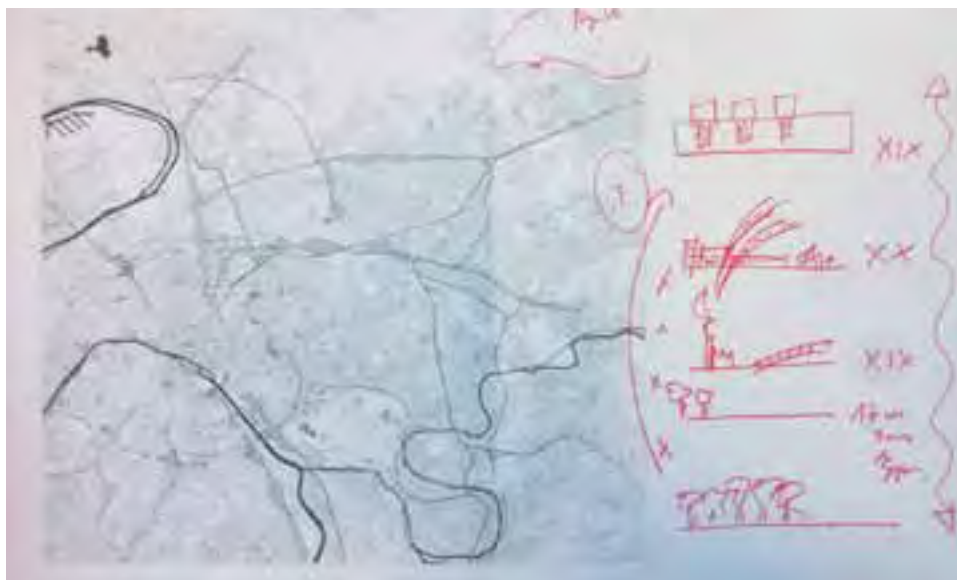
nommés ni repérés, mais qui contribuent à la constitution du paysage hérité en Seine-Saint-Denis.

D'AUTRES HÉRITAGES STRUCTURANTS

Dans les discours des acteurs apparaissent d'autres formes d'héritage qui, chacun à sa façon, contribuent à donner forme et structurer les paysages de la Seine-Saint-Denis. À côté d'éléments plus « immatériels » telles les guinguettes des bords de la Marne, capables encore aujourd'hui d'évoquer l'histoire du département, nous retrouvons des éléments plus concrets et prosaïques, telles les centres commerciaux, perçus comme des objets qu'établissent une logique particulière de faire la ville tout en bloquant d'autres possibilités, tels l'existence des commerces de proximité, considérés comme constitutives du caractère « vivant » d'une ville.



L'HÉRITAGE AU QUOTIDIEN, LE CINÉMA TRIANON À ROMAINVILLE. © LAA, 2015

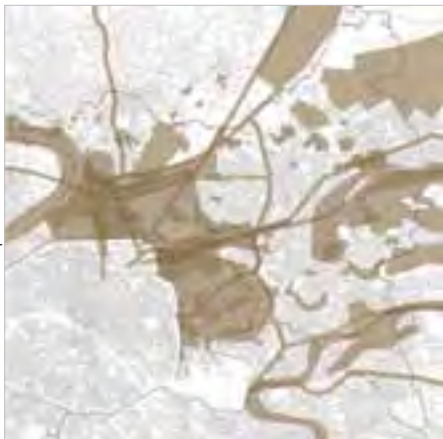


L'HÉRITAGE COMME STRATIGRAPHIE SELON UN DES ACTEURS. © LAA, 2015



LE PAYSAGE «IMMATÉRIEL», GUINGUETTE AU BORD DE MARNE. © LAA, 2015

HÉRITÉ



GRADATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADATION DE UNE A 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- Les paysages identifiables: grands ensembles et sites industrielles
- L'accumulation qui fait paysage
- Le patrimoine historique

POUR LES ACTEURS

- Les infrastructures
- Des typologies d'habitat emblématiques: grands ensembles et pavillons
- Les centres commerciaux comme manière de faire la ville
- Un paysage de la tradition: les guinguettes

POUR LES PAYSAGISTES

- 1 Les traces du paysage naturel :
 - la Seine, la Marne, les coteaux boisés, l'emprise des forêts
- 2 Traces de l'action humaine
 - Les traces d'un passé industriel (associées aux tracés fondateurs)
 - Les traces d'un passé agricole emprises significatives de paysage agricole
 - Les tracés fondateurs d'ouvrages linéaires : (RN 1/2/3), voies ferrées, canaux, réseau d'autoroutes
- 3 Les traces de l'histoire de l'urbanisation
 - Les bourgs anciens
 - Les tissus de faubourgs
 - Certains quartiers d'habitat collectif (grands ensembles)

SYNTHÈSE FINALE

Pour les Habitants, les Acteurs et ATILE, le paysage hérité est celui de l'accumulation, où la superposition de traces de différentes périodes de l'histoire est visible et perceptible. Cette perception partagée de l'héritage concerne la présence des infrastructures (les axes routiers et ferroviaires), de l'eau (les fleuves et les canaux), du tissu industriel, du patrimoine bâti de différentes époques (de la Basilique Saint-Denis aux Tours Mercuriales à Bagnolet ou aux logements de l'architecte Jean Renaudie) et des grands ensembles. Ces derniers ne sont pas seulement, pour les Habitants, un des modèles successifs d'habitat implanté sur ce territoire, mais aussi – et surtout – une image dominante qui rend identifiable le département de la Seine-Saint-Denis.

Parmi les divergences, nous pouvons remarquer que le paysage hérité est pour les Habitants celui que l'on pratique et que l'on voit. Une présence physique, dont ils peuvent avoir une expérience. Au contraire, pour ATILE et les Acteurs, la perception et donc la reconnaissance de ce paysage passe aussi par une connaissance du socle (coteaux, vallées, fleuves) et de l'histoire de l'urbanisation.

Par ailleurs, pour les Acteurs seul le tissu pavillonnaire appartient au paysage hérité, alors que pour ATILE seul les quartiers pavillonnaires du début du siècle, associés aux tracés d'anciens domaines historiques (Le Raincy, Pavillons-sous-Bois), ou situés sur les coteaux, font partie d'un paysage hérité, à l'exclusion du pavillonnaire en nappe de la plaine. Chez les habitants, il est quasiment absent.

Nous faisons l'hypothèse que cette absence peut être expliquée par une sorte de sensibilisation au patrimoine du département de la Seine-Saint-Denis que les Habitants reçoivent de la part des collectivités. Les visites, les ballades, les conférences ou les publications proposées par le Conseil départemental ou par les Villes du département font ressortir des éléments paysagers récurrents, comme les canaux, le passé industriel ou agricole ou les grands ensembles, alors que, dans ces récits, l'histoire du pavillonnaire est presque absente.

L'analyse croisée des trois cartes fait enfin apparaître deux émergences. La première est que le socle ne se manifeste pas avec tous ses potentialités et enjeux, à l'exception du canal de l'Ourcq qui est à la fois une infrastructure artificielle et un élément qui a été « remis en scène » par les récits et les projets plus contemporains. L'autre émergence est celle de la grande richesse des éléments qui constituent le paysage hérité et de leur répartition inégale sur le territoire, avec une concentration sur la première couronne.

VIVANT

**LÀ OÙ LE PAYSAGE EST VIF DU
POINT DE VUE DES RELATIONS,
DES USAGES, DES AMBIANCES**

VIVANT HABITANTS

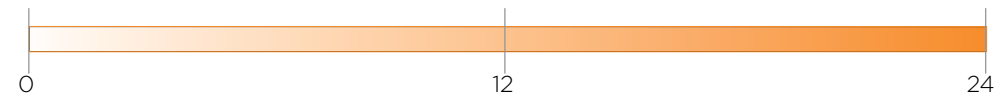
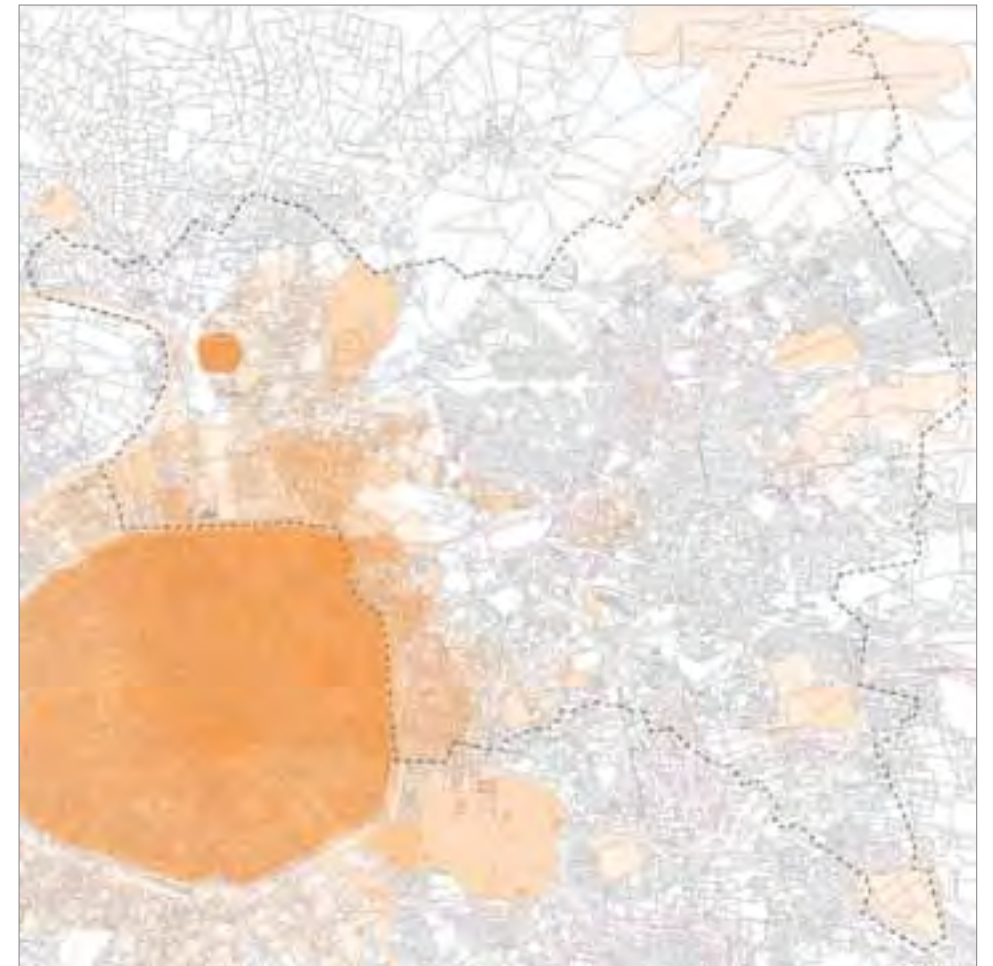
LA VILLE HISTORIQUE

La ville de Paris et le centre de St. Denis ressortent dans cette carte comme les lieux que la plupart de nos interlocuteurs identifient comme « vivants ». La stratification urbaine de longue durée historique semble jouer un rôle majeur dans cette perception, liée à l'appréciation des paysages créés par la « ville traditionnelle » notamment dans leur contraste avec d'autres paysages du département, qui semblent souvent manquer d'intensité urbaine. Ainsi, Isabelle profite depuis quelques mois de l'animation des rues anciennes de St. Denis d'autant plus qu'auparavant elle a habité longtemps dans une cité à Villepeinte ; Rosa aime rentrer dans sa petite rue parisienne foisonnant de petits commerces de proximité après avoir passé sa journée entre l'aéroport Roissy Charles De Gaulle et le RER B ; François nous dit que « l'ennui c'est la banlieue, le week-end », que « vivant n'est surtout pas chez moi » et que, pour cela, le dimanche se balade souvent dans les quartiers plus anciens de Paris. L'hétérogénéité des personnes et des activités qu'on côtoie dans les espaces publics contribue pour beaucoup à cette perception. Selon Jean-Paul, dans ces lieux « il y a différentes ambiances, il y a

toujours du monde et des événements ». Il s'agit aussi, pour Léon, d'« espaces ouverts qui ne s'arrêtent pas pendant la nuit ». Certains de nos interlocuteurs attribuent ces caractères exclusivement aux secteurs Nord-Est de la capitale et aux arrondissement centraux. Christophe et beaucoup d'autres tracent leur marquage en excluant la zone entre les boulevards des maréchaux et le boulevard périphérique.

LE TISSU FAUBOURIEN ET LES ESPACES PUBLICS EN 1E ET 2E COURONNE

En première couronne sont considérés vivants notamment les quartiers centraux d'Aubervilliers (et le secteurs Quatre Chemins en particulier), de Pantin, des Lilas et du Bas-Montreuil, dont la rue de Paris est décrite, par exemple par Adama, comme « la plaque tournante de la ville, animée tous les jours par les commerces et par l'ambiance des gens qui se rencontrent ». L'habitat faubourien - qui selon Thierry « favorise les liens sociaux » - ainsi que les anciennes usines réhabilitées et investis par des programmes culturels, participent de cette dynamique. En deuxième couronne, plus faiblement, sont marqués St. Ouen, La Plaine, St. Denis, La Courneuve, Stains et Bobigny à cause de leurs espaces publics « où il y a toujours du monde, même le week-end », par exemple d'après Rosa.



LES ACTIVITÉS DANS LES ESPACES VERTS ET « LA VIE DU FLEUVE »

Les Parcs Georges Valbon, de la Poudrerie, de la Haute-Ile, du Sausset, ainsi que d'autres espaces verts de plus petite taille, sont considérés par plusieurs de nos interlocuteurs comme des lieux de rencontre aux usages et aux ambiances multiples, ce qui rend leurs paysages « vifs ». Il en va de même pour « la vie du fleuve », que Bertrand décrit en évoquant le quotidien des ports de plaisance, les dispositifs et les agents qui régulent la navigation, les guinguettes sur la Marne et les activités sportives comme l'aviron.

LA POROSITÉ ENTRE ESPACES PUBLICS ET ESPACES DOMESTIQUES DANS LE PAVILLONNAIRE

Certains secteurs caractérisés par un tissu pavillonnaire anciens, comme par exemple dans le Haut-Montreuil, à Bondy et à Livry-Gargan, produisent des paysages ressentis comme vivants et « intense » grâce à leur porosité, qui permet une communication visuelle et auditive entre les espaces publics et l'espace privé. Christine aime, par exemple, se balader, le soir, dans les rues pavillonnaires de Bondy ou de Montreuil en observant les lumières aux fenêtres, les couleurs des intérieurs, les plantations et les décorations dans les jardins, les travaux d'embellissement des façades.

LES ACTIVITÉS LIÉES AUX CENTRES COMMERCIAUX

Certains de nos interlocuteurs considèrent comme vivants les paysages créés par les activités et la fréquentation des centres commerciaux tels que, par exemple,

l'ensemble de grandes surfaces situées sur la N3 à Bondy, Rosny 2 et Paris Nord 2.

DES PAYSAGES VIVANT À LA PETITE ÉCHELLE

Des centralités très éparpillées sur la carte - et parfois ayant une échelle trop petite pour être perçue - ont été évoquées par nos interlocuteurs. Il s'agit des carrefours de Quatre Routes et des Quatre Chemins, les marchés aux puces de St. Ouen et Montreuil et le centre d'Aulnay ainsi qu'un grand nombre de marchés hebdomadaires (entre autres, les marchés de Montfermeil, de Sevran, de Bondy, du Blanc Mesnil), de gares (Le Vert-Galant, Rosa Park, Bondy, Gare du Nord, parmi d'autres) et, pour finir, des lieux-événements divers tels que les petits parcs urbains, les terrasses des cafés, les sorties d'école, les fêtes des voisins, les brocantes, les Ateliers de la Briche, la médiathèque Mécano, la place où se situe le cinéma Trianon (Romainville) et les bidonvilles.



« NOUS AVONS LA CHANCE D'AVOIR UN ESPACE OÙ L'ON PEUT JARDINER, LIRE, SE REPOSER, DISCUTER, RIRE, MANGER ET QUI EST UTILISÉ PAR PLEIN D'AUTRES USAGERS » (CAROLINE)



« LE PARC GEORGES-VALBON C'EST L'ESPACE VERT À LA FOIS LE PLUS PROCHE DE CHEZ MOI ET LE PLUS ÉTENDU DU DÉPARTEMENT. ENFANT, J'Y AI PASSÉ BEAUCOUP DE TEMPS » (KEVIN)

VIVANT ACTEURS

Le caractère vivant du paysage de la Seine-Saint-Denis est pour un grand nombre d'acteurs disséminé dans une multiplicité et une variété de situations et d'usages, la plupart impossibles à cartographier à l'échelle de la carte proposée aux interlocuteurs lors de l'entretien. Cette idée de dissémination renvoie à la richesse d'ambiances qui caractérisent l'ensemble du département, même si souvent elle reste plutôt cachée au regard de la plupart de ses habitants et/ou elle est difficile à reconnaître. Comme il nous l'a été dit, en Seine-Saint-Denis « il y a plein de choses, mais à chaque fois il faut trouver la porte d'entrée, car elles sont réservées aux connaisseurs ». Elle porte aussi l'attention sur les différentes populations qu'y habitent, et en particulier à la jeunesse.

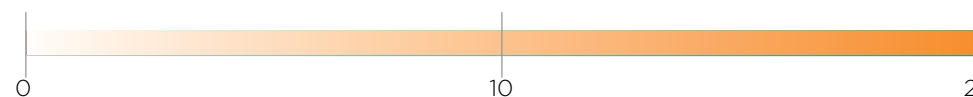
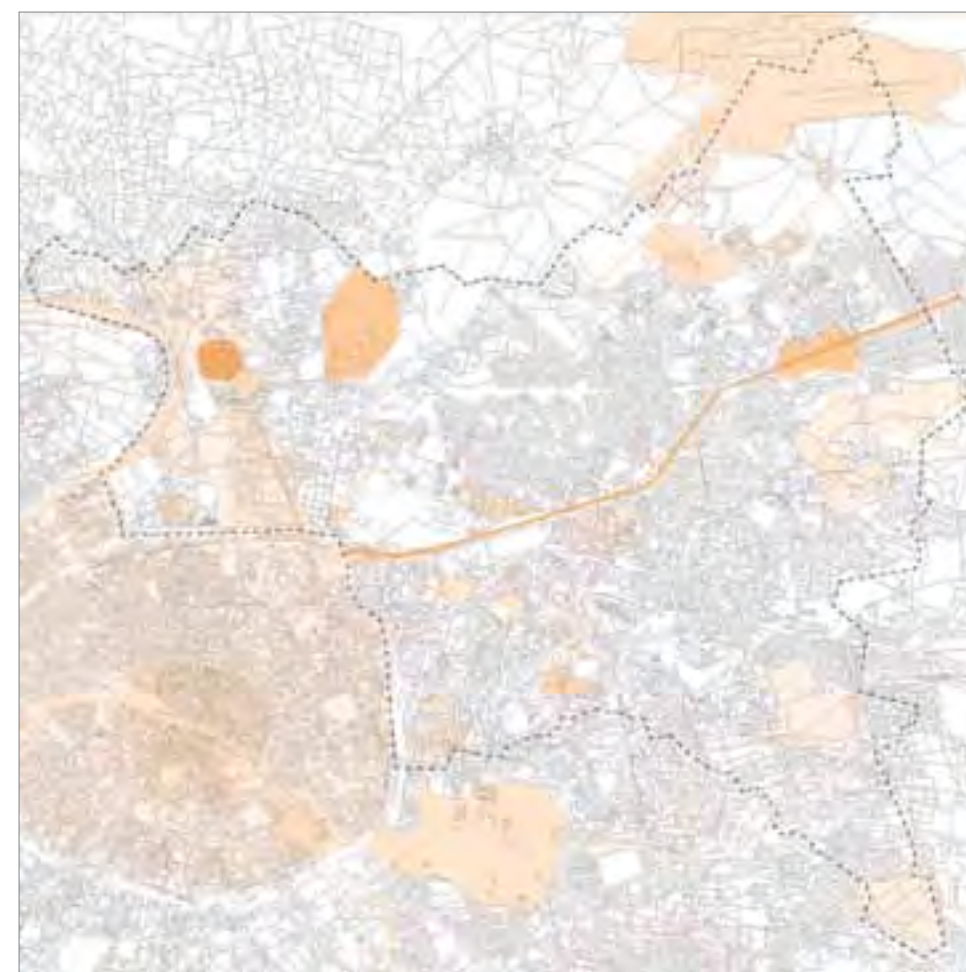
L'IMPORTANCE DU PAYSAGE À LA PETITE ÉCHELLE

Dans un département fortement urbanisé comme la Seine-Saint-Denis, cette première considération dérive de la signification que plusieurs acteurs ont attribué à la petite échelle et aux micro lieux sur le plan de la perception de ce qui rend vivant le paysage. Qu'il s'agisse des petits parcs et/ou jardins de proximité, des cafés et de leur terrasses, de certains carrefours (Quatre chemins à Pantin,

Croix de Chevaux à Montreuil, etc.) ou gares (Le Vert Galant, Livry-Gargan, Noisy-le-Grand parmi d'autres), des nombreux marchés en plein air (Saint Denis, Quatre Routes à La Courneuve, Villemomble, Montfermeil), ou encore des places des mairies, le paysage est perçu comme étant vivant lorsqu'il appartient aux gens qui y habitent, touche à leur quotidienneté (aussi dans un contexte souvent chargé en négatif comme celui de Paris Nord 2).

LES COEURS DE VILLE/VILLAGE

À une autre échelle, le paysage que les acteurs considèrent vivant est celui du centre historique de Saint-Denis, et par extension, bien qu'il n'apparaisse pas sur la carte, des coeurs de ville/village en général. C'est un paysage où la stratification historique semble contribuer de façon significative à l'appréciation qu'on en a sur le plan de l'urbanité, de l'intensité de liens sociaux qu'ils permettent, aussi par leurs qualités « spatiales ». Cette appréciation s'établit souvent par contraste avec les « manques » d'activités au rez-de-chaussée, de mixités dans l'espace public qui sont perçus dans les quartiers environnants.



LE PAYSAGE À LA GRANDE ÉCHELLE

Au niveau départementale, les paysages décrits comme étant vivants sont ceux liés au loisir et que l'on identifie d'une part avec les grands espaces verts où la dimension humaine, végétale et animale s'entremêlent (le parc Georges Valbon, de la Poudrerie et, en moindre mesure, du Sausset, de la Forêt de Bondy ou, encore, des Murs-à-pêches) et, d'autre part, avec le Canal de l'Ourcq et ses berges aux usages multiples et, bien que de façon moins évidente, avec celles de la Seine, autour de l'Île-Saint-Denis, et de la Marne.

UN PAYSAGE DE CONTRASTES

La coexistence d'ambiances différentes, comme parfois leur chocs et/ou leur

dimension spectaculaire, apparaît dans les discours des acteurs comme un autre facteur capable de contribuer à qualifier comme vivant certains paysages : ils peuvent apparaître sous la forme du jeu de ballon qu'investi l'espace devant la Basilique de Saint-Denis, d'une passerelle piétonne au-dessous d'une autoroute ouvrant au lointain sur Paris, où de l'ensemble des flux qui animent l'aéroport de Roissy ou certains centres commerciaux (Rosny 2). Dans le cas de La Plaine, par exemple, le flux liés à la forte présence de salariés qui habitent en dehors du territoire se traduit pour certains acteurs dans une alternance « entre fourmilière et désert ».



LE PAYSAGE DU QUOTIDIEN, LE MARCHÉ EN PLEIN-AIR À NOISY-LE-GRAND. © ATILE, 2015.



LE PAYSAGE DU QUOTIDIEN, SEVRAN. © LAA, 2015



LE COEUR DE VILLE, SAINT-DENIS. © ATILE, 2015

VIVANT



GRADATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADATION DE UNE À 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- La ville historique
- Le tissu faubourien et les espaces public en premier/deuxième couronne
- Les activités dans les espaces verts et aux bords des fleuves
- La porosité espace public/privé dans le pavillonnaire
- Les centres commerciaux
- Des paysages à la petite échelle

POUR LES ACTEURS

- Des paysages à la petite échelle
- Les coeurs de ville/village
- Le paysage à la grand échelle: parcs et bords de l'eau
- Un paysage des contrastes

POUR LES PAYSAGISTES

- 1 Le vivant du quotidien (près de chez soi)
 - Les lieux d'intensité urbaine
 - Les centres villes, (anciens centre-bourgs) toujours dynamiques :
 - Le centre-ville de Saint-Denis
- 2 Le vivant plus occasionnel :
 - Parcs de loisirs, espaces naturels, canaux

SYNTHÈSE FINALE

Les Habitants, les Acteurs et ATILE identifient comme vivant les centralités et les tissus urbains ayant une épaisseur historique et où l'on trouve une diversité des fonctions. C'est le cas du centre historique de Saint-Denis et des faubourgs, mais aussi des centre-bourgs en général, et notamment Aulnay-sous-Bois. Il s'agit de lieux où l'on perçoit et l'on vit, au quotidien, de l'animation et de l'activité. A propos de ces lieux du quotidien, « près de chez soi », ATILE parle « d'intensité urbaine », tels que les marchés hebdomadaires ou les carrefours urbains (comme les Quatre-Routes et les Quatre-Chemins) et les pôles d'échanges (comme le terminus Bobigny-Pablo-Picasso). Ces lieux d'intensité urbaine sont majoritairement situés en première couronne.

Dans les trois cartes, le paysage est aussi perçu comme vivant de manière plus occasionnelle, dans des espaces de loisirs et de sociabilité comme les parcs (Parc George-Valbon, Parc de la Poudrerie), les berges des canaux, les bords de Marne.

Tant dans la carte des Acteurs que dans celle d'ATILE, le Canal de l'Ourcq ressort fortement, alors qu'il est très peu marqué dans la carte établie par les Habitants. Pour la plupart de ces derniers, le Canal de l'Ourcq échappe en effet à la dimension du quotidien, qui semble façonner particulièrement leur perception du vivant, et est plutôt lié aux temporalités du loisir.

On remarque aussi une différence de perception, notamment entre Habitants et ATILE, en ce qui concerne le caractère vivant des centres commerciaux. Certains habitants qualifient de vivant les paysages

générés par des sites comme Rosny 2, Paris Nord 2 et le Millénaire. Pour ATILE les centres commerciaux « ancienne génération » de type « boîte à chaussures » (Beausevrans, Rosny 2) produisent plutôt des paysages d'ennui (le vivant est à l'intérieur de la boîte et pas dans le paysage). En revanche le Millénaire (Aubervilliers) tire parti du choix de son implantation en associant à la fonction commerciale, des terrasses de cafés sur les berges du canal.

Le caractère vivant des certains paysages est lié à leur diversité et aux contrastes créés par leur proximité. C'est le cas des lieux où l'on perçoit la stratification de différents types de tissus qui composent le territoire urbanisé et, à la plus petite échelle, des espaces de l'inattendu et du « non maîtrisé ». Nous pouvons citer, en guise d'exemple, la vision de Montmartre depuis la banlieue, la coexistence des champs et des anciens corps de fermes avec les pistes de l'aéroport à Tremblay, les friches industrielles nichées dans les faubourgs, la place du cinéma Trianon à Romainville.

À l'échelle du cadrage, le vivant se concentre sur Paris, sur la première couronne et, dans la perception des Acteurs et d'ATILE, sur le Canal de l'Ourcq. Le caractère vivant du paysage semble progressivement se diluer en apparaissant seulement en pointillé vers le centre et les marges de la carte. Pour autant, à la petite échelle, ce vide s'avère parsemé de micro-situations animées en termes d'usages, d'ambiances et d'activités. C'est le cas, entre autres, des marchés hebdomadaires et des nœuds de transports comme la station Vert-Galant.

FRAGILE

**LA OÙ LE PAYSAGE PORTE UNE
INCERTITUDE FACE À SON
DEVENIR**

FRAGILE HABITANTS

LA PERTE DE L'HORIZON ET DES ESPACES « VIDES »

Dans cette carte, de nombreux interlocuteurs ont marqué des grands espaces verts ou agricoles actuellement objet de projet. La proposition de bâtir une façade urbaine en bordure du parc Georges Valbon, largement médiatisée, ainsi que les projets d'urbanisation du Triangle de Gonesse et de la Plaine de France, rendent fragiles des paysages qu'on apprécie, justement, pour la possibilité de respiration qu'ils offrent. Comme on l'a vu, les deux canaux et les zones ferroviaires produisent des paysages dans la mesure où ils laissent percevoir l'horizon et leur avenir paysager apparaît incertain, par exemple à Jean-Paul, car il s'agit d'aires de densification où beaucoup de bâtiments sont en train d'être réalisés. Le paysage ouvert – où l'on voit le ciel – va disparaître de plus en plus.

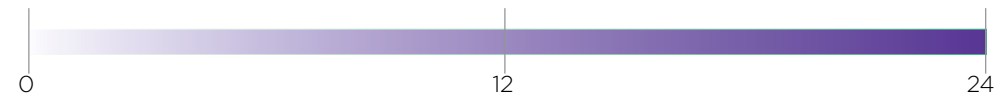
LE DEVENIR INCERTAIN DES FAUBOURGS ET DES PAVILLONS

Entre Saint-Denis et le Bas-Montreuil, en passant par La Courneuve, l'on peut observer un continuum de paysages dont le devenir est perçu comme incertain pour différentes raisons. Selon Pierre, par exemple, à La Plaine on est face à « un mélange de sièges sociaux et habitations

qui fait que la lecture du paysage n'est pas très nette ». Comme si la ville à venir, qui en quelque sorte est déjà là à La Plaine, n'avait pas résolu le problème de lisibilité paysagère pointés entre autres par Kevin et Anna à propos de la ville du présent, avec ses coupures, ses axes routiers ennuyant et son manque d'intensité urbaine. La perception de la fragilité en première et deuxième couronne est aussi liée à la hantise des « politiques de densification » qui feraient des pavillons de ville, selon Philippe, « une typologie d'habitat destiné à disparaître » et qui réserveraient le même destin à « l'habitat populaire » ancien et parfois délabré « menacé », d'après Emma et Camille entre autres, notamment à Saint Denis et dans le Bas-Montreuil, par le PNRQAD.

FRAGILITÉ ET PRÉCARITÉ SOCIALE

La fragilité socio-économique des certaines populations contribue parfois à produire un sentiment d'incertitude par rapport aux paysages. Marie se demande, par exemple, si les habitants des grands ensembles rénovés de la Cité des Bosquets arriveront à « s'approprier » le nouveau paysage du quartier. Inès et Souleyma s'interrogent plutôt sur le destin des grands ensembles non encore rénovés et sur les effets de la longue durée de ce processus sur leurs habitants.



VERS LA DISPARITION DES PAYSAGES « NON MAÎTRISÉS » ET NON RÉGLEMENTÉS ?

Le paysage des grands ensembles est considéré comme fragile aussi parce qu'il ne répond pas aux critères contemporains de la fabrication urbaine. Selon Camille, par exemple, « les grands ensembles sont très fragiles parce que tout doit devenir 'vert' et 'nature' ».

Plus en général, nombreux de nos interlocuteurs craignant, comme Corinne, la disparition des paysages produits « un peu par le hasard des choses, échappés à la planification, non-maîtrisés ». C'est le cas, par exemple, des Murs à Pêches, mais aussi de toute une pléthore de lieux tels que les friches industrielles, les anciens sentiers, le pavillonnaire hétérogène et parfois auto-construit, qui sont considérés comme autant de

paysages de qualité puisque poétiques et appropriables.

L'INCERTITUDE FACE AUX TRANSFORMATIONS LIÉES AU GRAND PARIS EXPRESS

Les marquages en chapelet qui apparaissent dans la partie nord-est de la carte correspondent aux périmètres touchés par l'arrivée des gares. Pour Anna, par exemple, il y aurait fragilité dans la mesure où ce projet serait accompagné par une densification urbaine qui risque de mettre en danger le tissu pavillonnaire et ses qualités.



« PAYSAGE MULTIPLE, TOUT SE MÊLE : LA FRICHE, L'INDUSTRIEL, L'HABITAT ANCIEN, L'HABITAT MODERNE. SAURONS-NOUS PRÉSERVER TOUTES CES COUCHES ? » (JEAN-PAUL)



PHILIPPE, LA CARTE DU FRAGILE



« UN JARDIN CRÉÉ SUR UNE FRICHE PLEINE DES DÉTRITUS... » (CORINNE)

FRAGILE ACTEURS

Dans le discours des acteurs, la catégorie fragile renvoie tout d'abord à ce qui n'est pas cartographiable : la population de la Seine-Saint-Denis, et les rapports qui la relie à un contexte en profonde et rapide transformation, vis-à-vis d'une histoire industrielle [§ Hérité] en partie dépassé, à des modèles urbains discutés (les grands ensembles, le pavillonnaire), et à une nouvelle urbanisation qui, si d'une part vise à améliorer la mobilité (Grand Paris Express), de l'autre parfois ajoute, par les logiques qu'elle engendre, du fragile au fragile. C'est le cas, par exemple, de ce que l'on pourrait définir l'effet « Paris hors les murs » sur la première Couronne. Bien qu'incertaine, cette dynamique est toutefois souvent interprétée en même temps aussi comme un atout pour le département [§ Potentiel].

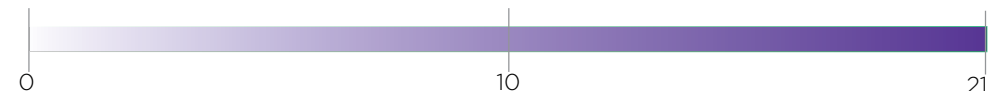
LES TERRES AGRICOLES ET LE PARC GEORGES VALBON/LÉS PETITS ESPACES « NATURELS »

La fragilité du paysage de la Seine-Saint-Denis s'exprime dans les incertitudes qui accompagnent le devenir des terres agricoles au nord du département, surtout l'enclave rurale du vieux Tremblay, le triangle de Gonesse (avec le projet Europacity), et les zones autour de l'aéroport de Roissy. A une autre échelle, ce sont les

petits espaces « vides » et les interstices encore existants qui sont perçus comme fragiles (les petits bosquets, quelque zone maraîchère et/ou les jardins ouvriers, les petits jardins privés ou associatifs disséminés dans le territoire), même lorsqu'ils sont en partie protégés (les Murs à pêches), car ils risquent d'être grignotés plus ou moins rapidement sous les poussées économiques qui agissent sur ce territoire [§ Potentiel]. De ce point de vue, le projet concernant le Parc George Valbon est exemplaire, et rend explicite les tensions qui aujourd'hui accompagnent la valorisation foncière des abords de certains espaces de « respiration », tels les parcs, les bois, et les canaux, et les risques d'une « privatisation » des ouvertures sur le grand horizon.

LA DENSIFICATION EN QUESTION

Face à l'intensité des dynamiques d'urbanisation qui caractérisent depuis deux décennies l'ensemble du territoire de la Seine-Saint-Denis, et qui sont souvent perçus comme riches en contradictions, plusieurs acteurs ont mis l'accent sur la notion de densification et ses effets dans la fragilisation du paysage. Si l'alerte couvre l'ensemble du territoire départemental, elle s'illustre clairement dans l'incertitude qui accompagne le tissu pavillonnaire en



général, et celui d'entre deux guerres (en pierre meulière) en particulier. Ce tissu est perçu comme instable et déjà en train d'évoluer suite aux nombreuses petites opérations d'aménagement qui y ont lieu, et/ou pour les enjeux relatifs à leur rénovation énergétique.

QUESTION D'APPROCHE : LE RISQUE D'UNE NORMALISATION

Une inquiétude émerge parmi les acteurs par rapport à ce qui aujourd'hui fragilise, et pourra fragiliser encore plus, les paysages de la Seine-Saint-Denis : elle concerne la manière dont sont, et seront, réalisés les petits et les grands projets en cours et à venir sur le territoire du département. Cette inquiétude n'exprime pas un refus a priori du changement, mais souligne l'attention à porter vis-à-vis de sa mise en oeuvre et des approches, des « manières de faire », qui l'accompagnent (surtout « là où il n'y a pas un tissu social solide »). Elle

concerne surtout deux aspects. Le premier, insiste sur l'attention à porter lors de la réalisation de nouveaux projets sur les paysages préexistants, et sur les manières de travailler à leur intégration à différentes échelles (certaines ZAC le long du canal de l'Ourcq, les nouvelles lignes de tramway et les prochains gares du Grand Paris Express). La deuxième, découle de celle-ci et met en avant le risque « d'une normalisation du paysage, et de sa banalisation », liée tant aux typologies des bâtiments construits, et à la qualité de matériaux utilisés (la Plaine, le long du N3 et du canal de l'Ourcq, le « grand angle » à Montreuil), qu'à l'excès normatif et de maîtrise des espaces. Dans ce sens, devient fragile tous ce qui est « anormal » et dont la normalisation peut passer à la fois par de petites opérations immobilières, par certains développement des commerces, par une rénovation et/ou requalification urbaine, qui n'engendre pas toujours une amélioration par rapport à ce qu'il y avait auparavant.



LE CADRE URBAIN ET PAYSAGER DU QUARTIER DE LA GARE DU GPE, LE BLANC-MESNIL, LIGNE 16 © APUR ET SGP, 2015



L'INCERTITUDE DES TERRES AGRICOLES, TREMBLAY-EN-FRANCE. © LAA, 2015



LA CONFISCATION DU PAYSAGE DU CANAL DE L'OURCQ. LES PAVILLONS-SOUS-BOIS. © LAA, 2015

FRAGILE



POUR LES HABITANTS

- La perte d'horizon et des espaces vides
- Le devenir incertain des faubourg et du pavillonnaire
- Fragilité et précarité sociale
- Les paysages non maîtrisés et non réglementés
- L'incertitude liée à l'arrivée du Grand Paris Express

POUR LES ACTEURS

- Les terres agricoles et le Parc Valbon
- Les petits espaces verts
- Les territoires objets de densification et/ou normalisation

POUR LES PAYSAGISTES

- 1 Les paysages menacés de disparition
 - les franges agricoles au nord-est,
 - certains quartiers industriels ou d'habitat de faubourgs (Plaine Saint-Denis)
- 2 les paysages à révéler dont l'avenir est incertain
 - les abords des canaux,
 - les paysages fluviaux
 - éléments du socle géographique (différentes formes de l'eau, les coteaux boisés, forêt de Bondy) - aménagement ou grignotage de franges (Parc Georges Valbon, coteaux boisés)
 - valeur mémorielle, historique,

SYNTHÈSE FINALE

Les Habitants, les Acteurs et ATILE perçoivent comme fragiles les terres agricoles situées au nord-est du département, leur devenir étant menacé par des projets liés à l'urbanisation et au développement d'infrastructures de transport. Le devenir du paysage du Parc Georges-Valbon est perçu comme incertain à cause de l'hypothèse de projet qui consiste à bâtir une façade urbaine sur une grande partie des franges du parc, qui risque d'altérer ce haut lieu de la respiration autant physique que visuelle.

Le paysage urbain des faubourgs est considéré fragile dans la mesure où les projets de transformation en cours, et à venir, risquent de produire une ville homogène et banale. Dans ce sens, La Plaine Saint-Denis et certains segments bâtis du Canal de l'Ourcq sont d'ores et déjà une préfiguration de ce que le paysage pourrait devenir en première et deuxième couronne.

Les territoires « compris dans un rayon de 800 m. autour de l'emplacement des futures gares » du Grand Paris Express sont perçus comme étant fragiles face aux incertitudes qui pourraient évoluer vers une densification peu respectueuse des qualités paysagères liées aux catégories « respiration » et « hérité ».

Les Acteurs concentrent les paysages fragiles entre la deuxième couronne et les marges externes du département, notamment vers le nord-est. À l'inverse, les Habitants et ATILE les localisent en particulier sur la première couronne. Les temporalités de référence des uns et des autres ne sont probablement pas les mêmes. En effet, les Acteurs semblent

être tournés vers les projets à venir - qui intéressent notamment les secteurs nord-est - et considèrent les transformations en première couronne comme déjà abouties. Les Habitants et ATILE, en revanche, perçoivent le devenir des paysages à partir du terrain et donc de ce qui est déjà visible aujourd'hui et des projets connus.

La nappe pavillonnaire émerge particulièrement comme étant fragile dans la carte établie par les Acteurs. Cela est probablement lié aux discours dominants concernant la densification en tant que « bonne pratique » de la ville durable, comme par exemple dans le cadre du projet « Build In My BackYard ».

De même, la culture professionnelle spécifique du groupement ATILE fait émerger avec force les aspects géographiques qui façonnent les paysages et notamment le socle, qui risque de disparaître si les projets d'urbanisation à venir ne choisissent pas de le révéler.

Les espaces vides de différentes natures (friches, terres agricoles, espaces verts, espaces en bordure des faisceaux ferroviaires) risquent d'être intégrés à des projets de densification urbaine, ce qui impliquerait une réduction des possibilités de voir loin et de profiter d'horizons ouverts. Encore une fois, l'image qui questionne le devenir des paysages du département est celle de la Plaine Saint-Denis. Cette dernière est représentative d'un risque de normalisation des paysages, résultant d'une manière de fabriquer la ville. Dans cette même logique, la fragilité des paysages est aussi liée à l'oubli progressif de la géographie du département et notamment à l'effacement du socle dans les différents projets.

HOSTILE

**LA OÙ LE PAYSAGE DÉRANGE,
PRODUIT UN SENTIMENT DE
MALAISE ET DE REJET**

HOSTILE HABITANTS

Le paysage hostile du département de la Seine-Saint-Denis est lié notamment à une sentiment d'hostilité que nos interlocuteurs perçoivent ou, souvent, projettent sur des typologies d'habitat (comme les grands ensembles) ou sur des infrastructures (comme le boulevard périphérique et ses portes). A une échelle plus proche à celle de l'expérience directe et quotidienne, l'hostilité est liée, au contraire, à une perception sensorielle qui passe par l'ouïe, l'odorat et la vue.

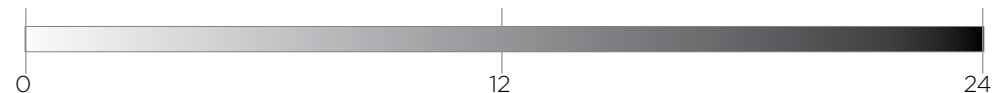
HOSTILE POUR Y HABITER

Il s'agit notamment des grands ensembles non rénovés, mais il est intéressant de remarquer que presque tous nos interlocuteurs ont eu la nécessité de spécifier la « nature » de cette hostilité. Cette typologie d'habitat n'est pas hostile pour des « visiteurs » - comme on pourrait le croire - mais pour les habitants. Soit pour des personnes qui habitent des grands ensembles, soit pour des personnes qui en parlent d'un point de vue extérieur, ils constituent un paysage perçu comme hostile pour y habiter. Ce caractère s'accroît notamment en bordure des infrastructures routières, où ce sentiment de malaise devient plus évident parce qu'il est accompagné par une perception sensorielle qui passe par la vue, l'ouïe

(les voitures) et l'odorat (la pollution). Au contraire - comme nous le raconte Léon à propos de la photo de son paysage quotidien - il devient moins évident et pressant s'il est vu de haut. Pour nos interlocuteurs, un paysage hostile pour y habiter est également celui de l'habitat précaire : la présence de « autant de tentes » (Pierre) et de SDF, des bidonvilles à côté des dépôts sauvages, des traces d'anciens baraquements. Comme dans le cas des grands ensembles, cette hostilité n'est jamais accompagnée par une sensation de danger ou de menace.

L'HOSTILITÉ QUE L'ON VOIT

Le paysage qui, en le regardant, nous dérange, en produisant un sentiment de malaise et de rejet, se spatialise notamment dans le boulevard périphérique et dans des quartiers de la proche banlieue. Le boulevard périphérique et ses portes sont décrits comme des paysages hostiles tout d'abord pour leurs morphologies, même si, au-delà de sa morphologie - comme nous le dit Philippe - « le Boulevard Périphérique est perçu comme hostile aussi parce qu'il est une coupure ». Notamment, les échangeurs de la Porte de la Chapelle retournent souvent dans les récits de nos interlocuteurs et d'autres lieux émergent aussi comme la Porte de Paris à Saint-Denis,



le Pont de Bondy ou le pont du tramway 1 qui traverse l'A86 et le chemin de fer à La Courneuve. La présence de bidonvilles ou d'autres formes d'habitat précaires, ainsi que des déchets, renforce cette sensation d'hostilité. Certains quartiers et communes de la proche banlieue, objet de profondes transformations urbaines, comme la Plaine Saint-Denis et Aubervilliers, restent malgré tout encore plutôt hostiles pour nos interlocuteurs. Il s'agit encore une fois d'une question de vue. Comme nous le dit Souleyma, « Aubervilliers est hostile par rapport à ce que je vois ». Le cas de la Plaine Saint-Denis est plutôt lié à des éléments que l'on ne voit pas, comme « des repères ou des endroits sympas pour déjeuner ou pour prendre un café », ou à la présence de bureaux et de résidences sécurisés qui sont perçus comme inaccessible et, donc, hostiles.

LES SONS ET LES ODEURS

Enfin, le paysage hostile est lié à une perception sensorielle dérangeante qui est caractérisée par du bruit, de la pollution, des mauvaises odeurs que nos interlocuteurs associent au boulevard périphérique et notamment à ses portes, au pont de Bondy, à la Porte de Paris à Saint-Denis, à l'aéroport Roissy Charles-de-Gaulle (moins, au Bourget), mais aussi à la fin des marchés et, en général, aux ordures et aux dépôts sauvages.



CAROLINE, LA CARTE DE L'HOSTILE



GILLES, LA CARTE DE L'HOSTILE



« CETTE PHOTO PARMIS TANT D'AUTRES, PARCE QUE C'EST LÀ QUE JE MARCHÉ ET SUIS LE PLUS SOUVENT "IMMÉRÉ", VOIR DE HAUT L'UN DE SES TERRITOIRES » (LÉON)

HOSTILE ACTEURS

L'hostilité que les acteurs perçoivent dans, et parfois projettent sur, le paysage de la Seine-Saint-Denis renvoie à des échelles très différentes : de la grand échelle des réseaux routiers et ferroviaires, jusqu'à la petite échelle des cumuls de débris et des déchets abandonnés à leurs abords, en passant par celle de certains grands ensembles (perçus parfois comme « un désert plein ») ou de certaines zones commerciales (« qui ne ressemblent à rien », dans l'accumulation d'entrepôt qui les caractérise). Dans quelques rares cas, elle pointe aussi l'échelle micro, comme face au danger lié à la radioactivité de quelques sites (Fort de Vaujours, Île-Saint-Denis). Ailleurs, l'hostilité dépend des temporalités des lieux, avec leurs variations selon les moments de la journée [§ Vivant] ou, encore, d'un petit détail comme l'état de la pelouse dans un jardin ou au milieu d'une cité (Bobigny). Comme nous dit un interlocuteur, « à l'ombre des tours il n'y a plus rien qui pousse ».

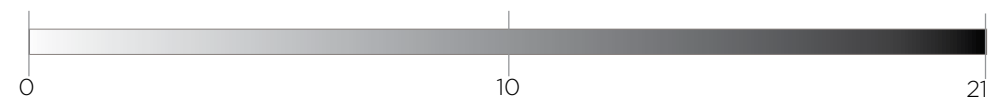
LE PAYSAGE MÉDIATIQUE DU 9-3 ?

Le premier paysage hostile est pour plusieurs acteurs celui lié à l'image de la Seine-Saint-Denis véhiculée à travers les médias, perçue comme étouffant pour ceux qu'y habitent. Les stéréotypes et les préjugés associés

au département sont considérés comme des facteurs conditionnant la découverte de ses paysages qui pour ce fait peinent à être reconnus en tant que tels. De ce fait, la reconnaissance et l'expérience des paysages de la Seine-Saint-Denis doit encore se confronter avec les représentations négatives que l'accompagnent et qui se basent, comme nous a été résumé avec une belle formule, essentiellement sur « une connaissance du nom (celui du département en général, ou encore d'une cité et/ou d'un quartier en particulier) et sur la méconnaissance du lieu ».

LA MAILLE INFRASTRUCTURELLE

De manière plus évidente que pour les habitants, chez les acteurs le paysage hostile est celui généré par l'ensemble des infrastructures qui traversent le territoire du département. Le périphérique et certaines de ses portes (Bagnolet, Pantin, La Chapelle, parmi d'autres), les autoroutes (l'A1 en particulier), certains noeuds où différentes fonctions s'accumulent l'une sur l'autre (le Pont de Bondy) et, un peu moins, les lignes du RER B et D, sont représentatifs du sentiment de malaise et/ou de rejet envers le type de paysage qu'ils génèrent. C'est tout le système de circulation « lié à la



voiture » à être considéré dérangeant à la fois dans son hyper saturation et dans le stress qu'elle provoque, et parce qu'il est encore souvent perçu comme obligé par le manque de véritables alternatives (surtout dans la mobilité entre banlieue et banlieue).

Cette hostilité ne se limite pas aux infrastructures en tant que telles, mais elle se projette de manière significative sur les paysages des abords, et en particulier sur les grands parkings de centres commerciaux (Aeroville, Rosny 2, Domus, Les Arcades). L'hostilité liée au réseau de chemins de fer est par contre plus nuancée : elle apparaît là où les lignes et/ou les emprises ferroviaires sont trop coupantes, empêchant le contact entre différents secteurs (par exemple, le long du canal de l'Ourcq), mais tout en s'articulant en même temps avec l'idée d'ouverture et de respiration.

LA DIMENSION SENSORIELLE

Si souvent le malaise et le rejet dont nous ont parlé la plupart des acteurs relèvent essentiellement du sens de la vue (la saleté, les dégradations, les dépôts sauvages), l'hostilité d'un paysage ne s'y réduit pour autant pas, car elle mobilise l'intégralité du spectre sensorielle. A plusieurs reprises elle apparaît surtout lorsque l'ouïe est agressée par les bruits des voitures (un peu partout), des avions (à Stains, par exemple) ou encore des trains (Noisy-le-Sec, Drancy, Le Blanc-Mesnil), et l'odorat par la pollution en général (par exemple, les cheminées de Saint-Ouen), et les gaz d'échappement, en particulier. Parfois elle se condense dans le sentiment d'abandon projeté sur les espaces délaissés, ou qui accompagne certains lieux et espaces publics, malgré

le fait qu'il puisse y avoir « plein de gens qu'y habitent » (bien que souvent dans des conditions difficiles).



ECHANGEUR PORTE DE BAGNOLET. © LAA, 2015



L'HOSTILITÉ À LA MICRO ECHELLE, AUBERVILLIERS. © LAA, 2015

HOSTILE



GRADATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADATION DE UNE À 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- Le malaise d'habiter: grand ensemble et habitat précaire
- Un malaise visuelle: infrastructures et typologies d'habitat
- Le paysage sensoriel: sons et odeurs

POUR LES ACTEURS

- Le paysage médiatique du 9-3
- La maille infrastructurelle
- La dimension sensorielle

POUR LES PAYSAGISTES

- Les infrastructures routières et leurs abords,
- Les croisements d'infrastructures routières,
- Certaines séquences de routes nationales,
- Les grandes zones d'activités et les nouveaux secteurs de bureaux aux abords des infrastructures
- Des ensembles de quartiers d'habitat collectif.

SYNTHÈSE FINALE

En regardant les trois cartes, des éléments de convergence apparaissent. Tout d'abord, la très forte présence des infrastructures fabriquent un paysage hostile parce qu'elles sont sources de nombreuses nuisances. C'est une hostilité qui passe notamment par une perception sensorielle : ouïe, odorat, vue. La petite et la grande échelle, des tas de déchets aux coupures paysagères des infrastructures autoroutières, participent par un processus de superposition et de coprésence à la construction de ces paysages hostiles.

Pour les Habitants, les Acteurs et ATILE, les grands ensembles illustrent une figure de cette accumulation, où l'on retrouve plusieurs facteurs négatifs liés à leur typologie urbaine et architecturale et à l'image médiatique que souvent les accompagne. Dans la plus part des cas, les Habitants soulignent que cette hostilité n'est pas due à une sensation de danger ou de menace, mais aux conditions d'habitation en bordure des infrastructures routières, dans des bâtiments dégradés qui n'ont pas encore fait l'objet d'une rénovation.

Parmi les divergences, le Boulevard Périphérique marque encore les esprits des Acteurs et des Habitants et il joue un rôle incontournable dans le rapport entre Paris et la banlieue. Pour ATILE, en revanche, l'hostilité n'est pas dans l'infrastructure même, mais dans des « points d'échange et de contacts » tels que la Porte de la Chapelle (échangeur entre le Boulevard Périphérique et l'A1) et l'échangeur de Bagnolet (A3).

De même, ATILE et les Acteurs identifient

un « axe d'hostilité » sur une longue séquence de l'A1, qui comprend l'autoroute, des zones d'activités et certains grands ensembles. Cette hostilité n'est que faiblement marquée par les Habitants.

Enfin, l'analyse croisée des trois cartes permet de faire apparaître d'autres émergences. Le paysage hostile n'est pas simplement un cadre visuel, mais un système sensoriel complexe, qui concerne les cinq sens, perceptible surtout à l'échelle du piéton et, de manière plus générale, à travers les pratiques quotidiennes de « l'habiter ». Il s'agit de l'accumulation de situations hostiles diverses, à différentes échelles. C'est, par exemple, le cas du Pont de Bondy, ou de la Porte de La Chapelle et en général des échangeurs où l'on retrouve des nuisances liées au bruit, à l'odorat et à la pollution et une difficulté de pratiquer ces lieux à l'échelle du piéton, à laquelle s'ajoute une hostilité due à la présence d'ordures, dépôts sauvages, bidonvilles ou autres formes d'habitat précaire.

POTENTIEL

**LA OÙ L'ON PERÇOIT LA
POSSIBILITÉ QU'UN PAYSAGE
PUISSE SE DÉPLOYER**

POTENTIEL HABITANTS

LA RÉABILITATION DU FABOURIEN SANS EFFACER L'EXISTANT

Dans la première couronne plusieurs de nos interlocuteurs ont marqué les territoires qui ont fait l'objet d'une transformation récente ou actuellement en cours. Ces transformations impliquent un nouveau type de paysage urbain, souvent encore en projet ou en chantier, qu'on souhaite voir évoluer tout en gardant son caractère « vivant » et « faubourien ». Ici se situent des anciennes usines à réhabiliter, des pratiques artistiques à valoriser, des espaces en friche à repenser et des jardins partagés à développer. Malgré les différentes vagues de nouveaux habitants, il s'agit de quartiers encore populaires qui produisent un paysage urbain animé. Pour certains de nos interlocuteurs, la possibilité qu'un paysage puisse se déployer dans ces secteurs serait subordonnée aussi au choix de réhabiliter les bâtiments existants plutôt que d'en démolir puis en construire de nouveaux.

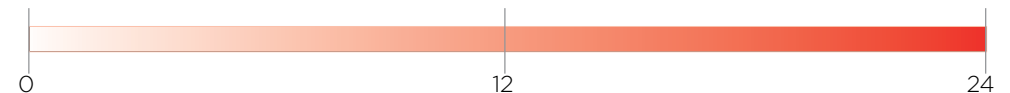
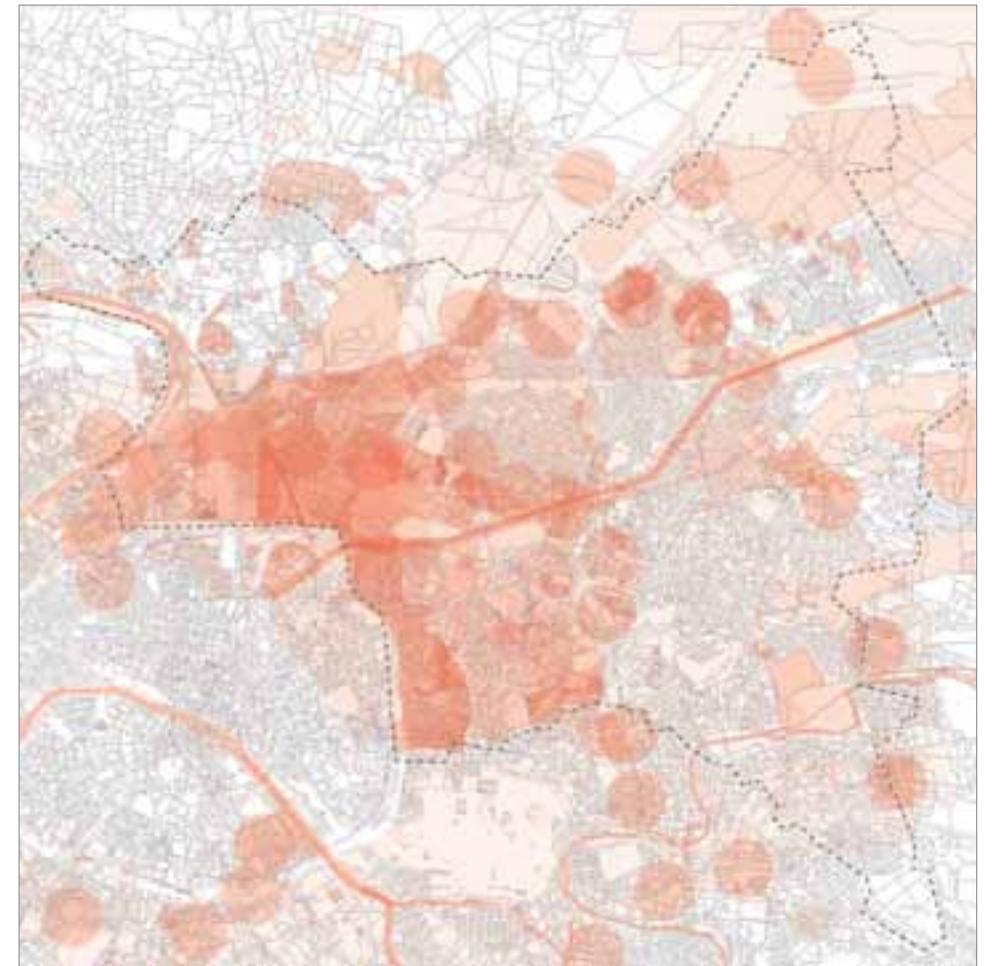
LES POSSIBLES PAYSAGERS DE LA RÉNOVATION DES GRANDS ENSEMBLES

On retrouve l'idée d'un potentiel qui se réalise à travers la réhabilitation en analysant les marquages en tâches

éclaircies identifiant les grands ensembles. Selon Marie, grâce à la rénovation urbaine, à la Cité des Bosquets (Montfermeil) « on perçoit dès à présent que le changement du paysage est possible ». Nombreux de nos interlocuteurs considèrent les grands ensembles en cours de rénovation ou à rénover comme des hauts lieux d'un potentiel paysager, soit à cause de leur situation géographique, soit à cause de leur formes et gabarit. Ainsi, Adama met en avant la centralité des cités d'habitat social de Bobigny et décrit le relief « calme, vert mais pas très connu » sur lequel surgit la Cité de La Noue (Bagnolet/Montreuil), tandis que Christophe imagine une végétalisation des toits des tours et des barres pour qu'ils deviennent « des jardins et des belvédères » notamment dans la plaine, où « l'horizon est toujours derrière ».

LA MISE EN VALEUR DES EAUX

La présence de l'eau exprime la possibilité d'un déploiement paysager parce qu'elle permet un horizon dégagé et dans la mesure où plusieurs de nos interlocuteurs souhaitent le développement des transports fluviaux, qu'ils considèrent comme moins polluants, à même de désengorger la circulation routière et capables de révéler des paysages dont profiter tout en étant sur l'eau. Jean-Paul



pense, par exemple, à « une voie navigable entre la Seine et le Canal, à la possibilité de passer d'un espace vert à un autre, à la création de liaisons directes entre les villes d'Épinay, St-Denis et Ile-St-Denis ». La mise en valeurs des berges du Canal de l'Ourcq est saluée comme un projet à poursuivre et à consolider. Christophe et Marie évoquent aussi les rus en partie enterrés de la Dhuis et du Croult, dont le parcours pourrait être mis en valeurs.

DES PAYSAGES À NON MAÎTRISER

Pour certains de nos interlocuteurs, dans la catégorie du potentiel rentrent aussi des paysages qu'ils souhaitent voir exclus des processus de transformation, par exemple, dans le Haut-Montreuil, le pavillonnaire et les Murs à pêches, considérés par Corinne comme des lieux « poétiques » car « non maîtrisés » et façonnés en bonne partie par les habitants, entre autres par « l'auto-construction » et la pratique de l'agriculture urbaine. Il en va de même, selon Isabelle, pour les « petites maisons entre le Parc de la Légion d'Honneur et l'autoroute » à St. Denis. Les terres agricoles constituent aussi un potentiel paysager dans la mesure elles demeureraient non construites.

SORTIR DE L'ENNUI LES GRANDS AXES ROUTIERS

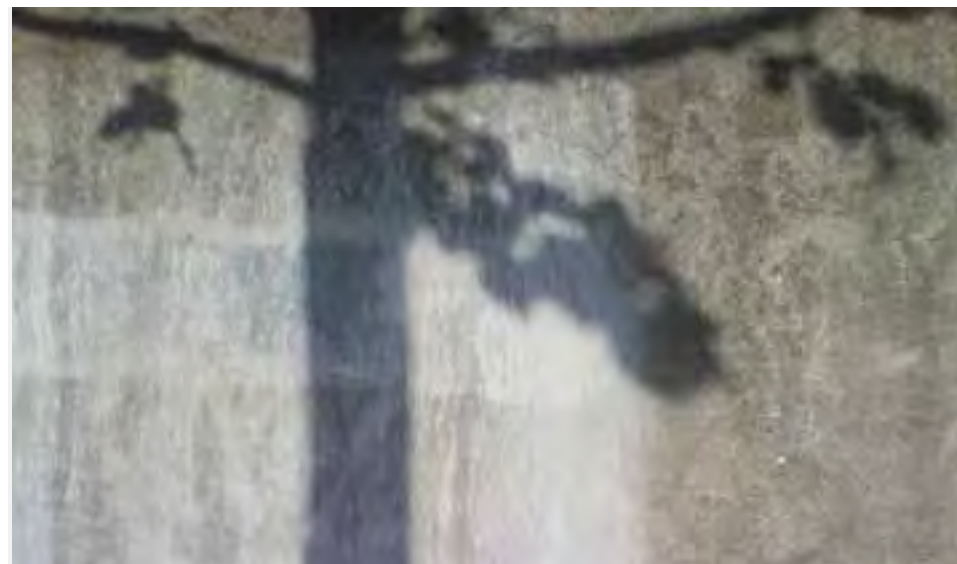
Certains des grands axes routiers, comme la A1 et la N3, ressortent comme des lieux ayant un potentiel paysager, notamment en ce qui concerne leurs abords. Par exemple, la N3 est perçue comme un lieu « qu'aujourd'hui fait un peu entrée de ville à l'américaine, comme en province », nous dit Anne, tout en restant selon Isabelle « une route ancienne, qu'on a hérité, et qu'on pourrait rendre plus agréable en termes paysagers ».

UNE MISE EN VALEURS PAYSAGÈRE PAR LES PROJETS DE TRANSPORT

Les cercles parsemés en particulier dans la partie Est de la carte correspondent aux territoires touchés par les chantiers et les projets de prolongation/création de voies ferrées. Le Grand Paris Express représente pour Anne un espoir de « desenclavement », mais aussi d'« ouverture, déplacements non polluants, peut-être souterrains et gratuits ». A la plus petite échelle, selon Adama, le projet de prolongement de la ligne 11 va « réanimer » des secteurs.

LES POSSIBLES DU PAYSAGE ET LEUR DIMENSION POLITIQUE

Lors des entretiens, les discours qui accompagnent les marquages sur la carte portent souvent sur le rôle central joué, dans ces processus, par les décideurs. Parfois, il est aussi question de luttes menées « d'en bas » en faveur d'un déploiement ou d'un maintien paysagers, comme c'est le cas, par exemple, pour les Murs-à-Pêches ou le Parc Georges Valbon. La dimension politique semble ainsi contribuer à façonner la perception du potentiel. Il en va de même pour les aspects économiques liés notamment au prix du foncier et au marché immobilier, souvent évoqués notamment en ce qui concerne l'actualité de la première couronne et l'avenir des territoires du Grand Paris Express.



« L'HORIZON EST TOUJOURS DERRIÈRE. IL FAUT EN QUELQUE SORTE ET SI ON LE DÉSIRE, L'INVENTER, LE RÊVER. IL Y A DES ARBRES, LA PREUVE ILS ONT DES OMBRES » (CHRISTOPHE)



« J'AIME REGARDER PAR MA FENÊTRE LES VOITURES SUR LE PÉRIPH, LES AVIONS QUI DÉCOLLENT ET QUI ATTERRISSENT, ET CE QUI SE PASSE JUSTE EN BAS... C'EST LA BEAUTÉ DE LA NOUË! » (ADAMA)

POTENTIEL ACTEURS

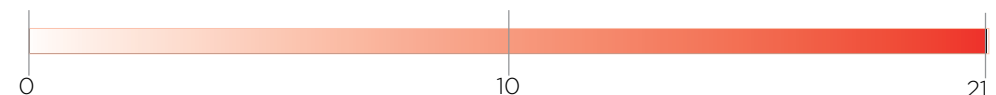
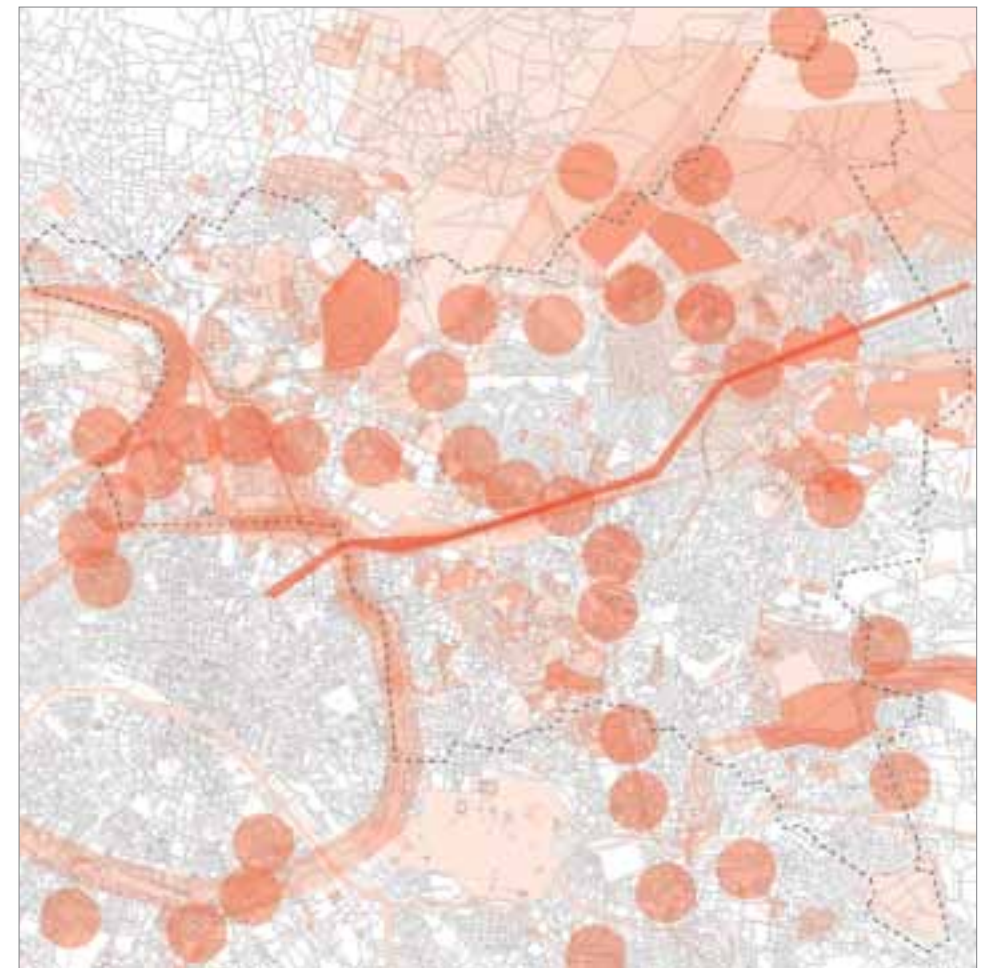
Le paysage potentiel est pour les acteurs celui qui s'ouvre au contexte et qu'à différentes échelles reconstitue des continuités paysagères (trame verte, trame bleue), tout en permettant à qui y habite de se retrouver. Ce paysage entre évidemment en tension avec les dynamiques foncières à l'oeuvre sur plusieurs secteurs (le Parc Valbon, le site ex PSA, la gare de Livry-Gargan, les grands ensembles du plateau de Montfermeil, les coteaux en balcon sur la Marne) et/ou lié à la prochaine réalisation du Grand Paris Express, et qui demandent, nous a été dit à maintes reprises, de « réfléchir et ne pas seulement de vendre ». Dans tout processus de transformation se pose la question sur ce que l'on tient, ce que l'on démolit (trop, pour certains acteurs) et, surtout, ce que l'on construit, car forte est l'inquiétude sur la qualité du renouvellement urbain en cours.

Ce paysage est potentiel aussi, et de manière plutôt partagée, parce qu'il pourrait contribuer de façon importante à changer le regard extérieur sur la Seine-Saint-Denis, en faisant émerger une nouvelle « image » au delà des stéréotypes qui encore l'accompagnent. Beaucoup d'attentes visent les paysages liés à l'eau, celle visible du canal de l'Ourcq (le canal de Saint-Denis est encore perçu comme étant

plus industriel), de la Seine et de la Marne (« bien que mal engagé »), mais aussi celle potentiellement à redécouvrir, comme le système des rus enterrés de la Plaine, et la Vielle Mer en particulier.

LA DIMENSION DU PROJET ET CELLE DU TEMPS

A différence de ce qui émerge chez les habitants, dans le cas des acteurs le paysage potentiel de la Seine-Saint-Denis est régi de manière plus évidente par la dimension du projet : là où pour les uns le potentiel s'étale à la limite avec Paris et aux transformations récentes et/ou en cours, surtout en première couronne, pour les autres, il se concentre essentiellement sur les transformations futures aux franges du département. Cela nous semble trouver une possible explication dans une distinction qui apparaît à l'intérieur de cette catégorie (souvent comprise par les acteurs en terme d'attractivité) entre le fait de mettre en avant une expérience du paysage (chez les habitants) et une connaissance du territoire (chez les acteurs). Il s'agit là plutôt d'une tendance, car un regard sur le paysage est parfois encore présent, mais dans la temporalité autre qui structure les discours de la plupart des acteurs prédomine une connaissance approfondie



des projets en cours et futurs sur le territoire départemental dû à leur rôle et/ou regard professionnel.

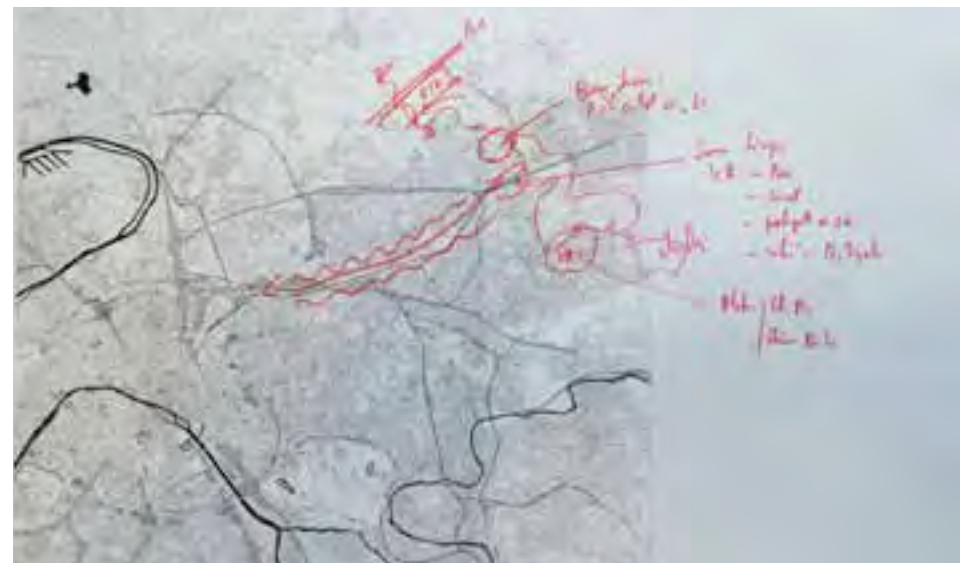
DES SEUILS

L'intensité des transformations en cours et à venir sur le territoire, et l'attention - pas seulement paysagère, mais aussi sociale - qu'elle demande, s'exprime chez les acteurs par l'accent particulier porté sur les espaces aux franges du département. Comment accompagner cette transition tout « en prenant en compte les manques précédents »? Le potentiel paysager va ici dans le sens de rétablir une continuité dans les paysages capable, d'une part, de créer du lien entre les différents grands espaces de respiration, tout en les intégrant plus aux communes limitrophes (Villepinte, Sevrans, Clichy-sous-Bois) et, d'autre part, de faire connaître/découvrir la Seine-Saint-Denis sous un autre regard, par exemple en réalisant de parcours paysagers ou en rendant accessible à tous certains point haut et/ou vues. A une échelle plus petite, pour une partie des acteurs, le potentiel du paysage est quelque chose que l'on pourrait retrouver un peu partout, au quotidien, à portée de main si seulement, nous a été dit, « l'autorité donne un peu de confiance [aux habitants] et les laisse faire » : question d'aller vers des espaces avec de l'âme, qui puissent, aussi par leur singularité, participer à rendre reconnaissable un quartier de l'autre.

UN POTENTIEL AMBIGU

Pour quelques acteur, un potentiel paysager serait à l'oeuvre aussi par rapport à des éléments par ailleurs

considérés comme source de malaise et/ou de rejet [§ Hostile]. C'est les cas du boulevard périphérique et de certains de ses portes, mais aussi des certains morceaux d'autoroute, pour le caractère d'urbanité dont ils pourraient être porteurs ou pour l'ouverture sur le paysage qu'il produisent lorsqu'il sont en hauteur (par exemple, la A86 après Bobigny et jusqu'au Stade), ou encore, de certains centres commerciaux (le parking sur le toit de Domus, Beaudottes).



LE POTENTIEL EN PROJET SELON UN DES ACTEURS. © LAA, 2015



DES ÉLÉMENTS DE CENTRALITÉ NON RELIÉS ENTRE-EUX, QUARTIER DE LA GARE DU GPE, LE BLANC-MESNIL, LIGNE 16 © APUR ET SGP, 2015

POTENTIEL



GRADATION DE UN À PLUSIEURS INTERLOCUTEURS

GRADATION DE UNE À 4 FAMILLES DE PAYSAGES

THÈMES SAILLANTS

POUR LES HABITANTS

- La réhabilitation du faubourien
- Les paysages des grands ensemble
- La mise en valeur des eaux et des infrastructures
- Des paysages à non-maîtriser

POUR LES ACTEURS

- Le rôle de l'eau: du canal de l'Ourcq au rus interrés
- La reconstitution des continuités paysagères
- Les transformations à venir

POUR LES PAYSAGISTES

- Des lieux dont le potentiel paysager peut être révélé et mis en valeur
- Des territoires de grands projets adossés à des éléments majeurs du paysage qui exigent une grande vigilance au regard du maintien des atouts paysagers existants.
- Des territoires hérités aujourd'hui peu ou mal perçus qui doivent trouver une nouvelle place dans le paysage du département.
- Des emprises foncières mutables, dont le potentiel paysager ne se mesure pas en termes de capacités

SYNTHÈSE FINALE

Pour les Habitants, les Acteurs et ATILE, les aménagements à venir sur les périmètres autour des nouvelles gares du Grand Paris Express vont profondément modifier le paysage urbain, en particulier avec l'édification de nouvelles constructions (bureaux, habitat, activités économiques). Ces transformations vont contribuer à un changement d'image en de nombreux points du département .

L'eau est identifiée comme un élément majeur du paysage de Seine Saint-Denis à travers ses fleuves (la Marne et la Seine) et à travers le Canal de l'Ourcq. Ce dernier, véritable épine dorsale du paysage, est l'élément constitutif d'un axe de transport historique et s'offre, pour demain, un potentiel de liaison et d'interconnexions, vecteur de projet .

Les différences de niveaux de connaissances des projets émergent dans la cartographie du potentiel. Pour les Habitants et pour ATILE, ce potentiel est concentré sur la première couronne au vu de ce qui est déjà visible aujourd'hui (publications, panneaux de chantiers, grues, etc). Les Acteurs, qui ont connaissance des projets à plus long terme, se projettent déjà au-delà, sur la deuxième couronne [cf. carte fragile].

L'attention portée aux franges agricoles du département par les Acteurs et par ATILE au regard de leur devenir est moins marquée dans les cartes établies par les Habitants. Parmi ces derniers, en effet, ceux et celles qui ont l'expérience de ces lieux ne sont pas très nombreux. Pour les Acteurs il y a accumulation et multiplicité

d'éléments potentiels disséminés sur l'ensemble du département mais déconnectés les uns des autres. A l'inverse, pour les Habitants le potentiel du territoire est plus compact et connecté, et plus concentré sur la première couronne en contact avec Paris. Seul ATILE et quelques Habitants mentionnent comme potentiel la mise en valeur des éléments de paysage associés au socle géographique, aujourd'hui peu ou pas perçus.

La Seine Saint-Denis est perçue comme un territoire appelé à se transformer par le nombre et la diversité des projets qui vont modifier à la fois ses paysages et son image. Cette évolution génère du débat, des interrogations, des inquiétudes et des conflits.

A travers du Canal de l'Ourcq, l'eau apparaît également comme un support majeur de transformation, par son potentiel à structurer et diffuser une nouvelle trame éco-paysagère à l'échelle du département.



4

Analyses

COMPARER

QUELLE TYPE DE COMPARAISON ?

Les cartes produites lors du troisième entretien « cartographique » ont d'abord fait l'objet d'une analyse interne à chaque groupe d'interlocuteurs (habitants, acteurs, ATILE), catégorie par catégorie (Respiration, Hostile, Vivant, Ennui, Hérité, Fragile et Potentiel), pour être ensuite lues transversalement, en comparant les trois groupes d'interlocuteurs (§3). Ce travail de traduction et d'analyse interne a été préparatoire à une deuxième analyse comparative réalisée avec des cartes plus classiques dans le domaine de l'aménagement et de l'urbanisme, telles celles produites par l'APUR, et la DRIEA dans le cas de la métropole parisienne, et par le CD-93 dans le cas de la Seine-Saint-Denis. Pour ce faire nous avons organisé un atelier cartographique avec le comité de pilotage (CG93, DRIEE et APUR) afin d'identifier quelles étaient les cartes plus intéressantes à comparer aux nôtres et vis-à-vis des questions portées par l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis. Les cartes choisies (majoritairement de l'APUR) sont reportées en annexe pour leur donner une meilleure lisibilité : Carte de projets du Nord-Est, Repérage des belvédères et rues en pente, Schéma régional de cohérence écologique – Trame verte et bleue (DRIEE, Région IDF), Carte des coupures urbaines

à vue d'homme, Carte du réseau magistral et vues remarquables, Carte du Réseau magistral et hauteur de la végétation, Cartes des hauteurs-topographie, Carte des centralités et des gares du Grand Paris Express, Carte de la morphologie urbaine, Carte de la hauteur de la végétation. L'objectif de cette comparaison est celui de faire surgir, par une lecture croisée entre « cartes habitantes » et « cartes techniques », les écarts et les concordances entre différentes visions d'un même territoire, tantôt inscrit dans une approche anthropologique et tantôt lu selon une approche urbanistique. Face aux enjeux paysagers qu'elle porte, cette comparaison entre différentes productions cartographiques, s'est nécessairement appuyée aussi sur l'ensemble des matériaux ethnographiques et des observations récoltées lors du travail de terrain (§2) afin de rendre compte de toute la richesse et complexité des perceptions et des réflexions tenues par l'ensemble des nos interlocuteurs.

CHANTIERS DE RÉFLEXION ET SITUATIONS

Ce travail d'analyse et de comparaison a permis de faire émerger de cette recherche trois axes principaux que nous avons appelé « chantiers de réflexion » pour souligner



ATELIER CARTOGRAPHIQUE

leur caractère ouvert et leur fonction de lien avec le travail des paysagistes. Les trois chantiers de réflexion autour de l'expérience des paysages en Seine-Saint-Denis - « Le paysage entre échelle quotidienne et échelle métropolitaine », « Le paysage des tissus urbains », « Le paysage lacunaires » - permettent, par leur exemplarité et leur capacité d'articuler différentes échelles, et de décliner de manière plus fine notre analyse selon une séquence des onze situations.

Une situation existe non seulement si elle est dans un lieu, dans un laps de temps avec des personnes qui

interagissent mais aussi si elle est perçue et reconnue par ces dernières en tant que telle. Chaque chantier regroupe donc des situations emblématiques qui nous ont permis de formuler les orientations finales en conclusion du travail de recherche.

Le premier chantier de réflexion, « Le paysage entre échelle quotidienne et échelle métropolitaine » est illustré par trois situations : Les espaces de la respiration (S#1); Les infrastructures (S#2); Les territoires du projet du Grand Paris Express (S#3)

Le deuxième chantier de réflexion, « Le paysage des tissus urbains » se déploie



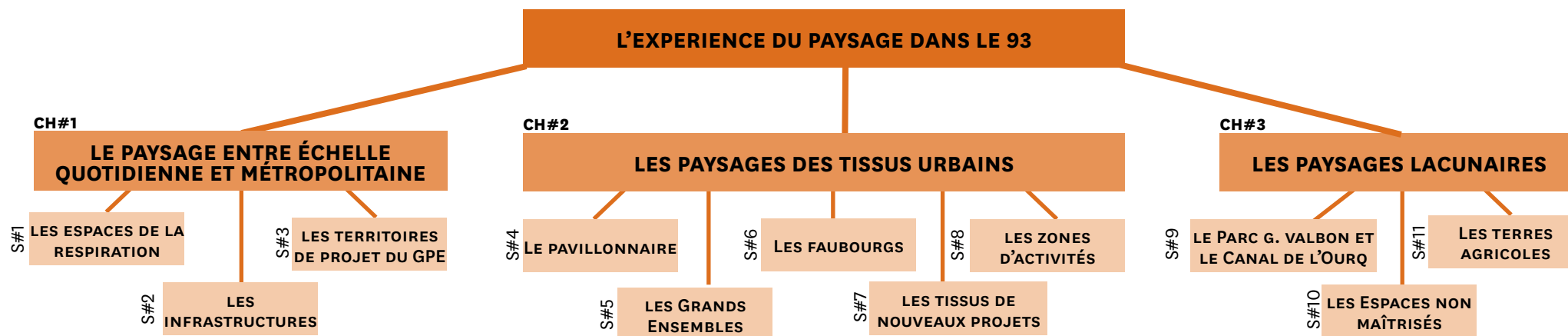
ATELIER CARTOGRAPHIQUE

sur quatre situations : Le pavillonnaire (S#4); Les grands ensembles (S#5); Les zones d'activités (S#6); Les faubourgs (S#6); Les tissus de nouveaux projets (S#8).

Enfin le troisième chantier de réflexion « Les paysages lacunaires » prend ses appuis sur trois situations : Le Parc Georges Valbon et le Canal de l'Ourcq (S#9); Les espaces non maîtrisés (S#10); Les terres agricoles (S#11). Chacun des trois chantiers et les situations qu'ils réunissent permettent d'articuler différentes échelles territoriales (de la petite à la grande échelle) et ont acquis le long de cette dernière étape de la recherche une fonction d'orientation dans le cadre

de l'élaboration de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis. Analyser la relation entre les différentes échelles considérées, comprendre comment et jusqu'à quel point elles s'articulent entre elles et comment est-ce que l'on peut les interroger et les faire dialoguer avec les matériaux ethnographiques recueillis précédemment, sont autant de questions qui, d'un point de vue anthropologique, sont au cœur des enjeux et des difficultés de cette recherche. Nous terminons cette partie conclusive du programme « Paysages en récit » avec onze orientations, chacune liée à une

LES CHANTIERS DE RÉFLEXION ET LES SITUATIONS



CHANTIER DE REFLEXION 1

**LES PAYSAGES ENTRE ECHELLES
QUOTIDIENNE ET METROPOLITAINE**

LES PAYSAGES ENTRE ÉCHELLES QUOTIDIENNE ET MÉTROPOLITAINE

L'enquête de terrain (§2) a montré comment, pour nos interlocuteurs, l'expérience du paysage se caractérise par une mobilisation de plusieurs échelles (spatio-temporelles et biographiques) souvent imbriquées entre elles. Ces différentes échelles expriment une relation sensible, (individuelle et/ou partagée collectivement), construite à partir d'une présence, du fait « d'être là », au milieu des réalités qui façonnent les lieux que l'on habite et/ou l'on pratique. Cette relation, souvent ambivalente, nous parle de ce qui fait paysage ou pas en Seine-Saint-Denis. Elle puise ses références dans le quotidien, mais elle ne se borne pas à cela. Elle s'appuie sur différents horizons temporels, mais elle n'y se réduit pas. Elle va et vient entre le petit (et parfois même le très petit) et le très grand, entre le proche et le lointain. Elle peut prendre de l'intensité à partir de certains détails et/ou situations (parfois de l'ordre de l'inattendu), ou au contraire être limitée (sinon bloquée) par ce qui est perçu comme quelque chose de subi et/ou de stigmatisant. Elle participe à la possibilité de distinguer des moments, de préciser sa propre position et/ou sentiment d'appartenance, ou encore de participer à son propre « bien-être ». Elle se confronte avec ce qui existe, et qui résulte d'une succession de phases historiques, tout en questionnant les retombés de ce

qui se projette dans son futur proche. Elle nous demande, tout particulièrement dans un contexte comme celui de la Seine-Saint-Denis, de prendre soin du point de vue paysager de l'articulation entre l'échelle de la vie quotidienne et les enjeux liés à l'échelle métropolitaine (qui souvent dépend, et répondent aussi, à la dimension internationale et/ou globale). « Jusqu'où voit-on ? » nous demandions-nous dans une précédente recherche conduite en Seine-Saint-Denis (LAA, 2013). Ce n'est pas simplement une question d'horizon, de vision. C'est aussi une question d'inclusion et d'exclusion, de choix et d'oublis, que nous mettons à l'œuvre continuellement.

A cet égard, trois situations nous sont parues centrales à la suite du travail cartographique (§3) : celle qui explore le rôle des espaces de « respiration », celle qui se confronte avec la maille des infrastructures qui morcellent le territoire, et celle qui interroge les « effets » liés à la prochaine arrivée du Grand Paris Express.

LES ESPACES DE LA RESPIRATION

SITUATION #1

Dans le contexte très urbanisé et relativement plat de la Seine-Saint-Denis, la notion de « respiration » permet de rendre compte de la variété et de l'ambivalence des modalités qui structurent l'expérience du paysage de nos interlocuteurs, tout en montrant comment celle-ci articule échelle quotidienne et échelle métropolitaine. On respire parce que le regard peut aller loin, s'étendre prenant de la hauteur ou profitant des perspectives et ruptures qui s'ouvrent dans un tissu bâti. On respire parce qu'on peut profiter de lieux « de pause » permettant d'ouvrir sur d'autre espace-temps. On respire, encore, par le fait de pouvoir bouger parmi des univers paysager contrastés, à quelques stations de RER / métro à peine.

Si les cartes montrent comment l'ensemble de grands espaces verts du département participe largement à ce sentiment de respiration (au-delà du fait qu'ils soient réellement fréquentés), celui-ci toutefois ne s'y réduit pas. Au quotidien, et surtout dans les zones plus densément habitées, le sentiment de respiration s'appuie aussi sur un maillage des petits espaces de proximité, souvent chargés d'une importante valeur « poétique ». La reconstitution et l'intensification des la trame de continuités paysagères (Cf. Carte nature) entre l'échelle locale et globale qui identifient aussi deux modes de fréquentation différentes (les parcs s'inscrivant, comme le canal de l'Ourcq, plutôt dans la catégorie des espaces de loisir) apparaît comme une opportunité pour faire ainsi que ce sentiment puisse s'amplifier et devenir « plus large que la somme de ses parties ».

Sur un autre plan la présence de l'eau, bien qu'à redécouvrir, participe d'une façon particulière à ce sentiment de respiration, tant sur le plan géographique (car l'espace en bas de chez soi peut amener loin, entre un « dedans » et un « dehors », en amplifiant ainsi l'expérience métropolitaine) que sur le plan de la « rêverie » (par le changement de « rythme » qu'elle introduit, et par sa capacité d'ouvrir vers un « ailleurs » en véhiculant un imaginaire de voyage, même si « on est à dix minutes de Paris »).

Autant les grands espaces verts, que les espaces liés à l'eau entrent ici en tension avec les dynamiques foncières à l'œuvre sur plusieurs secteurs (Cf. Carte des projets) caractérisés à différentes échelles par une forte valeur paysagère (en particulier sur l'axe du canal de l'Ourcq, le long des berges de la Seine et autour de terres agricoles aux limites du département). Des questions se posent, alors, sur la place occupée par les horizons et les vues dans la réflexion plus générale sur les transformations en cours en Seine-Saint-Denis. Cette question pourrait par exemple être prise en compte dans les cahiers de charges des nouveaux projets. La fonction du paysage, entre perception individuelle et imaginaire collectif, entre vécu et projeté, pourrait d'autre part constituer le support d'une idée partagée de métropole.

→ MOBILISER LA NOTION DE RESPIRATION COMME OUTIL OPÉRATIONNEL POUR PENSER LA COMPLEXITÉ DES PAYSAGES DE LA SEINE-SAINT-DENIS.



CARTE PROJETS



BELVÉDÈRES ET RUES EN PEINTE



CARTE NATURE



VIVANT ACTEURS



RESPIRATION HABITANTS



RESPIRATION ACTEURS

LES INFRASTRUCTURES

SITUATION #2

L'héritage lié à l'accumulation dans le temps des différentes mailles infrastructurelles (routes nationales, canaux, chemins de fer, aéroports, autoroutes) sur les paysages de Seine-Saint-Denis, et plus en général de toute la banlieue parisienne, est apparu à plusieurs reprises suite au travail cartographique (§3). Cet héritage est décrit comme subi et s'accompagne d'un sentiment d'ennui sinon, parfois, de véritable hostilité.

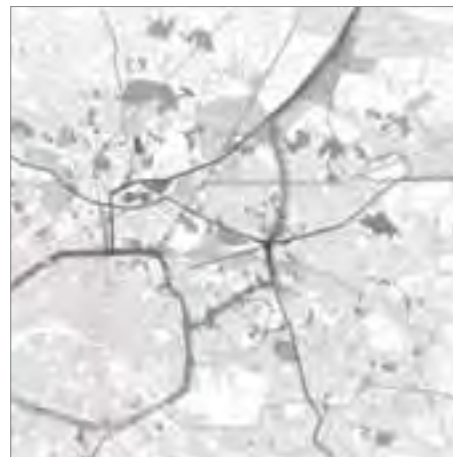
Par leur taille, leur manière de s'inscrire dans le territoire et de dialoguer avec la topographie, et par les échelles qu'elles articulent, toutes infrastructures, chacun avec ses spécificités, participent au paysage tout en proposant en même temps des modalités de relations au paysage. Ce que l'on voit depuis une autoroute ou une ligne de chemin de fer (parfois seulement pour un instant, cf. carte des vues remarquables), et le long de leurs abords (perçus en général comme étant dépourvus de toutes qualités) lors des nos déplacements, et ce que l'on perçoit lorsqu'on y habite à proximité, interrogent les tensions ambivalentes qui existent entre leur dimension fonctionnelle, leur possibilités de « faire » paysage et notre disponibilité à intégrer ou refuser leur présence dans nos expériences. D'une part, cela pose la question des atouts paysagers liés à la nature des séquences que l'on traverse, en fonction des différents modes et vitesses de transport. D'autre part, cela interroge l'échelle piétonne, exposée comme elle est à l'ensemble du spectre sensorielle (bruit, pollution, vue...), en

particulier là où la place des voitures est prédominante. Les infrastructures et les fonctions s'y accumulent tout en produisant des espaces souvent délaissés.

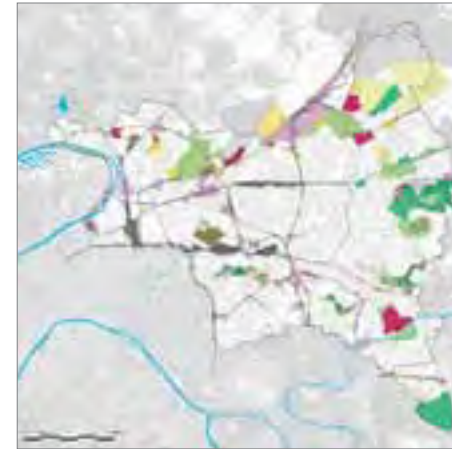
→ **PRENDRE EN COMPTE LA DIMENSION LOCALE DES GRANDES INFRASTRUCTURES EN TANT QUE SYSTÈME SENSORIEL COMPLEXE.**



HÉRITÉ ACTEURS



HOSTILE ACTEURS



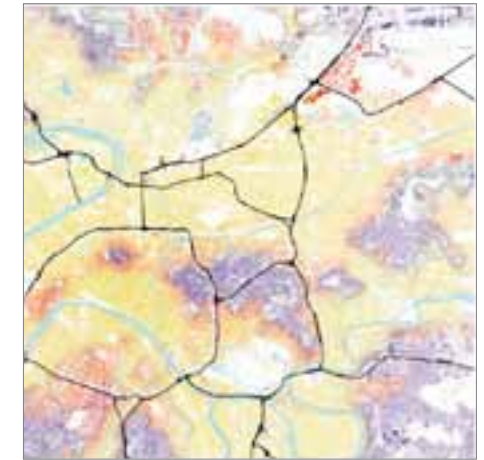
COUPURES URBAINES A VUE D'HOMME PAR TUPE D'ACTIVITÉ



VUES REMARQUABLES ET RÉSEAU MAGISTRAL



RÉSEAU MAGISTRAL MÉTROPOLE (ET HAUTEUR DE LA VÉGÉTATION)



CARTE HAUTEURS (TOPOGRAPHIE)



ENNUI HABITANTS



ENNUI ACTEURS

LES TERRITOIRES DE PROJET DU GPE

SITUATION #3

L'expérience du paysage des nos interlocuteurs consiste aussi dans la confrontation constante, quotidienne avec l'échelle des transformations urbaines, sociales et économiques qui traversent la Seine-Saint-Denis. Elle exprime, autant sur le plan individuel que collectif, un rapport complexe (et non linéaire) aux différentes temporalités mobilisées par la transformation, entre « paysages hérités », « paysages actuels » et « paysages projetés ». Dans le cadre d'un Atlas, il nous paraît nécessaire d'assumer cette articulation pour comprendre comment faire dialoguer au présent et en terme de paysage la « petite échelle » des temps quotidiens (et la possibilité de s'y reconnaître qu'elle offre) et la « grande échelle » spatiale et temporelle des horizons de changement métropolitains (avec les attentes et les incertitudes qui les accompagnent).

Qu'ils soient à l'échelle d'une ZAC de quartier, d'une communauté d'agglomération ou à celle du département, les multiples projets en cours et à venir interrogent habitants et acteurs territoriaux sur les dimensions politiques et économiques du paysage, et sur le rôle et les postures des décideurs vis-à-vis de la « prise en compte des manques précédents ». En ce sens la perception portée sur les enjeux liés au projet du réseau de transport Grand Paris Express (GPE) est un exemple. Le GPE est apparu à la fois comme porteur d'une possibilité de mise en valeur des paysages à l'échelle départementale et métropolitaine (en terme d'accessibilité et de découverte), mais aussi comme un vecteur de risque par les logiques qu'il engendre face à une

paysage souvent déjà perçu comme fragile et précaire (du point de vue social, mais aussi en terme de densification ; cf. Chantier 3). Bien qu'avec des nuances importantes entre habitants et acteurs, la tension entre fragilité et potentialité paysagères du GPE se focalise en particulier sur les territoires autour des futures gares, et souligne l'attention à porter sur les effets connexes à leur rôle de « générateur d'urbain ». Comment dialogueront ces nouvelles centralités au caractère « métropolitain » avec celles plus anciennes et aujourd'hui chargées d'une valeur plus « locale » (aussi en termes de « charme ») ? Quelles implications paysagères produiront-elles sur les espaces environnants ? Comment accompagner du point de vue paysager cette transition entre échelle du vécu et échelle métropolitaine ? L'incertitude et les inquiétudes sur le devenir des paysages liés à la dimension de projet, dont le GPE est un exemple, n'expriment pas un refus à priori du changement, au contraire, elles soulignent l'attention demandée vis-à-vis des approches et des « manières de faire » pour sa mise en œuvre, (surtout là où la précarité sociale est plus forte). Elles se traduisent autant par l'expression d'un souci d'une véritable prise en compte des paysages préexistants, que par le sens d'engendrer une amélioration par rapport à ce qu'il y avait auparavant.

→ QUESTIONNER À TRAVERS LA DIMENSION PAYSAGÈRE LE PROJET DU GRAND PARIS EXPRESS EN TANT QUE « GÉNÉRATEUR URBAIN ».



CENTRALITÉS AVEC GARES GPE



CARTES PROJETS



MORPHOLOGIE URBAINE



FRAGILE ACTEURS



POTENTIEL HABITANTS



POTENTIEL ACTEURS

CHANTIER DE REFLEXION 2

LES PAYSAGES DES TISSUS URBAINS

LES PAYSAGES DES TISSUS URBAINS

L'un des enjeux du futur Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis est lié au caractère fortement urbanisé du territoire. Le terrain ethnographique montre que l'urbain joue un rôle important dans l'expérience du paysage qu'on peut avoir dans le département. Pour la plupart de nos interlocuteurs la ville « fait paysage », bien que parfois de manière contradictoire. Au delà du fait qu'on puisse ou pas parler d'un paysage urbain - sujet controversé autant dans le débat scientifique que dans la parole de nos interlocuteurs - il nous est paru nécessaire dans le cadre spécifique de cet Atlas d'interroger et de problématiser sans a priori les spécificités et les potentialités des différents tissus urbains. Certes, cela demande parfois de changer notre regard. Qu'elle soit en acte ou en puissance, la dimension paysagère propre des tissus urbains particuliers (et souvent dessinant de nappes homogènes) se déploie tant à la grande échelle qu'à la petite échelle (§3). A cette dernière, l'expérience du paysage est souvent déclenchée par un détail comme « un figuier immense », « la texture d'un mur », « les ruines d'une ancienne usine », « une rue pavée » et même, à la micro échelle, par « une herbe sauvage qui pousse entre les pierres » ou par « les roses trémières qui font 'non-institutionnel' » et qui reviennent le long

d'un trajet à pieds. Ces petits éléments sont chargés d'une valeur paysagère dans la mesure où ils entraînent les dimensions de l'ailleurs et de l'imprévu au coeur de ce qui est pourtant de l'ordre de l'ordinaire et du quotidien (§2). Ils apparaissent aussi comme une métonymie de « la multitude de micro diversités » des différents tissus urbains. Leur juxtaposition - qualifiée par certains de « collage disparate » - forme « quand même une composition » de facto : « notre encrage dans le territoire passe par là aussi, entre coeurs de village et grands ensembles ».

Cinq situations sont réunies dans ce chantier, chacune questionnant les possibles enjeux paysagers liés à un tissu spécifique: du pavillonnaire au grands ensemble, des quartier faubouriens à ceux nés des nouveaux programmes d'aménagement, jusqu'au rôle ambivalent des zones d'activités. Pour certains de nos interlocuteurs, un travail de ré-tissage entre les différents tissus pourrait contribuer à valoriser les paysages spécifiques des uns et des autres, mais aussi celui plus général du département. Il ne s'agirait pas tant de transformations lourdes, que d'interventions visées à révéler un potentiel en faisant avec l'existant.

LE PAVILLONNAIRE

SITUATION #4

Les paysages produits par le tissu pavillonnaire sont différemment appréciés selon la situation géographique, l'époque de construction et le degré de mixité fonctionnelle. Une sorte de « ventre mou » apparaît au nord-est du département. Il s'agit de la nappe pavillonnaire de la plaine, qualifiée d'héritée, de fragile, et, faiblement, de potentielles. Nos interlocuteurs s'accordent sur son caractère terne et monotone. Le tissu est homogène et marqué par la mono-fonctionnalité résidentielle. Les centralités sont rares et encore plus rares sont les points de belvédères qui pourraient contribuer à une meilleure « lisibilité » du territoire. Les futures gares du GPE se situent en bordure de la nappe. Son centre est donc exclu de ce réseau de transport. Le Canal de l'Ourcq - traversant la nappe pavillonnaire dans son milieu sur l'axe est-ouest, marqué comme haut lieu du potentiel et vecteur intense de projet - pourrait rythmer, irriguer et interpénétrer le tissu pavillonnaire en réduisant son ennui. Le pavillonnaire des coteaux échappe aux marquages exprimant l'ennui. Il est représenté comme parsemé d'éléments hérités et comme étant faiblement potentiel. Les rues en pente constituent des atouts paysagers qui permettent de profiter visuellement des espaces verts et de la grande échelle. Les centralités et l'hétérogénéité des tissus en première et deuxième couronne participent au caractère non ennuyeux de ces paysages. La perception de fragilité est liée au risque de normalisation inhérent la mise aux normes énergétiques, qui peut impliquer « la disparition des meulrières

des pavillons des années Trente et Quarante parce que les gens recouvrent les maisons de l'extérieur ». Ce paysage est fragile aussi par rapport au GPE et/ou au prolongement des lignes du métro et de tramway, qui impliquent une amélioration des transports, évidemment bienvenue, mais aussi des projets de densification. Les chantiers liés aux nouveaux transports sont craints car ils risquent d'étouffer le peu de centralités existantes. La densification risque de mettre à mal le pavillonnaire en tant que « rupture », justement, avec la ville dense, en tant qu'« espèce de campagne » qui contribue à identifier le département. Un paysage « vert » se dégage du tissu pavillonnaire notamment en comparaison avec Paris et avec la première et deuxième couronne côté nord. Il se déploie à la petite échelle, entre ruelles et jardins privés.

→ RECONNAÎTRE LA DIMENSION COLLECTIVE DU PAYSAGE QUI RESSORT DE L'INDIVIDUEL.



ENNUI HABITANTS



CARTE PROJETS



BELVÉDÈRES ET RUES EN PENTE



CENTRALITÉS URBAINES



HÉRITÉ ACTEURS



POTENTIEL ACTEURS



FRAGILE ACTEURS

LES GRANDS ENSEMBLES

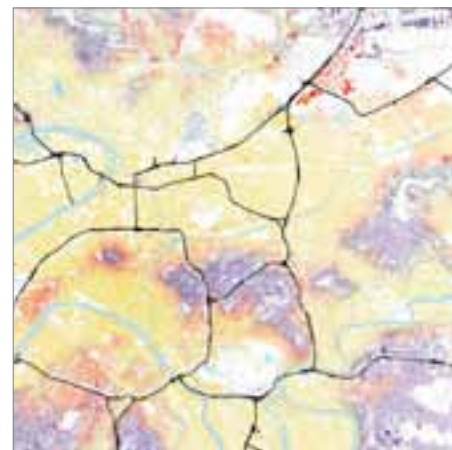
SITUATION #5

Les grands ensembles sont hérités en tant qu'élément paysager fort, qui symbolise une époque et identifie le département en dessinant son horizon et en matérialisant des segments de sa culture et de son image médiatique. Cette dernière, souvent stigmatisant, pousse l'un de nos interlocuteurs à questionner les paysages du département, à partir des grands ensembles, en termes de « connaissance du nom et méconnaissance du lieu, en général et vis-à-vis d'un quartier précis ».

Les qualifications d'ennuyeux, d'Hostile et de Fragile concernent les grands ensembles situés en proximité des infrastructures et dont la rénovation n'est pas accomplie. L'Ennui et l'Hostile sont liés à l'homogénéité paysagère « à perte de vue » qu'ils produisent, mais aussi à leur enclavement physique et social : « c'est un tout : il y a le paysage visuel, qu'on voit, il y a le paysage qu'on vit, le paysage social. Et il y a le paysage comme climat. Et tout ça c'est pesant ». Ces paysages, dont le nœud d'infrastructures du Pont de Bondy et les cités autour sont emblématiques, sont ressentis et vécus comme dérangent et produisant un sentiment de malaise et de rejet notamment en tant qu'habitat. L'incertitude face au devenir des paysages créés par les grands ensembles est liée d'une part à la précarité économique des habitants et, de l'autre, aux effets de la longue durée des processus de rénovation. Les grands ensembles sont aussi des lieux où et d'où l'on perçoit la possibilité qu'un paysage puisse se déployer. Les espaces vides et verts caractérisant leurs

abords ont du potentiel dans la mesure où ils pourraient constituer la trame de continuités paysagères capables de relier, du point de vue visuel mais aussi en termes de pratiques, les différents tissus urbains. La hauteur de tours et des barres, donnant accès au paysage à la grande échelle, est très appréciée par nos interlocuteurs, qui en profitent de chez eux, du point de vue du « spectacle », de la « contemplation » et de l'appréhension du territoire. La lecture croisée de la carte « hauteurs » - qui nous donne une aperçue du reliefs naturels - et des cartes issues de l'ethnographie nous ramène à l'un des possibles paysagers évoqué par nos interlocuteurs, à savoir l'aménagement pour le public de certains toits ou étages de bâtiments de hauteur, notamment dans la plaine, dans le but d'un partage des paysages à la grande échelle favorisant peut-être un changement du regard que l'on porte sur les grandes ensembles et sur le département en général : « quand on prend de la hauteur (...) on voit tout le 93 et ... c'est très vert ! C'est incroyable. On a l'impression qu'on est noyé dans une forêt ! cette photo était une façon de voir différemment le 93. Et ... c'est beau d'en haut ». (S3, Hostile)

→ **RETRAVAILLER À L'ÉCHELLE DU DÉPARTEMENT LA DIMENSION PAYSAGÈRE DES GRANDES ENSEMBLES.**



HAUTEURS (TOPOGRAPHIQUES)



HOSTILE HABITANTS



FRAGILE HABITANTS



HÉRITÉ HABITANTS



POTENTIEL ACTEURS



ENNUI ACTEURS

LES FAUBOURGS

SITUATION #6

A l'échelle du département, c'est la première couronne qui concentre la perception du paysage Vivant, notamment là où les tissus de type faubourien et les centralités sont prédominants. La proximité et la continuité morphologique avec Paris, bien que relative et le plus souvent rompue par le boulevard périphérique, jouent probablement un rôle dans ce ressenti. Néanmoins, l'intensité urbaine des faubourgs de banlieue semble avoir aussi un caractère spécifique. Ici, le « méli-mélo » qui marque l'urbanisation de la Seine-Saint-Denis se déploie à l'échelle piétonne, ce qui contribue à une perception d'intensité urbaine. Dans le ressenti de nos interlocuteurs, ces paysages s'apparentent aux « vieux centres villes » où « tu as envie d'évoluer à pieds à cause de la richesse de séquences, des commerces, de l'animation, des choses qui se passent ». On retrouve l'idée selon laquelle, dans le contexte urbain, l'expérience du paysage passe aussi par « le spectacle de la vie » (S2), c'est à dire par les usages, les ambiances et les relations du quotidien. Les paysages du faubourien, qualifiés d'Hérité, sont également ressentis comme fragiles notamment dans les secteurs en projet (Cf. carte projets) de première et deuxième couronne, entre Saint-Ouen et le Canal de l'Ourcq, ou dans certains sites à Bagnolet et Montreuil (les ZAC de la Fraternité et du Faubourg). L'incertitude, voire la crainte, porte sur les risques de neutralisation de cette intensité urbaine et de ses « spécificités » par effet du changement socio-spatial que ces projets impliquent et accélèrent. La possibilité que ce paysage puisse

continuer à se déployer passe par des pratiques et politiques de transformation privilégiant la réhabilitation à la démolition/reconstruction.

→ **RE-QUALIFIER LES FAUBOURG DE PREMIÈRE COURONNE SANS NEUTRALISER L'INTENSITÉ URBAINE ET LA MIXITÉ QUI LES CARACTÉRISENT.**



FRAGILE HABITANTS



POTENTIEL HABITANTS



CARTE PROJETS



CENTRALITÉS



POTENTIEL ACTEURS



MORPHOLOGIE URBAINE



VIVANT HABITANTS



HÉRITÉ HABITANTS

LES TISSUS DE NOUVEAUX PROJETS

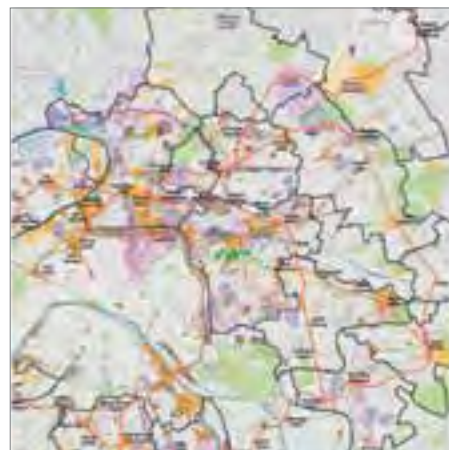
SITUATION #7

L'analyse croisée de cartes Ennui, Fragile et Potentiel - enrichie par les planches concernant les projets, la morphologie et la hauteur de la végétation - questionne les tissus urbains. Les nouveaux quartiers de La-Plaine-Saint-Denis, sont par exemples perçus - et redoutés - par nombre de nos interlocuteurs comme emblématiques des paysages séquano-dyonisiens à venir. De l'ethnographie émerge la représentation selon laquelle ces quartiers constitueraient le modèle urbain de référence du processus de métropolisation en cours. En effet, comme on peut voir dans la carte morphologique, le gabarit du bâti de La Plaine correspond au gabarit des opérations récentes de résidences ou de bureaux (par exemple l'Entrepôt Macdonald ou le front bâti sur le bd. périphérique, côté banlieue, entre la rue de Lagny et la passerelle Lucien-Lambeau) mais aussi à celui des centres commerciaux et des zones industrielles. Le paysage des nouveaux quartiers de La Plaine sont qualifiés d'ennuyeux - et décrits comme paradigmatiques de « l'ennui de la rénovation urbaine » - dans la mesure où leur formes architecturales sont « monotones », de même que les matériaux dont ils sont faits. Le « spectacle de la vie » est ici perçue comme terne, faute d'activités et d'usages aux rez-de-chaussée et dans les espaces publics, de commerces et d'animation dans les rues au delà des horaires et des rythmes des bureaux.

L'incertitude face à leur devenir paysager est liée à l'image de ville à venir décrite par nos interlocuteurs comme une ville minérale et dense « pour l'instant sans

vie », « artificielle », « intermédiaire et déstabilisante », « pas encore ville, mais non plus campagne », privée de ses « différentes strates temporelles », où on a du mal à trouver « un ancrage », « hyper-maîtrisée », homogène et donc « pas très lisible ». L'expérience de ces paysages urbains s'accompagne à de la perception du risque où « les paysages récents d'urbanistes » - dont la place du Front Populaire à Aubervilliers - est pour certains exemplaire, avec ses « lignes modernes, cet espèce de granit au sol, les lignes assez épurées au niveau des candélabres » - neutralisent la pluralité et les traces du passé en faveur d'une normalisation et d'une banalisation des paysages urbains. Du point de vue des Habitants, il existe pourtant un Potentiel paysager qui pourrait se déployer ici et dans d'autres nouveaux quartiers, constitué par la possibilité de tissage de liens entre les projets et les éléments relevant de l'Hérité tel que le Canal Saint Denis et le paysage ferroviaire.

→ **CONTRECARRER LA NORMALISATION ET LA BANALISATION DES PAYSAGES DE NOUVEAUX QUARTIERS MÉTROPOLITAINES.**



CARTE PROJETS



HAUTEUR DE LA NATURE



FRAGILE ACTEURS



ENNUI HABITANTS



POTENTIEL ACTEURS

LES ZONES D'ACTIVITÉS

SITUATION #8

Parmi les sept familles de sens émergées pendant le travail de terrain (S2) figurait celle du « côté négatif du paysage ». Cette famille de sens relevait à la fois de l'imaginaire stigmatisant, qui comme un réflexe, accompagne souvent les récits sur la Seine-Saint-Denis, mais aussi de l'imposition ressentie par les habitants vis-à-vis des choix politiques produisant des paysages perçus comme ennuyants et, parfois, même hostiles. Rentrent dans ce type de paysages ceux associés aux nombreuses zones d'activité économique que l'on retrouve à l'échelle du département.

Dans leur association aux grands axes routiers et/ou ferroviaires (par exemple le long de l'autoroute A1 ou au croisement entre la A3 et la A86), les zones d'activités produisent une continuité d'espaces monofonctionnels qui par l'uniformité de bâtiments (en terme de gabarit, de forme, de matériaux utilisés), et par leur disposition selon des trames viaires répétitives, épaissit et renforce la rupture établie par l'autoroute. A l'effet écran produit par ces longues séquences des façades, s'ajoute la coupure d'espaces « sans qualité urbaine » (tel les grands surfaces minérales de parking ou des plates-formes de stockage que les accompagnent) et qui laissent peu de place à une appropriation par le piéton. Bien qu'elles soient perçues comme de zones complètement normées, une certaine vivacité leur est parfois associée. Si les zones d'activité sont exemplaires de la dissociation entre la dimension économique et urbaine du développement territoriale,

elles sont également représentatives d'un paradoxe territorial : tout en étant connectées aux échelles nationales et globales, via les infrastructures routières et numériques, elles restent néanmoins souvent déconnectées à du niveau de leur intégration à l'échelle locale. Par rapport aux surfaces qu'elles occupent (bâties et non bâties), les zones d'activité constituent un potentiel paysager refoulé et non reconnu, qui souvent amplifie le caractère négatif de certains paysages déjà perçus comme fragile. Elles sont encore souvent un impensé autant du point de vue de l'aménagement du territoire, qu'en ce qui concerne leur possible intégration paysagère (qui ne peut pas être réduite à la « végétalisation » des façades ou des toits).

→ RECONSIDÉRER ET RETRAVAILLER LES ZONES D'ACTIVITÉS DU POINT DE VUE DE LEUR INTÉGRATION PAYSAGÈRE.



HOSTILE AÉRIEN



CARTE PROJETS



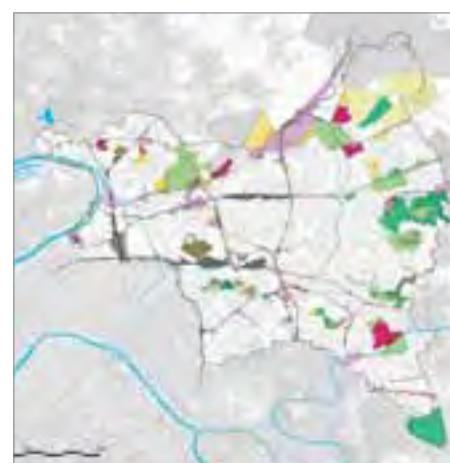
RÉSEAU MAGISTRAL MÉTROPOLE (ET HAUTEUR DE LA VÉGÉTATION)



CENTRALITÉS URBAINES



MORPHOLOGIE URBAINE



COUPURES URBAINES A VUE D'HOMME PAR TUPE D'ACTIVITÉ



ENNUI ACTEURS

CHANTIER DE REFLEXION 3

LES PAYSAGES LACUNAIRES

LES PAYSAGES LACUNAIRES

On propose dans ce troisième chantier de réflexion d'aborder les paysages non maîtrisés, non construits (tant du point de vue architectural que paysager) qui ont fait l'objet dans les chapitres précédents de longs et riches récits (§2) mais qui n'ont pas pour autant trouvé toujours la même représentation dans la partie cartographique (§3). Il s'agit de lieux ou des détails faisant parfois partie de l'expérience quotidienne du paysage, et nourrissant la qualité de vie. Ces lacunes ont parfois trouvé, une place dans les cartes Fragile et/ou Potentiel bien que la plupart du temps ils aient été « non-cartographiables ». Cependant ils nous paraissent important qu'ils puissent trouver leur place à l'intérieur de l'Atlas des paysages de la Seine-Saint-Denis. Il s'agit souvent d'espaces non construits, des marges délaissées, qui permettent néanmoins d'avoir accès à des vues et/ou qui ouvrent les horizons quotidiens. Des lieux qui échappent, pour l'instant (et donc sont perçus comme « fragiles »), aux dynamiques de densification urbaine apparemment inéluctables, en Seine-Saint-Denis. Ce processus est en train de transformer petit à petit, sans trop de bruit, le paysage complexe et riche du département.

Il s'agit dans ce chantier de comprendre que ce département est fait aussi par des paysages que nous proposons d'appeler

« lacunaires », car ils ouvrent des vides dans un paysage urbain dense. La lacune introduit une interruption improvisée, une ellipse, une coupe, du silence mais ni un manque, ni une perte, ni une insuffisance. Elle est une omission qui permet à ceux qui vivent le paysage de trouver leur propre place. En littérature, la lacune est un lieu où l'auteur ne nous accompagne pas et où nous sommes obligés de marcher seuls. C'est là où l'auteur s'arrête et le lecteur entre en jeu. Si l'oeuvre d'art pour s'accomplir exige la collaboration de son spectateur, ce dernier retrouve sa place et reconnaît son rôle dans les lacunes laissées par l'auteur. A partir de cette métaphore il ne s'agit pas tant de faire une apologie des terrains vagues, quant de mettre en garde vis-à-vis d'une forme de « remplissage » du territoire. Dans la logique métropolitaine, la question des continuités urbaines est mise en avant pour combler les problèmes de reconnaissance territoriale. Les espaces vides créeraient dans ce cadre des discontinuités de « non-ville ». Dans un contexte fortement urbanisé comme la Seine-Saint-Denis les espaces vides, lacunaires, jouent en revanche un rôle important en terme d'expérience du paysage (horizons, respiration) et d'identification d'un territoire à son histoire (hérité).

LE PARC G. VALBON ET LE CANAL DE L'OURQ

SITUATION #9

Nous proposons de regarder ensemble ces deux lieux emblématiques de la Seine-Saint-Denis, car aujourd'hui ils posent les mêmes enjeux autour de la valorisation foncière liée à une privatisation des qualités paysagères de certaines parties du territoire. Réfléchir sur la dimension paysagère des logiques à l'oeuvre sur ces lieux peut apporter des enseignements importants à une plus large échelle. D'un côté nous avons le « projet Castro » qui voudrait construire sur les abords du parc Georges Valbon. Cela permettrait évidemment aux nouveaux habitants de profiter de la vue sur le parc (le fameux « effet Central Park ») tout en faisant monter la valeur foncière des logements. De cette façon, la vue sur le parc de l'extérieur serait confisquée (c'est la raison de la fragilité remarquée par les habitants et les acteurs) tout comme celle de l'intérieur, dont l'horizon serait limité par la « muraille » établie par les nouveaux immeubles. La prolifération de ZAC le long du canal de l'Ourcq (Cf. carte projets) soulève les mêmes interrogations chez les acteurs qui voient dans cet axe privilégié du territoire à la fois une grande Intensité et Potentiel et une Fragilité due à une « confiscation de la vue » de plus en plus marquante. Reflet d'une dynamique à l'oeuvre dans plusieurs secteurs de la Seine-Saint-Denis et qui demanderait pour certains acteurs de « réfléchir et ne pas seulement de vendre ». Enfin, cette urbanisation du canal semble privilégier le lien direct et de proximité avec l'eau et les quais plutôt que s'interroger sur les possibles liens à une échelle plus élargie et capable d'ouvrir le canal aussi vers les territoires environnants. Un dangereux

effet tunnel qui limiterait sensiblement son potentiel paysager et ses possibilités de devenir la colonne vertébrale d'un système paysager hétéroclite au centre du département.

→ RECONSIDÉRER LA DIMENSION COLLECTIVE DU PAYSAGE ENTRE VALORISATION FONCIÈRE ET PRIVATISATION DE VUES.



FRAGILE HABITANTS



FRAGILE ACTEURS



CARTE PROJETS



RESPIRATION ACTEURS



POTENTIEL ACTEURS



VIVANT ACTEURS



RESPIRATION HABITANTS



HÉRITÉ HABITANTS

LES ESPACES NON MAÎTRISÉS

SITUATION #10

Par les espaces non-maîtrisés nous voulons souligner l'importance attribuée du point de vue de l'expérience du paysage à tous les lieux qui échappent à une normalisation, soit-elle architecturale et/ou paysagère. A l'opposé de l'idée de maîtrise se trouve le plaisir de «cet aspect fait de bric et de broc» tant salué par nos interlocuteurs, et qui «n'est pas beau esthétiquement, mais c'est le fait que ça vit, qu'il y a de la poésie» qui compte et qui fait qu'on lui attribue une valeur paysagère. Il s'agit de lieux qui laissent une marge à l'imagination, à l'expérience sinon à l'action de ceux qui les fréquentent. Au delà des faciles rhétoriques qui accompagnent les jardins partagés et l'agriculture urbaine comme figures d'une implication citoyenne, ce qui ressort de ces lieux est leur aspect «décoiffé», «sauvage» et non maîtrisés (par opposition au modèle des Petits Espaces Publics Aménagés). Ces lieux s'opposent au lisse et au conforme qui trace et dessine une certaine normalisation du territoire et ne laisse pas la place à l'accidentel, l'inattendu ou au bricolé. Cela pourrait néanmoins induire à une idéalisation des jardins partagés ou d'autres formes d'occupation éphémère des espaces en friche que l'on voit aujourd'hui se développer autour et dedans les grands chantiers du département. Cependant il faut faire attention car même si «le bric et le broc» extérieur pourrait faire penser à des ouvertures, nos interlocuteurs indiquent que les logiques d'aménagement sous-jacentes sont souvent très normalisées, rien n'y est laissé au hasard et le côté «non maîtrisé» n'est qu'un formalisme. Les murs à pêches sont à ce propos un lieu

à la fois emblématique et problématique, ressorti à plusieurs reprises lors de l'entretien cartographique. Ils sont perçus à la fois comme un lieu de respiration, hérité (par leur histoire horticole), fragile, potentiel, tout en restant un lieu conflictuel sur lequel se projettent des attentes très diverses (des associations qui en prônent la patrimonialisation ou la réutilisation «agricole» et «sociale» jusqu'aux communautés «Rom» qu'y s'installent). Les murs à pêches portent toutes les contradictions et les paradoxes qui accompagnent aujourd'hui les espaces en friche et la perception de leur valeur paysagère (et non seulement), et qui change de sens en fonction des intentions portées par qui les investit (refuge, alimentation, loisir, action pédagogique, etc.). Ils représentent la quintessence de l'idéal de friche que nous héritons du passé et ils se réfèrent à un archétype arcadique de nature foisonnante, sauvage et vivrière. Les craintes autour de leur disparition sont associées à la perte de ce caractère non maîtrisé qui est, en même temps, le signe du projet associatif qui gère la partie très «maîtrisée» des murs à pêches. Ici il s'agit en revanche de souligner le rôle de tous ces lieux qui, sans faire l'objet d'un «projet», participent au quotidien à la construction de notre expérience du paysage, tout en questionnant les logiques actuelles de remplissage du territoire (même celles

→ RECONSIDÉRER LA FONCTION PAYSAGÈRE DES ESPACES NON-MAÎTRISÉS.



HAUTEUR DE LA NATURE



CARTE PROJETS



POTENTIEL ACTEURS



FRAGILE HABITANTS



RESPIRATION HABITANTS



HÉRITÉ HABITANTS

LES TERRES AGRICOLES

SITUATION #11

Comment parler des terres agricoles dans un département fortement urbanisé tel que la Seine-Saint-Denis? Quelle dimension paysagère leur est-elle attribuée ? A partir des cartes Potentiel et Fragile croisées avec celle des projets nous comprenons que ces terres seront bientôt urbanisées dans la logique de « remplissages des vides » que nous avons pu décrire auparavant. Elle vivent et profitent encore aujourd'hui d'une relative situation de marginalité : les habitants les décrivent comme un lieu de respiration car elles permettent de voir loin, même si elles ne sont pas vraiment ancrées dans leur expérience quotidienne à cause de leur difficulté d'accès. Les acteurs en parlent comme un lieu d'horizon et de calme du fait de l'absence de voitures. Chez les habitants et les acteurs les terres agricoles ne sont pas un paysage hérité de la Seine-Saint-Denis, il suffit de regarder la carte des hauteurs de la nature pour comprendre leur relative présence. Les anciennes terres agricoles du département ont été dans le XXe siècle « remplies » par les éléments liés au développement territorial de la région parisienne tels quels les aéroports, les grands ensembles et les activités industrielles qui ont complètement reconfiguré la structure territoriale et qui sont devenues l'héritage d'aujourd'hui. Paradoxalement l'enjeu des terres agricoles aujourd'hui en Seine-Saint-Denis est plutôt un potentiel (cf. carte), un projet et non pas un héritage du passé qu'il faut sauver. Trois échelles territoriales de production agricole participent de façon différente à la variété des paysages agricoles du département : la grande échelle de la

monoculture, l'échelle petite-moyenne de la culture maraîchère et la petite échelle de « l'agriculture urbaine ». La monoculture présente dans les territoires de Tremblay, perçue comme ennuyante pour les paysagistes à cause de sa monotonie (cf. carte ennui et §3), est la forme de production agricole qui a été jusque là garante de la grande échelle territoriale mais qui aujourd'hui, ne reflète plus les enjeux du développement territorial du département. La culture maraîchère, en revanche, paraît à certains interlocuteurs (§ 2), comme la forme agricole la plus adaptée à un territoire de plus en plus fragmenté. Enfin, « l'agriculture urbaine » (celle traditionnelle de jardins ouvriers et familiaux, mais aussi, et celle plus actuelle des « jardins partagés ») qui se développe en « tache de guépard » sur tout le département est pour l'instant une forme d'agriculture d'auto-subsistance et de loisir plutôt que de réelle production. Dans la même catégorie, produisant néanmoins des paysages bien différents du foisonnement tant louée de la précédente, la question de la production agricole est aujourd'hui portée aussi par des nouvelles expérimentations d'agriculture urbaine hors-sol, en vertical, en étages ou sur les toits, par exemple dans des projets comme celui de La Ferme urbaine à Romainville. Il serait intéressant comprendre la dimension paysagère développée dans ce projet qui semble aller dans la même direction de densification urbaine en acte au sein du département.

→ QUESTIONNER LES ENJEUX PAYSAGERS AUTOUR DU MAINTIEN DES TERRES AGRICOLES FACE AUX PROCESSUS DE MÉTROPOLISATION.



CARTE PROJETS



HAUTEUR DE LA NATURE



RESPIRATION ACTEURS



FRAGILE HABITANTS



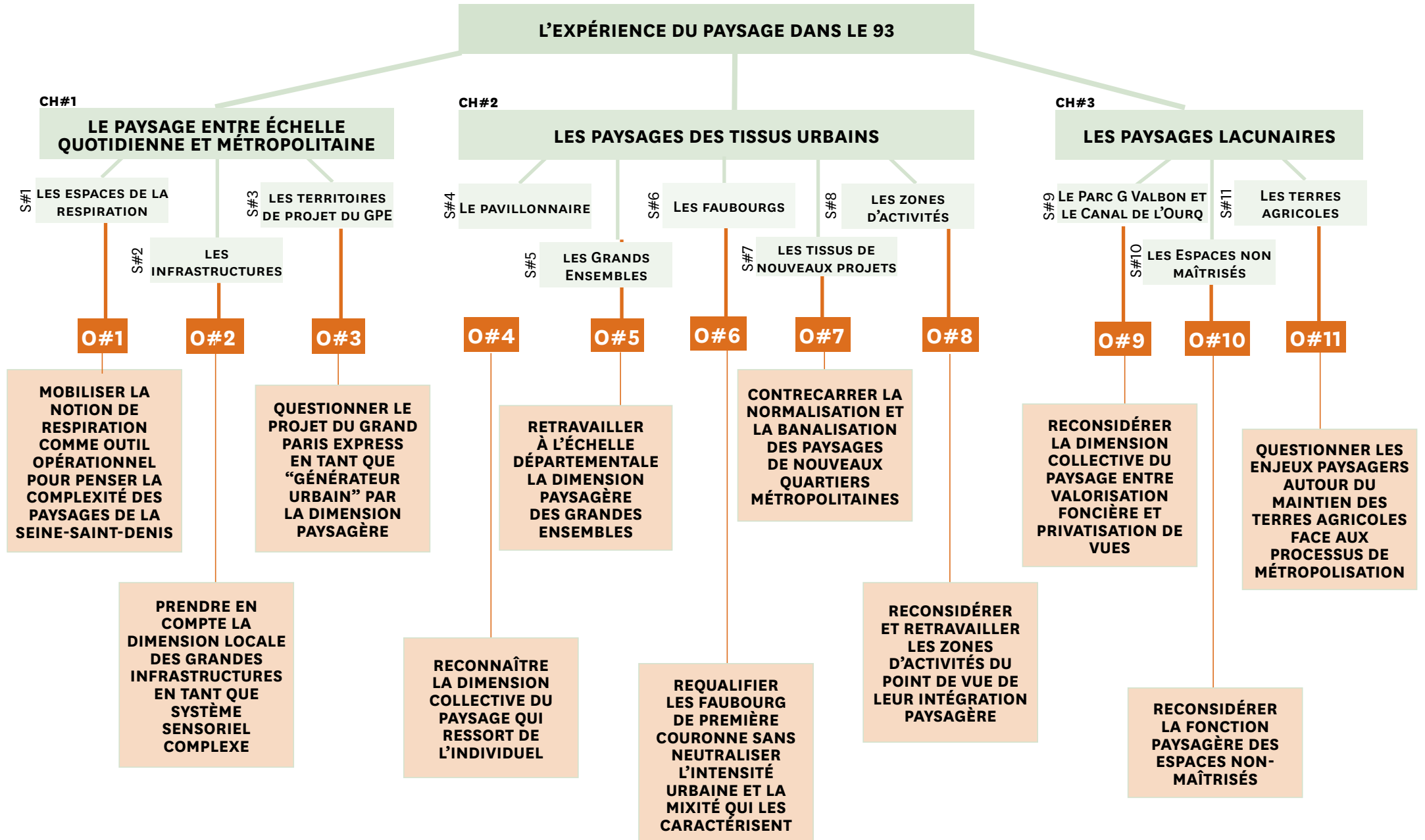
ENNUI PAYSAGISTES



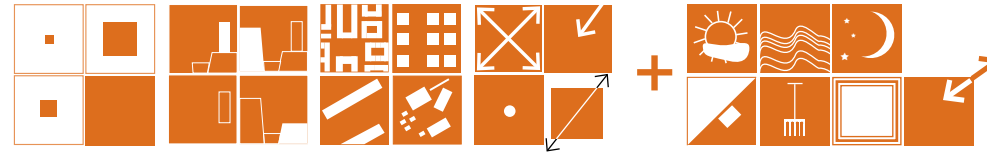
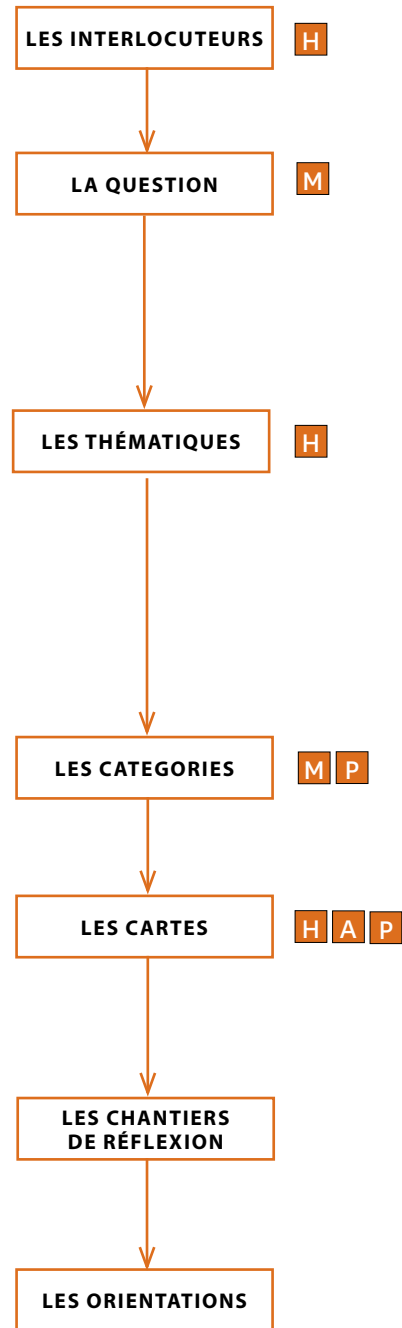
POTENTIEL ACTEURS

LES ORIENTATIONS

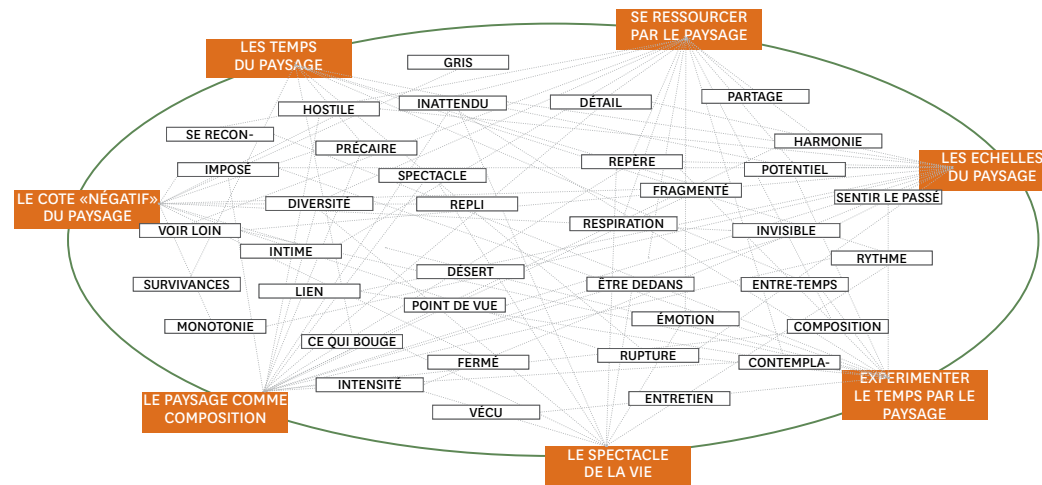
LES ORIENTATIONS



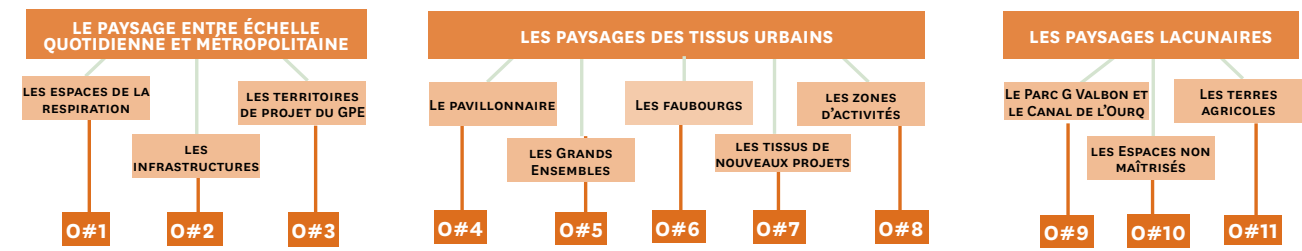
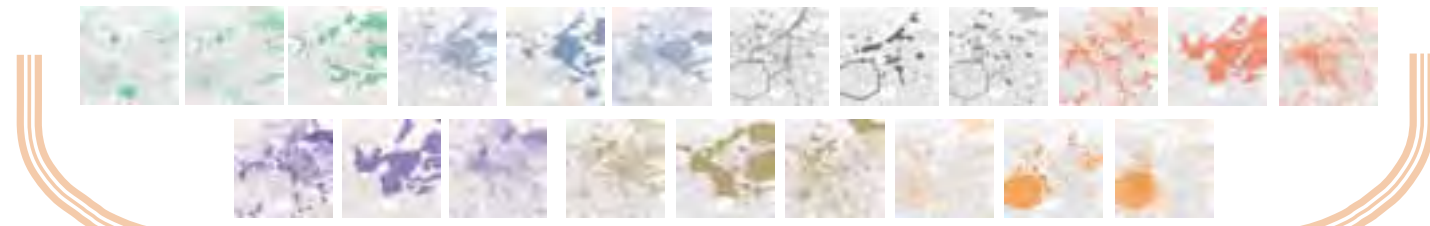
RESUMÉ D'UN PROCESSUS



PAR QUOI PASSE L'EXPERIENCE DU PAYSAGE ?



- RESPIRATION
- ENNUI
- HERITÉ
- FRAGILE
- VIVANT
- HOSTILE
- POTENTIEL



1

2

3

4

ANNEXES

LES CARTES CHOISIES POUR LA COMPARAISON

CARTE DES PROJETS DU NORD EST SITUATION #8

Projets de transports collectifs à l'horizon 2030

- Tangentielle : chantier - étude
- Métro : chantier - étude
- Tramway : chantier - étude
- TZen, TCSP : chantier - étude
- RER : étude
- CDG Express : étude
- Réseau du Grand Paris

Sources : Nouveau Grand Paris, mars 2015,
Protocole Etat Région juillet 2015,
Projet de PDUF janvier 2012,
Projet de SDRIF octobre 2013, STP
ERA ORSA (TZenS)

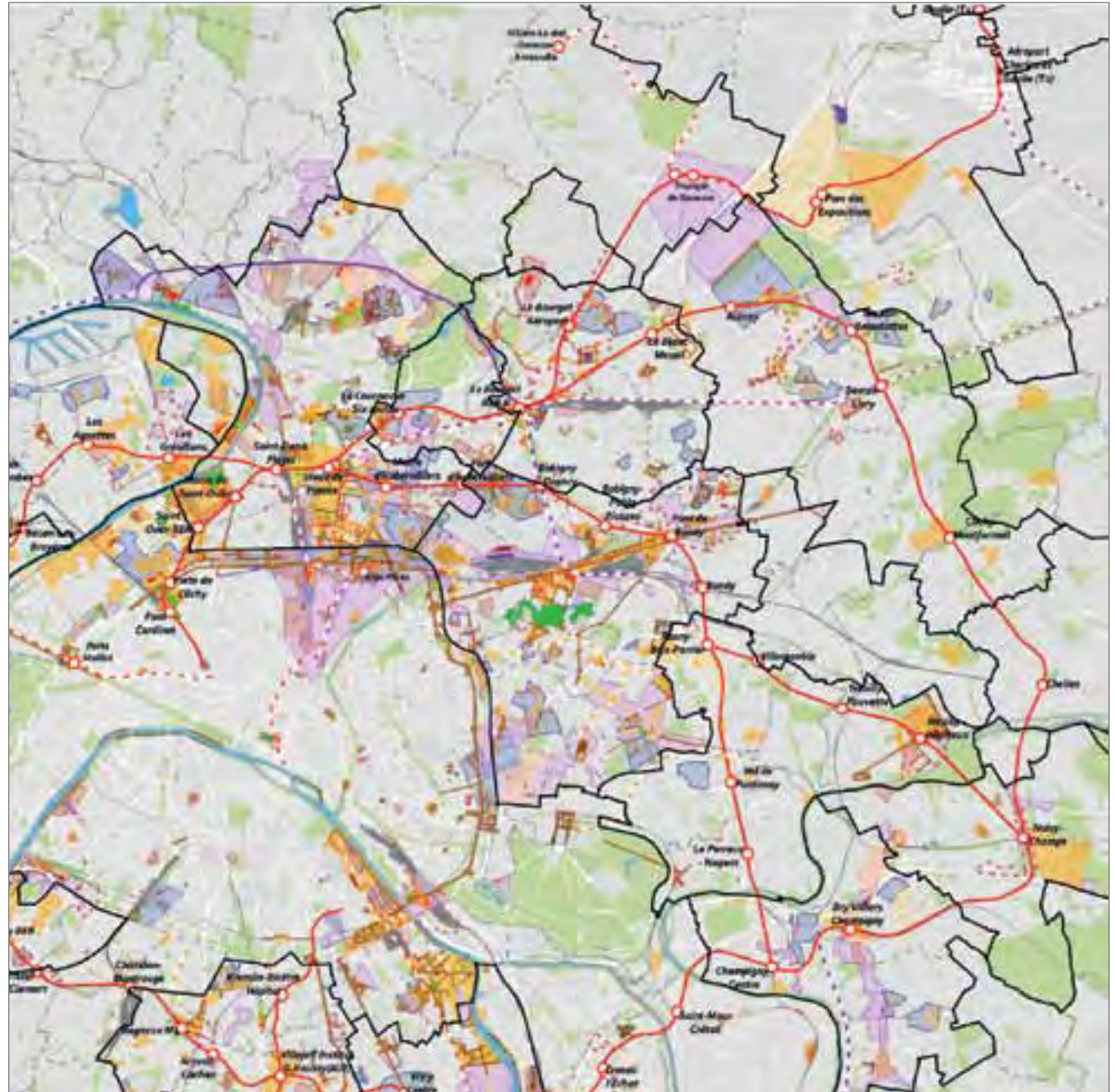
Projets urbains

Dernières informations connues

- Bâti projeté
- Bâti réhabilité
- Réalisation récente
- Espace vert public en projet
- Espace public à créer
- Espace public à requalifier

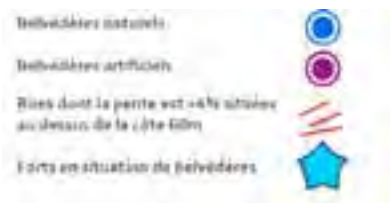
Secteur d'opérations

- ZAC en cours
- ZAC à l'étude
- Autre périmètre d'aménagement
- Périmètre d'étude
- Périmètre de réflexion
- Périmètre de Renouvellement Urbain
- Parc Naturel Urbain
- Périmètre de la MGP
- Possibilité d'extension de la MGP



apur
Association pour un Paris Urbain

REPÉRAGE BELVÈDÈRES ET RUE EN PEINTE



apur



SCHÉMA RÉGIONAL DE COHÉRENCE ÉCOLOGIQUE - TRAME VERTE ET BLEUE

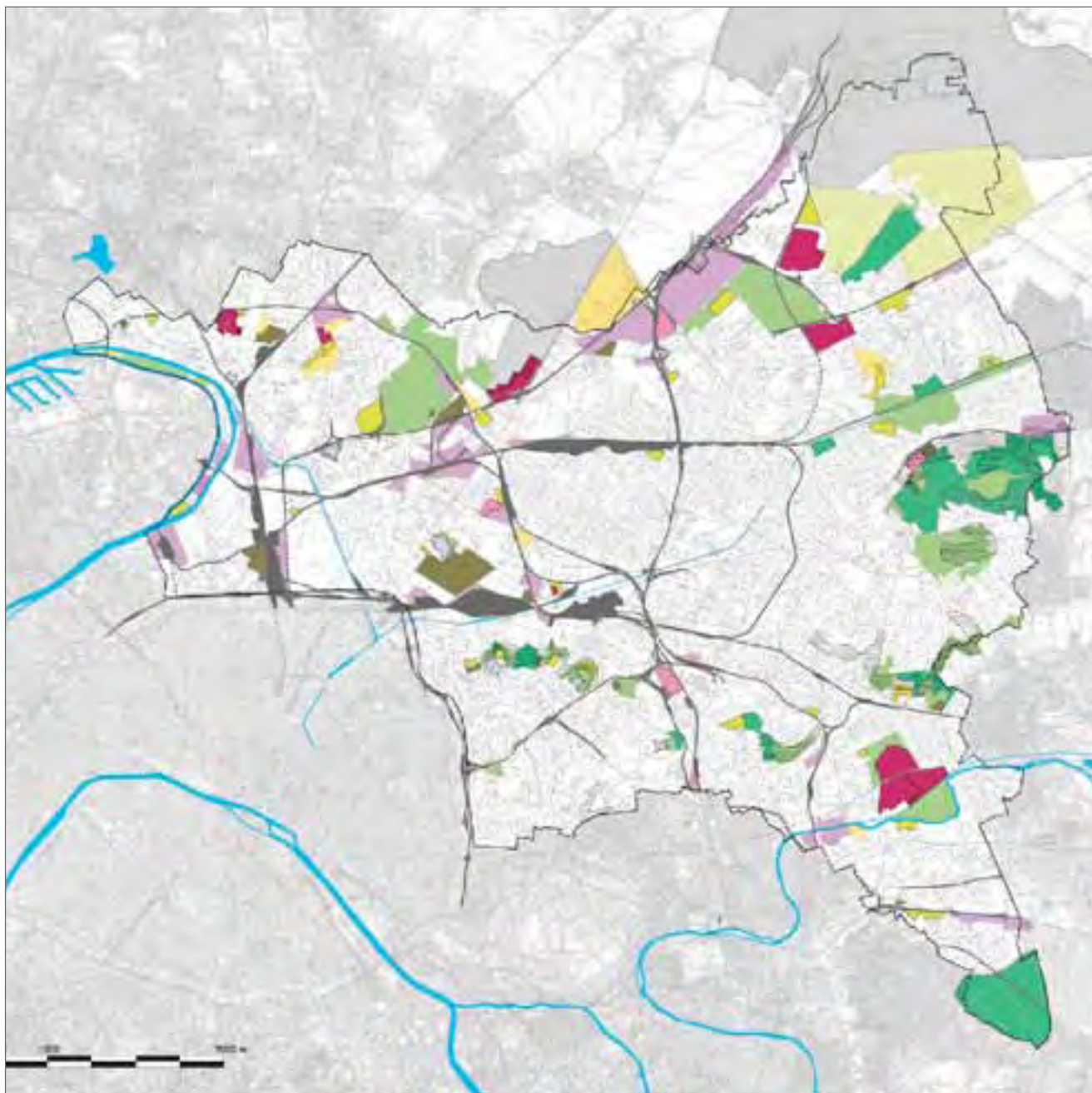


CARTE COUPURES URBAINES À VUE D'HOMME

- Coups de coupe urbains / zones d'habitat
 - Zones d'habitat existantes / zones d'habitat à densifier
 - Zones d'habitat à densifier / zones d'habitat à densifier
 - Zones d'habitat à densifier / zones d'habitat à densifier
 - Zones d'habitat à densifier / zones d'habitat à densifier



apur



CARTE DU RÉSEAU MAGISTRAL ET VUES REMARQUABLES



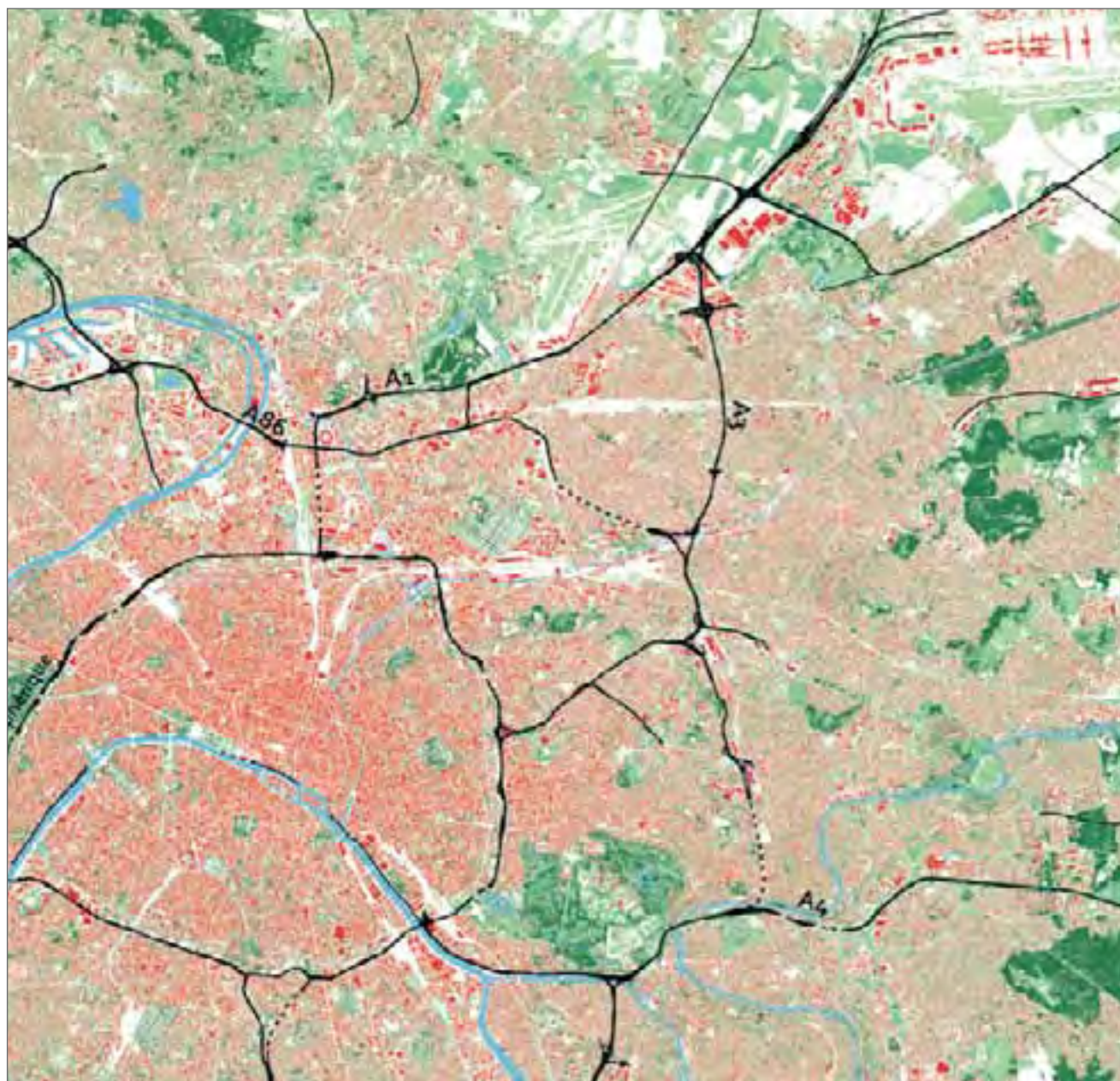
Le réseau magistral et le grand paysage

- Réseau magistral (autoroute, voie rapide)
- Sequence paysagère existante
- Plantation de plus de 5 m dans l'espace public
- ◀ Point de vue remarquable






**CARTE RÉSEAU MAGISTRAL ET
HAUTEUR DE LA VÉGÉTATION**



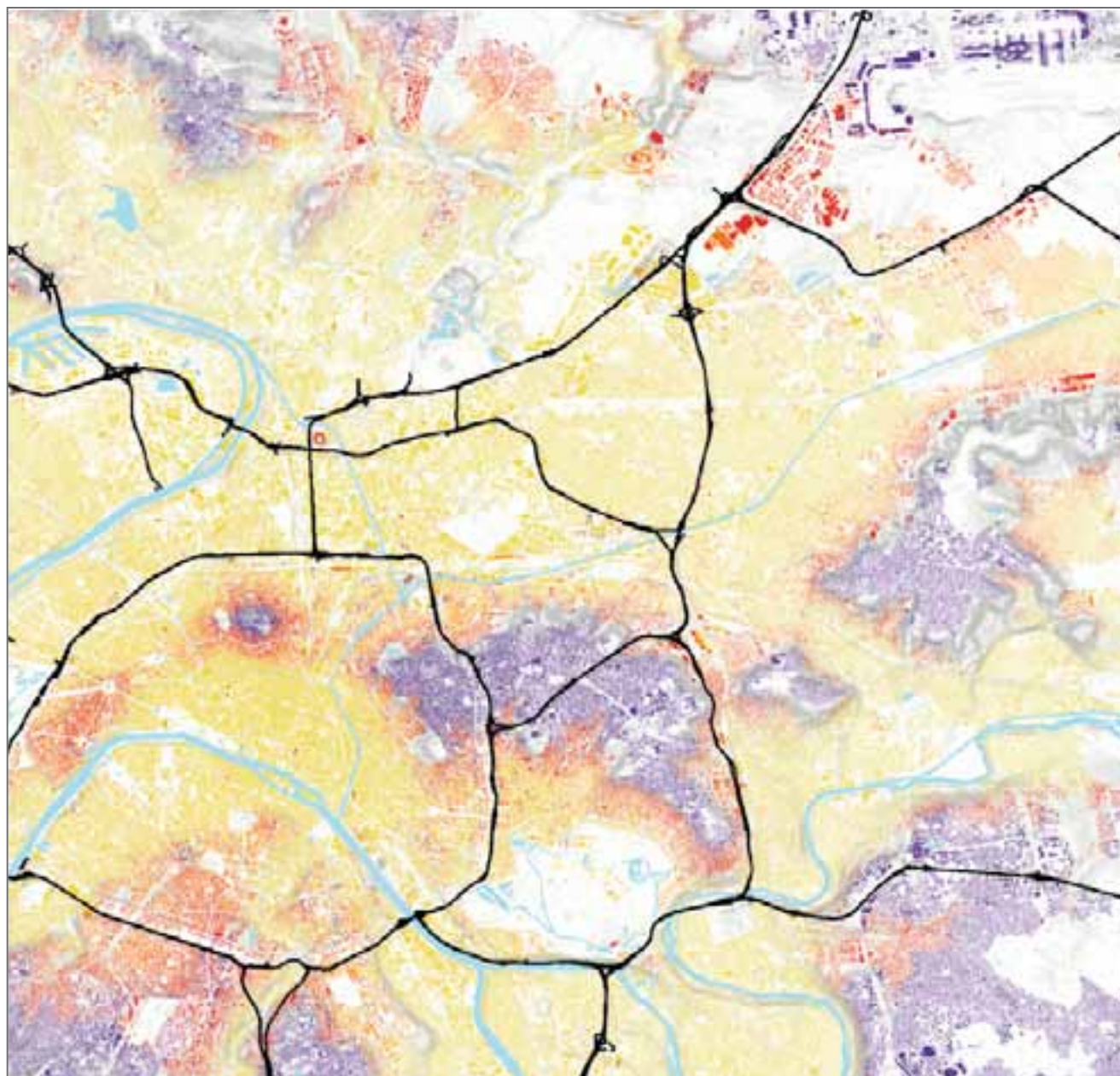
apur
AGGLOMERATION URBAINE
RHOEN-ALPES



CARTE HAUTEURS (TOPOGRAPHIE)

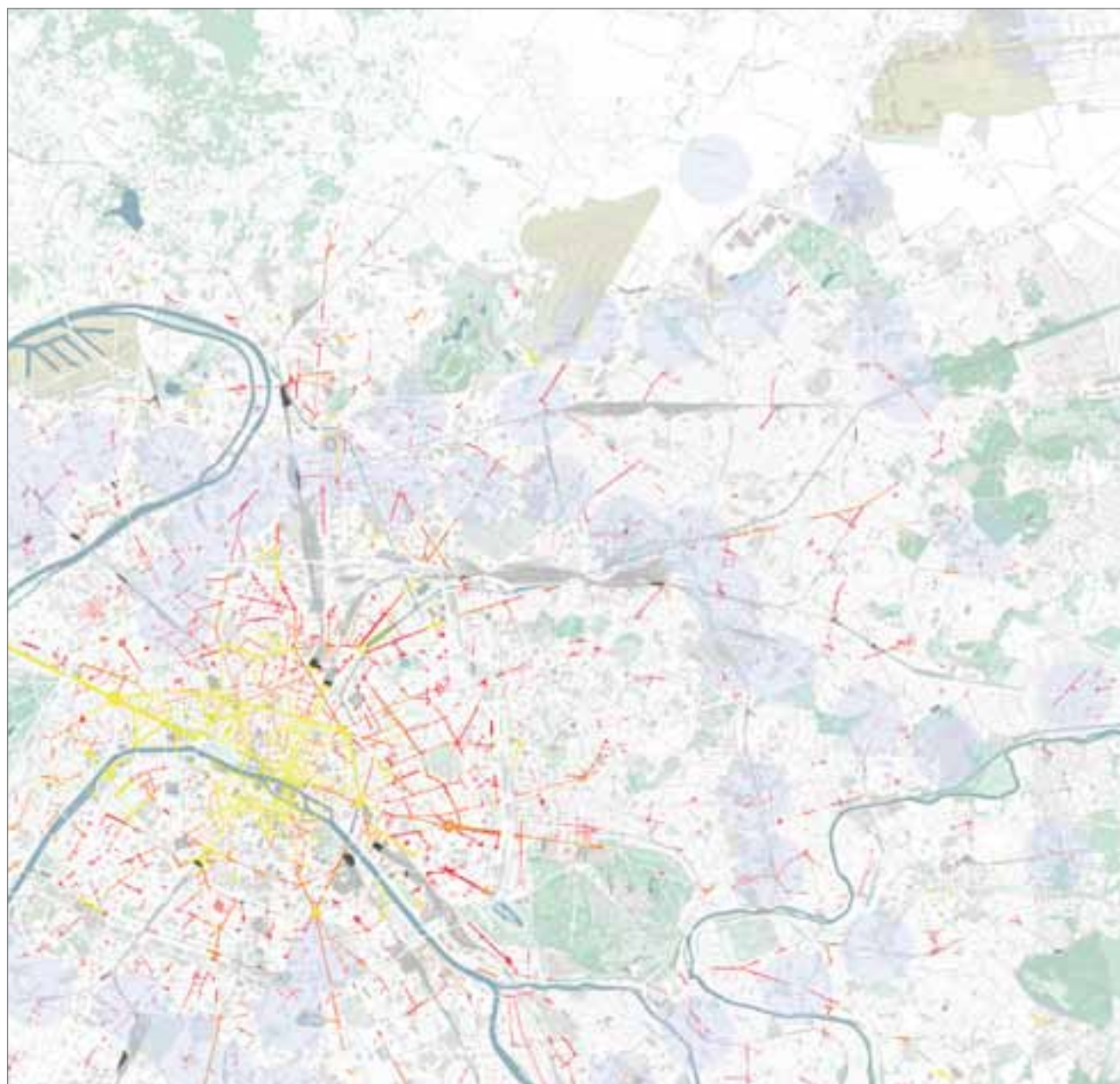
-  Moins de 70 m
-  De 70 à 78 m
-  De 78 à 97 m
-  Plus de 97 m
-  Grandes infrastructures routières

apur
AGGLOMERATION URBAINE DE RENNES



**CARTE DES CENTRALITES ET
GARES DU GPE**

- Centralités
- Locales
 - Mixtes
 - Globales
 - Gare existante
 - Desserte à 800 m autour des gares du GPE, RER, TGV ou Transilien
 - Grandes infrastructures de transport

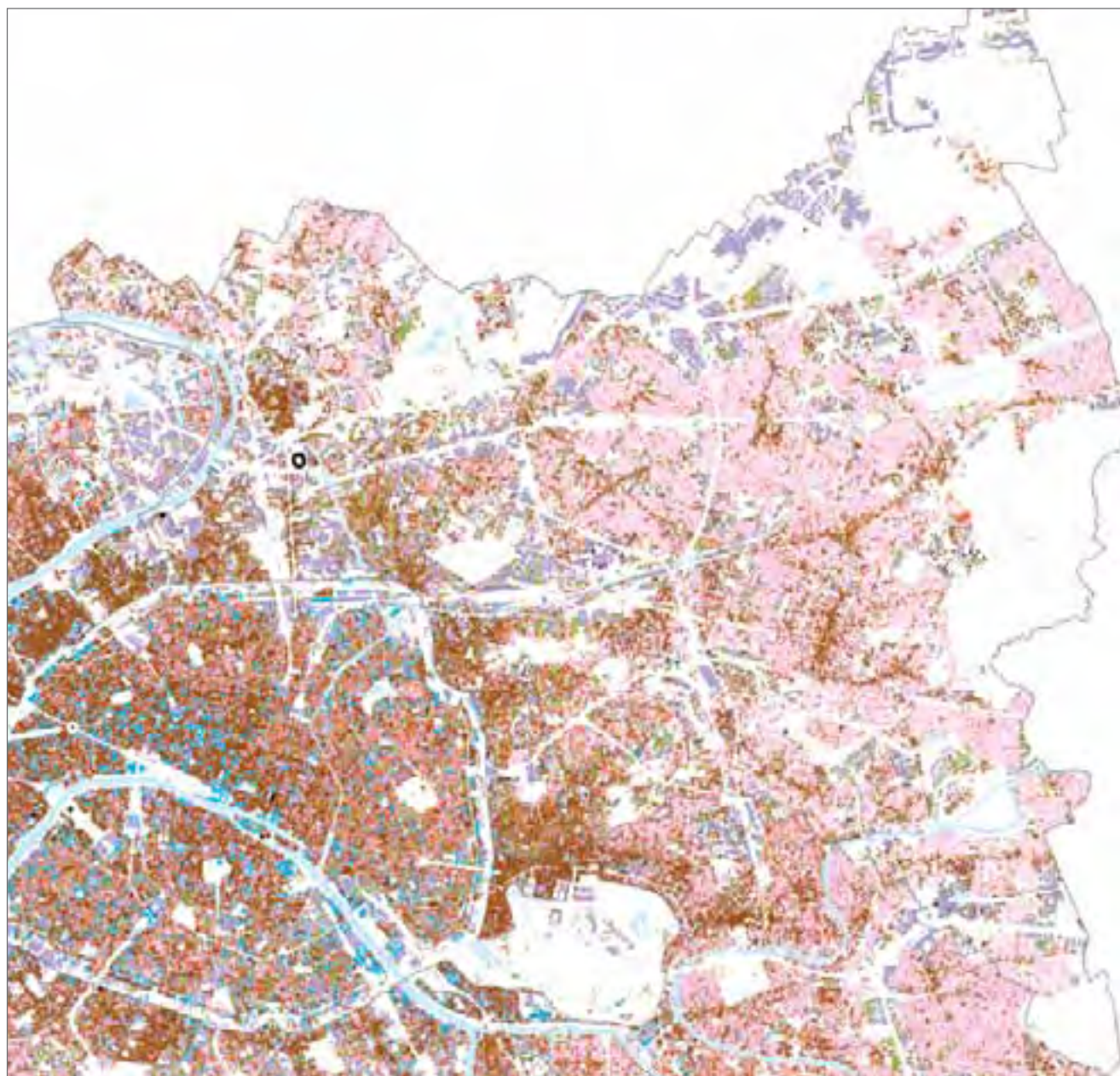


CARTE DE LA MORPHOLOGIE URBAINE

TYPES DE BÂTIMENTS

-  hauteur comprise entre 10 et 27 mètres et surface inférieure 1000 m²
-  hauteur inférieure à 10 mètres et surface au sol comprise entre 500 et 1000m²
-  hauteur inférieure à 10 mètres et surface au sol comprise entre 150 et 500m²
-  hauteur inférieure ou égale à 20 mètres et surface au sol supérieure ou égale à 1000m²
-  hauteur comprise entre 20 et 27 mètres et surface supérieure à 1000m²
-  hauteur supérieure ou égale à 27 mètres quel que soit la surface au sol
-  hauteur inférieure ou égale à 10 mètres et surface au sol comprise entre 3 et 150m²

apur
ASSOCIATION
URBAINE
PARISIENNE



CARTE DE LA HAUTEUR DE LA VÉGÉTATION

- Moins de 1 m
- De 1 à 10 m
- Plus de 10 m
- Terrains agricoles, champs

apur



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN NOVEMBRE 2016
SOUS LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE SEPEC,
1 RUE PRONY, 01960 PÉRONNAS, FRANCE

LAA RECHERCHES
LABORATOIRE ARCHITECTURE ANTHROPOLOGIE LAA-LAVUE UMR 7218 CNRS
ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE PARIS LA VILLETTE
118, AVENUE JEAN JAURES, 75019 PARIS
WWW.LAA.ARCHI.FR - TEL +33 (0)1 53 72 84 72
LAA@PARIS-LAVILLETTE.ARCHI.FR

CONCEPTION GRAPHIQUE : SARA CARLINI
REALISATION : LEANDRO PEREDO

ISBN 978-2-9559180-0-5
EAN 9782955918005
N°ÉDITEUR 978-2-9559180

DÉPÔT LÉGAL : NOVEMBRE 2016

© 2016 LAA RECHERCHES

Le mot « paysage » a la particularité de renvoyer, en même temps, à une réalité physique construite et pratiquée et à son image, c'est-à-dire au monde et, simultanément, à sa représentation. Ainsi, quand il s'agit de paysage, il est difficile de séparer le sujet de ce qui l'entoure. Dans cette perspective, l'expérience qu'ont les habitants et les acteurs d'un paysage devient un point de départ concret et précieux pour appréhender la relation d'une société à son milieu.

Si le paysage désigne « une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leurs interrelations » (Convention Européenne du Paysage, 2000), c'est bien à partir de la perception qu'en ont celles et ceux qui l'habitent qu'il convient de le décrire et de l'analyser.

Le programme de recherche Paysage en récit, expérimental et interdisciplinaire, ouvre la voie à l'Atlas du paysage de la Seine-Saint-Denis en faisant émerger pratiques et représentations d'un département urbanisé où l'ailleurs et la campagne ne sont jamais trop lointains, où l'ennui de l'homogène à perte de vue croise le vivant et l'inattendu, où l'expérience du paysage se construit sans cesse entre la grande échelle et le brin d'herbe qui pousse entre les pavés. Le devenir de ces paysages, fragiles et potentiels, est en quelque sorte déjà en acte.

